

AMBER JAMES

Addictive

LOVE

Intégral

Éditions



Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : [@ed_addictives](#)

Amber James

Addictive Love - Intégral

Volume 1

1. Le Géant de Big Apple

Je cours à perdre haleine dans les rues de Brooklyn et m'engage sur Lafayette Avenue. Il ne me reste plus que quelques mètres à parcourir. J'ai à peine cinq minutes de retard quand je déboule à bout de souffle dans le hall de *Peterman Media*, l'agence de communication pour laquelle je travaille. Cela n'empêche pas Roger Peterman de me lancer un regard noir lorsqu'il m'aperçoit. Je crois pouvoir dire que jamais je n'ai vu le moindre sourire se dessiner sur les lèvres de mon boss. Alors que je m'apprête à me justifier en expliquant que le pneu avant de mon vélo était crevé, que j'ai dû prendre un taxi mais qu'une partie de la ville est paralysée par des travaux sur Broadway, sa voix claque, sèche, sans appel : – Il n'y a pas de fonction réveil sur votre iPhone, mademoiselle Leblanc ? Dépêchez-vous, Tom Kelley a bien précisé qu'il devait être parti à 12 h 30 au plus tard.

Kelley, c'est le quarterback des Giants, l'équipe de football américain de New York dont nous devons shooter certains membres ce matin pour une marque de voiture de luxe. Je hoche la tête en signe d'acquiescement, j'ai chaud, mon tee-shirt colle, j'ai l'impression d'avoir les joues écarlates, je donnerais ma vie pour un café... Mais je ne me fais pas d'illusion : je vais devoir assurer ce shooting sans produits dopants ; ça m'apprendra à ne pas remonter mon vélo chaque soir à l'appart' et à le laisser garé dans le Queens ! Je file derrière le comptoir de l'accueil où je récupère ma tonne de matériel pour la séance (heureusement préparé la veille). Les bras chargés de flashes et de divers accessoires, je cours vers l'ascenseur dont la porte est en train de se fermer. Je m'engouffre dans la cabine *in extremis*. Je reprends mon souffle, relève la tête et remarque la présence d'une autre personne. Plus précisément : d'un mec. Un mec canon. Je veux dire : *vraiment* canon : grand, environ 28 ans, élancé malgré des épaules carrées, d'une musculature élégante. Bref, 1,90 mètre de sex appeal et de confiance en soi.

Eh ben ! Ce genre de spécimens, c'est autre chose que les quatre Musclors décérébrés que je vais devoir photographier ce matin...

C'est plus fort que moi : j'ai beau être une célibataire endurcie, je n'arrive pas à détourner le regard de cet homme... quand je réalise quel jour on est.

Le 19 mai !

Le jour où arrive le nouvel assistant ! Et l'inconnu a appuyé sur le bouton du 30^e étage, celui où je travaille !

C'est donc lui, le « petit » nouveau ? Si c'est le cas, je ne peux que saluer l'excellent goût du service des ressources humaines en matière d'hommes. D'épais cheveux châtain doré coupés court, des maxillaires saillants qui contrastent avec la délicatesse de ses traits, un profil subtilement aquilin, de beaux yeux clairs en amande, une bouche charnue et une indubitable maîtrise du demi-sourire moqueur : la nouvelle recrue à tout pour plaire. Je suis certaine que Monica, ma collègue et amie qui travaille au 29^e étage, ne va en faire qu'une bouchée. Je reconnais bien là son style d'hommes.

Soyons honnête, le nouveau est le type de n'importe quelle femme... pour peu qu'elle s'intéresse aux hommes.

Heureusement pour moi, ce n'est pas mon cas : l'amour, j'ai essayé une fois et très vite découvert que je n'avais pas les armes pour ça. Le travail : voilà un domaine où je me débrouille bien. Aussi, ce serait plutôt pas mal que j'arrête de fixer mon nouveau collaborateur en bavant et que je me serve de ma bouche pour prononcer des paroles – de bienvenue, par exemple. J'ai entendu dire que ça se faisait, dans certaines civilisations.

Mais pas dans la civilisation Maya, visiblement.

– Joey, j'imagine ? On peut dire que tu tombes à pic, déclaré-je plus bourrue que je ne l'aurais

souhaité.

C'est aussi ça de vouloir se donner une contenance...

Je lui tends quelques accessoires afin de m'alléger un peu. Par-dessus ses yeux gris, ses jolis sourcils s'arquent tandis qu'il récupère tant bien que mal le fatras que je lui distribue sans ménagement.

– Il faut que tu t'habitues dès le premier jour, lui expliqué-je. On est toujours en train de trimballer des trucs, ici. Heureusement, tu m'as l'air bien foutu.

Quoi !? Non mais qu'est-ce que je raconte ?

– Enfin... je voulais dire... que c'est important d'être athlétique pour faire ce job, me reprends-je. Tu es exactement le genre d'hommes qu'il me... qu'il nous faut – ici, à l'agence. Au fait, je suis Maya Leblanc, finis-je par lâcher hors d'haleine. L'assistante de Ryan McFindley.

Sans surprise, le nouvel assistant sexy ne répond rien et me regarde avec étonnement. Ce qui est déjà mieux que ce que je mérite, vu mon entrée en matière. Personnellement, j'aurais plutôt opté pour de la consternation.

– Je constate que toi aussi, tu es en retard... continué-je en tentant de me ressaisir. On peut dire que tu commences bien !

Une plaisanterie censée briser la glace, mais qui hélas tombe à l'eau puisque le nouveau me regarde maintenant avec une lueur de panique dans ses beaux yeux perçants.

Bon sang, qu'est-ce que je fabrique ? Ce n'est pourtant pas mon style, d'être aussi nulle en relations humaines !

Et encore moins de me laisser troubler par un mec canon.

– Pas de panique, je te charriais ! le rassuré-je. Tu vas voir, c'est plutôt sympa ici. À part le Dragon, tout le monde est cool.

– Le Dragon ? demande-t-il enfin.

Hourra ! Il parle !

Et d'une voix rauque en plus, qui rajoute bien entendu à sa sexyness. Moi, la voix, c'est mon talon d'Achille : certaines fréquences ont le don de me coller des frissons à la base de la nuque et de me donner envie de ronronner comme un chat. Je vous laisse deviner l'effet que me fait la sienne...

– C'est comme ça que nous surnommons Peterman, le boss de l'agence, expliqué-je en m'efforçant de masquer mon trouble naissant.

L'Apollon fronce les sourcils avec perplexité.

– Attends, tu n'es pas son neveu ou quelque chose du genre, au moins ? demandé-je, soudain paniquée à l'idée d'avoir affaire à un espion pistonné.

– Non, je te rassure, sourit-il avec malice. Tu fais complètement fausse route.

– Ah, tant mieux ! m'exclamé-je alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

Je récupère mon matériel, encore nerveuse de cette ascension jusqu'au 30^e étage, tout en sortant de la cabine à reculons. Je n'arrive pas à m'arrêter de parler, c'est une catastrophe.

Que quelqu'un m'enlève mes piles ou trouve le bouton off, par pitié !

– Si tu n'as pas peur de te donner à 100 %, tu verras que l'ambiance est chouette à l'agence. Je t'expliquerai tout notre fonctionnement plus tard. Dans un premier temps, je te propose d'observer le shooting de ce matin. On débriefera après si tu veux.

Voilà qui est mieux. Plus neutre, plus pro.

Je pivote sur les talons, manquant de renverser Monica qui traîne toujours près du studio dès qu'un shooting homme se présente. Il faut préciser que ce n'est pas du tout son secteur puisqu'elle est censée travailler dans l'open space, un étage au-dessous, au service relation clients. Je remarque sa coiffure blonde savamment étudiée, son pantalon de cuir rouge, ses hauts talons et son chemisier décolleté en soie perle. Elle a fait de sacrés efforts, pour les footeux ! Une nouvelle preuve que ma collègue préférée et moi sommes le jour et la nuit. Perso, mes cheveux bruns sont attachés en queue-de-cheval et ma frange me

tombe dans les yeux, je porte un jean clair, des Converse blanches, un tee-shirt noir à col V ; ma veste à capuche est coincée dans la bandoulière de ma besace en cuir. Monica s'habille dans les boutiques à la mode du côté de SoHo, je fais mes courses au Noho Market à l'angle de Broadway et de la 4^e Rue où l'on peut trouver des vêtements et des bijoux pour trois fois rien. À côté d'elle, j'ai l'air d'une adolescente, alors que j'ai 25 ans, soit seulement deux ans de moins qu'elle. Malgré toutes ces différences, nous nous entendons bien toutes les deux. Et puis d'ailleurs, aujourd'hui, les rôles semblent prêts à s'inverser : elle, toujours si sûre d'elle, commence à bégayer alors que ses yeux passent de l'assistant à moi.

Je me doutais bien que le nouveau était son genre...

– Ma... Maya, je-je...

– Tu gardes ce que tu as à me dire dans un coin de ta tête pour plus tard ? l'interrompé-je, pressée d'arriver au studio. Par exemple, l'heure du déjeuner ? Le nouveau et moi sommes dans le jus ce matin, dis-je en désignant celui dont j'essaie de feindre qu'il ne me fait aucun effet.

Sur ce, je pénètre dans le studio, dépose mon matériel, adresse un sourire désolé à Ryan, le photographe que j'assiste.

– Excuse-moi d'être à la bourre, Ryan, mais...

– Pas de souci, Maya. Détends-toi, ce ne sont que cinq minutes, me dit-il pour me déstresser.

J'adore Ryan. Ce n'est pas seulement le photographe le plus sympa de New York : c'est aussi l'homme qui a changé ma vie. C'est grâce à lui que j'ai obtenu ce poste à l'agence. Nous échangeons depuis de longs mois sur un forum de photo, jusqu'au jour où il m'a proposé ce job. Je vivais alors à Paris, j'ai pris ma décision en une nuit, désireuse de saisir ma chance. Quelques semaines plus tard, je débarquais à New York, effrayée, endettée, exaltée et heureuse.

– Tu vois ? dis-je avec un clin d'oeil au nouveau venu. Tout le monde ici est cool.

Trois des quatre joueurs attendus sont déjà présents. Ils sont en train de se changer, exhibant des plastiques de rêve. Je souris en constatant que Ryan, avec son mètre soixante-quinze, a l'air minuscule à leurs côtés. L'un des colosses, en enfilant son pantalon, s'exclame.

– Ah, voilà enfin notre champion !

Je me retourne mais ne vois personne, à part mon acolyte qui dépose le matériel que je lui ai confié... et va saluer les joueurs comme s'il les connaissait depuis toujours. À l'aise.

Soit la nouvelle recrue est naturellement super friendly, soit...

Mon sang se glace, ma gorge devient sèche alors que je commence à comprendre que j'ai sans doute fait une méga bourde...

Ryan pose sa main sur mon épaule et me désigne un jeune homme constellé de taches de rousseur qui manipule des objectifs.

– Voici Joey, notre nouvel assistant.

Le fameux Joey redresse la tête et m'adresse un sourire timide... Et moi, je voudrais être une autruche et me fourrer la tête dans le sable. Je suis vraiment trop conne ! Bien sûr que la bombe sexuelle dans l'ascenseur était le quarterback représentant une célèbre marque de voitures et pas l'assistant photo ! C'est l'horreur : j'ai dû avoir l'air encore plus cinglé que ce que je pensais. En plus, ce n'est pas comme si Peterman n'avait pas tenu à me briefer en personne sur ce shoot, vu son importance pour l'agence ! C'est notre premier contrat avec Lexus : nous avons remporté le marché en proposant cette campagne avec des joueurs de l'équipe pour mettre en avant la sportivité et la classe de leur nouveau modèle. À cet effet, Ryan a prévu des smokings pour habiller les stars que sont les Giants.

– Je... je crois que j'ai perdu un accessoire dans le couloir, je reviens tout de suite.

Sur ces mots je m'éclipse, j'ai besoin de me retrouver seule une minute. Je suis terriblement gênée. Je me précipite vers les toilettes. Les deux mains appuyées sur le rebord du lavabo, je me regarde dans le miroir. Ok, je suis plutôt naturellement pâle... mais là, mon visage a carrément la même teinte que le

lavabo ! Mes yeux bleu pâle semblent m'adresser tous les reproches du monde. C'est tout juste si mon reflet ne me traite pas ouvertement de petite gourde ! Même si je ne suis à New York que depuis quelques mois et que je ne connais absolument pas les Giants, je me dis un peu tard que j'aurais pu réviser mes classiques hier soir en naviguant sur Internet. Au lieu de ça, j'ai passé des heures à classer des tirages noir et blanc pour mon projet perso, un travail sur la lumière que j'effectue depuis que je me suis installée ici. Si Kelley décide de raconter que je l'ai pris pour un assistant, ça va remonter jusqu'à Peterman, qui risque de m'annoncer que je n'aurais plus l'utilité d'une application réveil sur mon iPhone. Et ce serait une catastrophe. J'ai absolument besoin de ce boulot, je ne veux pas perdre mon visa et être obligée de rentrer en France !

Bon, ça ne sert à rien de m'affoler : je dois juste rattraper le coup avec Kelley. Après tout, il m'avait l'air plutôt sympathique, du temps où je le prenais pour un collègue craquant.

Je quitte les toilettes et retourne dans le studio. Je prends mon courage à deux mains, me dirige au maquillage, me frayant un passage entre les joueurs qui ajustent leur smoking... Et je vois Tom Kelley, torse nu, assis sur un fauteuil, docile sous les doigts magiques de Tania, notre chef maquilleuse. Ça ne m'aide pas à retrouver confiance en moi : les épaules de Kelley sont larges, sa peau hâlée et satinée brille sous les éclairages et son regard perçant m'intercepte dans le miroir. Un petit sourire dessine une ravissante fossette au coin de ses lèvres. Un peu chancelante, partagée entre mon embarras et l'émotion physique causée par la présence magnétique de cet homme, je me place juste derrière lui.

– Euh, commencé-je, vraiment désolée pour cette méprise, je suis extrêmement...

– Confuse ? J'imagine, me dit-il en riant. Mais tout va bien, je vous rassure. Ce fut même un plaisir de vous assister durant ces quelques minutes. Au moins, je sais que si je me plante cette saison, je pourrai toujours me reconvertir en assistant de charmantes photographes à l'accent... français, si je ne m'abuse ?

– En effet, lui réponds-je avec un sourire dégoulinant – entre autres de gratitude.

– Et plus, c'est toujours agréable d'être complimenté sur ses aptitudes le premier jour, ajoute-t-il avec une lueur d'ironie dans le regard. J'ai été ravi de découvrir que vous me trouvez bien foutu.

Merde.

Mes mains redeviennent moites et ma mine, paniquée. Je sais que ce que vient de dire Kelley n'a rien de méchant : il n'empêche que je suis mortifiée. C'est dans ma nature : je suis une grande timide qui se prend fréquemment les pieds dans le tapis, même si j'essaye de le cacher derrière une apparente grande gueule. Kelley, qui semble remarquer ma gêne, change de sujet.

– ... Mademoiselle Leblanc, si j'ai bien retenu ?

Il fait tourner son siège et me tend la main. Une main de géant, comparée à la mienne, remarqué-je en m'en emparant ; c'est assez impressionnant. Quant à Kelley lui-même, je suis frappée du mélange de sérénité et de puissance qui émane de sa personne.

– Tom Kelley, enchanté.

– Enchantée également, réponds-je d'une petite voix tout en éprouvant la chaleur de sa paume.

– Je dois finir de m'habiller... s'excuse-t-il.

– Oh, bien sûr ! Je vous laisse, Monsieur Kelley. Encore une fois désolée.

– Ce n'est rien, vraiment, me sourit-il en boutonnant sa chemise.

Un frisson de désir me parcourt. Sa désinvolture, son calme, sa bienveillance sont encore plus électrisants que son physique de statue grec. On n'en a pas, des modèles comme ça, à Paris. Des artistes torturés, ça, on en ramasse à la pelle. Des mecs infidèles, d'autres qui ont un problème d'engagement, d'autres encore qui vous prennent pour leur mère – quand ils ne vous prennent pas tout bonnement de haut... Ouais, j'ai donné, et ça fait un moment que j'ai renoncé. Mais un grand, bel homme, galant, respectueux, qui respire la sérénité – bref, un *vrai* mec – je crois que je n'en avais encore jamais vu en vrai. Je ne m'attendais certainement pas, en me levant ce matin, à être charmée par quelqu'un. Encore moins par un sportif de haut niveau. Mais Kelley me fait indubitablement de l'effet, et je ne sais pas

comment réagir à ce genre de trouble.

– Si tout le monde est prêt, je propose que l'on rejoigne le toit-terrasse.

La voix de Ryan me fait sursauter et je pivote sur les talons.

C'est en effet sur le toit de l'immeuble que Roger Peterman a voulu que nous organisions le shooting. La vue y est sublime et c'est l'endroit rêvé pour des photos.

Quelques personnes mandatées par Lexus s'affairent avec des peaux de chamois sur la carrosserie gris anthracite et rutilante du bolide, le ciel est d'azur, il n'y a pas de vent, toutes les conditions sont réunies pour une séance d'exception. Les rires mêlés des joueurs m'indiquent qu'ils sont à leur aise. Tant mieux : être pris en photo en crisper souvent plus d'un. Par contre, ces autres-là me semblent un peu dispersés : ça ne va pas m'aider à capter ce que le client veut d'eux, c'est-à-dire leur essence de mâles Alpha, de dieux vivants, de colosses impassibles et sûrs d'eux.

– Bien, messieurs, on va faire quelques essais, propose Ryan à l'assemblée.

Mes yeux se braquent instinctivement sur Kelley. Est-ce parce qu'il devine mon regard ? Il me lance un sourire, que je lui rends tout en m'efforçant de garder les pieds sur terre. Vu sa notoriété et son sex-appeal, il a sans doute l'habitude de faire de l'effet aux petites assistantes comme moi. Si je veux être prise au sérieux durant le shooting, je dois éviter le côté dinde énamourée. Qui plus est, son tableau de chasse doit être plus fourni que l'annuaire de New York et moi, j'ai ma fierté : ai-je vraiment envie de faire comprendre à cet homme qu'il peut m'y épingler quand il veut ?

Je rejoins Ryan, qui me tend un appareil.

– Je vais les mettre en place, tu fais quelques tests lumière avec le Mark II, d'accord ?

J'acquiesce. J'apprécie le fait que Ryan m'accorde sa confiance. Tandis que sous ses directives fort avisées, les Giants se placent autour de la Lexus rutilante, je fais le point, l'œil rivé au viseur du numérique plein format. C'est un Canon, un peu lourd à mon goût, très imposant comparé au Leica argentique que j'utilise personnellement, mais je prends plaisir à le manier. Je zoome malgré moi sur Tom Kelley. Mon rythme cardiaque s'accélère quand j'intercepte son regard. Il est carrément lumineux, solaire. Nul doute que l'opération de communication de Lexus sera payante. Je déclenche en rafale, je m'arrête pour vérifier les vues sur le dos de l'appareil.

Tout New York va vouloir s'offrir une Lexus pour lui ressembler...

– C'est bon pour moi, Ryan, annoncé-je, on peut commencer quand tu veux !

Il se tourne vers les joueurs, leur parle un instant, s'entretient personnellement avec Kelley puis il dresse un pouce en l'air à mon intention :

– À toi de jouer, Maya.

Tandis qu'il donne des indications aux Giants qui s'exécutent sans broncher, je cadre la scène et je déclenche à plusieurs reprises. Ryan pourrait diriger des acteurs sur un plateau de cinéma tant il est doué et fin dans sa façon de travailler. Il fait prendre aux joueurs toutes sortes de poses que j'immortalise en oubliant de respirer. J'ai tellement de chance qu'il me fasse confiance au point de me laisser shooter... Normalement, un assistant fait au mieux les tests lumière mais Ryan, lui, me laisse souvent appuyer sur le déclencheur. C'est un mentor généreux.

Je me rends compte que, comme à mon habitude, je suis transportée. J'aime ce moment où je pénètre dans un nouveau monde que je suis la seule à voir à travers l'ocille du viseur. Mais il y a quelque chose de différent aujourd'hui : c'est Tom Kelley. Mon regard est comme aimanté par le charisme qu'il dégage. Il a l'air libre, à l'aise, il est à la fois détendu et sauvage dans ses mimiques. Il n'est pas du tout intimidé, on dirait presque qu'il a fait ça toute sa vie. Bref, il est époustouflant. Je ne sais pas ce qu'il vaut au foot mais je peux dire que comme modèle, il est parfait. Son seul défaut ? Une nette tendance à me déconcentrer.

Allez, je suis là pour prendre des photos, pas pour fantasmer sur un sportif qui roule en Lexus !

Je change régulièrement de point de vue, me déplace autour des joueurs. Le fait de bouger me détend.

Je procède à de nouveaux réglages, choisis un grand-angle et réalise quelques panoramiques. Seulement voilà, je prends conscience que je reviens toujours sur Tom Kelley. Est-ce parce qu'il me regarde comme s'il essayait d'attirer mon attention ? Même quand Ryan lui demande de se mettre légèrement de profil, Kelley s'arrange pour poser ses yeux sur moi.

Je dois me faire des idées.

Il se moque probablement encore un peu, à cause du quiproquo de l'ascenseur. Il a dû comprendre que ma gaffe avait été provoquée par le fait qu'il est attirant et il s'en amuse. De mon côté, le meilleur moyen de ne pas me ridiculiser encore plus, c'est de rester neutre et pro.

Je fais gentiment signe à Joey pour qu'il m'apporte un autre appareil avec une carte mémoire vierge. Je visse un filtre UV sur l'objectif pour atténuer les reflets, puis je reprends mon shooting sous différents angles en m'appliquant à suivre les directives de Ryan. J'enchaîne sur une nouvelle série en utilisant un flash d'appoint afin de réduire le contre-jour et mieux détacher les silhouettes de nos gladiateurs urbains. Tandis que les minutes passent, les Giants s'impatientent. Tant bien que mal, Ryan parvient à les juguler. Sauf un qui commence à prendre un peu trop ses aises, n'hésitant pas à s'adresser directement à moi :

– Si tu pouvais abréger, avec ton appareil, ce serait sympa ! Et j'aimerais une bouteille d'eau, si ce n'est pas trop demander.

– Joey va s'en occuper, lui répond poliment Ryan, professionnel jusqu'au bout des doigts. Il est nouveau à l'agence, il ne connaît pas encore tout...

– Ça se voit, réplique le joueur. Heureusement que la photographe est bonne, sinon ce serait la catastrophe.

Je prends sur moi pour ne pas répondre. J'ai la sensation désagréable que le terme « bonne » dans sa bouche n'est pas en rapport avec mes compétences photographiques. Quand il se met à siffler Tania pour un raccord maquillage, Tom Kelley le rejoint d'un pas vif. Il lui pose l'index sur le sternum tout en le regardant droit dans les yeux :

– Reste cool, Bobby. Toutes ces personnes ne sont pas tes larbins, tu comprends ?

– Détends-toi, Tom. Je veux juste un peu d'eau et un sourire de la demoiselle, là, avec son appareil : c'est trop demander ?

– Arrête avec ça tout de suite, l'interrompt Kelley d'un ton qui ne souffre pas la contradiction. Tu es là pour faire ton boulot et « mademoiselle », le sien. Qui, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ne consiste pas à sourire sur demande.

– Contrairement au vôtre, ajouté-je d'une voix glaciale. C'est bien mannequin, me semble-t-il, qui est indiqué sur votre contrat Lexus, « Bobby » ?

C'est sorti tout seul, c'était plus fort que moi. Tout le monde se tourne vers moi, pas seulement ce fameux Bobby à qui ma remarque était adressée. Il est néanmoins le seul à me fusiller du regard.

– Excusez Bobby, répond Kelley en refaisant ce demi-sourire craquant. Il a dû laisser son savoir-vivre là où il range également son cerveau : aux vestiaires.

Les autres joueurs s'esclaffent et moi, je rosis de plaisir : je me suis trouvé un preux chevalier. Finalement, elle n'est pas si mal partie, cette journée.

J'espère juste que Peterman verra les choses comme moi quand « Bobby » Machin Chose ira se plaindre de ma langue bien pendue...

Le reste de la séance se poursuit dans le calme. Et un quart d'heure plus tard, je suis en mesure d'annoncer à Ryan que nous avons ce qu'il faut. Sous le soleil qui commence à taper fort, Joey fait tout son possible pour distribuer des boissons à tout ce petit monde. Il a l'air un peu dépassé et je lui adresse un sourire pour le rassurer et l'encourager. Je suis en train de ranger les appareils dans leurs coffrets quand une main se pose sur mon épaule. Je sursaute et manque lâcher un objectif. Je me retourne et m'apprête à enguirlander celui qui m'a ainsi fait peur mais les mots restent bloqués dans ma gorge. Le

sourire de Tom Kelley flotte à 1,90 mètre au-dessus du sol et semble m'être adressé. C'est un spectacle bien trop vertigineux pour être gâché par une nouvelle démonstration de mes talents de grande gueule.

– Vous avez un sacré caractère, déclare-t-il d'ailleurs. Vous avez remis Bobby à sa place et je peux vous garantir que ça n'arrive pas souvent.

– Il faut dire que pour ça, j'ai eu un peu d'aide, le remercié-je en souriant.

Je le regarde comme hypnotisée en tentant de saisir toute la complexité de nuances que prennent ses iris gris clair au soleil.

– En tout cas, je vous confirme que c'était pas mal pour un premier jour, me taquine-t-il. Je crois que je vais me plaire ici. Et vous aviez raison, ajoute-t-il en s'éloignant : tant qu'on ne réveille pas le Dragon, l'ambiance est très chouette !

Je reste muette alors qu'il tourne le dos et s'éloigne avec nonchalance, mais non sans m'avoir gratifiée d'un sourire charmeur. Je ne rêve pas : ce mec sublime flirte bien avec moi ! Soit il aime les filles maladroites, soit il apprécie de voir son pote Bobby se faire rentrer dedans, mais dans tous les cas, j'ai éveillé son intérêt.

– Allô, la lune, ici la Terre !

Je pivote sur les talons et constate que Ryan m'observe, les poings sur les hanches.

– C'est bien la première fois que je te vois dans un état pareil, déclare-t-il. Je finissais même par me demander si les hommes t'intéressaient vraiment.

Ça a beau être évidemment une plaisanterie, elle tombe à plat. Il faut dire que Ryan n'a pas l'air spécialement de bonne humeur depuis la fin du shooting. Sans doute à cause de ma manière de parler à Bobby...

Ce n'est pas grave, il se radoucira en voyant les photos.

Je sais que malgré mon manque de sang-froid, aujourd'hui, j'ai fait de bonnes images : c'est déjà ça. D'ailleurs, c'est presque un problème : six heures plus tard, Ryan et moi hésitons entre une bonne vingtaine de clichés alors que nous ne devons en retenir que huit pour les montrer au client. Je n'ai pas vu le temps filer, j'en ai même oublié de déjeuner. Ryan me dit qu'il finira seul. Je suis contente que la journée se termine : je suis vannée. Je repasse au studio principal pour récupérer mes affaires et mon Leica quand j'aperçois un sac de sport abandonné près du poste maquillage. Je reconnais aussitôt celui que Kelley portait ce matin dans l'ascenseur : un sac Nike dans lequel j'ai cru que l'« assistant » trimbait du matériel photo. Je le soulève et constate qu'il pèse au moins trois tonnes. Le sac en bandoulière, je me dirige tant bien que mal vers le service clients qui se trouve à l'étage du dessous.

Par-dessus le moniteur de son ordinateur, les grands yeux marine de Monica me scrutent d'un air interrogatif avant de désigner le sac de son menton pointu et volontaire.

– Je ne m'attendais pas à ce que toutes les Françaises déambulent avec de la maroquinerie Vuitton mais tu pourrais quand même faire un effort, plaisante-t-elle.

– C'est à Kelley, expliqué-je. Il l'a oublié. Je peux te le laisser ?

– Kelley, Kelley... fait-elle mine de chercher dans sa mémoire. Oh ! Tu parles de l'« assistant » pour lequel tu m'as planté au déjeuner ?

– Ne me reparle pas de cette boulette par pitié, soupire-je. C'est la honte totale, non ?

– Depuis quand Maya Leblanc se soucie-t-elle de ce que pensent les autres ?

Monica me scrute avec son visage ouvert, enthousiaste, puis soudain son regard s'éclaire comme si elle était en proie à une illumination.

– Il te fait de l'effet, c'est ça ? Il t'a tapé dans l'œil ?

– Monica, qu'est-ce que tu racontes ? bafouillé-je.

– Kelley, le beau Kelley musclé au regard perçant te plaît, jubile-t-elle. C'est super ! Je commençais à me demander si tu t'intéressais aux hom...

– Non mais qu'est-ce que vous avez tous, aujourd'hui, à me parler de mon rapport aux hommes ?

m'impatienté-je sans que Monica comprenne d'où me vient ce mouvement d'humeur.

– Eh bien ! Il y en a à qui l'amour réussit mieux qu'à d'autres, remarque mon amie d'un ton plein de sarcasmes. Très bien, comme tu veux : je le lui rendrais moi-même, son fichu sac. Et puisque de toute façon tu ne comptes pas le revoir, tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je l'invite à sortir ?

– Monica, non ! ne puis-je m'empêcher de protester.

– Ah ! triomphe-t-elle. Je savais bien qu'il t'avait tapé dans l'œil ! Ne t'en fais pas, je ne vais pas y toucher, à ton Kelley. Par contre, toi, tu vas tenter ta chance, je te le garantis. Viens avec moi ce soir au Golden Snake : c'est un club où l'équipe traîne souvent. Tu pourras rendre à Kelley son sac... et lui déclarer ta flamme, me charrie-t-elle.

– Tu es cruelle, soupire-je.

– Pourquoi donc ?

– Tu sais très bien que même si j'avais mes chances avec un type comme Kelley, ça serait le temps d'une nuit express avec « walk of shame » à la clef, dis-je en employant pour la première fois cette expression typiquement anglo-saxonne qui désigne le fait de rentrer penaud chez soi après s'être fait jeter au petit déj'.

– Qu'est-ce que tu racontes, Maya ? me demande la babydoll en battant de ses longs cils étonnés.

– Je suis une assistante photographe mal fagotée et lui, un quarterback richissime : ces gens-là ne sont-ils pas considérés comme des demi-dieux dans votre culture ?

Monica rit aux éclats.

– Maya, ma petite *Frenchie* d'amour... Tu n'as aucune idée de comme ton sens de la repartie est... exotique. Nous autres Américains sommes les rois des discours policés mais toi, tu mets toujours les pieds dans le plat. Le tout avec ton regard de Bambi. Je t'assure que je ne connais pas un seul de nos quarterbacks qui y résisterait. Mais tu as raison, se reprend-elle : Kelley est un tombeur qui fait régulièrement la une des tabloïdes avec ses conquêtes. Si tu sens que tu n'es pas partante pour un *one night stand*, mieux vaut éviter.

Les *one night stand*, je n'ai habituellement rien contre – pour tout dire, ça m'arrange même plutôt. Pas d'intimité, pas de promesses, pas d'engagement, pas de souffrance... Mais généralement, je trouve les mecs avec qui je passe une nuit mignons, sympas, rigolos. Pas électrisants, sublimes, troublants, dotés d'un sens de la repartie qui me laisse désarmée. Kelley ne brille pas seulement d'une aura ultra sexy : il est surtout estampillé « Danger ».

– Je te laisse ça, dis-je en désignant le sac. Je vais rentrer, je suis vannée.

– OK *sweetie*. Mais on devrait quand même sortir draguer, un de ces quatre, toi et moi. Pas forcément pour consommer, juste pour... le sport.

– Le sport ? Ce n'est pas mon truc, souris-je, je viens de te le dire.

– C'est ça, ouais, se moque Monica avec un clin d'œil.

2. La fille du Queens

Il est 20 h 30 quand j'arrive dans mon quartier. Je suis morte de fatigue. À force d'avoir visionné les clichés réalisés lors du shooting Lexus, j'ai des taches de lumière qui flottent devant les yeux.

J'arpente les trottoirs de Flushing. J'aime cet endroit, sa mixité, créant un incroyable melting-pot de nationalités. J'ai l'impression d'être chez moi alors que j'y vis depuis cinq mois seulement. Je fais un détour pour récupérer les tirages d'une série de photos réalisées la semaine dernière du côté de Coney Island. Il y avait des badauds qui profitaient des ultimes rayons de soleil sur la plage. Je me suis régalée à faire des photos de la lumière particulière qui nimbaît le décor. D'ordinaire, je m'occupe moi-même des tirages dans mon petit labo de fortune installé dans ma salle de bains, mais là je voulais un travail spécial sur papier baryté. C'est un must pour les passionnés d'argentine. Je crois en mon projet sur la lumière naturelle. Je voudrais que mes images ressemblent à des tableaux, qu'elles puissent être interprétées de mille et une manières. Je privilégie en effet la photo d'art inspirée des choses simples de la vie. Je m'efforce de capter des détails, des ombres, des noirs et blancs très contrastés.

Derrière son comptoir, Mike me félicite pour mon travail.

– Ça ne peut que marcher, Maya, c'est vraiment beau ce que tu fais.

– C'est gentil, Mike, je vais regarder ça une fois chez moi.

Mike me promet depuis le début qu'il sera mon premier fan lors du vernissage que je rêve de faire un jour dans une galerie de New York. Un peu plus loin, au coin de la rue, je m'arrête au magasin bio où l'on trouve des légumes à tomber. Le gérant avec qui j'ai sympathisé depuis que j'ai réalisé des portraits de ses enfants m'offre régulièrement les invendus de la journée. Un jour, si j'écris un livre, il faudra que je le mentionne dans mes dédicaces : À Wayne, toujours là pour moi dans les moments difficiles.

J'arrive dans le hall de mon immeuble, les bras encombrés de vieux sacs débordant de légumes en tout genre. Avec tout ce que Wayne m'a offert, je pourrais organiser un banquet. Ma voisine du rez-de-chaussée sort de chez elle au même moment et se précipite pour m'ouvrir la porte du local poubelle. J'éclate de rire en prenant garde de ne pas laisser échapper ma cargaison.

– Je t'accorde que ça ressemble carrément à des sacs-poubelles, Ling, mais ils sont garnis de très bons légumes. Pas question de jeter ça !

Ling s'esclaffe, avant de s'excuser :

– Vraiment désolée, Maya.

– T'inquiète et sers-toi donc, il y en a bien trop pour moi toute seule.

La jeune Chinoise me débarrasse en sélectionnant quelques tomates et autres poivrons qu'elle stocke à la hâte dans l'entrée de son appartement. Elle me sourit tout en me remerciant et m'explique qu'elle doit se dépêcher d'aller récupérer ses enfants à la garderie. Ling est seule avec ses quatre petits. Elle passe ses journées à faire des ménages aux quatre coins de la ville pour joindre les deux bouts. Je lui lance un dernier sourire tout en déverrouillant la serrure de ma porte.

À peine ai-je engagé un pied sur le parquet de l'entrée qu'une petite boule de poils noirs s'enroule autour de mes chevilles. Je pose mes provisions, m'accroupis et passe mes doigts dans la toison du chaton qui se met à ronronner comme une chaudière.

– Salut Berlioz, murmuré-je, comment s'est déroulée ta journée ?

Pour toute réponse, Berlioz miaule un coup sec en essayant d'adopter un air féroce, avant de plonger la tête dans les sacs remplis de légumes.

– Désolée, il n'y a rien pour toi là-dedans, petite tête.

Berlioz a croisé ma route un soir alors que je revenais de l'agence, il y a environ trois semaines. Il

était seul, m'a suivi jusqu'à la porte de mon appartement, m'a regardé avec un air tellement mignon que j'ai fondu. Il n'avait pas de collier et semblait trouver mon « Home sweet home » très à son goût. D'un commun accord, nous avons donc décidé de vivre ensemble.

J'emporte les sacs de fruits et légumes dans ma petite cuisine, verse du lait et des croquettes dans les gamelles de mon mini-fauve et je vais ouvrir la fenêtre côté cour pour arroser les plantes aromatiques que j'ai agencées dans un bac. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'elles ne sont pas en grande forme après cette journée de canicule. Je prends du basilic entre mes doigts, je le presse, je frotte, j'en respire le parfum.

Mmm... Ça donne faim !

J'embrasse du regard le décor de ma vie privée. Il n'est pas très spacieux, juste une pièce avec un coin kitchenette, une minuscule salle de bains et des W.C., mais il cosy et je m'y sens vraiment bien. Le parquet est charmant, les tomettes sont en bon état. Pour le meubler, j'ai chiné ça et là dans les brocantes de New York. Sur Fort Greene Market, j'ai trouvé ma vaisselle des sixties, un tapis moelleux, des suspensions à abat-jour des années 1970 et une table en formica bleu avec chaises assorties. En traînant souvent à Richemont, j'ai pu me racheter quasiment le même lit qu'en France, en fer forgé. Je me suis également dégotté un fauteuil scandinave pour bouquiner. Ma bibliothèque en bois déborde d'ailleurs mais je n'ai pas la place d'en caser une deuxième. Aux murs sont accrochées des reproductions de mes œuvres favorites, soigneusement encadrées.

Je débouche une bouteille de chardonnay bien frais, cadeau de Ryan qui en a reçu une caisse au bureau, me verse un verre et choisis une playlist sur mon téléphone que je relie aux petites enceintes très performantes que j'ai trouvées dans la rue, abandonnées là par leur ancien propriétaire. Il faudra que je pense à ajouter « débrouillardise » dans la liste des signes particuliers de mon CV. Sans gagner des fortunes, j'arrive à me bâtir une petite vie confortable dans une des villes les plus chères du monde. Et puis je fais ce que j'aime, c'est l'essentiel. En semaine, j'apprends beaucoup aux côtés de Ryan et le week-end, je peux me consacrer à des projets plus personnels, avec un angle artistique.

Tandis que la trompette de Miles Davis entame les premiers accords de l'album *Kind of Blue*, je bois une gorgée de vin frais. J'apprécie ce moment où je suis chez moi, avec un petit apéritif et de la musique. Berlioz me rejoint sur le canapé en se léchant les moustaches. Je le caresse d'une main et ouvre de l'autre la pochette de tirages récupérée chez Mike. J'étale les clichés sur la table basse et je me penche pour les observer. La qualité des développements est renversante. C'est du travail d'orfèvre. Si je deviens un jour célèbre, Mike sera mon tireur attitré. Ce n'est pas encore le format géant dont je rêve, mais ça donne une idée. Parmi la vingtaine de clichés qui s'étalent sous mes yeux, j'en retiens un, particulièrement émouvant. Dans le coin droit, les silhouettes d'un couple enlacé ont l'air de sortir du cadre. Le reste de l'image est composé d'un jeu d'ombres et de lumières sur le sable de Coney Island, cet endroit que j'affectionne. Le soleil crée des formes géométriques sur la plage, lui donnant des airs de tableau abstrait. Petit accident, de ceux qui font la joie des photographes tels que moi, la femme regarde dans ma direction. Et l'homme, de profil, observe sa compagne. Il se passe quelque chose de particulier dans cette image, elle raconte une histoire qui me trouble. Je pense à mes parents que je n'ai jamais vus ensemble. Et ce duo pourrait être celui qu'ils formaient avant ma naissance. Juste avant de devenir un couple... fantôme. Je me mords la lèvre inférieure, pense à ce qui m'amène véritablement à New York. Roulé en boule sur mes cuisses, Berlioz ronronne tout ce qu'il peut. Je lui caresse doucement la tête, me demandant à quoi il pense, à quoi il rêve.

Fatiguée de lire, je repose mon roman sur le lit où trône également mon vieux MacBook. Les flammes des bougies vacillent prêt des fenêtres. Benjamin Clementine a pris la relève de Miles Davis. Sur les déchirantes harmonies de *Cornerstone*, mes doigts effleurent les touches du clavier. Dans la fenêtre de recherche Safari, je tape les lettres une à une, un peu hésitante... T... O... M..., puis j'accélère la

cadence, écrivant KELLEY d'une seule traite. Des milliers de résultats apparaissent. Je me sens un peu stupide, assise en petite culotte sur mon lit, les yeux rivés sur un écran, à étudier la vie d'un homme que je ne reverrai probablement jamais. Je parcours des articles affirmant que Kelley est le meilleur quarterback de sa génération. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire mais me laisse quand même impressionner par des vidéos de lui en action : un condensé de puissance à l'état brut. Je m'arrête sur ses sourires de fin de match, sur ses petites mimiques mi-ange, mi-démon. Il est tellement beau que je me demande s'il est vraiment humain. Je souris en cliquant sur un lien intitulé « Kelley dans tous ses états », puis mon front se rembrunit lorsque j'en détaille le contenu. Il n'y a que des photos de lui à la plage, dans la rue, à bord de voitures de sport, à la sortie de clubs, et toujours avec des bimbo, à chaque fois différentes, des brunes, des blondes, des rousses, des blanches, des noires, des Chinoises, des Russes, des connues et des inconnues, qui ont comme seul point commun de faire une taille mannequin. J'ai dû me tromper en pensant qu'il flirtait : je ne suis vraiment pas son type. Et je me suis également trompée en pensant qu'il me plaisait : il n'est pas non plus le mien.

Mais alors, pourquoi ce serrement de cœur ?

Je me rends compte que j'ai placé malgré moi beaucoup d'espoirs dans cette rencontre éphémère. C'est idiot, je le sais : Flaubert appelle ça la cristallisation. On se met à prêter à une personne des qualités qu'elle n'a pas juste parce qu'elle nous attire. C'est ce que j'ai fait avec Tom Kelley. J'ai vu du raffinement là où il n'y avait que de la politesse, du flirt là où il n'y avait que de l'humour, de l'intelligence là où il n'y avait que du bon sens. Ça doit être parce que je n'ai pas eu d'homme dans mon lit depuis trop longtemps : mon corps fait probablement mentir mon cœur pour obtenir ce qu'il réclame, le petit malin.

Le son caractéristique de la connexion Skype me tire de mes pensées. Mon visage s'éclaire quand apparaît sur mon écran la frimousse de Noémie. Machinalement, mes doigts se posent sur le moniteur, à hauteur des yeux de ma meilleure amie. Elle me manque beaucoup. Nous avons l'habitude de nous voir tous les jours quand j'habitais à Paris. Et là plus rien, à part Skype.

J'ai toujours trouvé ça bizarre, Skype. Magique, mais frustrant. On est tout près de ceux qu'on aime, mais on ne peut pas les prendre dans ses bras. Et là, juste là, j'aimerais pouvoir serrer Noémie contre moi.

– Salut l'Américaine, commence Noémie qui rentre visiblement de soirée, j'ai besoin d'un conseil d'urgence. Je dois assister ce week-end au mariage de mon frère et je ne sais pas comment m'habiller.

– Je doute que ce soient mes conseils de modeuse avertie qui te manquent, plaisanté-je.

– Démasquée. Mais puisque tu es là, autant que je t'expose le souci. Il se résume en peu de mots : Katharine ou Audrey ?

En d'autres termes : pantalon chic à taille haute et bouche ourlée, façon Katharine Hepburn, ou petite robe noire et yeux de biche, comme son homonyme Audrey ?

– Robe, sans hésitation. Tu as de trop belles jambes pour les cacher.

– Eh bien, voilà une bonne chose de faite ! dit Noémie en se servant une Margarita. Maintenant, tu peux me raconter ta semaine.

Noémie et moi tentons de garder des rituels malgré la distance. Pas facile vu le décalage horaire. Heureusement, elle ne travaille pas le mercredi matin, ce qui lui permet de veiller et de m'appeler en rentrant de ses divers dîners et/ou apéros dans le 11^e, notre ancien fief.

– On va commencer par ma journée, souris-je, ce sera déjà pas mal.

– Elle a été si remplie que ça ?

– D'une certaine façon, oui. J'ai eu un gros shooting, qui ne t'aurait pas déplu d'ailleurs... C'était des mecs, des footballeurs américains.

– *Mmm*, tu as vraiment une vie de rêve ! soupire mon amie. Je suis certaine que tu n'en as même pas profité pour te rincer l'œil, espèce de crétine.

À ma drôle de tête, Noémie comprend qu'elle se trompe.

– Je t'avoue qu'il y avait l'un des modèles qui ne m'a pas laissée indifférente...

– Attends... Maya Leblanc a flashé sur quelqu'un ? Je rêve ou quoi ? C'est le scoop du siècle ! Dis-moi tout. Qui est-il ? Comment s'appelle-t-il ? Vous allez vous revoir quand ?

– Déjà, avant que tu t'excites et que tu m'imagines mariée, que les choses soient claires : c'est lui qui m'a tapé dans l'œil et non l'inverse ! Il ne s'est rien passé et il ne se passera rien.

– Autopersuasion, sourit Noémie. C'est toujours la première phase d'une rencontre.

Si mes prévisions sont exactes, dans environ 5 secondes, elle devrait me chanter : « Oh la menteuse, elle est amoureuse. »

C'est pour ça que je ne passe pas mon temps à me prendre la tête avec les mecs. Prenez Noémie : elle a fait Normal Sup, elle est prof de lettres, on peut dire sans mentir que c'est une tronche. Mais dès qu'elle a un homme dans son périscope, elle se transforme en machine à mouliner du vent. Elle ne parle plus que régimes, relooking, nature de cheveux et détestation de soi. Je ne parle même pas des salves d'angoisses qu'elle a la générosité de partager avec sa meilleure amie : est-il bien intentionné, va-t-il rappeler, que signifie ce SMS, etc. C'est bien simple : son Agreg lui sert principalement à faire des commentaires composés... de mails de mecs rencontrés sur Tinder. Je l'aime aussi pour ça, certes. Ou disons que je l'aime avec ce défaut-là, qui m'amuse et m'attendrit. Mais disons que dans notre duo, c'est elle la *girly*. Quant à moi, je refuse l'étiquette « vieille fille à chat ». Je préfère me voir comme une jeune femme passionnée, travailleuse, avec un emploi du temps bien rempli... et qui, par un total hasard, partage ses nuits avec un félin de 3 kg.

– Je t'assure qu'il n'y a aucune chance que je le revoie un jour. Il s'appelle Tom, a 28 ans, est beau comme un dieu... Mais on ne traîne pas du tout dans les mêmes milieux, lui et moi. Le type est une star, ici.

– Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! C'est un plasticien ? Non, laisse-moi deviner : un metteur en scène ? Un danseur du New York Ballet ?

– Presque : c'est le quarterback des Giants.

– ...

– Noémie, tu es toujours là ?

Question purement rhétorique : bien sûr que Noémie est toujours là ; je peux admirer sur mon écran sa mine dépitée.

Elle me voyait probablement déjà vivre dans un loft à Brooklyn avec un peintre et plein de bébés hipsters : elle est déçue.

– Un footballeur ? finit-elle par me demander avec un sourcil circonspect.

– Football américain.

– Ouais. Un rugbyman en armure, quoi, dit-elle en pianotant rapidement sur son écran d'ordinateur avant d'écarquiller les yeux. Tu plaisantes ou quoi, Maya ? C'est lui, ton mec ? Tom Kelley ? Tu as flashé sur ce type ?

Je me retiens de lui dire que ce n'est pas « mon » mec. Mais c'est vrai, oui, j'ai flashé. On ne va quand même pas en faire une maladie ! Dans deux jours, ça me sera passé. C'est comme... un rhume.

– Bon, tempère-t-elle. On s'en fiche, que vous ne soyez pas du même milieu, sincèrement. Regarde : François et toi, vous étiez compatibles à 200 % sur le papier. Et pourtant...

Oh ! non, pas François...

Je déteste quand quelqu'un prononce ce nom et me remet François Dalbray, mon ex, sur le tapis. J'ai passé huit mois après notre rupture à tout faire pour oublier jusqu'à son nom.

Merci, Noémie. Vraiment.

François était intervenu dans mon école, en tant que photo reporter, au début de ma deuxième année. Il était talentueux, je l'admirais, il s'intéressait à mes œuvres... Il était en instance de divorce, plus âgé,

raffiné. J'aimais sa manière de me parler du monde. Il avait vu tant de pays ! Il savait tout de la beauté des autres cultures, mais aussi de la misère en dehors de l'Occident, des ravages de nos guerres. Il a fait de moi une jeune femme politisée, engagée... Je l'aimais comme une dingue... Enfin ça, c'était les trois premiers mois.

Ensuite, j'ai découvert que François et Clémence Dalbray étaient en instance de divorce depuis au moins quatre ans, ce qui ne les empêchait pas de partager le même appartement haussmannien et le même lit. Disons qu'être en état de perpétuelle rupture pimentait leur vie de couple : François avait ses maîtresses et madame, sa jalousie. Ils s'engueulaient, se réconciliaient sur l'oreiller, puis François partait en reportage.

François n'était pas le photographe que je m'étais imaginé : pour un « bon » cliché, il aurait été prêt à tout. Même à faire mentir les images ou, pire, à ne pas porter secours aux victimes qu'il mitraillait même quand cela était à sa portée. J'ai un jour entendu une rumeur comme quoi il aurait photographié un petit garçon mourant dans le désert du Sahel puis serait remonté dans sa Jeep, sans le conduire à l'hôpital. Je n'y ai pas cru sur l'instant, je pensais qu'il s'agissait de racontars de jaloux, mais maintenant que je sais de quoi il est capable, plus rien ne m'étonne.

Notre liaison a duré dix-huit mois. Pourquoi aussi longtemps ? Parce que j'étais aveuglée par l'amour ? Oh que non ! J'étais terrifiée, voilà tout. François connaissait tout le monde sur la place de Paris. Dans ses moments amoureux, il parlait de m'aider dans ma carrière, ce que je ne lui ai pourtant jamais demandé... et dans ses moments de tyrannie, il insistait sur à quel point ce serait simple de me détruire. Lorsque j'en parlais aux gens qui le connaissaient, ils refusaient de me croire, ils me croyaient hystérique : j'avais l'impression de devenir folle. J'étais terrorisée, hypnotisée par ce pervers narcissique de la pire espèce, et surtout j'étais bien trop jeune pour me défendre. Sans le soutien de Noémie, je crois que je n'aurais jamais réussi à le quitter. Elle m'a aidée à franchir le pas et à tenir bon quand François s'est mis à me harceler de SMS, d'appels, de promesses et de menaces.

Heureusement, six mois après, il s'était visiblement trouvé une nouvelle victime.

Mais moi, je fais encore des cauchemars la nuit, bien que plus de deux ans aient passé. J'ai beau avoir intégré que ce que François et moi partagions n'était pas de l'amour mais une relation de terreur et de domination, eh bien, j'ai peur. Peur d'un jour me remettre dans cette ornière. Peur que ce soit moi le problème. Peur que François m'ait définitivement abîmée. Voilà.

– Tu penses donc comme moi, conclué-je : Tom Kelley et moi n'avons rien en commun.

– Ce n'est pas ça, temporise mon amie. C'est juste que je te connais : François t'a fragilisée, tu as du mal à faire confiance. Alors je me demande si un mec idolâtré par tout New York, qui a encore plus d'ex que de zéros à son compte en banque, ça ne va pas être un peu... violent, pour te remettre en selle. Tu ne voudrais pas plutôt sortir avec Ryan ? plaisante-t-elle.

Mon absence totale d'attrance pour Ryan est une sorte de running gag entre nous. En théorie – en théorie seulement – Ryan est fait pour moi ! En plus de partager ma passion pour la photo, il est gentil, attentif, à l'écoute. Il sait tout de mon passé – pas seulement François, mais aussi ma situation familiale difficile. Il est intelligent, réfléchi, mature. Il est super mignon, avec son air de James Franco. Il est évident que le courant passe entre nous. Mais je n'ai hélas pas l'ombre d'un début de sentiment pour lui... Pas plus qu'il n'en a pas pour moi, malgré ce qu'en dit Noémie.

De toute façon, elle est persuadée que tous les types qui croisent mon chemin succombent : c'est une vraie meilleure amie.

– Écoute, non, ris-je. On est encore allé voir une expo ce week-end mais pas l'ombre d'un papillon en vue.

– Ah ça, c'est sûr que si c'était Tom Kelley qui t'emmenait voir une expo, les papillons pleuvraient, me charrie-t-elle.

– Mmm, une expo avec Tom Kelley...

– Oui, mais imagine qu’il s’ennuie comme un rat mort et qu’il se mette à faire des pompes au milieu de tout le monde pour passer le temps ?

J’éclate de rire. Si Noémie voulait me faire redescendre sur terre, elle ne pouvait pas trouver meilleur moyen que cette image grotesque !

– Bon, allez beauté, j’ai bien trop bu ce soir et j’ai 80 copies qui m’attendent demain : je vais me coucher. Au fait, je n’ai pas vu Berlioz : il va bien ?

– Il est là, dis-je en attrapant mon mini chat. Dis bonne nuit à tata Noémie, Berlioz : elle est ivre, elle doit aller cuver dans son lit.

– Bonne nuit Berlioz, rétorque Noémie. Et surtout, si tu entends ta maîtresse gémir le nom de Tom Kelley dans son sommeil, pas d’affolement ! Évacue simplement le lit dans le calme.

Berlioz miaule, comme s’il acquiesçait. Nous explosons de rire puis, après un échange de baisers, nous nous déconnectons. Nous sommes vraiment en décalage toutes les deux : Noémie va retrouver Morphée, moi je vais commencer à me préparer à dîner... Notre seul point commun, c’est que je serai moi aussi en train de rêver... à une version de Tom Kelley passionnée d’art contemporain.

Vendredi soir : toute l’équipe est partie vivre la belle vie, je suis la dernière au bureau. Depuis trois jours, je consacre mon temps à la campagne Lexus. Dès mon arrivée chez Peterman, Ryan m’a initiée à la retouche photographique sur ordinateur. Si j’ai une nette préférence pour le travail en labo, j’avoue que je commence à m’amuser beaucoup avec Lightroom, le logiciel utilisé par l’agence.

Bon, là, je m’amuse surtout à remplacer la tête de tous les joueurs par celle de Tom...

Eh oui : trois jours déjà et mon « rhume » n’est toujours pas passé. Il faut dire que je l’entretiens à coup de rêveries, de fantasmes et de matage intensif de ses photos. Ce n’est pas comme ça que je vais me soigner ! Mais je dois avouer que j’aime bien cette légère fièvre... Ça faisait si longtemps ! Et puis, j’imagine que ça ira mieux après un long week-end sans travailler sur le dossier Lexus. D’ailleurs, je pense qu’il est temps de rentrer. J’enfile mon petit cuir vintage et suis sur le point d’éteindre ma lampe de bureau quand le téléphone me fait sursauter. Je décroche et je reconnais immédiatement sa voix :

– Bonjour mademoiselle Leblanc, c’est Tom Kelley à l’appareil.

Mon pouls s’accélère et je demeure interdite. Tom Kelley ? Il m’appelle ?

Autant je m’étais faite à l’idée qu’il ne fallait pas que je cherche à le revoir, autant je n’aurais pas cru que ce serait lui qui viendrait me chercher.

Qu’est-ce qu’il me veut ? Mon cœur bat la chamade. Je suis à deux doigts d’hyperventiler ou, pire, de me mettre à débiter des âneries. Pour me calmer, je repense à l’image de Noémie : Tom Kelley, dans la salle égyptienne du MET, en train de faire des pompes ; Tom Kelley, devant les toiles de Hopper au MoMA, en train de faire des pompes...

– J’ai bien réfléchi, poursuit-il sur le ton de la plaisanterie, finalement ce poste d’assistant m’intéresse beaucoup. Êtes-vous toujours prête à m’engager ?

Sa voix chaleureuse me colle des frissons. Je me mets à rire tout en repensant à la décontraction du leader des Giants lors du shooting, du jeu qu’il savait mener.

– Pourquoi pas, monsieur Kelley, mais il vous faudra d’abord faire un stage d’adaptation, histoire de voir si vous supportez réellement de vous retrouver de l’autre côté de l’objectif.

– Je crois que ce qui me manquerait le plus, joue-t-il à me confier, ce serait de ne plus partager ma vie avec 10 autres gaillards dans mon genre. On s’attache vite aux joueurs de football, vous savez ?

– Je n’en doute pas, en retenant à grand-peine un sourire.

Il m’agace, à être si charmant !

– C’est donc pour me revoir que vous avez tenu à me remettre mon sac de sport en mains propres ?

Hein ? Quoi ? Pardon ?

– Je... Mais... je n’ai jamais...

Je m'interromps avant de devenir ridicule. Je ne sais plus où me mettre. Kelley pense que je le poursuis de mes assiduités ! C'est sûrement un coup de...

– Une certaine Monica Paterson m'a donné vos coordonnées, c'est la raison de mon appel.

Elle joue les entremetteuses ou quoi ? Elle était censée voir ça avec son agent !

– Vous êtes toujours là, mademoiselle Leblanc ?

– Oui, je... je réfléchissais et je pense que...

– Nous pourrions peut-être dîner ensemble ? m'interrompt-il gentiment. Juste pour faciliter la transaction ?

Super, Monica !

Visiblement, Kelley a compris qu'il avait une touche avec moi et il a décidé de venir me cueillir avec trois plaisanteries et un dîner. Passer pour un coup facile : exactement ce dont mon égo meurtri avait besoin !

– Je ne sais pas vraiment, monsieur Kelley, je...

– S'il vous plaît ! Je voudrais vous remercier : je tiens énormément à ce sac et vous avez veillé dessus avec tant de bienveillance... C'est un sac qui a beaucoup de valeur.

– Une valeur sentimentale ?

– Non non, une vraie valeur : il a coûté 20 dollars à l'équipe. Si les investisseurs apprenaient que je gaspille ainsi le budget des Giants, je ne vous raconte pas le scandale.

Cette fois, je ne me retiens plus de sourire. C'est plus fort que moi. Pourtant, je ne réponds rien : je ne suis pas dupe et je sais comment sont les hommes. Kelley a vu en moi l'occasion de passer une nuit de galipettes sympa, il tente le coup, c'est normal. Mais je vais malheureusement être contrainte de le décevoir : je ne suis pas capable de passer juste une nuit et basta avec un homme qui me plaît à ce point.

– Je crois que je vais prendre ce silence pour un oui, Maya.

Le fait qu'il prononce mon prénom de sa voix chaude me fait comme une décharge électrique dans le ventre. Ce ne sont que deux syllabes mais dans sa bouche, elles sonnent tellement intime ! C'en est presque... pornographique.

– Que diriez-vous d'un repas chez Rouger ? poursuit-il.

– Je ne connais pas.

– C'est un grand restaurant français.

– Je n'ai pas l'habitude des grands restaurants, poursuis-je dans une tentative désespérée pour l'éconduire.

– Moi, je n'ai pas l'habitude de la cuisine française. Ça nous met sur un pied d'égalité. Et puis j'aurai probablement besoin de vous lumières pour déchiffrer la carte : la dernière fois que j'y suis allé, j'ai commandé un tablier de sapeur en pensant qu'il s'agissait d'une escalope panée. Vous ne voudriez quand même pas que je m'empoisonne une nouvelle fois ?

– Oh que non ! Je détesterais avoir votre mort sur la conscience, souris-je.

Je sens que je suis à deux doigts d'accepter, ce qui serait une énorme connerie, ne serait-ce que parce que je n'ai rien à me mettre qui convienne à ce genre d'endroits et que je n'ai certainement pas les moyens de faire de shopping ce mois-ci.

– Très bien. Demain alors ?

Merde. Merde. Je vais dire oui. Je le sens : je vais dire oui.

Tant pis : je n'aurai qu'à m'y rendre nue. C'est ce qu'il attend, non ?

Je me retiens difficilement de pouffer et m'entends répondre :

– Très bien. Demain, chez Rouger. À quelle heure se retrouve-t-on là-bas ?

– Je passe vous prendre à 19 h 30 si ça vous va. Donnez-moi votre adresse.

Non, ça, ça fait trop rencard. Si jamais j'accepte, c'est presque comme si je lui promettais de finir dans son lit.

– Je préférerais qu'on se retrouve directement au restaurant.

– Vous plaisantez, j'espère ? Je ne vais quand même pas vous laisser porter mon sac jusqu'à chez Rouger ! Il pèse une tonne.

– Je suis solide.

– Je n'en doute pas. Mais je passe quand même vous prendre. Adresse ?

– Eh bien, on peut dire que vous ne lâchez pas facilement l'affaire ! J'ai plus l'impression de parler avec un télévendeur qu'avec un homme qui m'invite à sortir...

– ... pour faciliter une transaction et éviter une intoxication aux abats, je vous le rappelle. Vous me rendez service : la moindre des choses est que j'assure votre confort.

– Très bien, cédé-je finalement.

Je lui donne mon adresse dans le Queens et l'entends griffonner à l'autre bout du fil, puis sa voix chaleureuse conclut « C'est parfait Maya. À demain, 19 h 30 ». Et nous raccrochons.

J'éteins mon ordinateur, fonce à l'étage de Monica où bien évidemment le sac m'attend, agrémenté d'un post-it à smiley : « Passe un bon week-end ☺ ! M. »

Saleté de Monica...

C'est le souci, avec cette file : on se sait jamais si on a envie de la tuer ou de l'embrasser.

– Je suis contente pour toi, Maya. Sincèrement. C'est bien que tu te remettes en selle, il était temps. Simplement, ce n'est pas parce que cet homme est riche, célèbre et vénéré aux États-Unis que tu dois lui donner ce qu'il veut si toi tu n'en as pas envie.

Sur l'écran Skype de mon ordinateur, sa brosse à dents à la main qu'elle brandit comme l'épée laser de *Star Wars*, Noémie me regarde d'un air à la fois tendre et sérieux. Il est minuit trente ici, 5 h 30 pour elle – l'heure à laquelle elle se lève quatre jours par semaine pour aller enseigner dans sa ZEP, à une heure et demie de chez elle. Je grimace : si Noémie me dit ça, c'est parce qu'elle sait mieux que quiconque que je suis une pauvre nouille qui s'est complètement laissée marcher sur les pieds par ce salaud de François.

– Ne t'en fais pas. Pour moi, il n'est pas question de me remettre en selle : juste de passer une soirée dans un très beau restaurant, où je mangerai de très bonnes choses avec un très bel homme.

– Le plaisir des yeux et des papilles en somme, réplique-t-elle en riant.

– Exactement.

Une minute après que nous nous sommes déconnectées, je reçois un SMS de Noémie :

[J'ai oublié de te dire que j'ai croisé ta mère. Elle n'avait pas l'air très en forme...]

Je soupire tandis qu'une vague de spleen me submerge. Je sais que je devrais l'appeler, mais je repousse sans cesse l'échéance. Je n'aime pas me pencher du côté sombre de ma vie. Je pense souvent à ma mère pourtant, je m'en veux de l'avoir laissée seule à Paris, car elle est extrêmement fragile – disons le tout net : extrêmement déprimée. Je l'ai toujours connue dans cet état, à part cette période bénie où elle était avec Christian, l'homme qui partageait ses jours et m'a élevée de mes 5 ans à mes 14 ans. Il a beaucoup compté pour moi aussi, et nous sommes d'ailleurs toujours en contact : je m'entends très bien avec sa nouvelle compagne, avec qui ils ont eu il y a sept ans un petit Antoine dont j'ai l'honneur d'être la marraine. Sans Christian, je ne sais pas ce que je serais devenue. Je n'aurais pas supporté de vivre seule avec ma mère et ses fantômes. J'en veux à ma mère : c'est elle qui a choisi de ne pas dire à mon père – prétendument l'homme de sa vie – qu'elle était enceinte de moi. Elle a toujours refusé de me justifier ce choix, arguant qu'il s'agissait de sa vie et non de la mienne... Quel égoïsme de sa part ! Je sais que ce trait de caractère est imputable à sa maladie mais je n'en souffre pas moins. C'est pour cela aussi que je n'ai pas hésité à quitter Paris : je devais prendre mes distances. J'ai beau l'aimer de toutes mes forces, sa dépression m'envahit. Je peux encore ressentir l'angoisse de ma mère, lorsque j'ai annoncé que je m'envolais outre-Atlantique. Elle était à la fois affolée par mon départ et aussi par le fait

qu'ici, aux États-Unis, je risquais de retrouver la trace de mon père biologique, originaire de New York et lui-même photographe.

Ce père que je n'ai jamais connu et dont ma mère ne s'est jamais résolue à me donner d'autres descriptions que le strict minimum.

Je n'ai reçu en héritage que quelques clichés qu'il a réalisés, des images magnifiques que je garde toujours près de moi. Précieusement. Et le Leica qui lui appartenait. Certaines photos prises par mon père représentent des ambiances de notre appartement, avant ma naissance. Et quelques autres de rue, splendides. C'est sans doute l'origine de ma passion pour la photographie en extérieur, prise sur le vif. Je ressens soudain le besoin de les contempler, de les confronter avec mon propre travail. Ça m'émeut terriblement de relever certaines similitudes. Je comprends soudain que je n'ai plus trop le choix : je dois retrouver mon père, découvrir s'il est vivant ou mort, s'il prend toujours des photos. J'ai besoin de dissiper une bonne fois pour toutes le flou de mes origines si je veux être capable d'aller de l'avant, dans ma vie.

Après tout, n'est-ce pas pour ça que je me suis installée à New York ? Pour avancer ?

3. Une promenade à Coney Island

– C’est le moins que je puisse faire, je t’assure...

– Je crois au contraire que tu en as assez fait comme ça, oui ! ris-je.

– S’il te plaît, accepte. C’est un petit 36 et aujourd’hui, je fais un bon 38 : elle ne me sert plus à rien !

Si Monica insiste tant, c’est pour me donner la robe Sandro que je voulais juste lui emprunter. Eh oui : en prévision de mon rendez-vous de ce soir, je lui ai demandé si je pouvais venir piquer dans son placard. Étant donné que c’est elle qui m’a mis dans cette panade...

Monica a dit oui et, quand je suis tombée sur cette robe sans manches de chez Sandro en dentelle noir, j’ai craqué. La robe est à la fois sexy et fraîche : col cheminée, dos nu pas trop décolleté, coupée mi-cuisse... C’est vraiment une merveille. Monica me soutient qu’elle n’est pas entrée dedans depuis quatre ans.

– Je t’assure, je préfère la savoir dans ton placard que de l’imaginer dépérir dans mon dressing.

Je finis par accepter la robe mais refuse par contre le tutoriel make-up : la mise en beauté en écoutant du rock à fond fait partie des rituels qui portent chance avant un rencard. Par contre, j’aurais dû la laisser me coiffer : il faut admettre que les Américaines sont plus fortes que les Françaises dans le maniement du fer à boucler. Exaspérée après plusieurs tentatives, terrifiée à l’idée de finir par me brûler au 3^e degré, je finis par tricher avec un chignon. À 19 h 29, je suis en bas de chez moi, le ventre vrillé par la hâte et le stress. J’ai mon Leica pour me donner une contenance en cas de besoin et le sac de Tom histoire de justifier cet absurde rendez-vous. Et une culotte noire sexy achetée en rentrant de chez Monica – dépense inutile. Après tout, comme je le disais à Noémie, ce soir, c’est juste pour le plaisir des papilles et des yeux...

Le son puissant d’un moteur me fait sursauter. Je pivote sur les talons et j’avise le bolide rouge qui vient de s’engager à l’angle de ma rue. Ça ressemble à une Ferrari, mais je n’y connais rien en voitures. Il s’agit forcément de celle de Tom Kelley. La vitre côté passager descend lentement, le sourire à tomber du Géant de New York me foudroie sur place. Pour me donner une contenance, je fais mine de regarder l’heure à mon poignet en esquissant une grimace outrancière digne du mime Marceau.

– Vous avez une minute de retard, Tom. C’est très grave !

Il rit et s’extirpe de l’habitacle, avant de faire le tour du véhicule pour venir m’ouvrir la portière.

– Mais vous êtes plutôt galant, ajouté-je.

– J’ai vu faire ça dans les films, m’avoue-t-il en souriant alors que la fossette craquante fait son apparition sur sa joue. Et j’ai toujours rêvé d’essayer. Au fait : vous êtes sublime.

J’espère que, concentré sur son démarrage, il ne me voit pas rougir. Lui aussi est sublime. Son costume noir à la veste cintrée lui va à ravir. Ses cheveux châtain clair sont en bataille, j’ai presque envie de remettre un peu d’ordre dans ses courtes mèches dorées mais je réussis à me contrôler. Par ailleurs, je suis carrément impressionnée de me retrouver assise, que dis-je ? allongée dans cette voiture de sport. Ça sent le cuir, respire le luxe et la puissance.

– Un peu tape-à-l’œil, non ? le taquiné-je.

– D’ordinaire les filles ne s’en plaignent pas, me rétorque-t-il avec une nuance d’amusement dans la voix.

– Je ne suis pas « les » filles, déclaré-je en feignant d’être vexée.

– Je sais bien que vous n’êtes pas « les » filles, sourit-il en regardant la route. C’est d’ailleurs bien pour ça que j’ai sorti ma voiture la plus tape-à-l’œil.

Je tente de conserver une expression sérieuse mais c’est plus fort que moi : Tom me fait sourire.

J'aime bien sa manière de me taquiner. Le fait qu'on se lance des piques dédramatise le côté solennel du rencard et m'aide à être moins stressée. Au moins, quand on me lance des vannes, je me sens dans mon élément.

– Vous auriez quand même pu venir en Lexus... le grondé-je. Qu'est-ce que je vais dire au client, moi ?

– Absolument rien : c'est pour acheter votre silence que je vous invite, qu'est-ce que vous croyez ?

– Tentative de corruption sur un agent de communication ? Ça peut aller chercher loin, ça, Tom Kelley.

– Vous n'oserez jamais me balancer. Je compte vous faire une offre que vous ne pourrez pas refuser, ajoute-t-il en imitant Marlon Brando dans *Le Parrain*.

Ça, je n'en doute pas, Mr. Kelley...

Chez Rouger, tout le monde semble connaître le grand Tom Kelley, du voiturier à l'hôtesse d'accueil. C'est impressionnant. Je me sens décontenancée. Je ne sais pas quoi faire de mes dix doigts. Dois-je suivre Kelley ou au contraire le devancer ? Tendre ma veste au serveur qui nous installe ou la garder avec moi ? Ouvrir la carte des vins ou laisser Tom choisir ?

Et surtout : où sont les toilettes ? Impossible d'oser demander.

Le décor, bien que luxueux, m'est plus familier : c'est en effet très français. Guéridons à l'ancienne, immense bar tout en zinc, éclairages à suspension style Art déco, on se croirait dans un café parisien des années 1920 . Alors que le serveur nous propose un apéritif, Tom me demande :

– Vous aimez le champagne ? me demande Tom.

– C'est bien ce fameux truc qui pétille ? Je n'en ai jamais goûté avant, le taquiné-je.

– Vous allez voir, c'est un peu comme le coca, répond-il en souriant. Il se tourne vers le serveur et lui déclare poliment : « Veuillez nous préparer deux coupes de votre meilleur champagne, Cédric. »

Notre serveur s'éloigne tandis que Tom se penche vers moi pour demander sur le ton de la confidence :

– J'aimerais savoir ce qu'une Française pense de New York ?

– J'adore cette ville, dis-je. Je m'y sens comme chez moi. Mais je n'ai pas encore eu le loisir de beaucoup visiter. L'agence me prend beaucoup de temps.

– J'imagine, oui. Je ne connais pas très bien New York non plus, j'ai passé mon enfance à Los Angeles. Mes parents m'emmenaient parfois ici. Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai découvert la Cathédrale St John The Divine. C'était tellement... grand !

– Non, mais je ne savais pas que les footballeurs s'intéressaient aux cathédrales.

– Je ne suis pas « les » footballeurs, réplique-t-il en souriant.

Un partout, la balle au centre... Bien joué, monsieur Kelley !

J'aime sa manière de me répondre sans se vexer, son humour et sa répartie. Mon ironie, je le sais bien, ne sert qu'à masquer la gêne qui m'étreint, mais Kelley accepte mon humour très français avec souplesse. Le serveur revient avec nos deux coupes. Nous en profitons pour passer la commande. Je choisis pour nous deux : un pot-au-feu pour Tom, une blanquette pour moi, et un Saint-Joseph de 1998 que nous recommande le sommelier. Nous trinquons ensuite, j'avale une gorgée : c'est du bonheur.

– Il a du style, ce coca, dis-je. C'est quel cépage ?

– Dom Pérignon, déclare Tom dans un sourire.

– L'alcool n'est pas proscrit, quand on joue au foot ?

– Dites donc, sourit-il, vous vous y connaissez beaucoup plus en sport que notre première rencontre le laissait présager !

– Je vous avoue, ris-je, que mes connaissances s'arrêtent là.

– J'évite de boire en général. Tous les excès, en fait. Mais ce soir, c'est un peu spécial...

– Attendez, laissez-moi deviner : je suis merveilleuse, je suis exceptionnelle et pour moi vous transgresseriez toutes les règles...

– Non : le coach nous laisse respirer un peu, je n'ai pas d'entraînement pendant une semaine. Mais ceci dit, vous n'êtes plutôt pas mal, précise-t-il avec son incroyable sourire à fossette qui à chaque fois me donne l'impression d'être en chute libre.

Nous éclatons de rire en cœur. Tous les clients de ce restaurant ultrachic se tournent vers nous. Je me sens soudain mal à l'aise et me crispe. N'a-t-on pas le droit de rire, dans ce genre d'endroits ?

– Ce n'est pas vous qu'ils regardent, me dit Tom pour me rassurer, c'est moi.

– Vous êtes un vaniteux, Tom Kelley, dis-je en reprenant une gorgée de champagne.

– Ah, vous avez remarqué ? Zut, j'espérais vous cacher ce défaut au jusqu'au deuxième rendez-vous.

– C'est donc bien un rendez-vous ?

– C'est absolument tout ce que vous voudrez que ce soit, Maya : ni plus, ni moins, me dit Tom d'un air intense.

Une nuée de papillons s'élève dans mon ventre : jamais un homme n'avait trouvé le courage de me formuler aussi clairement son désir. Cette manière de me laisser en plus le champ libre, c'est d'une classe ! Je trouve Tom audacieux, élégant... pas juste sexy, comme le laissaient penser mes a priori.

– Bon, et pourquoi le football ? demandé-je en essayant de masquer mon trouble.

– J'avais envie de faire des études : une bourse sportive était un bon moyen s'intégrer une fac privée. Et puis je suis un homme rigoureux, qui aime le grand air et a l'esprit d'équipe...

– Je vous arrête tout de suite, Tom : vous parlez comme si vous vous adressiez à un journaliste. Je ne marche pas, c'est du pipeau. Où est la faille ?

– OK, avoue-t-il troublé et amusé : j'aime aussi la stratégie. J'aime la compétition. Le mélange de violence et de grâce de ce sport. Cette impression de chaos qui règne sur le terrain alors que tout est précis, minuté. J'aime me dépasser, amener mon corps dans des états limites. J'aime le silence qui règne autour de moi quand je suis sous mon casque. Et puis, ajoute-t-il pour blaguer, je n'ai rien contre un ou deux placages virils de temps à autre, mais ne le dites surtout pas à ma famille ou à la presse. Ça vous va, comme failles ?

– Je préfère ça, oui, dis-je après avoir pouffé.

– Parce que vous préférez les mauvais garçons ? me demande-t-il.

– Parce que j'aime avoir de véritables réponses à mes questions, rétorqué-je alors que mon regard croise le sien.

Je me trouble et me perds dans ses iris vert-de-gris. J'ai dit vrai : j'aime avoir de vraies réponses quand je pose une question. Et pourtant, la sincérité de Tom me désarme. Je n'ai pas été habituée à ça, et surtout je ne m'y attendais pas de la part d'un type dans son genre – célèbre, adulé, avec toutes les plus belles filles du monde à ses pieds. Et puis ce qu'il m'a dit sur le foot, m'intéresse. La photo, c'est l'inverse : tout semble étudié, minuté, mais c'est une illusion créée à partir d'un mouvement chaotique. Ça demande à l'artiste d'être concentré : moi aussi, j'ai l'impression, quand je shoote, d'être dans un monde de silence.

Le serveur arrive avec nos plats, interrompant notre échange de regards. Heureusement car je dois avoir l'air super déstabilisé !

– Et vous, pourquoi la photo ? me demande Tom en entamant son pot-au-feu.

– Je vous l'ai dit : j'aime savoir la vérité sur les gens, aller au cœur des choses. La photo, c'est un bon moyen pour ça.

– Vous pratiquez le portrait, donc ?

– Avant, oui. Maintenant, je me concentre plus sur les paysages, les architectures. Il y a également une vérité des lieux... dis-je en pensant soudain à cette ville, New York, que j'ai voulu découvrir pour comprendre enfin tout de mes origines.

– Vous êtes une passionnée, mademoiselle Leblanc. Toutes les Françaises le sont autant que vous ? Ou bien, êtes-vous un spécimen en voie d’extinction ?

– Tous les Américains sont aussi flatteurs que vous, monsieur Kelley ? rétorqué-je Ou seriez-vous un spécimen en voie d’apparition ?

Il penche la tête de côté, prend la pose en plaçant deux doigts sous son menton et je rougis.

– Ne me dites pas que vous n’êtes pas habituée aux compliments, dit-il, avant d’ajouter sur un ton taquin : je ne voulais pas vous faire rougir.

– Oh, si je rougis c’est sans doute l’effet du vin et rien d’autre, péroré-je. Et bien sûr que je suis habituée aux compliments.

On se rattrape comme on peut. Je ne sais pas si je suis très crédible. En ce qui me concerne, c’est bien la dernière chose à laquelle je sois habituée. Surtout venant d’un si bel homme. Le serveur vient prendre nos commandes et nous repartons dans notre conversation.

– À propos de vin, continue Tom, vous connaissez cette nouvelle épicerie fine à Manhattan ? Elle a un nom français, La Maison Bellard. À ce qui paraît, ils ont des fromages et des bouteilles exceptionnels. Si jamais vous avez le mal du pays...

– Je suis plus du genre à récupérer les invendus des marchés qu’à traîner dans des épiceries fines, ris-je. Assistante photo, ça ne gagne pas beaucoup, et New York est une ville tellement chère... !

Immédiatement, je m’en veux d’avoir dit ça. Pourquoi est-ce que je parle de mes problèmes d’argent à cet inconnu ? Ce n’est ni séduisant, ni intéressant pour un sou ! Je dois avoir l’air terriblement embarrassé car Tom change de conversation et me propose de goûter son plat. Alors qu’il approche la fourchette de mes lèvres, mon rythme cardiaque s’accélère, des frissons délicieux me parcourent le corps. J’ouvre la bouche, goûte le pot-au-feu meilleur que tous ceux que j’ai mangés dans ma vie, ferme les yeux d’extase...

– Tu veux un morceau de ma blanquette ? proposé-je en retrouvant mes esprits.

– On se tutoie, maintenant ? demande-t-il en souriant.

– On peut attendre de faire le serment du sang, si tu veux, mais on a déjà échangé nos plats, évoqué mon salaire, parlé de nos jobs... je crois qu’on peut se tutoyer.

– D’autant que c’était le cas lors de notre rencontre dans l’ascenseur. Mais après c’est toi qui as voulu changer : j’ai trouvé ça dommage, me répond-il en souriant avant de me demander à brûle-pourpoint : D’où vient ce prénom, « Maya » ? C’est courant en France ?

– Ce n’est pas très répandu, mais pas rare non plus. Il y a plus de Marie ou de Julie par exemple.

– Je préfère Maya, répond-il, plus charmeur que jamais. C’est de quelle origine ?

– Ma mère est passionnée de civilisations anciennes et de mythologie, notamment tout ce qui a trait aux Mayas. D’où mon prénom !

– Je me disais bien que tu avais quelque chose d’une déesse mythique, sourit-il.

– C’est bien la première fois qu’on me voit comme ça, répliqué-je en m’efforçant de soutenir son regard insistant. Mais je suppose que je pourrais m’y faire.

C’est beaucoup pour moi tout ça, le faste des lieux, les compliments de Tom, ses œillades équivoques. Je me sens légèrement en décalage. Mais pas question de lui montrer.

Quand vient le moment du dessert, j’hésite. Entre le champagne, le vin, les plats, j’ai peur d’abuser de la générosité de Tom. Je lui dis que je n’ai plus faim.

- Tant mieux : ça m’aurait fendu le cœur de te voir manger un pain perdu et de ne pas pouvoir y toucher.

- Ton régime alimentaire est si strict que ça ?

- Pire encore, sourit-il.

Je ne peux pas m’empêcher de penser à tous les régimes que j’ai entrepris quand j’étais plus jeune, sans jamais parvenir à m’y tenir. Une différence de plus entre Tom et moi... Pourtant, ce dîner vient de

me démontrer une chose : on n'a pas besoin d'être semblable pour bien s'entendre.

Non seulement cet homme est sublime, mais en plus à ses côtés de passe une excellente soirée : qui l'eut cru ?

Le voiturier immobilise le bolide de Tom devant l'auvent de chez Rouger. Nous nous installons à bord sous le regard envieux des badauds.

– Au fait, c'est quelle marque cette voiture ? demandé-je.

– Une Lamborghini, répond Tom en replaçant machinalement une mèche de cheveux derrière mon oreille. Tu veux faire un tour ?

Des frissons me parcourent et je m'entends répondre oui.

– Je t'emmène quelque part, c'est un endroit qui te plaira. Prête ?

– Prête !

J'essaie de me détendre, de profiter de l'instant, mais tandis que les pneumatiques de la Lamborghini crissent sur le macadam, je commence à m'inquiéter quant à notre destination. Je m'attends à un club select ou autre bar VIP rempli de personnalités parmi lesquelles je me sentirais comme une ortie dans un jardin anglais. Et la perspective ne m'enthousiasme guère. Je suis forcée de reconnaître que je préférerais... rester seule avec lui. Nous roulons quelques kilomètres sans parler. Il y a juste le bruit envoûtant du moteur et le souffle du vent à travers les vitres entrouvertes qui fait voler nos cheveux. Et quand Tom immobilise soudain sa voiture, je crois rêver tant je suis surprise qu'il ait choisi ce lieu.

Coney Island ! Comment a-t-il pu deviner ? C'est fou...

– Voilà l'endroit que je préfère à New York, déclare Tom en coupant le contact. Allons nous promener, il fait vraiment très doux ce soir.

Face à nous s'étale la surface argentée de l'océan Atlantique. Et la plage immense, délimitée par des jetées rocheuses, qui s'étend de Coney Island à la 37^e rue Est. Mon cœur bat la chamade quand Tom et moi commençons à arpenter les planches de la promenade Riegelmann.

– C'est la plus longue au monde, m'explique Tom.

J'acquiesce. Je sais tout ça, je connais bien ces lieux, les attractions, les carrousels, les oiseaux de mer, mais je me tais, je ne dis rien. J'aime trop entendre le son de sa voix. Je me sens étrangement légère, heureuse. Je suis dans le coin de la ville que j'adore par-dessus tout, en compagnie d'un homme renversant. La sauvage que je suis se métamorphose dangereusement en fleur bleue. Je pense aux paroles de *Under The Boardwalk*, cette chanson de 1964 qui a contribué à la célébrité de la promenade Riegelmann. Tom dirige son index vers un quartier que j'adore.

– Là-bas, c'est Sea Gate, l'un des endroits les plus populaires de New York.

Je connais aussi son histoire, je sais que les rues y sont la propriété des habitants et non de la ville, mais là encore je laisse Tom me l'apprendre. Quand il se met à fredonner le refrain de « Coney Island Baby » en imitant à la perfection la voix de Lou Reed, je loupe un battement de cœur. J'écoutais souvent ce morceau dans ma chambre, à Paris. Et Tom chante super bien. C'est tout naturellement que je l'accompagne. Nos pas épousent le rythme lent de la chanson. C'est un moment exceptionnel, c'est comme un rêve... mais dans la vraie vie. De temps en temps, Tom se place devant moi et mime soit une guitare, soit une batterie, tout en marchant à reculons.

Mon regard est soudain attiré par un kiosque à glaces, ce que Tom ne manque pas de remarquer :

– Laisse-moi deviner : tu as changé d'avis concernant le dessert ?

– Tu as deviné mon secret, dis-je en ouvrant les paumes en signe d'impuissance. Je suis une irrécupérable gourmande.

– Et moi qui t'affame, avec mon régime ! Je ne sais pas comment tu réussis à me supporter. Viens avec moi, dit-il en me prenant par la main et en me tirant vers le kiosque. Que dirais-tu d'un assortiment cacao et chocolat blanc ? On pourrait s'en partager une, non ?

– Seulement si tu promets de ne pas tout manger, le charrié-je.

Alors qu’il règle en parfait gentleman, je sors mon Leica et je profite de ce qu’il regarde ailleurs pour prendre quelques clichés de lui. Il se retourne et me fait un clin d’œil.

– Les paysages et les architectures, hein ?

– Je vois que tout ce que je te dis sera retenu contre moi, rétorqué-je en le mitraillant.

– Tu me les montreras ?

– Quand elles seront développées, si tu veux, oui.

Il me tend le cornet.

– À toi l’honneur.

Mes lèvres fondent dans la glace crémeuse, ma langue creuse un sillon dans le chocolat blanc. Dès que je me recule, Tom m’imite. Nous dévorons la glace à tour de rôle. C’est à la fois intime et sensuel. Presque un peu trop... Comme pour couper court à cette scène, alors que Tom s’approche un peu trop prêt du cornet, je ne peux m’empêcher de le bousculer légèrement. Ça ne manque pas : son nez plonge le premier et ressort couvert de crème glacée.

– Ça, tu vas me le payer... promet-il en riant avant de se lancer à ma poursuite, de nuit, sur la plage.

Pendant que je cours en riant et en le suppliant de m’épargner, j’en profite pour inventer une blague que je compte bien raconter à Noémie quand je lui ferai le compte-rendu de la soirée :

Q : Quel est le comble, pour une photographe ?

R : De se laisser charmer par un cliché...

– Merci infiniment pour cette belle soirée, Maya, me dit Tom tandis qu’il gare son bolide devant mon immeuble.

– Merci infiniment à toi, rétorqué-je tout en lui faisant mon regard « C’est bon, je suis prête, embrasse-moi, j’en ai tellement envie ».

Il me fixe un long moment et ses yeux sont magnifiques, puis il sort de la voiture pour venir ouvrir ma portière. Je me retrouve debout sur le trottoir, je rêve alors qu’il m’enlace. Il s’approche, je frémis tandis qu’il dépose un baiser sur ma joue, recule d’un pas et murmure :

– À bientôt, Maya.

Je demeure un instant immobile, troublée par cette frustration qui grandit en moi. Je le remercie et lui souhaite un bon retour, avant de faire appel à toute ma volonté pour ne pas me jeter à son cou. Je souris en pensant que je mériterais une médaille pour mon courage.

Au moment de passer le seuil du porche de mon immeuble, je me retourne. Il m’adresse un signe avant de s’installer au volant. Je devrais être heureuse qu’il se comporte en parfait gentleman. À la place, mille questions dans ma petite tête : pourquoi ne m’as-tu pas embrassée ? Est-ce que quelque chose en moi ne te plaît pas ? Va-t-on se revoir ? Est-ce qu’à force de m’entendre te faire des blagues tu m’as déportée dans la *friend zone* ? Je sais : je pourrais plutôt me faire la réflexion qu’il ne me considère pas comme « toutes les filles ». Seulement voilà, je suis forcée d’admettre que je n’aurais pas été contre le fait d’être un tout petit peu « les autres filles », rien que pour le plaisir de sentir ses lèvres sur les miennes...

Nous sommes mercredi soir et toujours pas de nouvelles de Tom ! Je pourrais essayer de l’appeler, ni vu ni connu, mais je crains de donner l’impression de lui courir après. Plusieurs hypothèses concernant son silence s’agencent dans ma petite tête, à la manière de courtes scènes de film. Je les passe en revue et les élimine au fur et à mesure.

1) Enlevé par les aliens ? C’est amusant, mais peu crédible.

2) Un match à l’autre bout du pays, là où il n’y aurait plus de réseau ? Mais non, c’est impossible : je sais qu’il a une semaine de break.

3) Occupé avec d’autres femmes ? OK, ce serait tentant de se laisser aller au doute et à la jalousie,

mais je refuse catégoriquement de devenir ce genre de fille.

4) N'a pas spécialement envie de me revoir ? *Mmm*, non, ça c'est une pensée trop douloureuse, il faut trouver une meilleure idée !

Les extraterrestres finalement, pourquoi pas ?

J'essaie de penser à autre chose. Cette semaine, mon planning est moins chargé. Nous attendons un retour des pontes de chez Lexus. J'ai procédé à du classement à l'agence, mais cela me laisse le temps d'avancer un peu sur mon enquête concernant mon père. Ce père dont les tirages des rues de Paris et de ses habitants m'ont inspiré cette passion que je nourris pour la photographie. Pour la énième fois, je me promène dans le Bronx. Je ne suis pas très à l'aise, le quartier où je suis est plutôt malfamé. Tout en évoluant avec méfiance, je passe en revue tout ce que je sais déjà : originaire de New York, Richard Clayroll était un journaliste free-lance. De passage à Paris pour un reportage, il a rencontré ma mère, l'a ensuite abandonnée en lui brisant le cœur, sans se douter qu'elle était enceinte de moi. Elle n'a jamais cherché à le recontacter. Je possède une adresse incertaine dans le Bronx où j'erre en ce moment même avec un sentiment d'impuissance et d'insécurité. En faisant des recherches sur le net, j'ai isolé des scans d'articles de l'époque, signés de son nom, mais rien de plus. Sur les réseaux sociaux, rien à déclarer. Quant aux registres de recensement d'État, je n'y ai pas trouvé le moindre acte de naissance à son nom. Ce qui signifierait que le patronyme n'est pas le bon ! Mais pourquoi mon père aurait-il donné une fausse identité à ma mère ? Je trouve que c'est très bizarre. Ou serait-ce elle qui aurait tout inventé pour que je ne tente pas de retrouver sa trace ?

Je m'arrête devant l'adresse supposée être la sienne. J'entre dans l'immeuble avec appréhension. Et vingt minutes plus tard, j'en sors emplie de déception. Soit les occupants n'ont pas voulu m'ouvrir, soit ils n'avaient jamais entendu parler de Richard Clayroll. Je tente en vain d'en apprendre un peu plus en interrogeant les commerçants du coin.

Alors que je m'apprête à rebrousser chemin, plutôt pressée de retrouver le décor familier de mon quartier, je remarque une boutique plus ancienne que les autres. Elle a l'air d'être là depuis toujours. C'est une épicerie à la façade décrépie qui vend également des journaux. Je m'en approche, comme animée par un sentiment étrange. Seule au comptoir, une vieille dame semble attendre des clients qui ne viendront jamais. Je me dis soudain en l'observant à travers la vitrine que si quelqu'un dans le quartier se souvient de mon père, c'est elle. J'entre, résolue à tenter ma dernière chance. Après tout, je ne risque rien. Je m'éclaircis la voix : – Bonjour Madame, je cherche quelqu'un, un journaliste photographe qui aurait habité par ici il y a une vingtaine d'années. J'ai pensé que... enfin, que ça vous dirait quelque chose ?

Le regard de la vieille femme me scrute :

– Vous savez, jeune fille, j'ai vu passer tant de monde dans cette boutique. Je ne sais pas quoi vous dire.

– Je comprends, concédé-je, mais comme il faisait des photos de rue, je pensais que vous l'auriez peut-être remarqué. Il s'appelait Richard Clayroll, il avait toujours...

Je m'interromps pour lui montrer mon Leica :

– C'était son appareil, c'est tout ce qu'il me reste de lui.

– Attendez... Maintenant que vous le dites, : il y avait bien un homme, je ne connaissais pas son nom de famille, mais ce prénom, Richard, ça me dit vaguement quelque chose. Et cet appareil photo également. Je ne sais pas si c'est celui que vous recherchez.

Je croise les doigts, retiens ma respiration, tandis que la vieille dame fouille dans sa mémoire.

– C'était un très beau garçon, ajoute-t-elle en m'adressant un sourire coquet, un peu rêveur. Il avait de l'allure, avec son appareil photo en bandoulière. Il avait vécu en France, je crois. Comme ma sœur vit en Normandie et que je lui rends parfois visite, nous évoquions parfois ce pays. Je crois que la France lui manquait.

Mon cœur palpite. La France, le Leica... C'est lui. Cette vieille femme me parle de LUI, mon père.

– Vous pouvez m'en dire plus, s'il vous plaît ?

– Il m'achetait le journal et il ne résistait jamais à mes barres chocolatées, dit-elle après un temps de réflexions. Il pouvait en manger à la pelle, plaisante-t-elle. Je me demande bien où il les mettait, car c'était un homme mince et athlétique.

– Vous savez ce qu'il est devenu ? la pressé-je.

– Non, me répond-elle désolée. Je ne l'ai pas revu depuis des années. Je ne sais pas où il est parti.

Une chape de désespoir s'abat sur mes épaules ! Si proche du but. C'était trop beau, cela dit. Je repense aux barres chocolatées, et je ne peux pas m'empêcher de sourire intérieurement. Un mélange d'émotion et de nervosité.

Voilà d'où viendrait ma passion dévorante pour le chocolat, en plus de mon amour pour la photo !

Je ne l'ai jamais connu, il ne m'a jamais prise dans ses bras, mais je suis soudain envahie par un profond sentiment d'affection. C'est comme si j'avais toujours attendu la confirmation que mon père a bel et bien existé. J'ai bien conscience de l'idéaliser. Toujours est-il que je n'ai jamais éprouvé de colère à son encontre : le fait qu'il n'ait jamais été au courant de ma naissance le dédouane. Certes, il a abandonné ma mère, mais n'ai-je pas fait un peu la même chose en m'exilant loin d'elle, de l'autre côté de l'Atlantique ? Je peux comprendre le désamour, les aléas de la vie, ce sont des choses qui arrivent. J'en ai plus voulu à ma mère de n'avoir pas souvent su trouver la force de se battre pour rendre un peu joyeuse la vie de sa fille. Je lui en ai voulu de ne me raconter que le strict minimum sur l'auteur de mes jours. Elle n'a jamais évoqué sa personnalité, son apparence. En quelques minutes avec la vieille dame de ce magasin, j'en ai appris plus que pendant toutes ces années à espérer en vain que la lumière éclaire mes doutes. Mon père a toujours été le sujet à ne pas aborder, ma mère se braquait systématiquement. Je l'ai pardonnée en partie parce que c'était sans doute trop douloureux pour elle. Ou qu'elle voulait peut-être tout simplement conserver cette histoire comme un élément de son petit jardin secret. Oui, mais quand même.

Ne suis-je pas une fleur de ce jardin ?

Les larmes me montent aux yeux. Je remercie la vieille dame qui m'offre un sourire tendre. Et je rejoins la rue où j'éprouve l'envie irrésistible de faire quelques photos. Je pense à mon père en déclenchant. Il a peut-être pris les mêmes images, sous des angles différents. Je ne me suis jamais sentie aussi proche de lui qu'à cet instant précis.

Dans le métro qui me conduit vers chez moi, je me pose mille questions. Est-il toujours vivant ? Et si c'est le cas, réussirai-je à le trouver ? Et comment réagira-t-il quand je lui dirai qu'il a une fille et que... c'est moi ? Je suis désespérée de comprendre qu'il s'agit tout bonnement de retrouver une aiguille dans une botte de foin. Puis, je m'efforce de reprendre du poil de la bête. Je me répète que rien n'est insurmontable tant qu'on a la chance de respirer. Je ne veux pas ressembler à ma mère sur ce point. Pas question d'être défaitiste. Et je sais déjà que la prochaine étape de mon enquête consistera à prendre contact avec l'un des journaux pour lesquels mon père travaillait.

Mon portable sonne au moment où je sors du métro. Le soir tombe et c'est pourtant un rayon de soleil qui apparaît.

– Bonjour, Tom Kelley à l'appareil, j'aimerais parler à une fille pas comme les autres. Son nom est Maya Leblanc. C'est très urgent !

– Ah oui, cette jeune femme exceptionnelle, dis-je avec une voix d'hôtesse de l'air, un instant je vous la passe.

Je l'entends rire. Je prends mon pouls pour vérifier que tout va bien. Si ma réplique, qui se voulait humoristique, est venue du tac au tac, je suis carrément troublée par les propos de Tom selon lesquels je serais « une fille pas comme les autres ». J'adopte ma voix naturelle pour dire :

– Oui, Maya Leblanc à l'appareil, que puis-je pour vous ?

– Venir assister à mon prochain match.

– Attends, je réfléchis... joué-je à le faire lambiner.

– Ce serait vraiment top que tu acceptes : notre mascotte est en panne et je ne vois personne d'autre à qui son costume irait.

– Salaud ! ris-je.

– Je ne t'ai toujours pas pardonné le coup de la glace. Alors, tu viens ?

– Ok, lâché-je en m'efforçant de contrôler cette excitation qui me gagne à l'idée de bientôt le revoir.

Après tout, il me voit peut-être comme son nouveau « pote » ? Ça m'apprendra à vanner à tout bout de champ au lieu de séduire.

– C'est quand ? m'enquiers-je.

– Demain soir. Tu as une journée pour chercher à comprendre le football américain.

– Ah, parce que ce n'est pas juste une histoire de mecs qui portent des collants, des épaulettes, et se font passer un ballon ?

– Il n'y a vraiment rien à sauver chez toi... soupire-t-il. Et pourtant, tu vois, j'essaye quand même.

– Oui, et j'ai du mal à comprendre pourquoi...

– Ton sourire. Ta petite robe noire. Tes compétences en cuisine française. Le fait que je n'ai pas osé t'embrasser la dernière fois.

– ...

– Bon, je dois raccrocher, continue Tom comme s'il n'avait pas remarqué qu'il vient de me couper le souffle. À bientôt, mademoiselle Leblanc.

Et sur ce, la communication coupe. Tant mieux : sa remarque sur le baiser m'a assommée. Je vais avoir besoin de quelques heures pour retrouver mes esprits.

OK, je ne suis définitivement pas son nouveau « pote ».

Une question subsiste néanmoins : comment fait-il pour me faire autant d'effet ?

4. Un shooting très spécial

Je me présente à l'accueil du stadium vêtue de mon short bleu marine et un tee-shirt XXL des Giants. Tom me l'a fait livrer ce matin dans un colis, avec les autres accessoires du parfait supporter. Un petit mot accompagnait ces effets : « Tu voudras bien passer cette tenue pour nous porter chance ? Oui, j'avoue, je suis superstitieux ! »

À l'entrée, une armoire glace dont le costume menace d'exploser à chacun de ses mouvements me conduit à ma place dans le carré VIP. Je suis accueillie avec les honneurs, j'ai l'impression d'être une star du show-biz. Ce qui m'amuse assez, car j'ai plutôt l'habitude de resquiller via les portes de service quand je vais au cinéma ! Il y a déjà une ambiance incroyable dans les gradins.

Le match s'engage et j'assiste médusée à un festival Kelley qui me permet de mesurer la signification du terme athlète. Je n'ai d'yeux que pour Tom : Tom qui plonge, Tom qui court, Tom qui lance, Tom qui décolle dans les airs. Bref, comparé à Tom Kelley, Superman est un Playmobil.

Quand l'arbitre siffle la fin de la rencontre, je m'aperçois que je n'ai pas vu le temps passer. Je n'ai pas tout compris, loin de là, mais j'ai admiré la stratégie des Giants, frissonné en suivant les évolutions de Tom sur le terrain. Parfois son sourire s'affichait sur l'écran géant, j'avais l'impression que c'était moi qu'il regardait. Et à chaque fois, je souriais en retour, comme pour l'encourager et lui porter chance. Quand les Giants ont enfin remporté la victoire, j'ai sauté en l'air, levant les bras et poussant des cris de joie. Noémie en aurait fait une syncope.

Je retrouve Tom à la sortie qui me propose de venir avec lui pour fêter ce succès.

– Alors, porte-bonheur ? On va faire un tour au Golden Snake ?

Je me rappelle qu'il s'agit du fameux club à la mode évoqué par Monica. J'hésite à répondre que je ne suis pas du genre à traîner dans des endroits pareils, surtout dans un accoutrement semblable, mais je suis tellement admirative de tout ce que Tom a accompli durant le match que je ne me sens pas le courage de le décevoir.

– Je te suis, déclaré-je sans parvenir à détacher mon regard de son visage. Mais je te préviens : je ne compte pas me coucher tard.

– OK, la fêtarde.

– Hey ! Je rêve ou tu te moques de moi ?

– Pas le moins du monde, me rétorque-t-il.

Mais son petit sourire en coin semble dire le contraire. Ce n'est pas gênant, tout au contraire : si c'est pour qu'il me fasse ensuite des sourires pareils, il peut m'en lancer tant qu'il veut, des piques.

Dans le taxi qui nous conduit vers le Golden Snake, je pose une foule de questions à Tom concernant ses coéquipiers, la nature de leurs relations. Je lui demande s'ils se voient souvent en dehors des entraînements et des matchs. Il me confie qu'il dispose de peu de temps pour sa vie privée, que sa carrière de sportif l'occupe énormément et qu'il a parfois l'impression que son existence se résume à ça.

– C'est comme une seconde famille pour moi. Je travaille avec eux, je sors avec eux. Et il y a aussi le vieux Sullivan, notre coach, qui tient un peu le rôle de patriarche. J'espère que le club ne s'en séparera jamais. Il est vraiment l'âme de notre équipe.

Tom s'interrompt et tend l'index vers un bâtiment ultramoderne :

– Voici le Golden Snake !

Je déteste dès le premier regard. Je sais d'avance que je ne vais pas m'y plaire. La seule chose qui m'autorise à ne pas prendre mes jambes à mon cou, c'est la présence de Tom à mes côtés.

Une fois dans la place, je mesure à quel point je suis différente des autres filles qui accompagnent les joueurs. Je me sens comme une collégienne encerclée par un troupeau de bimbos. Je n'ai qu'une seule envie : faire demi-tour et me réfugier dans mon appartement. Mais la main de Tom saisit la mienne, mes jambes deviennent cotonneuses... Je n'ai plus la force de partir. Il me présente à quelques personnes, avant de s'excuser :

– Je n'ai pas du tout envie de lâcher ta main, mais je dois parler un instant au coach. Installe-toi au bar et commande un cocktail. Je te rejoins vite.

Je hoche la tête tandis que ma main se sent soudain très seule sans la sienne. Je trouve une place au bar, choisis un cocktail sans alcool et j'attrape le Leica dans mon sac. J'adore prendre des photos sur le vif. C'est tout le contraire de mon job à l'agence où chaque prise de vue est formatée à l'extrême, réfléchi pendant des semaines de préparation et réalisée avec une technologie numérique surpuissante, à laquelle s'ajoute l'art de la retouche parfois excessive. Je m'aperçois que Tom est toujours dans mon cadre, comme si je ne cherchais que lui à travers le viseur de mon appareil. Il est en ce moment même auprès d'un type aux cheveux grisonnants. Sûrement le coach Sullivan. Et Tom est attendrissant à battre la mesure sur la musique. C'est un morceau de house très syncopé dont je ne connais pas le titre. Je m'apprête à le prendre de profil quand il se retourne soudain. Je lis le trouble dans son regard. Et quelque chose de curieux se produit, car j'ai l'impression que nous sommes brusquement en connexion, seuls au monde dans cet endroit bondé, via mon appareil photo. Nous n'arrêtons pas de nous quitter du regard pour mieux nous regarder la seconde d'après. Je ressens à nouveau le désir que j'ai éprouvé lors du shooting Lexus sur le toit de l'agence. Et nos œillades, là, juste là, n'ont pas l'ironie des propos que nous avons l'habitude d'échanger. Je baisse les paupières un instant et quand je les ouvre, c'est magique, il est là, près de moi.

– C'est l'appareil que tu avais à Coney Island ? Celui avec lequel tu photographiais... le paysage ?

– Oui, c'est un vieux Leica.

– Il est très beau, mais je ne savais pas qu'on en utilisait encore, c'est étonnant. J'espère que tu es au courant qu'il existe ce qu'on appelle des appareils numériques, plaisante-t-il. Plus besoin de mettre de pellicule...

Nos yeux en disent long, mais nos corps s'évitent et les mots se déguisent. Finalement c'est toujours comme si nous étions sur la défensive.

– Tu vis vraiment à une autre époque, ajoute-t-il. Ce qui me fait dire que j'avais vu juste.

– À propos de quoi ?

Il rit et répond très naturellement en touchant de l'index le boîtier de mon Leica :

– Tu es sûrement une déesse de l'antiquité, Maya.

– Tu sais, il y a beaucoup de femmes qui n'apprécieraient pas d'être comparées à des antiquités...

Nous rions puis je lui parle du grain que l'on obtient avec un appareil argentique, de ces petites imperfections que gomme le numérique. Tous ces détails que j'adore.

– C'est un peu la différence entre les vinyles et les CD. Il y a cette chaleur dans les choses anciennes qui n'existe plus tout à fait dans les objets du progrès.

Il acquiesce tandis que mon regard perçoit par-dessus son épaule les mimiques de plusieurs filles autour de nous.

C'est de ma tenue de mascotte qu'elles se moquent ? Ou bien de moi tout simplement ?

Désireuse de me soustraire à leurs regards appuyés, je m'absente un instant pour me rendre aux toilettes. Mais au moment d'en sortir, j'intercepte des bribes de conversation entre deux filles qui se maquillent aux lavabos. Je ne tarde pas à comprendre qu'elles parlent de moi. Je m'arrange pour qu'elles ne me repèrent pas. Et j'écoute, pétrifiée.

– Tu crois que c'est un jeu ou quoi ?

– Je ne sais pas, c'est peut-être un pari qu'il a fait avec le reste de l'équipe.

– Ou peut-être encore qu’il a envie de savoir ce que ça fait d’être avec une fille banale ?

Je suis partagée entre l’envie de les gifler et le désir de m’enfuir. Mais je ne fais rien de tout ça, ces Bimbos qui déblatèrent sur mon cas n’en valent pas la peine et je n’ai pas envie de quitter Tom. Tout en regagnant le bar, je m’efforce d’effacer ces mots malveillants de ma mémoire. Il doit remarquer mon trouble, car il me propose d’emblée de partir.

– Allons chez moi, Maya, nous serons plus tranquilles.

Je suis à la fois soulagée de pouvoir décamper et un peu paniquée à l’idée de me retrouver chez lui. Une part de moi l’a sans doute désiré depuis le jour où je l’ai croisé dans l’ascenseur, bien avant de savoir qui il était... Mais là, ce n’est plus un fantasme, je suis au pied du mur. Et même si j’ai très envie d’être seule avec Tom, je suis complexée par tous ces top models qui gravitent autour de lui, j’imagine que la majorité d’entre elles ont soupiré entre ses bras. Je repense aux propos de ces filles dans les toilettes. Elles ont raison : je suis banale.

Et je n’ai pas été avec un homme depuis un siècle : je ne suis même plus certaine de comment on s’y prend.

– Qu’est-ce qui ne va pas ? s’inquiète Tom en s’approchant. Tu penses que je vais trop vite, c’est ça ? Tu sais, je n’attends rien de toi, Maya.

– C’est vrai ? demandé-je en levant vers lui des yeux timides.

Une part de moi a pourtant envie qu’il espère... ça. C’est juste que je suis terrifiée qu’il change d’avis une fois qu’il m’aura dans son lit.

– Non, ce n’est pas entièrement vrai, avoue-t-il à grand renfort de fossettes. Mais si tu n’es pas prête, alors nous attendrons. Ce n’empêche que j’ai très envie de te montrer où je vis et passer un moment en tête-à-tête avec toi. Je ne veux pas que tu croies que je cherche à tout prix à...

– Tu as raison, partons, le coupé-je en attrapant sa main.

J’ai confiance en toi.

– Mais c’est dingue, c’est comme une ville !

Tom rit de bon cœur tandis que je le suis dans son monumental appartement qui occupe un étage complet de l’immeuble.

– Il y a combien de kilomètres encore ? plaisanté-je quand nous arrivons dans un salon grand comme quatre fois mon studio et dont les baies vitrées offrent une vue démente sur Manhattan.

– Si tu es fatiguée de marcher, sourit-il à son tour, je te propose une coupe de champagne dans ce salon. Je te ferai visiter les salles de sport et de cinéma plus tard.

Whaou, je viens d’atterrir sur la lune !

La décoration est sobre, épurée, mais pas froide. D’immenses canapés sont agencés autour d’une table basse qui semble être l’œuvre d’un sculpteur tant elle est équilibrée et profilée. Des appliques murales éclairent chaudement les cloisons enduites de terre cuite patinée. Le sol en béton teinté est parsemé de superbes tapis orientaux. Je ne peux pas m’empêcher de faire la comparaison avec mon petit « home sweet home ». Les murs sont tellement hauts et larges qu’on pourrait y accrocher des dizaines de photos grand format. J’imagine un instant mon travail exposé en ces lieux.

– À quoi penses-tu, Maya ? me demande Tom en ouvrant la porte d’un réfrigérateur gigantesque où une famille d’Esquimaux adorerait passer ses vacances.

– Euh, à rien de spécial, évité-je tout en l’admirant faire décoller le bouchon d’une bouteille de champagne. Je me disais que c’est pas mal chez toi.

Il sourit tout en versant du champagne dans une coupe qu’il me tend :

– C’est du Cristal Roederer rosé, mon préféré, m’explique-t-il.

Il s’approche avec la sienne, la choque délicatement contre la mienne en me regardant dans les yeux. Je goûte et c’est vrai, c’est délicieux. À partir de ce soir, c’est aussi mon préféré.

– Prends ton appareil photo et suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Je lui emboîte le pas, respirant à pleins poumons le parfum qu'il laisse dans son sillage. Nous montons une dizaine de marches qui mènent sur une terrasse aussi grande que l'appartement. C'est un petit paradis, recouvert de caillebotis et décoré d'imposants pots en terre cuite peints de différentes couleurs. Il y a des oliviers, des citronniers, des orangers. Des éclairages indirects habillent chaleureusement ce monde à part, sans le moindre vis-à-vis. Des sofas invitent à la paresse et l'eau bleu turquoise d'un jacuzzi illuminé par des spots bouillonne dans un délicieux glouglou. Sous nos yeux, les lumières de Manhattan scintillent. C'est...

– C'est dingue ! Mais à quoi bon s'installer dans un pareil endroit quand on vit seul ? À ta place, j'aurais besoin d'un GPS pour me repérer !

Il rit, s'approche de moi et murmure :

– Décidément, mademoiselle Leblanc ne peut pas s'empêcher de me taquiner.

Son regard m'hypnotise, j'adore ses yeux. Ils sont doux, lumineux.

– Tu ne me laisses plus le choix, je dois mettre fin à toutes ces moqueries.

– Mais je...

Je n'ai pas l'occasion de terminer ma phrase : ses lèvres se sont posées sur les miennes. Je fais mine de reculer, mais ma langue qui rejoint la sienne trahit mes sentiments. Il passe une main dans mes cheveux, abandonne ma bouche pour me regarder. Je suis parcourue de frissons, j'ai peur de m'évanouir. Tom dénoue le foulard que j'ai autour du cou. Il compte me déshabiller ou quoi ? Je panique un peu, ça va trop vite là !

Mais c'est super excitant !

Je déglutis. Tom me fixe avec une étincelle dans le regard et un léger sourire à la commissure des lèvres qui... m'embrasent littéralement. Je n'ai plus ni moqueries ni sarcasmes en stock, juste le cœur qui bat la chamade. J'essaye de réunir quelques consonnes et voyelles de secours pour dire ce que je ressens, lorsque le foulard qui vient de se poser sur ma bouche m'en empêche.

Sans dire un mot, Tom le noue derrière ma tête. Sa voix apaisante me rassure enfin quand il murmure à mon oreille :

– Je suis désolée de te bâillonner, Maya, surtout que j'adore ton accent français et que tes lèvres sont vraiment très douces. Mais l'heure n'est plus à la parlotte : il est temps de prendre des photos.

J'éprouve d'abord un mélange d'impuissance et d'excitation... Mais lorsque Tom recule de quelques pas et prend la pose devant cette vue magnifique, ne reste plus que l'excitation. Il est à tomber dans cette atmosphère. Les facettes de son visage magnifique en sont comme révélées. Je fouille dans mon sac, je saisis mon Leica, change de pellicule, procède à quelques réglages, puis je m'approche de Tom. D'une main, je bouge légèrement sa tête pour qu'il soit à la fois dans la lumière et dans l'ombre. Je veux faire des photos de lui que personne n'a jamais faites. Mes doigts s'immobilisent un instant sur la peau de sa joue, frôlent ses cheveux. C'est extrêmement sensuel. C'est le seul moyen de lui donner des indications puisque le foulard qui me bâillonne m'interdit de prononcer des instructions. Alors j'en profite lâchement.

Récapitulons : je suis en mini-short et maillot aux couleurs des Giants, je suis bâillonnée et je prends des photos du Capitaine Kelley sous le ciel étoilé de Manhattan. C'est... surréaliste.

Je déclenche à plusieurs reprises, sous différents angles. J'en oublie de respirer tant je suis concentrée. Mon cœur exécute un salto quand Tom se débarrasse lentement de son veston d'alpaga. Enthousiasmée, je m'approche de lui et déboutonne le haut de sa chemise. Heureusement que je suis protégée par le rempart du viseur, sinon je pense que je défaillicrais !

Je suis en train d'ajouter une nouvelle corde à mon arc : la photo érotique.

Quand Tom se lève, je recule pour le garder dans le cadre. Je crois que je gémissais lorsqu'il retire sa chemise, avant de la lancer vers moi. Sa façon de me regarder est un mélange de candeur et d'indécence.

Je déclenche le Leica, saisissant un petit instant de grâce où son vêtement masque en partie son corps. J'imagine déjà l'image apparaissant dans le bain de révélateur, une forme floue, blanche et lumineuse, semblant voler devant la silhouette d'un géant. J'aime tellement quand le hasard fait si bien les choses. Je recule encore d'un pas, fascinée par ses pectoraux et ses abdominaux dignes des plus beaux modèles de Calvin Klein, tandis qu'il fait glisser sensuellement son boxer le long de ses cuisses fuselées. Je baisse mon appareil, je soupire derrière mon bâillon, une vague de chaleur me parcourt. Moi qui vis seule depuis des mois et des mois, je me retrouve d'un seul coup face au plus bel homme de la galaxie. Sa peau est mate, ses muscles longs, son corps parfait et il est... complètement nu. J'évite de m'attarder sur son sexe superbe et imposant... mais c'est dur ! Ma température vient d'atteindre un seuil critique. Si je ne me reprends pas, je vais avoir besoin d'un médecin avec assistance respiratoire et tout le tralala. Il me sourit d'un air entendu, je défaille et il me dit :

– Viens, Maya. Avec les spots du jacuzzi, tu auras sûrement des jeux de lumière très... intéressants.

Sur ces paroles susurrées d'une façon irrésistible, il s'avance vers moi, pose le Leica sur la table, et me retire mon bâillon.

– Tu es d'accord ?

J'acquiesce, médusée, excitée, effrayée et folle de désir. Il faut croire que je n'ai pas encore retrouvé l'usage de la parole. Lentement, délicatement, Tom fait passer le tee-shirt des Giants par-dessus ma tête. Docilement, je dégrafe mon soutien-gorge mais couvre immédiatement ma poitrine de mes mains. Tom s'agenouille devant moi, défait le bouton et la fermeture éclair de mon short qui glisse à mes chevilles. Le géant à mes pieds caresse mes jambes, mes hanches, puis fait glisser ma petite culotte le long de mes cuisses. Je rougis, tourne les yeux, baisse les yeux.

– Tu es... magnifique, dit-il en se relevant. Viens, suis moi.

Il me prend par la main et me conduit jusqu'au jacuzzi. Ensemble, nous descendons dans le bain chaud alors que la ville, immense, scintille pour nous. Tom me regarde comme si j'étais une apparition : ça me détend un peu. Il m'ouvre ses bras : je m'y réfugie avec tant de naturel qu'on pourrait penser que ça a toujours été ma place. Nous nous regardons un long moment. Il murmure des mots qui me réchauffent, me rassurent et me bouleversent.

– Je suis heureux que tu n'aies pas fui. J'avais peur de t'effrayer.

– Les filles te fuient, en général ? plaisanté-je.

– Tu n'es pas « les » filles.

Cette plaisanterie, une petite référence qui en dit long sur ce que nous partageons déjà, finit de faire tomber mes dernières inhibitions : c'est contre les lèvres de Tom Kelley que je viens étouffer mon gloussement, heureuse, émue, et effroyablement troublée.

Je vis un rêve éveillé, dans les bras de Tom Kelley *himself*. Les jets massants du jacuzzi épousent les courbes de nos corps emmêlés. Nous découvrons mutuellement les zones sensibles de notre anatomie. Et moi, Maya Leblanc, j'ai l'impression que mon être tout entier n'est qu'une seule et même zone sensible. Je suis à fleur de peau, la moindre parcelle de mon épiderme est comme à vif, si réceptive que des frissons continus me parcourent. La langue de Tom fouille ma bouche, l'ardeur de ce baiser profond me fait perdre pied. Nos lèvres pressées l'une contre l'autre ont un goût délicieux de champagne. Je passe mes mains dans sa chevelure épaisse et soyeuse, me laissant aller encore et encore à l'urgence de ces gestes désirés dès la première seconde de notre rencontre. Il me semble que nous rattrapons les heures perdues, oubliant de respirer car plus rien d'autre n'existe. Ce délice que je suis en train d'expérimenter, jamais je n'en ai ressenti le centième avec un autre homme. Et c'est comme si nous nous connaissions depuis toujours alors que nous avons encore tout à découvrir ensemble. Tom abandonne un instant ma bouche et je gémiss sous l'effet de surprise. Ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux, c'est une impression indescriptible qui me procure la sensation délicieuse et excitante de compter pour lui... et de lui appartenir. Il prend un léger recul et ses yeux plongent dans les miens.

Nous sommes seuls au monde, les étoiles nous contemplent, Manhattan vit sa vie quelques centaines de mètres plus bas, l'air est tiède et moi je suis brûlante.

– Je n'ose tellement pas y croire, Maya, souffle-t-il avec une sincérité désarmante.

Je ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase. J'ai trop envie de l'embrasser passionnément, c'est la meilleure façon de lui exprimer ce que je ressens à cet instant et ce que je pense de plus en plus de lui. Là, c'est moi qui investis sa bouche avec ma langue, je suis éperdue et affamée, je suis en train de revivre et j'ai tellement envie d'en profiter, de saisir la chance qui m'est offerte. Je me love contre son corps tendu comme un arc, je frémis d'entendre sa respiration s'accélérer, je voudrais retenir à jamais cet instant. Je voudrais m'en souvenir comme de mon tout premier désir. Les paumes de Tom glissent le long de mes reins, atteignent mes fesses et je me cambre pour m'offrir à ses caresses. Quand une de ses mains s'immisce entre mes cuisses, je m'ouvre pour lui faciliter le passage. Nos regards se croisent, enfiévrés, je n'ai jamais éprouvé une telle excitation. J'ai envie qu'il me possède, je veux être à lui, tout entière. J'abandonne sa bouche à mon tour tandis que ses doigts caressent ma fente. Je me contracte et je gémis :

– Je ne savais pas qu'on pouvait...

– Dis-moi, Maya, souffle-t-il en faisant glisser un doigt en moi.

– *Mmm...* avoir tellement envie de quelqu'un.

– Je ne suis pas « quelqu'un » murmure-t-il en posant ses lèvres sur ma tempe sans cesser de faire coulisser son index dans mon sexe.

Son pouce titille mon clitoris, je gémis longuement et écarte encore mes cuisses quand un autre de ses doigts rejoint le premier pour me torturer délicieusement. Puis il abandonne ses caresses, passe la langue sur ses doigts pour goûter le parfum de mon intimité, émet un soupir rauque et m'offre le plus beau des sourires. Je me dis qu'il pourrait me faire jouir, juste en me regardant comme ça, jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

– Viens, chuchote-t-il à mon oreille, avant de se redresser en me tenant la main.

Nous sortons du jacuzzi et nous dirigeons vers l'un des sofas entourés d'oliviers et d'orangers. Mes jambes sont un peu flageolantes, mais tout va bien, Tom me tient par la main. J'ai confiance et je le suis.

Mes yeux sont braqués sur ses fesses rondes, musclées et je prends sur moi pour ne pas les attraper sur-le-champ à pleines mains et en ressentir le grain, la texture, le satiné. J'aimerais les griffer aussi, les mordre et les lécher. Je n'ai jamais eu aussi chaud.

Quand il se tourne brusquement pour m'inviter à m'asseoir sur le sofa, je me retrouve face au fantasme de millions de femmes, sauf que c'est moi qui suis là, à profiter du spectacle en direct live. J'ai une brève pensée pour les bimbo du Golden Snake qui auraient certainement envie de me crever les yeux si elles débarquaient sur la terrasse à cet instant. Tom Kelley est une véritable sculpture, à la seule différence qu'elle est animée d'une vie propre. Chacun des mouvements que le sportif exécute est empli de grâce, la moindre de ses attitudes est un appel aux folies les plus douces. Mon regard descend de ses larges épaules à ses pectoraux qui confinent à l'œuvre d'art, inspecte ses abdominaux et s'arrête enfin sur son sexe dressé. Il est magnifique, imposant, si attirant que... Tom pourrait bien me proposer de m'agenouiller à ses pieds, je m'exécuterai sans broncher. C'est la toute première fois que j'ai envie de faire les choses les plus folles avec un homme. Avec lui, je n'ai plus peur de rien et je suis prête à me dépasser. De plus en plus déboussolée par cette présence magnétique à quelques centimètres à peine de moi, je reporte mon regard sur son visage si parfait et expressif. Ses yeux me charment et me troublent, prennent le contrôle de mon corps et de mon âme.

– J'ai envie de...

Je n'ai pas l'occasion de continuer, car Tom s'approche de moi en posant l'index sur mes lèvres pour m'intimer l'ordre de me taire.

– Une autre fois, Maya, là j'ai trop envie de TE faire plaisir.

Mes yeux doivent être légèrement écarquillés, car il esquisse un air amusé. Et moi je pense que c'est

fou. Les quelques garçons que j'ai connus ne pensaient qu'à ça tout de suite quand moi je n'y tenais pas trop. Et là, c'est moi qui en rêve et le plus beau mec de l'univers me demande d'être patiente. Je suis touchée par sa façon d'être. Que dis-je ? Bouleversée ! Mes doigts se posent à l'extrémité de son membre qui me semble encore plus gonflé que tout à l'heure. Je passe et repasse sur son gland pour en éprouver la douceur. Je lève les yeux vers lui, implorante, tandis que ma paume enserre la base de son sexe. Il est chaud, il palpète, c'est tellement agréable. Tom s'approche de moi et ses lèvres qui frémissent trahissent son émoi. Il est si parfait, comment le dire autrement ? Si parfait quand il passe une main dans mes cheveux pour me forcer à pencher la tête en arrière, si parfait quand il mordille mes lèvres en gémissant, tandis que son autre main glisse à nouveau entre mes cuisses. Je suis tellement mouillée que ses doigts coulissent en moi avec une facilité déconcertante. Ma paume allant et venant sur la verge impressionnante du Géant de New York, je me laisse peu à peu mener vers le plaisir. J'ai envie de sourire à la pensée qu'il a dû imaginer mon mode d'emploi avant ce rendez-vous. Il semble anticiper chacune de mes réactions, c'est mille fois mieux que quand je le fais moi-même alors que je suis censée commencer à me connaître un peu. Cette tendresse dans le moindre de ses gestes ajoute à mon trouble. Son pouce joue avec mon clitoris, le rythme de ses doigts en moi s'accélère ou ralentit juste quand il faut. Sa langue fouille encore ma bouche quand je commence à jouir. Mon râle est étouffé par sa langue. Mon sexe se contracte entre ses doigts qui me pénètrent, ma main est agrippée à son membre qui durcit de plus en plus. Une incroyable décharge électrique parcourt alors mes reins, tandis que Tom libère ma bouche pour me regarder dans le plaisir. Personne, jamais personne ne m'a regardée avec autant d'intensité. J'émet un long cri qui ressemble à un feulement de bête sauvage. J'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais.

– Regarde-moi Maya...

J'obéis, je le regarde m'admirer jouir. Et ça décuple mon orgasme. Il est beau, renversant, ses yeux scintillent, entre l'excitation et l'émotion.

Personne... jamais personne ne m'a regardée comme ça...

Tout mon corps se convulse, la pression de ma paume s'accroît sur son sexe terriblement dur.

Je reprends mon souffle sur le sofa, j'ai envie que Tom aussi ait du plaisir. J'ai envie qu'il vienne en moi et jouisse comme il n'a jamais joui. Il disparaît quelques secondes et revient avec un préservatif dont il déchire l'emballage avec les dents. Il s'agenouille entre mes cuisses, déroule le latex le long de son membre qu'il présente au bord de ma fente. Je m'ouvre le plus possible pour le laisser glisser entre mes lèvres. Son gland qui les écarte est énorme et mon bonheur immense à l'accueillir. Les mains de Tom agrippent mes cuisses tandis que son sexe me pénètre lentement, jusqu'à m'investir totalement. Je le sens tout au fond de moi, il m'emplit et je suis peut-être à fleur de peau, mais je sais déjà que je ne serais pas longue à jouir encore. La prédiction se confirme quand Tom accélère la cadence, allant et venant en moi de façon plus vigoureuse. Je le regarde dans les yeux pour l'encourager, pour lui dire que j'aime quand c'est doux et que j'aime aussi quand c'est violent. Ses mains pétrissent mes fesses comme s'il voulait me marquer et je suis excitée par son envie de me posséder. Je veux qu'il me prenne comme si je lui appartenais. Je me redresse pour me plaquer contre son torse. Un de mes bras s'enroule autour de ses reins pendant que j'éprouve de ma main libre la souplesse de ses fesses rondes et pleines. Je le griffe quand le plaisir imminent grandit en moi. Tom respire de plus en plus vite, en rythme avec les coups de buttoir qu'il distribue sans défaillir. Cette puissance qui l'anime me ravage et me comble. Je voudrais le garder toujours en moi, le faire bander infiniment. Une vague de chaleur me traverse alors à la vitesse du son et je jouis en même temps que Tom. Plaqués l'un contre l'autre, nous gémissons et nous crions. Le corps de Tom est agité de convulsions qui donnent la mesure de son plaisir et je me sens heureuse à cause de ça. Je VEUX qu'il soit le plus heureux du monde. Qu'il soit au paradis chaque fois que nous ferons l'amour. Car moi, j'y suis déjà au paradis.

Une larme solitaire coule sur ma joue. Et Tom la recueille du bout de la langue.

Nous voudrions nous dire mille choses, mais les mots ne font que danser au bord de nos yeux.

5. Une fille comme toi

Je n'en reviens pas de ce qu'il m'est arrivé. Tout s'est déroulé si naturellement, comme si c'était écrit depuis toujours dans les chapitres de mon destin. Je viens d'éprouver des sensations jusqu'alors inconnues. Je me sens terriblement bien, même si parfois me caresse cette crainte indicible, mais palpable que tout cela ne puisse être qu'un amusement.

Tom est endormi contre mon flanc, je sens son cœur battre, son souffle tranquille sur ma peau. J'aimerais rester toujours ainsi près de lui, contre lui. Je vérifie l'heure et réalise qu'il ne me reste plus beaucoup de temps avant de devoir me rendre à l'agence. Je dépose des baisers sur son épaule, je me décolle avec douceur et regret de son corps chaud et abandonné. Enfin, je récupère mes affaires et m'esquive sur la pointe des pieds pour ne pas troubler son sommeil. Et peut-être aussi parce que je crains sa réaction au réveil. Tout a changé pour moi, je me sens tellement moi-même avec lui. Mais que puis-je représenter à ses yeux ? Qu'advient-il quand il comprendra que je suis sous son charme et que j'aimerais aller loin, très loin avec lui ? Car c'est exactement ce que je ressens.

Je ferais sans doute mieux de rentrer chez moi.

Je ne saurais de toute façon pas quelle attitude adopter au réveil.

J'arrive dans mon « home sweet home » fatiguée, percluse de courbatures. Incapable de trouver le sommeil, je passe le reste de la nuit à développer et tirer les deux pellicules prises à Coney Island, au Golden Snake et sur la terrasse de son appartement. Je n'ai pas eu le courage d'attendre le matin pour les déposer chez mon tireur attitré.

Accrochées à des pinces à linge, le long d'un fil tendu dans le studio de fortune qui me sert accessoirement de salle de bains, les images de Tom emplissent mes yeux de joie. Certaines sont vraiment très réussies. Deux d'entre elles me parlent tout particulièrement. L'une dévoile le profil de Tom devant le kiosque à glace de Coney Island. J'y retrouve presque le parfum du cacao et du chocolat blanc. L'autre est ce fameux instant saisi lorsque Tom m'a lancé sa chemise. On voit la moitié de son visage et un demi-regard qui en dit long sur la situation. Ces deux clichés racontent chacun une histoire qui m'interpelle. Ces deux clichés sont des images de celui que j'imagine être le vrai Tom, loin, très loin du Géant de New York. C'est inexplicable, mais on y devine des blessures et des rêves, une profondeur et une gravité qui dépassent l'entendement. J'ai envie de lui montrer et d'en parler, même si j'ai un peu peur de sa réaction.

Il est 17 heures, cette journée de travail n'en finit pas. Seules les questions de Monica à qui j'ai tout raconté (en lui cachant toutefois les détails trop intimes) m'ont permis de rester éveillée. Par chance le Dragon et Ryan sont à l'extérieur pour la journée et j'ai pu avancer à mon rythme. Mais là, je suis quasiment en train de m'endormir dans la salle où sont installés les ordinateurs et les écrans destinés à visualiser et travailler les fichiers d'images numériques, quand un SMS de Tom arrive sur mon portable.

[Envie de dîner avec toi. Ça te tente ? Je te promets que tu pourras manger autant de glaces que tu voudras.]

Je suis heureuse qu'il me contacte le premier, et encore plus qu'il propose qu'on se voie. Après une nuit pareille, je n'ai qu'une seule hâte : remettre ça. Mon corps porte encore le souvenir vif de ses mains sur moi, de ses lèvres, de sa peau... Je réponds sans hésiter :

[OK pour l'invitation, mais c'est moi qui choisis le restaurant !]

Trois secondes à peine et la réponse arrive : il est d'accord. À l'idée qu'il soit rivé sur son portable

en attendant ma réaction, j'en ai des papillons dans le ventre. Je me dis que je ne suis peut-être pas la seule à croire aux effets de la flèche de Cupidon.

Ce petit restaurant italien est celui de mon premier repas à New York. Je l'aime vraiment. Avec le temps, Federico, le maître des lieux, est devenu comme un ami. Il nous sert nos pizzas en fredonnant un air de Verdi. Comme d'habitude, il allume la bougie dégoulinante de cire plantée dans une bouteille de Lambrusco, lisse sa moustache à la Salvador Dali et nous souhaite un *buon appetito*. Tout à l'heure, quand nous avons passé le seuil de son modeste et néanmoins chaleureux établissement, il s'est jeté sur Tom pour lui demander des autographes destinés à sa famille nombreuse et mon Giant s'est prêté au jeu avec plaisir pendant dix bonnes minutes. Federico était comme fou, Tom a beaucoup ri.

Face à face, dans un petit coin isolé de la salle, nous nous régalons. Tom déclare que les pizzas de Federico sont les meilleures de la planète Terre. Il me dit ça avec cette lumière exceptionnelle dans son regard. Il a l'air à l'aise alors que nous sommes dans un endroit très éloigné du luxe qu'il semble affectionner. Et bien sûr je ne peux pas me retenir de lui lancer de nouveau des piques.

Est-ce pour me protéger ?

Tom me fait alors gentiment remarquer que je ne peux pas m'empêcher d'être sarcastique. Et il menace de me bâillonner à nouveau si je persiste dans cette voie. À ce moment, je ressens un trouble indéniable, je suis presque excitée par son allusion naturelle à ce qu'il s'est passé entre nous la veille. Sans la moindre animosité, Tom me signale également que je me moque beaucoup des gens superficiels, des apparences et des choses vaines de l'existence, mais que paradoxalement je botte en touche dès lors que l'on me pose une question un peu sérieuse.

– Finalement, Maya, c'est toi qui restes en surface, non ?

Haussement d'épaules. Un peu vexée, piquée au vif, je n'en prends pas ombrage pour autant, tout simplement parce que... c'est la vérité !

– Que me suggères-tu ? demandé-je finalement. De cesser de nager pour me laisser couler ?

– J'aimerais obtenir le droit de te poser dix questions personnelles, sérieuses, auxquelles tu devras répondre sans la moindre ironie, demande-t-il sans plaisanter, avant d'ajouter dans un sourire : Si tu en es capable, bien sûr !

– Si tu savais de quoi je suis capable, répliqué-je du tac au tac. En tout cas, marché conclu, mais à condition que tu te prêtes également au jeu.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Dans l'harmonie, nous échangeons. Tom m'avoue qu'il éprouve d'immenses difficultés à se confier aux gens, qu'il n'a pas de vrais amis, mais qu'avec moi c'est spécial, très différent.

Je ferme les yeux un instant, émue par sa franchise. Et une question me vient à l'esprit :

– Est-ce que tu as une famille, Tom ?

– Écoute, Maya. Finalement je pense qu'il faudrait un système de joker pour chacun d'entre nous.

– Tom Kelley se défile déjà ? Ça, c'est un scoop ! Bref, admettons, à combien de jokers aurons-nous droit ?

– Mmm, tout dépendra du nombre de questions gênantes que tu me poseras !

Il sourit, mais je sais que ce sourire masque néanmoins un blocage. J'insiste pour la forme :

– C'est si difficile de parler de toi ? Tu n'es pas obligé, tu sais.

– C'est gentil, Maya. Et oui, c'est un peu difficile. Mais ne le prends pas mal, je t'en supplie. Je voudrais que tu saches que j'ai confiance en toi. Pour la première fois de ma vie, j'ai confiance. J'ai simplement besoin de temps.

Il ajoute que j'en sais déjà plus sur lui que quiconque. Nous continuons à parler à cœur ouvert, nous efforçant de dépasser nos peurs respectives. J'ose évoquer mon père, mes espoirs d'adolescente, quand je rêvais qu'il vienne me chercher pour m'emmener vivre aux États-Unis avec lui. J'avoue cette envie

que ma vie change, que c'est trop difficile à la longue de supporter les dépressions successives de ma mère. Tom me tient la main et il m'écoute vraiment. Je lui parle de Christian, mon beau-père, qui m'a donné certaines bases, avant de disparaître à son tour. Je raconte combien je me sentais seule alors, mal dans ma peau. Sans personne à qui parler. Ni frère, ni sœur, ni amis. Et Tom en retour me confie que c'est pareil pour lui. Qu'il a connu la solitude. Il ne veut pas m'expliquer pourquoi. Fidèle à mon caractère, je tente d'en savoir plus, mais il semble tellement déstabilisé et fragile que je choisis de ne pas le brusquer. Il me regarde longtemps dans les yeux, avant de proposer :

– Sortons, Maya, et marchons un peu. J'ai besoin d'air.

Nous arpentons les trottoirs de New York en nous tenant par la main. Nous venons d'aborder sérieusement des sujets dont nous n'osions mutuellement jusqu'alors parler à personne. Et, même si j'ai l'impression que nous marchons sur des œufs, je suis encore bouleversée de ce rapprochement entre nous. Quand Tom s'arrête devant le numéro de mon immeuble, il me prend dans ses bras et m'embrasse. Longuement et tendrement. Puis il m'annonce que son planning est chargé pour les quelques jours à venir. J'acquiesce en pensant que c'est pareil pour moi.

– Nous pourrions nous revoir dans quelques jours, d'accord ? propose-t-il avec douceur.

Je fais semblant de réfléchir et il rit en passant une main dans mes cheveux. Nous échangeons nos mails parce que c'est plus pratique pour lui de communiquer de la sorte, l'ambiance des vestiaires n'étant pas propice aux coups de fil.

Maintenant, je suis seule, une fois de plus. Berlioz dort sur le canapé, Lou Reed chante *Coney Island Baby*, ce titre que Tom m'a fredonné a cappella au bord de l'Atlantique, et je m'installe à la fenêtre qui donne sur la cour. J'en profite pour arroser mes plantes aromatiques. Je souris intérieurement à l'idée que ma prochaine sortie avec Tom aura lieu dans une galerie de peinture pour voir une expo que je tiens à découvrir depuis longtemps.

Je bâille, je suis morte de fatigue, à tel point que je me demande un instant si j'aurais le courage de me déshabiller avant de m'endormir.

Cela fait moins de deux semaines que je connais Tom, pourtant les jours sans lui ont une fâcheuse tendance à durer des siècles. C'est le cas de ceux qui viennent de s'écouler. Malgré le travail de folie à accomplir sur la campagne Lexus, je me suis surprise à compter les heures me séparant de mes retrouvailles avec Tom. Je n'ai cessé de penser à lui et Ryan a vraiment dû remarquer que quelque chose en moi a changé, car il est devenu plus distant, presque froid. Il faudra forcément qu'on en parle un jour ou l'autre. Je n'ai pas du tout envie que notre belle relation soit ternie par la rancœur et la jalousie. Mais là, je ne pense pas à ça. Je fais les cent pas devant la galerie en guettant l'arrivée de Tom. Je porte une petite robe rouge dans le même style que la noire. Mais cette fois, je ne l'ai pas chipée à Monica : je l'ai trouvé sur [dressing.com](http://www.dressing.com), un site de vente et de troc de vêtements entre *fashionistas*.

Quand Tom déboule soudain au coin de la rue, me rejoignant à longues foulées, j'éprouve un intense sentiment de fierté.

C'est beau un homme qui court... surtout quand c'est Tom Kelley !

Nous demeurons un instant face à face sans mot dire. Je le détaille des pieds à la tête. Il porte un jean, des Converse, et un polo de rugby bleu électrique. Je ne vois pas encore ses yeux cachés derrière des lunettes de soleil. Pour avoir travaillé sur une campagne de verres solaires, je sais que ce sont des Persol, le modèle chaussé jadis par Steve McQueen.

– Où sont tes yeux, Tom ? demandé-je d'une voix amusée. Tu es là incognito ? Tu as peur que je te reconnaisse ?

Ses fossettes que j'aime de plus en plus apparaissent à la commissure de ses lèvres, tandis qu'il soulève ses lunettes.

– C'est juste que je suis ébloui par la ravissante Maya Leblanc. Le rouge te va très bien.

– J'avoue que je l'ai mise pour toi. Et pour être assortie à la Lamborghini.

Il m'encercle de ses bras puissants, me serre contre lui et m'embrasse. Quand nous nous détachons, je lui prends la main et je l'entraîne à la découverte de ce que je pense être sa première expo. Il s'agit d'un artiste anglais, émule de Soulages. Les toiles de l'étoile montante que tout le monde surnomme Mister Painter sont monochromes, pour la plupart noires avec des variations de lumière assez proches de ce que je rêve un jour d'obtenir avec mes photos. J'entraîne Tom d'une œuvre à l'autre. Il n'a pas l'air très à l'aise, je sens qu'il n'est pas à sa place dans ce lieu silencieux où les choses sont un peu figées. Je sais qu'il prend sur lui et je suis touchée. Je n'ai pas du tout envie de le taquiner, ce dont il ne tarde pas à s'étonner : – Aucune remarque désobligeante aujourd'hui ? Tu es patraque ou quoi ?

– Je préfère te provoquer quand tu as un bâillon sous la main, osé-je en rougissant aussitôt.

Une étincelle que j'interprète comme du désir passe dans son regard. Je suis également troublée, je commence à avoir chaud, j'ai envie qu'il me touche... Pour faire redescendre la température, Tom commence à me poser des questions à propos des œuvres exposées dans la galerie. Certaines de ses remarques sont très pertinentes et je me rends compte une fois de plus qu'il n'est pas la brute épaisse qu'on peut imaginer en voyant sa carrure. Je m'esclaffe toute seule en repensant à ce que Noémie me disait sur Skype.

– Qu'est-ce que tableau a de si drôle, Maya ?

– C'est juste que ma meilleure amie me disait l'autre jour que tu étais le genre de type à faire des pompes en pleine expo, pour tromper son ennui.

– Mais ta meilleure amie est encore pire que toi ! s'offusque-t-il.

– J'avoue que c'était vache de sa part, ris-je de plus belle alors que les autres visiteurs me jettent un regard réprobateur.

– Tu vois ? C'est toi qui ne sais pas te tenir dans une galerie. Bon, et sinon, si tu m'accompagnais à une soirée tout à l'heure ?

– Quel genre de soirées ?

– De celles où on fait des pompes. C'est chez Bobby, m'explique-t-il. Avec l'équipe.

– Bobby ? grimacé-je.

– Il n'est pas aussi con qu'il en a l'air. Et puis je lui ai parlé de toi : il sait qu'il a intérêt à bien se tenir.

– Tu lui as parlé de moi ? couiné-je, ravie.

Ça efface tout, d'un coup. Je ne vois qu'une seule chose : Tom a parlé de nous à ce type. Ça veut dire que je compte pour lui... et Bobby aussi. Je repense à ce que m'a dit Tom, sur le fait que les Giants étaient un peu sa famille. Puis je souris en me disant que décidément, « on ne choisit pas sa famille... »

Chez Bobby, comme prévu je ne me sens pas particulièrement à l'aise, mais je suis prête à faire tous les efforts du monde pour Tom. En observant ce microcosme qui gravite autour de lui et des autres Giants dans l'appartement clinquant de Bobby, je me fais la réflexion que ces gens ont plus l'air d'être des connaissances attirées par la lumière que de véritables amis. Je reconnais un journaliste sportif et un mannequin que mon agence a shooté pour Vogue Homme. Je regarde Tom, constate qu'il agit en effet comme un aimant sur cette petite cour, mais qu'en dehors des joueurs qui font partie de sa famille, la star n'est absolument pas dupe des motivations de son entourage. Tom joue généreusement le rôle qu'ils attendent de lui, mais il garde ses distances, ne donne pas ce qu'il est capable d'offrir quand il est en confiance. C'est comme s'il incarnait un personnage dont le rôle est parfaitement réglé, jouant au beau parleur, épatant la galerie avec maestria. Ce n'est pas le Tom que j'ai eu l'occasion de découvrir dans l'intimité. Pourtant, le prendre en flagrant délit de duplicité me met mal à l'aise. Je préférerais être en tête-à-tête avec l'homme qui me plaît tant et pas un public avec la superstar. J'aimerais que Tom me propose de partir... mais nous venons à peine d'arriver. Bobby a l'air déjà saoul et je sursaute quand il

s'empare de mon portable pour nous prendre, Tom et moi, sous toutes les coutures, dans une parodie de shooting où je sens pointer une certaine moquerie. Je tente de réprimer mon agacement, puis, n'en pouvant plus de le voir s'approcher de nous pour prendre des gros plans en ricanant, je lui arrache mon portable des mains.

– Entraîne-toi avec ton propre téléphone, lâché-je.

Bobby fait semblant d'avoir peur de moi. Tom le charrie un peu en retour, ce qui a pour effet de calmer Bobby. Une chanson r'n'b que je ne connais pas mais qui a l'air de susciter l'unanimité démarre : tout le monde se met à danser. Tout le monde sauf moi. Je ne me sens vraiment pas bien, je n'arrive pas à jouer la comédie et je me sens un peu nulle. Je profite d'un moment où Tom passe à côté de moi pour lui chuchoter à l'oreille que j'aimerais rentrer chez moi. J'ai peur de passer pour une chieuse qui fait des caprices, je lui dis que je peux rentrer seule s'il préfère rester avec ses amis. Il hoche la tête sans cesser de danser. Je me demande s'il a vraiment entendu ce que je disais, puis je me dis que le mieux serait de m'éclipser en douce. J'attends de croiser son regard, mais il est trop occupé à danser avec son équipe.

On ne change pas une équipe qui gagne ! Et ce soir je n'en fais pas partie...

Je profite du bruit et de l'excitation générale pour filer en douce.

La semaine la plus douloureuse de ma vie vient de s'écouler. Je me suis engueulée avec Ryan, qui n'est pas content de mon travail et je ne comprends pas pourquoi : je me suis montrée parfaitement ponctuelle, je n'ai pas compté mes heures et surtout, tous nos shootings se sont très bien passés. Certes, je me suis montrée un peu maussade... Mais il faut dire que mon Géant de New York ne m'a pas donné une seule nouvelle depuis ce fameux soir où j'ai pris la poudre d'escampette pour ne plus me retrouver dans le champ de vision de Bobby. Je sais bien que je n'aurais pas dû partir comme ça. Mais j'ai quand même prévenu Tom avant de le faire ! J'ai même dépassé ma fierté habituelle en envoyant un mail en milieu de semaine pour lui dire que je pensais à lui. En vain. Je ne comprends pas ce revirement d'attitude. Après tous ces moments passés à me livrer avec confiance, je me sens un peu trahie. Et idiote aussi. Finalement, je ne vaudrais peut-être pas mieux qu'une bimbo du Golden Snake ! Comme le prétendaient mes *vieilles copines* de toilettes, je ne suis peut-être qu'une fille banale ! Et pourtant je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il s'est passé quelque chose d'important entre Tom et moi. Et que pour nous deux, ce n'était pas comme d'habitude. Alors c'est plus de l'inquiétude qui me gagne à présent. Lui est-il arrivé quelque chose ? A-t-il des soucis ? Peut-être qu'il faudrait que je sois plus patiente aussi, non ? Je dois suivre les conseils de Noémie qui m'a conseillé de ne pas me laisser démoraliser. Je sais bien qu'elle s'efforçait de rester délicate, alors qu'elle aurait pu m'asséner « Tu vois, je t'avais prévenue, Maya : la superstar, ce n'était pas une très bonne idée pour ton égo. »

Monica débarque sans prévenir près de l'ordi où je regarde sans les voir une série de clichés réalisés hier après-midi pour une marque de lingerie féminine.

– Je te sors ce soir, Maya. Tu es en pleine déprime.

– Non, ce soir, je dois travailler sur mes photos à l'appartement.

– Pfff, tu n'es pas très drôle, tu sais.

Elle a beau faire semblant de m'enguirlander, elle me prend dans ses bras. Et j'aime son geste, ça me fait chaud au cœur. Ryan fait alors son apparition en s'éclaircissant la voix pour signaler sa présence et Monica nous laisse en tête à tête.

– Désolé pour mon coup de sang la dernière fois, s'excuse-t-il.

– Ne t'inquiète pas Ryan, ce sont des choses qui arrivent.

– Je voulais t'assurer que je suis très content de ton travail, précise-t-il. Ça vient de moi. Je... je ne suis pas très en forme en ce moment, précise-t-il en posant une fesse sur mon bureau.

– Ça arrive à tout le monde, crois-moi, souris-je tristement.

– Pour toi aussi, c'est pas la teuf, hein ? Tu peux tout me dire, tu sais. J'ai l'impression qu'on s'est

éloignés ces derniers temps, qu'on fait moins de choses ensemble qu'avant. Ça m'attriste : tu es loin d'être seulement une assistante à mes yeux. Je... Je veux dire : on est amis, non ?

– On est ami, oui, souris-je en lui pressant furtivement la main. Tu ne dois pas t'en faire pour moi, Ryan : je vais me ressaisir. Merci en tout cas d'être là pour moi.

– OK, dit-il en se relevant. Je vois qu'ici, tout est sous contrôle : je file, j'ai un gros client à rencontrer avec le boss.

Je le regarde s'éloigner, envahie par un sentiment de profonde tendresse à son égard. Il a raison, je l'ai délaissé ces derniers temps : je ne pensais qu'à Tom, à cette histoire qui me fait ressentir des sentiments dont je ne me pensais pas capable. Mais Ryan est mon ami, le grand frère que je n'ai jamais eu : il n'y a aucune raison que je le laisse à l'écart de ma vie.

Je me suis montrée égoïste avec tous ceux que j'aime depuis cette rencontre. Il est temps de me reprendre.

La semaine prochaine, je déjeune avec Ryan, je sors avec Monica. Et surtout : je tire une croix sur Tom Kelley.

Il est près de minuit, je suis chez moi, j'ai un coup de barre. Et j'ai mal à la tête d'avoir regardé et regardé les photos de Tom... Tom à Coney Island, Tom au Golden Snake, Tom sur le toit-terrasse, Tom dans son jacuzzi, Tom... partout. Je m'apprête à m'écrouler dans mon lit quand mon ordi m'indique l'arrivée d'un mail. Mon rythme cardiaque s'accélère dès que je lis le nom de l'expéditeur. C'est lui... c'est Tom... j'ose à peine l'ouvrir, j'ai peur... Et puis je me décide enfin :

De : Tom

À : Maya

Je suis stupide, Maya. Je m'en veux et j'aimerais que toi tu ne m'en veuilles pas. J'ai adoré tous les moments passés avec toi. Même l'expo : c'était si passionnant que j'en ai oublié de faire mes pompes ! Pardonne-moi mon silence, je t'expliquerai c'est promis. Je veux que tu saches une chose, je n'ai jamais connu une fille comme toi.

Je t'embrasse.

Tom

J'étouffe un cri de joie pure dans un coussin puis me mets à reproduire la chorégraphie de *Flashdance* au milieu de mon studio : je crois que je n'ai jamais été aussi soulagée, heureuse, transportée qu'en lisant ces quelques mots qui recèlent tant d'espoir et de promesses. J'aimerais sauter dans les bras de Tom, y rester des heures et des heures sans bouger. Je savais bien qu'il y avait ce petit quelque chose d'incroyable entre nous. Que ça ne pouvait pas s'arrêter là. Je chuchote seule dans mon appartement « tu me manques... tu me manques... »

Je commence à écrire une réponse, puis je me reprends. Je ne veux pas m'emballer, ne tiens pas à ce que Tom sache combien ces derniers jours ont été difficiles pour moi. C'est peut-être un peu ridicule, mais j'ai du mal à dévoiler mes faiblesses. J'ai toujours été une battante.

Je m'allonge sur mon lit, je ferme les yeux. Derrière mes paupières closes, je vois le sourire craquant du Géant de New York et je m'enfonce dans des rêves où Tom Kelley me chuchote « je n'ai jamais connu une fille comme toi »...

6. Star malgré moi

Ce matin, quand j'arrive à l'agence, un énorme et magnifique bouquet de fleurs m'attend sur mon bureau. Avec un mot tout simple de cet homme qui habite mes pensées : « À très vite, Maya. Je pense à toi. Tom »

Aux quatre coins de l'agence, Monica la première, les filles sont dans tous leurs états. Je réponds timidement au flot de leurs questions. Et je suis comme sur un nuage tout le long de la journée. Revenu d'un rendez-vous à l'extérieur, Ryan passe me dire bonjour. Il ne semble pas dans son assiette, je le trouve très pâle, à croire qu'il couve quelque chose. Il remarque le bouquet et le jauge d'un air contrarié.

– Maya, sérieusement, tu diras à ton mec que les démonstrations de ce type, à l'agence, c'est pas terrible. C'est un lieu de travail ici, pas une telenovela !

– Dis donc, j'en connais un qui s'est levé du pied gauche, le rabroue gentiment Monica avec sa moue à la Marilyn qui normalement réchauffe les cœurs les plus froids.

– Et moi, j'en connais une qui n'a rien à faire à cet étage, l'expédie Ryan. Retourne au 29^e et emporte cette horreur avec toi, s'il te plaît : Maya ne peut pas travailler, avec ce vase qui prend toute la place !

Je m'apprête à lui répondre que cette « horreur » est à moi et que je la garde quand il tourne les talons et disparaît aussi vite qu'il est apparu. Je pose le vase par terre et me replonge à contrecœur sur les derniers clichés que nous avons réalisés pour ToGether le parfum de Chiara Williams, une star montante du R'n'B. Avec les détails à régler pour Lexus et la campagne pour la marque de lingerie, le planning des derniers jours est pour le moins chargé.

Il est 21 heures, je me sens un peu seule dans mon petit coin de l'open space. Il y a dix minutes, le gardien à l'accueil s'est étonné de me croiser à cette heure près des machines à café et je lui ai expliqué que j'avais du travail en retard, avant de regagner mon bureau. Toutes les lumières sont éteintes, seule la lueur de mon moniteur éclaire le bureau où je suis occupée à passer au crible les plus beaux sourires de Chiara Williams. Joey, le nouvel assistant m'a gentiment proposé de rester pour m'aider, mais c'est un travail assez délicat et il n'est pas encore très à l'aise. Je pense que c'est le stress, qu'il va vite prendre ses marques, mais en l'occurrence j'ai préféré me débrouiller seule pour cette campagne.

Je m'aperçois que j'écoute encore en boucle *Coney Island Baby*. Penchée sur le large écran où le sourire de Chiara ressemble à une pub pour dentifrice, je fredonne l'air en zoomant sur les zones à retoucher.

Un froissement soudain dans mon dos me fait sursauter, tandis qu'une main venue de nulle part dépose juste à côté de la mienne une petite tarte aux framboises en forme de cœur. Le mien se serre et je pivote sur mon fauteuil de bureau pour admirer Tom qui m'évoque une apparition magique. Il porte un costume gris anthracite taillé sur mesure, les premiers boutons ouverts de sa chemise ivoire dévoilent la naissance de son torse impressionnant. Un sourire confus barre son visage.

– Tom, qu'est-ce que tu fais là ?

– Je voulais être certain que tout allait bien. Tu ne m'as pas répondu hier et... pas de nouvelles non plus aujourd'hui et... Je ne veux pas que tu penses que je te piste, ou que j'exige de toi quoi que ce soit, c'est juste que...

C'est la première fois que je le vois en difficulté. Il a presque du mal à finir ses phrases.

Bien. Voyons jusqu'où la maladresse de ce géant à la gueule d'ange peut aller...

– Tu étais donc inquiet pour moi, c'est bien ça ?

– Non, pas vraiment bafouille-t-il. J'étais plus inquiet pour moi. Pour... nous. Je me suis comporté

comme un imbécile et...

– ... et tu as décidé de m'offrir un gâteau pour te faire pardonner. Parce que c'est bien connu : quand les fleurs ne marchent pas, il faut essayer les sucreries.

Je suis dur, mais bon sang : une semaine de silence ? Juste parce que je suis partie tôt de chez cet affreux Bobby, qui ne peut de toute façon pas me saquer ?

– C'est-à-dire, poursuit-il, que j'ai pensé que je te devais des excuses. Alors je me suis dit... avec une tartelette aux framboises... je, enfin tu sais que...

– OK, c'est ta manière à toi de me dire que tu te sens tarte, j'ai compris, dis-je d'un ton que j'espère sec et sans appel.

Mais ça ne marche pas : un rire pétille dans ma gorge. Tom est vraiment mignon quand il est déstabilisé...

... et j'ai comme l'impression que ça ne lui arrive pas souvent.

– Je rêve où tu te moques de moi ? sourit Tom en comprenant que je le mène en bateau. Tu es vache !

– Certes, mais tu noteras que ce n'est pas pour autant que je débarque sur ton lieu de travail avec un brie en forme de cœur pour me faire pardonner... gloussé-je.

– Attention, mademoiselle Leblanc, menace-t-il en faisant pivoter ma chaise de bureau et en se penchant vers moi. Si vous continuez à être désagréable, je vais encore devoir vous bâillonner...

Ses lèvres avancent doucement vers les miennes mais, dès que nous bouches s'effleurent, nous perdons le contrôle : nos langues se mêlent et notre respiration devient haletante. Je me relève, plaque mon bassin contre le sien et je peux alors sentir à quel point je lui ai... manqué. Ça me rend folle, tout comme son parfum me rend folle. Quand Tom me renverse délicatement sur le bureau, ses mains glissant dangereusement sur mes hanches, je suis au bord de défaillir. J'ai l'envie folle qu'il soulève ma petite jupe de daim, que ses mains si douces courent sur ma peau nue, et que...

Un bruit de clés jetées sur une table nous interrompt brusquement. Nous nous redressons à la hâte, puis la batterie de néons du plafond illumine l'open space. Je cligne des yeux et j'aperçois Ryan. Il arbore un air stupéfait, avant de bredouiller :

– Oh, désolé, je ne savais qu'il y avait quelqu'un. Ne vous occupez pas de moi. Je passais juste récupérer un dossier sur le bureau de Monica.

Je suis terriblement gênée, Tom pas du tout. On dirait même qu'il prend ça à la rigolade. Il est comme un enfant et adresse un signe à notre visiteur du soir.

– Bon, c'est-à-dire... je vais vous laisser, conclut Ryan avant de disparaître de la circulation.

– C'était qui ? s'amuse Tom en passant ses mains dans mes cheveux.

– Tu ne l'as pas reconnu ? Il supervisait le shooting Lexus. C'est Ryan ! Je suis son assistante. C'est lui qui m'a tout appris à l'agence. Je suis un peu gênée, j'avoue, je...

Tom pose délicatement l'index sur mes lèvres :

– *Chuut* Maya, nous ne faisons rien de mal.

J'acquiesce. C'est vrai, nous ne faisons rien de mal. Sauf que Tom n'est pas au courant du sermon que Ryan m'a fait plus tôt, sur le fait de ne pas confondre la vie de bureau avec une telenovela....

– En tout cas, pour reprendre ce que je disais, sourit-il, je m'excuse. J'ai conscience que je n'aurais pas dû te laisser dans le silence une semaine. J'avais des choses à régler et je t'ai laissée de côté le temps de m'en occuper. J'ai l'habitude d'avoir une vie très... compartimentée. Je n'ai pas su, cette semaine, mener de front ma relation avec toi et des petits soucis qui me sont tombés dessus : j'en suis désolé.

Je pressens qu'il ne m'en dira pas plus sur ces « petits soucis » - que c'est même pour éviter de m'en parler qu'il ne m'a pas contactée. Aussi, je lâche l'affaire, prends ma veste et lui propose de sortir d'ici.

Il m'expliquera tout quand il sera prêt.

- On décolle ? À moins que tu tiennes vraiment à me renverser sur ce bureau... ?

- Oh que oui, j'y tiens ! Mais je n'ai malheureusement plus beaucoup de temps devant moi. J'ai un avion tôt demain matin pour un match à l'autre bout du pays.

- Mince ! Tu vas quand même goûter cette tarte avec moi.

- Juste une bouchée, fait-il en croquant à pleines dents le cœur garni de framboises.

- Alors ?

- Un délice, répond-il, la bouche pleine.

Je m'esclaffe et je déguste à mon tour cette jolie tartelette.

- Je peux te raccompagner jusqu'à chez toi, si tu veux, propose Tom. Et ensuite, je retournerai chez moi pour préparer mes affaires.

- D'accord, dis-je en me collant contre lui. On y va.

Depuis dix minutes, Tom n'arrête pas d'éternuer tout en détaillant la déco de mon petit appartement qu'il a l'air de trouver petit, mais charmant.

- Ça va, Tom ? demandé-je.

- Oui, tout va bien, ne t'en fais pas, je ne sais pas pourquoi j'éternue comme ça, je...

Il s'interrompt soudain en apercevant Berlioz qui se faufile entre mes chevilles :

- Merde, c'est... cette chose ! C'est à cause de ça, je crois !

- Ça, c'est Berlioz, je l'ai recueilli dans la rue. Tu ne le trouves pas mignon ?

- D'une, c'est un chat noir et je suis superstitieux. De deux, je suis allergique aux chats... Alors ça fausse un peu mon jugement. Désolé, Berlioz mon pote, ajoute-t-il à l'attention de ma mignonne boule de poils. De toute façon, il faut vraiment que j'y aille...

- Pas avant d'avoir bu un verre ! protesté-je. J'ai un délicieux chardonnay au frigo.

Je me colle contre lui et je répète « s'il te plaît... s'il te plaît... ». Je suis ravie de constater que mon charme opère, qu'il est plus fort que son allergie et sa superstition. Pendant que je nous sers, Tom s'accroupit pour regarder le chaton dans les yeux :

- Écoute-moi bien, toi, que les choses soient claires entre nous, d'accord ?

Berlioz penche la tête de côté comme pour lui signifier qu'il est tout ouïe. Je souris d'assister à cette étrange confrontation.

- Après ce verre, je vais partir, mais ne te fais pas d'illusions je compte bien revenir. Je vais trouver une parade pour cette histoire d'allergie et quoi qu'il en soit tu ne garderas pas Maya pour toi tout seul !

Berlioz miaule et Tom l'imité. Leurs profils sont éclairés par la lueur des photophores et ce petit duel improvisé est attendrissant. Quand Tom se lève, je me moque gentiment de ses yeux et de son nez rouge en expliquant que ce n'est vraiment pas le bon moment pour faire des portraits de lui.

- Tu n'es pas très charitable, Maya, réplique-t-il en esquissant une moue vexée. Tu sais, c'est la plaie, ces allergies. J'ai connu un joueur de football américain qui est devenu tardivement allergique à la pelouse ! Tu imagines l'enfer pour lui ?

- Il a dû arrêter ?

- Non, il a suivi un traitement intensif et je crois que ça s'est arrangé.

J'imagine Tom contraint d'abandonner le football pour cause d'allergie et ça me paraît inconcevable. Je peux revoir ce sentiment de liberté qui semble lui donner des ailes quand il est sur le terrain. J'ai soudain envie d'en savoir plus sur ses responsabilités en tant que capitaine des Giants.

- Tu pourrais me raconter quel est ton rôle exact au cours d'une rencontre ?

- Je suis quarterback, commence-t-il, un genre de meneur si tu préfères.

- Ça, je confirme, tu as tout du meneur. Sauf en présence d'un minuscule chaton !

Il rit et poursuit :

- Le quarterback distribue les ballons, choisit les tactiques. Il doit être également un excellent lanceur, à la fois puissant et précis. Il doit avoir une science du jeu pour anticiper les actions et réactions

de l'adversaire.

C'est un plaisir de ressentir la passion qui l'anime quand il parle de son métier. Je ne peux m'empêcher de faire le lien entre ses capacités à contrôler la situation sur le terrain et son talent pour exceller dans le jeu de la séduction. Je l'écoute, j'observe ses gestes, je pourrais rester comme ça pendant des heures. Quand il se lève enfin pour m'annoncer qu'il doit vraiment partir, je ne suis pas loin de miauler à mon tour pour essayer de le retenir. J'aimerais tant qu'il reste. Mais je comprends qu'il doit être en forme.

Après un long baiser sur le pas de ma porte, il recule de quelques pas, désigne Berlioz de l'index :
– I'll be back, petit félin !

Deux jours ont passé depuis mon dernier rendez-vous avec Tom et j'arrive au travail le cœur léger, quand Monica se jette sur moi avec un regard halluciné. Elle me secoue par les épaules en poussant des petits cris excités. J'ai un peu de mal à comprendre pourquoi elle se met dans un tel état.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, Monica ?

– C'est à toi qu'il faudrait demander ça, ma vieille ?

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Monica me tend deux couvertures de magazines et je découvre avec stupéfaction que Tom et moi y figurons.

– Tu es une star, Maya ! s'exclame Monica, au bord de l'apoplexie.

Ce ne sont pas des clichés de très bonne qualité. Et pour cause puisqu'ils ont été pris à l'arrache avec mon vieil iPhone...

– Ce sont des photos prises par Bobby avec mon téléphone, lors d'une soirée. Comment quelqu'un se les est-il procurées ? C'est quoi cette galère ?

– Tout est possible aujourd'hui, m'explique Monica. Avec tous ces appareils connectés, c'est un jeu d'enfant pour les types qui s'y connaissent. Mais de quoi tu te plains, vous êtes super beaux tous les deux ?

Je découvre en diagonale les articles qui parlent d'une mystérieuse jeune Française photographe. Une première question est posée : « Tom Kelley en aurait-il sa claque des starlettes blondes ? ». Je n'en reviens pas, je continue à lire : « On aurait même vu la star des Giants en compagnie de l'inconnue, bien loin de son milieu naturel, dans une galerie exposant le travail d'un jeune émule de Soulages ». Mon pouls s'affole : « La Française venue de nulle part qui séduit le séducteur ». Comment ont-ils découvert que je suis Française ? Je rends les magazines à Monica et je m'isole dans un coin de l'agence pour tenter de joindre Tom. En vain. Je suis plutôt désemparée. Par chance et pour des raisons qui m'échappent, ils n'ont pas mentionné mon nom, mais ça ne change rien au problème !

En rejoignant mon bureau dans l'open space, le cauchemar continue. Ma ligne professionnelle directe n'arrête pas de sonner : ce sont des journalistes, par dizaines. Ils n'ont apparemment pas mis bien longtemps à m'identifier et récupérer mon numéro.

Mais comment ont-ils fait ?

Les heures s'écoulent, le téléphone sonne encore et encore, je suis incapable de me concentrer mais n'ose pas débrancher mon poste : et si un client essayait de me joindre ? Lorsque Ryan finit par débarquer, je m'attends à me faire passer un sacré savon.

Là, pour le coup, dans le genre telenovela...

Heureusement, il a l'air de prendre relativement bien les choses.

– Écoute Maya, tu ne vas pas supporter cette pression toute la journée et nous non plus. On en parlera plus tard, mais pour l'instant rentre chez toi. Et avant de partir, débranche ce foutu téléphone.

– Je suis désolée, Ryan, commencé-je à m'excuser. Mais je peux rester si jamais...

– J'insiste, me coupe-t-il sur un ton conciliant, mais sans appel.

Je m'incline même si j'ai honte. Nous avons un travail de malades à l'agence et j'ai bien conscience de mettre Ryan dans une fâcheuse posture. Je ne pourrais pas lui en vouloir s'il décidait de me virer sur-le-champ. Et je remercie le ciel que le boss soit en croisière pour quelques jours sur le trois-mâts qu'il vient de s'offrir. Mais quand il découvrira que l'une de ses employées fait la une des tabloïds au bras de Tom Kelley, le Dragon risque vraiment de cracher des flammes.

Quand je sors de l'agence, un paparazzi m'attend, bardé d'appareils photo, et commence à me suivre jusque dans le métro. Je regrette de ne pas avoir fait réparer le pneu de mon vélo, j'aurais pu le semer facilement.

Pitié, je n'ai jamais voulu une chose pareille...

Je n'imaginai pas qu'il puisse exister de pareils vautours assoiffés de scoops. C'est sordide et c'est flippant. Je crois que je n'ai jamais été aussi tendue. Être pistée a un côté effrayant, même si c'est par un inoffensif photographe de seconde zone. Plus j'essaye de le semer, plus l'adrénaline se décharge dans mes veines. C'est vraiment hyper angoissant !

En plus, je supporte mal de voir ma vie professionnelle pâtir de ces quelques photos innocentes qui étaient censées demeurer privées !

En sortant du métro, je constate que le type me suit toujours. Je réalise soudain que je ne peux absolument pas rentrer chez moi : déjà que les journalistes avaient mon nom et mon numéro pro ; si je retourne à mon appart', ils auront également mon adresse !

Je sors mon téléphone portable pour appeler Tom et lui demander quoi faire mais ça sonne dans le vide. Je raccroche, jette un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule... puis me mets à courir pour semer le type. Par-dessus mon épaule, j'aperçois l'homme qui se lance alors à ma poursuite. La panique me gagne, j'augmente ma foulée... Je suis à 50 mètres de mon immeuble mais je tourne dans une rue en espérant le perdre, mais constate horrifiée qu'il s'agit d'une impasse. Je tente de faire demi-tour : ma cheville se tord et je tombe au sol en poussant un hurlement de douleur. L'inconnu s'engouffre dans la ruelle sordide où je suis seule. Il a vraiment l'air inquiétant. D'un coup, je ne suis plus aussi certaine qu'il s'agit bien d'un journaliste. Qui me dit que ce n'est pas un fan de Tom, obsédé par sa vie privée ? Un sentiment de terreur s'abat sur moi. J'hésite à appeler à l'aide, d'autant que le type n'est plus qu'à quelques pas... J'ouvre la bouche... Mais avant que j'aie pu crier, le type se rue sur moi.

Volume 2

1. Une affaire de famille

Je viens de m'affaler sur le trottoir. L'homme à l'appareil photo se rue sur moi. Je jette un regard désespéré derrière mon épaule, où l'impasse se termine : pas moyen de fuir. Je me sens impuissante, effrayée, seule au monde. Ma cheville me fait un mal de chien. Je sens des larmes de peur me monter aux yeux. Quand la main de l'homme se pose sur mon épaule, une sorte de glapissement d'animal aux abois s'échappe de ma bouche.

Mais, que me veut-il ?!

– Tout va bien, mademoiselle ? demande-t-il avec sollicitude tout en m'aidant à me relever.

Surprise par cette attitude inattendue, je lève mes yeux vers lui. Je me laisse faire, toujours muette. Ma cheville est un peu douloureuse mais je peux m'appuyer dessus.

Ni fracture ni entorse, c'est déjà ça !

– Je ne voulais pas vous effrayer, s'efforce-t-il de me rassurer, je suis confus, je... je fais juste mon métier, je...

– Vous étiez carrément en train de me poursuivre, m'indigné-je tout en défroissant mes habits, puis redressant le visage vers lui : c'est ÇA votre boulot ?

Il me tend un agenda, l'air contrit.

– C'est à vous, je crois. Il est tombé de votre sac quand vous vous êtes mise à courir. C'est pour cette raison que j'ai essayé de vous rattraper.

– Oh, mince, je... je...

Je me sens complètement conne.

– C'est gentil à vous, m'excusé-je enfin. Je suis désolée d'avoir réagi comme ça. C'est juste que je n'ai pas l'habitude...

Je ne sais pas quoi ajouter. Ma crise de panique me semble soudain ridicule.

– Et moi, je suis désolé de vous avoir effrayée, s'excuse-t-il, vraiment confus.

– J'y pense : il y a peut-être un moyen de vous faire pardonner, suggéré-je.

Si quelqu'un peut me renseigner, c'est bien lui.

– Oui ? propose-t-il aussitôt, désireux de se racheter.

– Sauriez-vous qui c'est ? L'auteur des photos de Tom Kelley et moi à la une de ces magazines ?

– Aucune idée, mademoiselle, répond-il désolé. Mon boss m'a dépêché sur les lieux quand il a découvert votre relation avec la star, c'est tout ce que je peux dire. Je suis chargé de vous débusquer aux bras de Kelley.

Au secours, ça veut dire qu'on va me traquer comme une proie ?

C'est carrément flippant, pitié ! J'éprouve soudain le désir irrésistible de me réfugier chez moi, au calme. Avec Berlioz. Et de parler à Tom. Qu'il m'apprenne tous ses trucs et astuces pour se débarrasser des paparazzis. Je prends sans plus tarder congé du photographe, accélérant le pas pour retrouver le cocon de mon appartement.

Je passe les heures qui suivent à m'arracher les cheveux. Tom est injoignable ! Il ne répond pas à mes SMS ni à mes appels. Je suis vraiment abandonnée ! Je lance mon énième appel, mais je tombe encore sur son répondeur. Peut-être qu'il est complètement déconnecté pendant les entraînements ? Ou juste qu'il s'en fiche de moi et qu'il est passé à autre chose ? Je ne veux même pas y penser.

Rappelle, Tom, rappelle s'il te plaît !

Ce n'est pas dans mes habitudes : je bosse depuis que j'ai 14 ans et je suis un bourreau de travail,

néanmoins, dans certaines situations, on a parfois besoin d'une bonne pause. Alors j'ai ravalé ma culpabilité et demandé deux jours de congé à Ryan. Il a accepté sans hésiter, probablement heureux de ne pas avoir une horde de paparazzis qui campent devant les bureaux...

Heureusement que Ryan est aussi mon ami, sinon je serais déjà morte de honte d'avoir à ce point semé la pagaille à l'agence avec mes histoires de cœur.

C'est bien la première fois de ma vie que je me retrouve à la une de la presse people. C'est une sensation très perturbante. J'ai l'impression d'être mise à nue, livrée en pâture à des milliers de personnes que je ne connais pas. J'aime tellement la discrétion que la publication de ces photos dévoilant mon intimité avec Tom me plonge dans un profond malaise. Au fil des heures passées à tourner en rond dans mon petit appartement, le stress ne me lâche pas. Sur mon ordi, je consulte régulièrement les news qui fleurissent d'un site people à l'autre. Sur les forums de discussion, des filles s'en donnent à cœur joie, ne se gênant pas pour cancaner sur ma relation avec Tom et pour écrire, fautes d'orthographe comprises, que je ne suis pas assez bien pour lui. Je suis dégoûtée non pas à cause de ces critiques, mais parce que je suis devenue la cible de tout ce que j'abhorre le plus au monde, à savoir le paraître et les ragots.

Là, juste là, j'aimerais pouvoir me promener tranquillement du côté de Coney Island, mais je devine ce qui m'attendra à la minute où je poserai un pied hors de chez moi.

Me voilà condamnée à rester cloîtrée en espérant que les vautours se lassent...

J'imaginai, à tort, que la nuit porterait conseil : après un échange sur Skype avec Noémie qui m'a rassurée, j'ai écouté de la musique et, blottie contre Berlioz et son ronronnement rassurant, j'ai regardé des films jusque tard dans la nuit... Mais ce matin, je me réveille avec les mêmes angoisses qu'hier. Je n'arrête pas de ressasser cette histoire de photos. Les questions se mêlent : comment les journalistes s'y sont-ils pris pour obtenir ces clichés ? Dans mon téléphone, il n'y a aucune trace de transfert de ces photos. Est-ce que c'est Bobby le responsable ? Après tout, c'est lui l'auteur des fameuses photos, prises chez lui le soir de la fête. Mais si c'est lui qui a fait en sorte qu'elles fuient, dans quel but ? Une part de moi voudrait interroger Tom, lui demander son avis, mais jamais je n'oserai évoquer une telle piste. Bobby est le coéquipier et ami proche de Tom : même si je n'apprécie pas trop ce type, j'ai bien compris que les Giants forment un genre de famille. Toujours est-il que la présence et le réconfort de Tom me manquent cruellement. Je me sens très seule face à toute cette agitation, face à cette folie. J'ai encore tenté de le joindre en lui adressant des SMS et un mail... en vain. Tom doit être vraiment immergé dans ses entraînements, à l'écart des bruits du monde où l'on parle de nous deux.

À moins qu'il ne réponde pas parce qu'il s'en fiche ? Peut-être que c'est à ça que ressemblent les ruptures de Tom Kelley : à un téléphone qui sonne dans le vide ?

L'idée me fait un mal de chien ; pourtant, je dois bien admettre que je ne sais presque rien de lui. Si pour moi, ce qui se passe entre nous est une belle histoire qui s'écrit au futur, qu'est-ce qui me dit que pour lui, ce n'est pas qu'une passade qu'il conjugue déjà au passé ?

Désespérée, je m'apprête à me traîner sous la douche quand la sonnette de ma porte retentit. Je sursaute. C'est peut-être un paparazzi ! Je n'ose plus esquisser le moindre mouvement, retenant même ma respiration.

– Maya, ouvre-moi s'il te plaît !

Cette voix. C'est comme un électrochoc.

La voix de Tom.

Je vérifie dans le miroir de l'entrée que je ne ressemble pas trop à un zombie. Je ne suis pas coiffée, pas maquillée... Tant pis : je le vamperai une prochaine fois. J'ouvre, le cœur battant, et découvre Tom. Il me regarde. Il est beau comme un diable. Il porte une veste de cuir sur un tee-shirt blanc, un jean et des chaussures de sport. Ses cheveux sont décoiffés comme s'il avait couru à perdre haleine pour me

rejoindre. Et puis... j'atterris. Comment puis-je encore m'extasier alors qu'il n'a pas cru bon de me contacter depuis hier ? Ma colère reprend le dessus et j'attaque bille en tête :

– Tu as vu les photos ?

– Oui, ce matin, répond-il sur un ton grave. Je suis venu dès que possible.

– Qui les a prises ?

– Bonjour quand même, non ? s'étonne-t-il.

– Qui les a données à la presse ?

– Maya, laisse-moi entrer, on ne va pas parler de ça sur le palier.

– Entre, accepté-je en m'écartant pour lui libérer le passage, avant de refermer la porte.

Je me rends bien compte que je suis agressive, mais je ne m'attendais pas à être à ce point bouleversée par cette incursion dans ma vie privée. En même temps, je me sens stupide d'avoir imaginé que je pourrais vivre une histoire avec une star sans que personne ne s'en aperçoive.

– Je viens de lire tes SMS, Maya, je suis vraiment désolé, je ne pensais pas que ça te ferait tant d'effet. J'ai tellement l'habitude d'être harcelé par la presse et je suis un peu blasé. Mais c'est nouveau pour toi et je comprends que tu sois perdue : c'est brutal, même si on s'habitue.

Il s'approche et me prend dans ses bras. Je frissonne. Je n'avais pas réalisé à quel point j'avais besoin de ça ! Le sentir contre moi, respirer son parfum. Tom est à cet instant le rempart qui me protège des dangers du monde extérieur. Avec lui je n'ai plus peur, j'oublie le reste. Il se détache alors un peu de moi et prend mon visage entre ses mains :

– Excuse-moi de ne pas t'avoir appelée, mais le coach Sullivan... il a eu une crise cardiaque.

– Oh ! Tom, je suis désolée ! m'exclamé-je.

C'est donc pour ça qu'il ne me répondait pas ? Le pauvre !

Je me sens aussi choquée qu'attristée par cette nouvelle : Tom m'a confié très vite que le coach de l'équipe était comme un père pour lui. D'ailleurs, je remarque que mon Géant a les traits tirés et qu'il est plus pâle qu'à l'accoutumée.

Mais toujours aussi beau. Ça, personne ne peut le lui enlever.

– Est-ce qu'il est... ?

– Non, m'interrompt gentiment Tom, il va s'en sortir. Mais on a eu très peur. Je suis resté toute la nuit à ses côtés. Il fallait que je sois près de lui !

– Oui, bien sûr. Je me sens nulle avec mes petits problèmes tout d'un coup. Je... je m'en veux de m'être emportée.

– Tu ne pouvais pas savoir, me rassure-t-il de sa voix légèrement rauque qui me captive, et puis ce ne sont pas des « petits » problèmes. J'imagine parfaitement ce que tu as pu éprouver. Les gens qui font ça sont de vrais rapaces, mais il faut apprendre à les ignorer. D'un autre côté...

Tom s'interrompt, passe une main dans ses cheveux en esquissant un petit sourire terriblement séduisant, il se colle contre moi, pose ses lèvres sur les miennes, puis il recule d'un pas et m'embrase de son regard :

– D'un autre côté, reprend-il, ce n'est pas si déplaisant de me voir avec toi en photo. C'est la première fois que ça me fait presque plaisir. C'est une façon comme une autre d'officialiser les choses – même si ce n'est pas la plus romantique qui soit.

Je n'avais pas vu les choses comme ça...

Je sens un sourire extatique naître sur mes lèvres. Est-ce que ça veut dire qu'on est ensemble ? Vraiment ensemble ? Que ce n'est pas juste une aventure sans lendemain ? Voilà qui rend la déconvenue bien moins... déplaisante. Je suis tellement surprise, heureuse et émue, que je ne trouve rien à ajouter. Cependant, quelque chose me chiffonne encore. Tom ne manque pas de le remarquer :

– À quoi tu penses, dis-moi tout ? Tu n'étais pas prête à... à t'afficher avec moi ? demande-t-il avec douceur.

– Non, non ! protesté-je. Ce n'est pas ça ! Simplement, je n'arrête pas de me demander comment est-ce qu'ils ont pu récupérer ces clichés de nous deux ?

– Ça, je n'en ai pas la moindre idée, répond-il en écartant les bras dans un geste d'impuissance. Tu as prêté ton portable à quelqu'un durant la fête ou depuis ?

– Non, mais... Bobby se les est peut-être envoyées à lui-même après les avoir prises ? risqué-je timidement.

– Bobby ne ferait jamais ça ! Il peut être un véritable emmerdeur par moments mais c'est mon ami et j'ai confiance en lui, Maya.

Tom semble vraiment choqué que j'aie pu élaborer un scénario pareil. Je comprends soudain pourquoi. Comment réagirais-je si Tom accusait l'un de mes amis sans preuves ? Par exemple Monica ou Ryan ? Heureusement, il n'a pas l'air fâché – ou, en tout cas, s'il l'est, il désire se réconcilier. Il s'approche à nouveau de moi pour m'enlacer, puis, les yeux pétillants, il m'annonce qu'il a reçu un message de ses parents.

– Depuis qu'ils ont lu tous ces commentaires sur nous dans la presse people, explique-t-il, ils tiennent absolument à te rencontrer.

– Tu plaisantes ?

– Non, je suis sérieux ! Selon les journalistes qui disent parfois des choses vraies, tu n'es pas une starlette blonde, tu m'emmènes dans une galerie de peintures, tu es la Française qui séduit le séducteur, alors forcément ça les intrigue !

– Dis-moi la vérité, tes parents font souvent ça ? dis-je en tâchant de masquer mon émotion.

– À chaque fois que je sors avec une Française branchée art contemporain. C'est-à-dire pas très souvent.

– Sérieusement, insisté-je, combien de filles ont-ils rencontré avant moi ?

– Ils en ont rencontré quelques-unes, me dit Tom alors que je prends malgré moi l'air dépitée. Il faut dire que les filles représentent quand même plus de la moitié de la population mondiale ! précise-t-il. Difficile de les éviter.

Je comprends à son demi-sourire et à sa fossette craquante qu'il me fait marcher.

– Crétin ! dis-je en lui donnant une petite tape sur l'épaule en riant. Tu sais très bien ce que je voulais dire : combien de fille *avec qui tu as couché*.

– Ah ! ça ? Aucune, dit-il en m'attirant à lui. Et ils n'ont jamais non plus rencontré de fille avec qui je sors.

Là, j'ai carrément du mal à masquer mon trouble, d'autant que ces mots sont accompagnés du plus brûlant des baisers.

Et moi qui n'ai même pas eu le temps de me brosser les dents !

Oh ! après tout, on s'en fiche...

Je me laisse aller contre les lèvres de Tom, entre ses bras. Je me sens devenir cotonneuse, puis liquide. Je comprends que je n'ai pas tout imaginé : ce qui se passe entre nous est bien réel.

C'est pourtant presque trop beau pour être vrai !

– Et où habitent tes parents ? demandé-je en me détachant de lui et en m'efforçant de ne rien laisser transparaître.

– À Reading, Pennsylvanie. Nous sommes conviés là-bas pour dîner, samedi prochain.

– OK. Tu m'aideras à élaborer ma stratégie d'avant-match ? demandé-je en faisant un clin d'œil.

– Dis-donc, c'est qu'on se met à faire de l'humour de sportif, pouffe Tom alors que d'adorables petits plis rieurs naissent aux coins de ses yeux.

– Ben quoi ? C'était pas si mal, comme blague...

– Mouais... En tout cas, je te rassure : aucune tactique à adopter, Maya. Sois juste toi-même.

– Et je laisse l'humour de sportif... au vestiaire ? insisté-je, décidément très en forme sur les jeux de

mots pourris.

– Arrête, m'intime Tom en prenant mon visage dans ses mains en coupe et en riant.

– Fais-moi arrêter...

– Tu l'auras voulu...

Il se colle contre moi, saisit mon visage entre ses mains de géant. Je frissonne et je me laisse aller à la volupté de son baiser.

Le lendemain, je me retrouve assise devant mon bureau sur lequel est posé mon planning des images à sélectionner. J'ai pris du retard en deux jours et l'ampleur de la tâche me paraît insurmontable. C'est surtout que je n'arrive absolument pas à me concentrer. D'abord je garde cette impression désagréable d'avoir été suivie à distance durant le trajet jusqu'à l'agence. Contrairement à Tom, je crois que je ne pourrai jamais m'y faire. Et puis, je ne cesse de penser à mon dîner chez les parents de Tom. C'est... demain ! Et plus les minutes s'écoulaient, plus je suis angoissée. Je voudrais tant faire bonne impression, là-bas, à Reading.

J'en parle à Monica que je retrouve près des machines à café. Comme à son habitude, elle réagit avec emphase :

– Waouh ! on dirait qu'il veut carrément te passer la bague au doigt !

– Arrête, Monica, lâché-je entre un soupir et un sourire, on est trop vieilles pour croire aux contes de fée...

– Parle pour toi, *froggy* ! proteste-t-elle. On peut savoir qui est-ce que tu traites de vieille, là ?

Nous nous mettons à rire et ça me fait un bien fou. J'aime vraiment la façon dont mes rapports avec Monica évoluent. On peut tout se dire et j'apprécie ses réactions, son franc-parler. Ce n'est pas comme avec certains autres collègues de l'agence, qui me regardent différemment depuis que je figure dans les tabloïds de la presse people. J'ai parfois l'impression qu'ils m'observent comme une souris de laboratoire. Et je déteste ça. Des frissons me parcourent tandis que je repense au mec qui me suivait tout à l'heure dans le métro, sans doute un paparazzi. Ou pas. Je deviens parano, je crois. Je donnerais n'importe quoi pour revenir à la période d'avant cette publicité. D'un autre côté, les photos existent parce que j'ai accepté le risque d'entamer une relation avec un monstre sacré du sport. Et je ne peux pas me plaindre : connaître Tom est ce qui m'est arrivé de plus beau depuis longtemps.

Mais dans quoi me suis-je embarquée ?

En quittant l'agence, je reçois un appel de Christian sur mon portable. Dès que j'entends la voix de mon ex-beau-père, un sentiment de réconfort m'envahit. C'est toujours un bonheur de parler avec lui. Si j'ai du mal à communiquer avec ma mère, tout est très naturel entre Christian et moi. Il est drôle, enthousiaste, nous pouvons aborder tous les sujets sans chichis. La preuve en est qu'il me taquine à propos de ma célébrité.

– J'ai eu vent des photos parues dans la presse et j'avoue que je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles de la sorte.

– Je m'en serais largement passé, crois-moi.

– Oui, je te connais bien. Cela dit, j'ai toujours prétendu qu'ils succomberaient tous. J'avais raison. C'est difficile de résister à Maya Leblanc.

– Arrête, Christian, je ne suis pas un top model, ça se saurait.

– Tu es bien plus que ça, ma chérie. Tu es une sorte de princesse inca, tu portes ton prénom à merveille.

Entre Tom et Christian, je suis plutôt gâtée en termes de compliments. Je dis à mon beau-père qu'il me manque, lui demande enfin des nouvelles de mon filleul. Il me raconte qu'Antoine va bien, qu'il n'arrête pas de grandir. Puis il aborde le sujet de ma mère :

– Tu l’appelles quelquefois ?

– Non, Christian, pas beaucoup.

En fait, pas depuis des siècles, il me semble !

– Penses-y quand même, soupire-t-il. Tu sais, Maya, ce n’est pas facile pour elle que tu sois si loin.

Il a raison et je trouve ça bien qu’il ait ce genre d’attention alors qu’ils ne sont plus ensemble.

– Je me doute que ça n’est pas évident, Maya. Et pas question de te forcer, c’est juste le conseil avisé de quelqu’un qui t’aime très fort.

– Moi aussi je t’aime, réponds-je d’une voix étranglée. Et c’est promis, je vais lui téléphoner.

Nous nous embrassons et raccrochons.

2. Les secrets du passé

J'ai dû me recoiffer une dizaine de fois, je ne suis pas sûre d'être bien maquillée, pas plus que je n'éprouve la certitude d'être habillée comme il faut. C'est le jour J, j'ai des crampes d'estomac à l'idée de passer le test des parents de Tom. J'ai choisi une robe en soie gris perle que Christian m'avait offerte pour mes 18 ans. J'ai coiffé mes cheveux en chignon. Et j'ai l'impression de m'être préparée pour le bal de fin d'année que je n'ai jamais vécu, à part en rêves et au travers des séries télé. Me voilà une toute nouvelle Maya : bien plus... américaine. Je cours vers la porte en entendant la sonnette, j'ouvre et je reçois de plein fouet le sourire hallucinant du Géant de New York. Une boule de poils se faufile entre mes jambes et se précipite vers notre visiteur. Tom s'accroupit, extirpe une boîte de médicaments d'une poche de son blouson en daim, la montre à Berlioz tout en le caressant de son autre main : – Tu vois, petit félin, je t'avais bien dit que je ne me laisserais pas vaincre si facilement.

Il lève les yeux vers moi :

– Regarde, je peux l'approcher et je ne sens rien, c'est magique. J'ai consulté un spécialiste avec qui j'ai commencé une désensibilisation et d'ici là, j'ai des antihistaminiques du tonnerre pour supporter Berlioz.

Je suis tellement touchée qu'il ait fait ça ! Je m'accroupis à mon tour pour embrasser Tom tendrement. Ses lèvres glissent alors de ma bouche à mon oreille et il murmure :

– En revanche, l'effet que tu me fais doit être un cas d'école. Et je crois pouvoir affirmer qu'aucun médicament n'y changera quoi que ce soit.

Je ris, je me sens bien. J'ai presque oublié que dans quelques heures je serai sur la sellette, dans la maison des parents de Tom. Il consulte l'heure à son poignet et annonce :

– Prête pour le grand voyage ?

– Je suis un peu nerveuse, avoué-je, mais oui.

– Tu es surtout craquante dans cette petite robe... dit-il en ne pouvant s'empêcher de poser ses mains sur moi.

– Arrête ton numéro de charme, ris-je, et emmène-moi avant que je change d'avis.

Allongée dans la Lamborghini, j'observe le profil de Tom. Il n'est pas aussi décontracté qu'à l'accoutumée, il semble... soucieux. Je suis un peu surprise car il semblait si enthousiaste à l'idée de me présenter à ses parents.

– Quelque chose ne va pas, Tom ? m'enquis-je.

– Non, c'est juste que je suis un peu... stressé, avoue-t-il, c'est une grande première pour moi.

– Je te rassure, je suis dans le même état que toi.

Il se tourne un instant vers moi, m'adresse un sourire tendre, pose une main sur mon genou et se concentre sur la route. Nous ne parlons plus, nous sommes ensemble c'est tout, juste bercés par le feulement du moteur de son bolide. Je concentre mon attention sur le paysage qui défile à toute allure.

Je suis occupée à triturer machinalement une mèche de mes cheveux quand Tom me regarde en coin et se met à rire.

– Laisse-les tranquilles, ils ne t'ont rien fait. Bon, on arrête de psychoter ? propose-t-il. Tu seras parfaite et tout va bien se passer.

Après ces kilomètres dans le silence, la bonne humeur et la voix de Tom me font un bien fou. D'autant plus qu'il vient de régler son écran GPS en mode musique et me propose de choisir les titres que j'aime. Et il y a plein de choses qui me plaisent. On a les mêmes goûts, apparemment, Ellie Goulding, par

exemple. Sans hésiter, j'opte pour *Love Me Like You Do* et je m'étire sur le siège. Dès les premières mesures, le sourire de Tom s'élargit. Il y a comme de l'électricité dans l'air et il fait soudain plus chaud dans l'habitacle de la Lamborghini. Tom tapote sur le volant en cuir et se prend à fredonner en duo avec Ellie. Je me souviens de notre promenade à Coney Island, quand il avait chanté pour moi et que je l'avais accompagné. Tom a une très belle voix et il a vraiment le sens du rythme. Je l'accompagne dans ses vocalises, nos sourires se percutent par intermittence, tandis que nous filons vers la Pennsylvanie.

Au bout d'un sentier boisé, j'aperçois la demeure des Kelley. Elle doit dater de la fin xviii^e. Sa façade de pierre sur deux étages en impose d'emblée et je me doute que les nombreuses toitures en ardoise abritent des dizaines de pièces sur des centaines de mètres carrés. À vue de nez, mon petit appartement doit tenir dans leur placard à balais.

– Waouh, tes parents ont l'air très riches, non ?

– Mon père est issu d'une famille très aisée, m'explique Tom. En tant que fils unique, il a hérité de nombreux biens à la mort de ses parents.

– Cette maison est carrément top !

Tom coupe le contact de la voiture, à proximité d'un parc luxuriant et d'un immense bassin encerclé d'arbres en fleurs.

– Et voici la piscine-étang alimentée par de l'eau de source, annonce-t-il. C'est LA fierté de ma mère.

– Tu m'étonnes ! m'exclamé-je. Et tout ça, là, c'est à vous aussi ?

Tom suit la direction de mon index qui désigne en panoramique une vue sur des champs vallonnés à trois cent soixante degrés.

– C'est à mes parents, précise-t-il. Il doit y avoir une vingtaine d'hectares.

Je suis sans voix. D'ailleurs, il n'y a rien à ajouter ! C'est juste... parfait ! Tom m'ouvre la portière et je sors de la voiture avec la sensation de me retrouver au paradis.

Sur le perron de la maison, Linda et Bruce Kelley nous reçoivent avec le sourire. La mère de Tom porte une jolie robe beige à fleurs rouges, ses cheveux châtain doré coupés au carré ondulent avec élégance autour de son fin visage et je remarque tout de suite la ressemblance avec Tom quand ses yeux gris se posent sur moi. J'ai un peu plus de mal à déceler ce que Tom a hérité de son père. Les cheveux blonds de Bruce Kelley et son air un peu sévère sont à l'opposé de son fils. Quoi qu'il en soit, c'est un bel homme au regard franc, très élégant dans sa veste de costume pied-de-poule. Je les trouve charmants, à tel point que j'en oublie instantanément mon stress. En revanche, je ne manque pas de remarquer un revirement dans l'attitude de Tom. On dirait presque un enfant sage, il n'a plus la même assurance, son aisance coutumière.

– Vous ne ressemblez pas du tout aux filles que nous avons l'habitude de voir dans la presse concernant Tom, déclare Linda Kelley.

Je pique un fard alors que son époux lui adresse une mimique teintée de reproche et elle se reprend aussitôt : – Si vous voulez nous suivre, l'apéritif nous attend dans le patio.

Plutôt décontenancée, j'interroge silencieusement Tom du regard. Il hausse les épaules avec un petit sourire embêté, l'air de dire qu'il est désolé mais qu'il n'y peut rien. On dirait qu'il semble habitué à ce que ses parents manquent de délicatesse.

Je n'ai qu'à prendre sa remarque pour un compliment. Un compliment bizarre, mais un compliment quand même.

Nous sommes à peine installés dans le patio – tellement cosy qu'on a l'impression d'être les seuls habitants de la planète – que Bruce Kelley se montre sous son vrai jour en abordant de but en blanc le dernier match joué par son fils. Des mots très durs et critiques jaillissent alors de sa bouche à propos du manque de rigueur dans la stratégie des Giants. Et je suis fascinée de constater à quel point Tom semble soudain affecté par ses reproches. Il ne réagit pas aux remontrances que lui adresse son père, lequel

prétend qu'à son époque tout était plus sérieux, cadré, moins médiatique et illusoire. Linda tente en vain de détendre l'atmosphère, mais elle n'a pas l'air de faire le poids face à l'autorité excessive de son époux.

– S'il te plaît, ne m'interromps pas !

– Pardonne-moi, Bruce, c'est juste que nous avons une invitée.

– Je pense que Maya peut parfaitement accepter qu'un père s'intéresse à son fils.

– Oui, Linda, ne vous inquiétez pas, je comprends très bien.

En fait, je ne connais rien au sujet et je me fais la réflexion que j'aurais aimé avoir un père qui s'intéresse à moi, quitte à ce qu'il soit parfois sévère. Cela dit, les parents de Tom semblent légèrement... stricts. En témoigne cette invitation à dîner, sous prétexte qu'ils ont découvert la photo de Tom et moi, jugeant *a priori* que j'avais l'air d'une fille... disons, plus convenable que les autres. Enfin, d'après ce que j'ai cru comprendre il y a quelques minutes.

Linda Kelley annonce qu'elle doit officier un petit quart d'heure en cuisine avant que nous ne passions à table. Tom en profite pour me proposer de visiter sa chambre d'ado en attendant.

Mmm, comment refuser ?

C'est une vaste pièce à l'étage, dans laquelle on pourrait loger une équipe de foot au grand complet. Tout est si bien rangé qu'on se croirait dans un musée. Il y a des posters de chanteurs et de sportifs punaisés sur les murs. Nirvana d'un côté, Joe Montana de l'autre. À côté d'un bureau ancien, sur les rayonnages d'une immense bibliothèque en chêne, je découvre une collection de cassettes audio dont les titres de jaquette sont écrits au feutre. Je me tourne vers Tom qui m'observe, les mains dans les poches.

– C'est quoi ? Des compils pour tes amoureuses ? le taquiné-je.

– Non, répond-il en souriant, avant d'adopter un air presque gêné : ce sont des chansons que je composais quand j'étais plus jeune.

Là, je suis impressionnée parce qu'il y en a vraiment beaucoup. Force est de constater que Tom semble doué pour bien des choses.

– Tu m'avais caché cette facette de toi. Tu pourrais me faire écouter quelque chose ?

– Pas question, je tiens trop à conserver mon aura.

– Ha, ha, c'est parce que tu chantes faux, peut-être !

– Ouais, comme une casserole.

Ça, ça m'étonnerait. Je l'ai déjà entendu fredonner à deux reprises et j'étais sous le charme.

– Je t'en supplie, insisté-je en roucoulant presque, je...

Je m'interromps pour venir me coller contre lui et l'embrasser.

– Vas-y, chuchoté-je, craque, craque...

– Qu'est-ce que tu proposes en échange ? souffle-t-il en me dévorant des yeux.

Je m'écarte en m'esclaffant.

– Sportif, musicien, et maintenant... homme d'affaires ! Tu cumules les fonctions dis donc ?

Tom rit à son tour et me toise, les poings campés sur les hanches. J'ai soudain terriblement envie de lui, mais je pense à ses parents un étage en dessous. Trop risqué ! J'ai l'impression d'être une ado qui rêve de faire des trucs en cachette. J'ai 15 ans, je me suis mis le *quarterback* de l'université dans la poche et je n'en reviens pas. Qui l'eût cru à cette époque où j'étais loin d'être la plus populaire. Tom soupire en penchant la tête de côté.

– C'est d'accord pour les cassettes, mais tu les écouteras plus tard, toute seule... si tu trouves un lecteur. Et j'espère que ce ne sera pas le cas !

Pas de chance, j'en ai justement un chez moi, monsieur Kelley !

Je ne relève pas, me contentant de réunir quelques cassettes pour les emporter avec moi. Puis je me tourne vers Tom :

– Tu fais toujours de la musique ?

– Non, dit-il après un moment d’hésitation, plus depuis des années. Je me contente d’en écouter.

Sur ces mots, Tom allume sa petite chaîne hi-fi, place un CD de Bowie dans le lecteur. Quand les premières notes de *Wild Is the Wind* résonnent dans la chambre, il me tend la main en se déhanchant pour m’inviter à danser. Et là, je frissonne parce que j’ai vraiment 15 ans.

Un slow avec le Géant de New York, dans sa chambre d’enfance...

La nuit est tombée. Nous roulons vers New York, je me sens bien dans cette voiture.

– Tes parents sont vraiment, euh... accueillants. Et le dîner était délicieux.

– Je crois que tu leur as fait une super impression, répond-il sans avoir apparemment relevé mon hésitation.

Je pose une main sur le genou de Tom. Il m’adresse un bref sourire avant de reporter son attention sur la route. Je me retiens d’évoquer le côté strict de sa famille. J’aimerais pourtant savoir pourquoi son père a l’air si sévère avec lui, mais je ne vois pas comment aborder le sujet. J’ai peur de briser la magie de cette sérénité qui nous réunit.

– En tout cas, ajouté-je, tu es le portrait craché de ta mère.

– Oui, concède-t-il, c’est ce que tout le monde prétend depuis toujours.

– J’aurais aimé avoir au moins une photo de mon père, murmuré-je presque. Histoire de voir ce que j’ai hérité de lui.

– Tu sais, nuance Tom, ce n’est pas ça qui compte le plus. La ressemblance, ce n’est pas que physique, et ça ne se joue pas qu’à la génétique ! L’important, c’est que tu aies eu un beau-père qui t’a aimée et élevée, qui t’a transmis ses valeurs... Tu as certainement beaucoup hérité de Christian, sans même t’en rendre compte.

– Certes, rétorqué-je un peu énervée, mais enfin ce n’est pas pareil...

– Oui, mais c’est mieux que rien !

OK. Là je suis, genre, méga énervée. Comment se permet-il ? « Mieux que rien », c’est vraiment tout ce que je mérite à ses yeux ?

J’en ai soupé, des hommes qui me diminuent. Qui me dictent ce que je devrais ressentir. Le manipulateur qui impose sa vision des choses, ça va, j’ai donné.

Je sens que je vais me transformer en Hulk dans deux secondes

Tom le remarque. Il me jette un regard désemparé.

– Maya, je suis désolé. Je me suis mal exprimé. Je voulais te dire que tu n’avais pas besoin d’un père pour être aimée, que tu es la jeune femme la plus aimable qui soit et que n’importe quel imbécile s’en rendrait compte, mais c’est sorti de travers. Parfois, je ne suis pas très doué pour formuler mes idées ou mes sentiments...

Bon, admettons : +1 pour les excuses. Jamais l’infâme François ne s’excusait quand il avait tort.

...

Et pourtant, il avait souvent tort.

Je me radoucis. Tom a conscience d’être allé trop loin et moi, je ne peux pas me braquer au moindre faux pas. Je dois apprendre à moins me méfier, à être plus tolérante. Je dois cesser d’être aux aguets du moindre signal qui m’indiquerait que Tom va me faire souffrir.

– Parle-moi de ton enfance, lancé-je bourrue pour changer de sujet.

– Qu’est-ce que tu veux savoir ?

– Tes vacances, ce que vous faisiez ensemble, tout ça, tout ça.

– C’est un peu délicat, Maya, botte-t-il en touche.

On peut continuer de parler de ta vision erronée de mon enfance à moi, si tu préfères...

Je voulais passer à autre chose, oublier les sujets qui fâchent, mais là, Tom ne m’aide pas beaucoup !

– Mes questions te dérangent à ce point ? grincé-je.

– C'est-à-dire... en fait, je n'aime pas trop évoquer le passé, m'avoue-t-il.

Oui, et on dirait bien que tu as du mal à aborder la famille. Qu'il s'agisse de la tienne... ou de la mienne.

– Il s'est passé des... choses dans mon enfance, lâche Tom avec difficulté. Je t'expliquerai un jour.

À son ton, je comprends qu'il dit vrai. Je réalise également que ce n'est pas parce que j'ai rencontré Mr. Et Mrs. Kelley que je sais quoi que ce soit de l'histoire familiale de Tom. Je n'ose rien dire, rien ajouter. Les accents de sa voix étaient tellement douloureux que j'ai peur : peur de mettre les pieds dans le plat, peur de le froisser, ou même peur de ce que je pourrais découvrir s'il se confiait. Le reste du trajet se déroule donc dans un silence légèrement tendu, un peu mélancolique.

En immobilisant la Lamborghini à hauteur de mon immeuble, Tom m'annonce qu'il va rendre visite au coach. J'acquiesce sans rien dire. Je comprends très bien. Par ailleurs, cela me soulage qu'il ne monte pas ce soir. Notre relation m'apparaît soudain compliquée, semée de non-dits, d'incompréhensions, surexposée alors qu'encore très fragile... Je sens chez Tom un côté sombre qui m'effraye. Je ne veux pas souffrir de nouveau. Au fond de moi, je sais que Tom n'est en rien comme François, mais j'ai une carapace et, quand Tom réagit comme tout à l'heure, je me referme.

Et pourtant, je suis encore là, dans sa voiture, à attendre qu'il m'embrasse.

Je suis déjà allée plus loin avec lui que je ne m'en croyais capable. Je me suis laissée séduire, je me suis ouverte, je lui ai parlé de mon passé, je n'ai pas sauté de la voiture en marche quand il a osé me donner son avis sur mon père... J'ai même rencontré ses parents et passé deux soirées avec Bobby !

Je suis mordue de chez mordue. On dirait presque que je suis...

Mince. Il faut que j'arrête de tout analyser.

– En tout cas, si les paparazzis savaient que j'ai rencontré tes parents, ils seraient fous d'avoir raté ce scoop ! plaisanté-je pour qu'on se quitte sur une note légère. Imagine les titres des articles du style, « la jeune Française chez les richissimes Kelley ! », « Un mariage serait-il sur le feu ? » ou « Coup de foudre à Reading ! »

Là, Tom ne peut pas s'empêcher de rire, avant de se pencher vers moi pour m'embrasser :

– C'est légèrement excitant, de penser à toi comme à une « jeune Française ».

Je ris à mon tour en attrapant mon sac cabas et le coffret de cassettes audio. Je m'extrais tant bien que mal de cette incroyable voiture. Et me serre contre Tom qui vient de m'ouvrir la portière papillon. Je respire son parfum que j'aime tant.

– Ça te dirait de passer me voir à l'entraînement demain ? propose-t-il en replaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

– Du moment que je ne suis pas forcée d'enfiler le déguisement de la mascotte pour justifier ma présence, ça me va.

– Non, je te rassure, sourit-il. C'est une séance publique durant laquelle les amateurs ont accès aux bords du terrain, mais je veillerai à ce qu'un siège te soit réservé dans les tribunes.

J'hésite une seconde en pensant aux éventuels paparazzis qui ne manqueront pas d'immortaliser l'instant, puis j'avise que je ne vais pas passer ma vie à faire l'autruche. J'ai besoin de voir Tom et puis ce sera un bon moyen d'apprendre un peu mieux les règles du jeu.

– Je serai là.

Tom me serre contre lui, m'embrasse et j'aimerais que ça dure toute la nuit, qu'il vienne dormir dans mon lit, mais il s'écarte doucement et rejoint sa voiture. Je regarde la Lamborghini démarrer et je lève la main en réponse au signe qu'il m'adresse par la vitre entrouverte.

À peine arrivée, chez moi, je récupère le lecteur dont j'avais l'utilité au début de mon séjour, avant de m'offrir une station d'accueil pour mon téléphone. Je souffle sur la fine pellicule de poussière qui s'y

est déposée et j'y insère une cassette choisie au hasard.

Quand la voix du jeune Tom s'échappe de la petite enceinte intégrée, je voyage dans le temps. J'ai l'impression d'écouter le son d'une autre époque, un peu abîmé, tellement plein d'âme. Comme lorsqu'on repasse un vinyle des Beatles sur une platine disque. C'est authentique et bouleversant. Je pense aux vieux albums de Beck, à Sparklehorse, à Gravenhurst, tous ces musiciens de la fin des années 1990 que j'adore et qui font un folk rock dépouillé. bercée par ses jolies mélodies, je me concentre sur les paroles. Je regarde la date sur la jaquette et après un rapide calcul mental j'en déduis que Tom devait avoir 15 ans. Sa voix a déjà mué, moins grave qu'aujourd'hui, certes, mais tellement *Tom*. Et je suis frappée par la maturité de ses textes. Quand j'entends le premier couplet d'un titre intitulé *Oh Brother*, je me penche sur le lecteur pour mieux écouter. C'est une très belle chanson emplie de nostalgie où Tom semble évoquer un grand frère. Ça parle de baignades et de jeux de société, de bagarres à l'école et de parties de foot. Et ça parle d'un amour qui ne s'éteindra jamais. Je suis surprise parce qu'il ne m'en a jamais parlé. Je me souviens même du moment où je lui avais confié que j'aurais aimé ne pas être fille unique. Et il m'avait répondu du tac au tac qu'il savait ce que c'était d'être le seul enfant d'un foyer. Serait-ce un frère imaginaire ? Ou un ami que Tom considère comme un frère ? Je repense alors à ce passé dont il a promis de me parler un jour.

Je me recouche, me tourne et me retourne sous la couette. Mille questions dansent sous le couvercle de mon crâne. Le moins que l'on puisse dire c'est que Tom Kelley est un personnage décidément compliqué à cerner. Je passe en effet mon temps à être surprise par les différentes facettes de sa personnalité. Ce frère, imaginaire ou non, m'intrigue. Ce frère peut être lié à ce passé dont Tom ne veut rien me dire. Et mon Géant de New York se révèle de surcroît un artiste talentueux. Sa voix, ses paroles, ses compositions sont telles qu'à mes yeux c'est du gâchis d'avoir abandonné. Je ne peux pas m'empêcher de songer qu'il y a sûrement une explication au fait qu'il n'ait pas persévéré dans cette voie.

Assise dans les tribunes, je m'efforce d'ignorer les filles qui se trémoussent et gloussent en admirant Tom Kelley, leur idole. Il faut dire qu'il est magnifique, éclairé par les rayons du soleil. En l'absence du coach Sullivan toujours en convalescence à l'hôpital, il donne toutes sortes d'indications à son équipe et je suis impressionnée par le charisme qu'il dégage. Contrairement à ce que prétend son père, je trouve qu'il fait preuve de pédagogie et de rigueur. Les joueurs l'écoutent et je me rends compte qu'ils lui accordent une confiance aveugle. Quand les groupies du Géant de New York commencent à mitrailler leur star avec des smartphones, je me surprends à ressentir une pointe de jalousie. Une pointe qui enfle à tel point que j'envisage de descendre à leur rencontre pour fracasser leur matériel et leur demander de déguerpir. Je souris intérieurement.

Ça devient grave !

Je m'en veux d'éprouver des sentiments aussi excessifs. Quand Tom m'adresse alors un petit signe de la main, j'éprouve un sentiment de soulagement et de fierté. Les autres filles m'adressent un regard interrogateur et je crois qu'elles me reconnaissent. Elles ont sûrement vu les photos dans la presse. Je leur souris comme si de rien n'était, mais elles décident de m'ignorer. Et recommencent à prendre leur idole en photo.

3. Oh Brother !

En ce samedi ensoleillé, je fais les cent pas dans les allées du jardin botanique du Queens. Après Coney Island, c'est mon endroit préféré. Je guette l'apparition de Tom qui doit me retrouver pour chiner à l'occasion d'un grand vide-greniers.

Je n'ai pas vu passer la semaine. L'agence ayant signé un gros contrat avec Aubade, nous avons organisé plusieurs séances avec des modèles à couper le souffle. En shootant ces déesses, je me suis surprise à désirer leur ressembler. Porter comme elles des dessous à rendre Tom fou de désir. Je sais bien que, d'une part, ce n'est pas mon style et que, d'autre part, ce n'est pas dans mon budget, mais j'aimerais être la plus belle pour Tom. Qu'il n'ait d'yeux que pour moi.

On peut toujours rêver...

Je sais que Tom tient à moi d'une façon particulière, mais je sais aussi que je n'arrive pas à la cheville de ses ex – littéralement. C'étaient toutes des mannequins d'un mètre quatre-vingt-cinq, alors moi, à côté, avec mon mètre soixante-trois... J'ai peur que, rapidement, il se lasse et revienne à ses premières amours : les top models ukrainiens.

Mais pour l'instant, ça ne semble pas le cas : pendant que mon Géant américain était à l'autre bout du pays pour finaliser un transfert de joueur, nous nous sommes parlé tous les jours au téléphone. Et s'il m'a manqué à chaque seconde, je me suis rendu compte combien c'est merveilleux de pouvoir penser à quelqu'un.

Et puis j'avais sa musique pour rêver à lui...

Deux mains se posent soudain sur mes yeux et j'ai d'abord un moment d'inquiétude, puis je reconnais son parfum et je frissonne de sentir son souffle caresser ma nuque.

Tom me fait pivoter et m'embrasse à pleine bouche. Je suis à la fois transportée et craintive à l'idée qu'un paparazzi n'en profite pour nous mitrailler. Je suis devenue la fille qui voit des paparazzis dans tous les coins. À ma décharge, ce n'est pas totalement exagéré puisqu'une nouvelle photo est parue dans la presse il y a quelques jours. Un cliché pris quand nous nous rendions chez les parents de Tom. Réalisée au téléobjectif, l'image dévoile le baiser que me donne Tom avant de me faire entrer dans la Lamborghini. Désormais, c'est plutôt l'agacement qui succède à l'angoisse. Même si j'aime en secret cette photo de nous deux.

Tom saisit ma main et nous déambulons dans les allées du jardin où des dizaines de particuliers proposent aux intéressés des trucs dont ils n'ont plus besoin. Le principe m'a toujours étonnée : se débarrasser de vieilleries que d'autres emporteront chez eux avant de se rendre compte un jour à leur tour qu'elles encombrant leur espace. Mais j'aime l'idée que des objets aient plusieurs vies, qu'ils ne finissent pas dans une décharge. Tom acquiesce à ce que je dis, l'air pensif.

– En somme, c'est comme si tous ces gens nous racontaient avec des objets une partie de leur existence, conclut-il.

– Eh bien ! Assistant photo, *quarterback*, chanteur... et maintenant poète ! Quelle surprise me réserves-tu encore ? lui demandé-je en riant.

Tom sourit, rougit de façon absolument adorable, se passe la main dans les cheveux avec un air gamin.

– Ah, tu as écouté ? me demande-t-il en feignant le détachement.

– Oui, et si tu veux tout savoir j'ai...

– Tu as détesté, c'est ça ? me coupe-t-il en passant de l'incarnat au cramoisi. Non, ne répond pas : je ne veux pas savoir. Je ne suis pas encore prêt à te décevoir.

Ce qu'il est craquant, quand il doute de lui !

– Très bien, ris-je en levant les yeux au ciel. Je réessayerai plus tard de te complimenter. Quand tu auras fini de faire ton bébé.

Il me prend dans ses bras et me traite de petite peste mais ne peut s'empêcher de sourire : il a bien relevé le verbe *complimenter* et cela semble le rendre heureux. Avant de me laisser embrasser, je hume son odeur si virile d'after-shave, de cuir, d'herbe fraîchement coupée. Mais une partie de moi ne peut s'empêcher de craindre qu'un photographe immortalise l'instant...

Tom se détache soudain de moi et examine le stand devant lui avec curiosité. Il s'agit d'un vieil homme qui vend des sortes de grigris. En me prenant par la main, Tom m'y entraîne et jette son dévolu sur un objet particulier qui semble l'attirer.

– C'est un porte-bonheur qui vient de Nouvelle-Zélande, annonce le bonimenteur d'une façon qui laisserait à penser qu'il s'agit là de la septième Merveille du monde. N'hésitez pas trop longtemps, ça va partir vite.

– Je prends, déclare Tom en réglant sans même discuter le prix.

Quand nous nous éloignons, Tom me demande pourquoi je souris. Je lui réponds gentiment que c'était assez amusant de le voir gober cette histoire de porte-bonheur rare sur le marché. Je le taquine en lui expliquant que j'ai déjà aperçu ce genre de grigris dans les vide-greniers et que si l'objet qu'il vient d'acheter a des origines néo-zélandaises, alors, moi, je m'appelle Marilyn Monroe. Il hausse les épaules avant de rire. Nous nous asseyons sur un banc, je pose ma tête sur son épaule, nous restons un moment silencieux. Je suis fascinée par le spectacle de nos doigts qui s'emmêlent, se frôlent, se caressent. Je pourrais passer la journée à ne faire que ça : toucher la main de Tom. Soudain, il prend une grande inspiration.

– OK, je suis prêt. Qu'est-ce que tu en as pensé ?

Je me redresse et pousse un cri de victoire.

– Enfin, tu te montres à la hauteur de ta réputation de dur à cuire, Tom Kelley, plaisanté-je avant de passer amoureusement mes bras autour de son cou. Et arrête de flipper pour un rien : j'ai adoré ! Je veux dire : vraiment. Je les ai écoutées en boucle, tes chansons. Pas seulement parce que c'est ta voix et que ça me trouble de t'entendre, mais aussi parce que... tes compos, c'est tout ce que j'aime !

– C'est vrai ? me demande-t-il d'un air à la fois méfiant et radieux qui me donne envie de le dévorer de baisers.

– Mais oui ! On dirait du... du Sparklehorse ou du... Gravenhurst. Et puis évidemment, j'ai reconnu l'influence des débuts de Radiohead.

– Tu connais ces musiciens ? s'étonne-t-il.

– Radiohead, excuse-moi, mais ce n'est pas franchement confidentiel...

– OK, mais les deux autres ?!

– Qu'est-ce que tu crois ? rétorqué-je avec un clin d'œil. En France aussi, on a Internet et Deezer.

– C'est juste que... Tu viens de citer trois des idoles de mes 15 ans... m'explique-t-il un peu décontenancé.

– Par contre, nuancé-je, je préfère la voix que tu as aujourd'hui. Plus profonde, plus grave, plus... sexuelle.

– Sexuelle, carrément ? se moque-t-il gentiment tout en rosissant de plaisir.

– Carrément, oui, confirmé-je mi-amusée mi-troublée.

Tom a l'air aux anges. C'est la première fois que nous parlons musique et il découvre ce que je savais déjà depuis Coney Island : notre bibliothèque iTunes est au moins aussi compatible que nos peaux. J'en profite pour me lancer :

– J'ai bien écouté les paroles. Surtout cette chanson intitulée *Oh Brother* et je me dem...

– Laisse tomber, coupe-t-il soudain sec.

Je lui jette un regard choqué.

– Mais, Tom, je...

– Maya, s'il te plaît !

Je comprends à son regard que je viens de toucher une corde sensible, même si j'ignore laquelle.

Et moi qui pensais au contraire que ça lui ferait plaisir que je m'intéresse à son violon d'Ingres !

Je suis choquée, blessée par son ton. Je me suis donnée du mal pour analyser ses morceaux, lui faire des retours qui pourraient intéresser l'habile musicien qu'il est, même si je ne suis qu'une amatrice. Mais je repense également au malaise qui flottait dans l'habitacle de la Lamborghini, au retour de notre dîner chez ses parents. À sa promesse d'évoquer un jour les secrets de son passé. Ce passé « délicat », selon ses propres termes. Et son attitude à l'instant me conforte dans cette impression que tout est lié à ça. Mais c'est trop tard pour que je fasse tourner sept fois ma langue dans ma bouche : je suis furieuse et vexée.

– S'il te plaît *quoi* ? Tu pourrais peut-être me faire une liste des questions que j'ai le droit de te poser, ça me faciliterait la vie, non ?

Je croise le regard de Tom. Il semble énervé, mais je peux lire dans ses yeux qu'il est étonné que je puisse lui tenir tête.

– J'ai un peu mal à l'idée que tu ne me fasses pas confiance. Tu as peur que je te juge ? Tu me crois capable de ça ?

– Je n'ai pas peur de toi, Maya, soupire-t-il. Juste de moi, de mes souvenirs.

– Mais Tom, on est exposés dans les journaux, tu me présentes à tes parents, tu me fais visiter ta chambre, tu me confies tes cassettes et...

– Je n'aurais pas dû, coupe-t-il.

– Quoi ?!

– Te confier ces cassettes.

– Ah, oui ? réponds-je heurtée. Eh bien, c'est trop tard !

Tom pousse de nouveau un long soupir, plante dans mes yeux un regard triste et doux à la fois.

– Tu ne vas pas lâcher l'affaire, hein ? Très bien. Si tu veux tout savoir, cette chanson parle de Mark, mon grand frère.

– J'ignorais que tu avais un frère...

– C'est parce que j'avais 8 ans quand il est mort, dans des circonstances sordides.

Silence choqué.

Déglutition.

Cœur qui cogne dans la poitrine.

Envie de rentrer dans un trou sous terre.

C'est pas vrai ! Quelle conne !

C'est donc pour éviter de remuer cet affreux souvenir que Tom se montre si mystérieux sur son histoire familiale ? Et moi qui insiste comme une acharnée depuis deux semaines pour connaître son secret !

– Oh, je suis désolée, je... je n'aurais pas dû. J'imagine que ça a dû être horrible et que...

Je m'interromps. Le silence qui s'ensuit est épais et lourd. Je ne m'attendais vraiment pas à ça.

– Pardonne-moi d'avoir insisté à ce point, conclus-je enfin, sentant qu'il n'y a rien à ajouter.

– Ce n'est pas grave, me console Tom en regardant ses pieds. Il allait bien falloir qu'on en parle à un moment ou à un autre, de toute façon. Et je n'aurais pas dû t'envoyer balader comme ça. Je me fiche normalement d'avoir ce genre de réactions brusques avec les gens... mais pas avec toi. C'est juste que... je n'ai... je n'ai pas l'habitude d'évoquer Mark, tu comprends ?

Sa voix chevrotante me déchire. Sa détresse me fend le cœur. Je ne dis rien, pour ne pas le brusquer, je pose juste ma tête contre son épaule. Il saisit ma main pour l'étreindre.

– Mark avait 17 ans, continue-t-il d'une voix étranglée. Il m'avait initié au sport. Il était très doué,

c'était lui qui était réellement destiné à devenir le champion de la famille. Je ne me suis jamais remis de sa disparition. J'ai toujours ce sentiment ancré au plus profond de moi, cette sensation atroce d'avoir pris sa place. Mon chagrin est d'autant plus lourd que mes parents n'ont jamais fait leur deuil, c'est moi qui aurais dû mourir.

– Tom, ne dis pas ça !

– C'est ainsi que je vis les choses, insiste-t-il. Il faut connaître toute l'histoire, toute...

Très ému, Tom s'interrompt un instant. Sa main serre plus fort la mienne, il s'éclaircit la voix, m'explique qu'à l'époque, son frère était très épris de sa camarade de classe, une dénommée Gina, une orpheline élevée par son grand frère trafiquant.

– Quand j'ai découvert la relation de Mark et Gina, poursuit Tom, j'ai voulu protéger Mark d'une situation qui me paraissait dangereuse. J'étais alors tellement effrayé que j'ai averti mes parents. Ils ont aussitôt réagi en lui interdisant de continuer à fréquenter Gina. Un soir que je revenais de l'école, j'ai surpris une violente dispute entre Mark et mes parents. À tel point qu'il a fugué. Et trois jours plus tard...

Tom s'interrompt une nouvelle fois. Je croise son regard qui brille, je sais qu'il lutte pour ne pas pleurer et ça me serre le cœur. Il inspire un grand coup, avant de poursuivre :

– Trois jours plus tard, on a repéré son VTT, à quelques rues de chez nous... dans le jardin de Charlie Riley. Ce type était un psychopathe, la police venait de l'interpeller. Charlie Riley était présumé coupable du meurtre de plusieurs adolescents dont il aurait brûlé les cadavres après les avoir torturés et tués. Lors du procès qui l'a par la suite condamné à trente années d'emprisonnement, Riley a expliqué qu'il voulait se venger de ses années de lycée durant lesquelles les autres élèves n'avaient cessé de l'humilier.

Je me mords la lèvre inférieure. Je comprends à présent le blocage de Tom, son envie d'enterrer à jamais le passé. J'imagine le poids qu'il a dû sentir peser sur ses épaules ce jour-là, et au cours des années qui ont suivi. Jusqu'à aujourd'hui encore. J'ai également conscience de l'importance que cela a, de me confier ça.

– C'est de ma faute, poursuit Tom. C'est moi qui l'ai poussé chez ce fou en forçant à fuguer. Si... si j'avais tenu ma langue, rien de tout cela ne se serait produit !

Je serre sa main, très fort :

– Tom, tu étais jeune, tu ne pouvais pas deviner. Tu... tu croyais bien faire, c'est tout. Tu ne pouvais pas le prévoir !

– Je ne sais pas, soupire-t-il. Mon père adorait Mark. Et c'est ça le pire, ce sentiment qu'il aurait préféré que ce soit moi qui disparaisse. Comme tu as pu le remarquer, je ne fais jamais rien d'assez bien à ses yeux...

Tom se tait brusquement, je pose ma tête sur son épaule. C'est ma façon de lui signifier que moi j'aime ce qu'il fait, ce qu'il *est*. Il n'y a rien à dire. Il faut juste être ensemble pour être forts.

De retour dans mon appartement, je nous prépare du chocolat chaud pendant que Tom s'amuse avec Berlioz. Il lui a offert une balle trouvée au vide-greniers. Et le chaton a l'air ravi. C'est drôle de les voir jouer ensemble. Je m'attends presque à ce que Tom explique des stratégies à Berlioz. Sauf que le petit félin est parfois plus rapide que lui.

– Berlioz a des aptitudes, plaisante Tom, j'envisage de le recruter dans notre équipe.

Je me joins à eux. Nos mains se frôlent tandis que nous caressons Berlioz qui n'arrête pas d'exécuter des saltos comme s'il était heureux de nous voir ensemble, Tom et moi. Je repense à la façon dont il s'est livré sur ce banc du jardin botanique. Il a sauté le pas, m'a accordé sa confiance et j'y suis très sensible. Et si j'espérais que cette fin de journée prenne une tournure sexy et plus si affinités, le cœur n'y est pas tout à fait, pour l'un comme pour l'autre. Nous occupons l'après-midi et la soirée à bavarder, enlacés sur mon canapé. J'aime ce qu'il se passe entre nous. Je n'ai jamais connu de telles sensations.

Quand Tom s'intéresse à mes photos posées sur le bureau, j'éprouve un instant de gêne. Ce sont les clichés que j'ai réalisés le fameux soir où nous avons couché ensemble pour la première fois, sur le toit-terrasse de son appartement de Manhattan.

– Je sais, ça fait un peu groupie, m'excusé-je.

– Maya, m'interrompt Tom, elles sont magnifiques ! Tu as un talent incroyable !

– Tu dis ça parce que j'ai complimenté ta musique, ricané-je bêtement.

Bordel. Vingt-cinq ans sur cette terre et toujours pas capable d'accepter le compliment d'un homme avec qui je sors ? Il y a vraiment des fois où je me désespère...

– Je dis ça parce qu'elles sont splendides.

– En gros, tu trouves que tu es très beau ? plaisanté-je encore une fois.

Non, mais c'est pas vrai ! Je ne pourrais pas me contenter d'un : « Merci, Tom, ça me touche beaucoup », comme toutes les filles normales ?

Heureusement que Tom Kelley n'est pas homme à se laisser démonter.

– J'aimerais découvrir ton travail. Je veux dire : celui dont je ne suis pas le sujet, précise-t-il avec son adorable fossette ironique. C'est possible ?

Sans bouger du canapé, je caresse Berlioz en souriant à Tom, je laisse passer quelques secondes, un peu parce que j'ai peur de son regard et aussi pour le faire languir, puis je lui désigne un tiroir : – Mon press-book est à l'intérieur, mon dernier shooting s'y trouve.

Je croise les doigts en l'observant consulter les tirages un à un. Je retiens mon souffle.

– Je suis impressionné, vraiment. Ton regard sur Coney Island est magique. Ces ombres portées du parc d'attractions sur le sable... C'est à la fois inquiétant et onirique. Il va falloir songer à exposer, Maya Leblanc, ponctue-t-il avec le plus grand sérieux.

– J'y réfléchis, dis-je d'une petite voix. Je ne suis pas encore prête, mais ça me titille.

Il acquiesce puis recommence à contempler mes « œuvres ». Je lis l'admiration dans ses yeux. Ça me fait un bien fou. Et puis je suis étonnée de la pertinence de ses remarques. Mais après tout, je ne devrais pas être surprise de le découvrir si sensible : n'ai-je pas moi-même compris, depuis une semaine, que Tom est lui aussi un artiste ?

– Je peux l'essayer ? demande-t-il finalement en désignant le Leica posé sur le bureau.

Je me lève et lui montre comment procéder aux réglages. Nos doigts n'arrêtent pas de s'effleurer... et nos sourires... et nos regards. Cette proximité me trouble. Le moindre contact avec cet homme me rend folle comme jamais. Je m'efforce de conserver mon calme, poursuivant mon exposé technique en vue de réaliser un bon portrait. Je lui parle de distances et d'angles, puis je le laisse faire. Je l'observe, les poings campés sur les hanches, tandis qu'il entreprend de me photographier. Il se concentre tantôt sur une jambe, tantôt sur une épaule.

– Tu as une drôle de façon de cadrer ! Je ne voudrais pas critiquer ton style, mais je crains que le résultat ne soit, disons, étrange. J'ai cru comprendre qu'un *quarterback* est censé être précis, non ?

– Justement, Maya, c'est fait exprès, c'est, « disons », un concept ! Chaque détail de ton corps est à couper le souffle, méritant par là même une attention particulière.

– On peut dire que vous savez parler à vos modèles, monsieur le photographe.

– Tu devrais peut-être songer à m'embaucher comme assistant.

Oh, wait... !

Nous rions tandis qu'il ajoute :

– Tu es mon seul modèle. Je n'en voudrais d'autres pour rien au monde.

Des frissons me parcourent. La façon dont il a prononcé ces mots me fait littéralement craquer. Il repose soudain l'appareil en m'expliquant qu'il doit retourner chez lui pour préparer ses affaires, car il doit se rendre à l'aube à l'aéroport.

– Je vais passer la semaine à Londres avec l'équipe.

Je m'efforce de masquer ma déception. J'ai parfois l'impression d'être tombée amoureuse d'un courant d'air. Mais comment lui en vouloir ? C'est son métier de parcourir le monde. Je me laisse embrasser en espérant pouvoir garder longtemps le goût de sa bouche jusqu'à son retour. Quand la porte se referme, mes pensées s'égarerent. Et Tom se trouve dans chacune d'elles.

Tom m'appelle tous les jours. À chaque fois je vibre au son de sa voix légèrement rauque et tellement tendre. Son parfum me manque. Ses morsures et ses baisers. La marque de ses doigts sur ma peau.

Et ses yeux dans les miens.

Je me suis contentée de lui révéler mes désirs à demi-mot, lui avouant à quel point il accaparait mes pensées.

Une chose est sûre : nous sommes de plus en plus proches. C'est peut-être lié à cette douloureuse confession sur le banc du jardin botanique. Une autre chose est certaine, et ça, je ne sais pas quand c'est arrivé... en écoutant en boucle sa musique, en l'entendant parler de mon travail ou juste en passant tout ce temps avec lui dans ses bras et en apprenant à connaître quel homme merveilleux et complexe il est ? En tout cas, c'est indéniable : je suis en train de tomber amoureuse de Tom Kelley.

Pas de panique. Tout va bien se passer.

Pas vrai ?

4. Ma robe de princesse

Je m'étire sous la couette. J'apprécie le samedi matin, quand je peux traîner au lit. Tom rentre demain, je suis impatiente qu'on se retrouve. Et puis mon regard accroche le seuil de la porte d'entrée où une enveloppe a été glissée. Je me précipite, persuadée que c'est un mot de lui, une invitation à le rejoindre quelque part.

Il y a juste mon nom sur l'enveloppe, en lettres capitales irrégulières. Et ça n'est pas du tout l'écriture de Tom. Je l'ouvre d'une main tremblante, habitée par un pressentiment désagréable.

Il faut dire que, même si je commence à m'habituer à avoir les paparazzis aux trousses, ça me rend quand même anxieuse de me savoir constamment suivie et épiée par de parfaits inconnus...

Je sursaute quand quelque chose se glisse entre mes chevilles et je me sens stupide en constatant que c'est simplement Berlioz qui vient me dire bonjour. Je le prends dans mes bras et je commence à lire mon courrier.

« Mademoiselle, vous ne me connaissez pas, je suis un proche de Tom Kelley. Je sais que vous le fréquentez et je tenais à vous mettre en garde. »

Je m'interromps un instant, carrément mal à l'aise. Ce n'est pas le courrier d'un paparazzi qui me demande une exclusivité, ça ! Le cœur battant, je reprends ma lecture.

« Tom Kelley ne pense qu'à lui-même. Il n'est qu'un monstre d'égoïsme prêt à tout. Il ne pense qu'à parvenir à ses fins. Vous n'êtes pas coupable d'avoir succombé, mais vous risquez d'être détruite. Il a déjà commencé à vous manipuler et il continuera. Un conseil, quittez-le tant qu'il est encore temps. »

Parvenir à ses fins ? Quelles fins ?

C'est vraiment n'importe quoi, la lettre d'une ex, jalouse, ou d'une fan cinglée...

Mais une cinglée qui a mon adresse.

Des frissons me parcourent quand je prends conscience de cet état de fait : la personne qui a écrit cette missive connaît mon nom, mon adresse, le numéro de mon appartement... De mal à l'aise, je passe à nauséuse puis à complètement paniquée.

Je fais appel à toute ma volonté pour ne pas perdre les pédales, j'efface les images de films d'angoisse qui me viennent à l'esprit. Je VEUX garder les pieds sur terre. Pas question d'entrer dans le jeu de la personne qui tente de m'effrayer. Je fais une boule de ce message écrit par un lâche et la balance à la corbeille.

Un café, j'ai besoin d'un café...

Sauf que, obnubilée par cette lettre, j'en oublie de mettre en route la cafetière. Sous le regard interdit de Berlioz, je tourne comme un fauve en cage dans le salon. Je ne tiens pas en place. Quelque chose bout en moi. J'ai beau essayer de m'occuper l'esprit, de bouquiner, je saute une ligne sur deux et j'ai l'impression de relire sans arrêt la même phrase. Mon regard ne cesse de se diriger vers la corbeille de bureau où j'ai balancé la lettre anonyme. Insidieusement, le doute s'insinue en moi. C'est ce qui me fait le plus peur : ce doute qui me titille et me provoque... Et si l'auteur de ces mots avait raison ?

Je me mords la lèvre inférieure jusqu'au sang. Je ne supporte pas cette idée. Mais je ne peux pas m'empêcher de me demander si Tom ne serait pas en train de jouer avec moi. Son intérêt pour moi semble tellement... improbable ! Pourtant il s'est livré à moi. Il m'a dit des choses difficiles à avouer. Ça, ce n'était pas de la comédie. Si ?

Il n'y aurait qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net, et je le connais.

Il faudrait que je l'appelle pour lui en parler de vive voix. Mais je n'arrive pas à m'y résoudre, car je

ne sais pas en quels termes aborder le sujet. Et puis de toute façon, Tom est injoignable quand il est en déplacement avec l'équipe !

Mais ne devrais-je pas justement m'inquiéter de ça ?

Après tout, il peut me contacter quand il veut mais moi, je ne suis jamais certaine d'où il est...

Non : je ne dois pas laisser l'auteur de cette lettre jouer avec mes insécurités. Je dois être plus forte que ça. Je ne suis quand même pas aussi malléable que de la pâte à modeler !

Merde. J'étais presque parvenue à avoir confiance en nous, à digérer les paparazzis, et voilà que...

Soudain, une question m'effleure : et si la personne qui avait écrit cette lettre était la même que celle qui a révélé notre liaison par voie de presse en se servant des photos prises par Bobby avec mon portable ?

Mais oui, c'est ça !

Tout est lié. Et cela pointe de plus en plus dans la direction de l'ex jalouse. Peut-être une des mannequins qui se trouvait chez Bobby ce soir-là ? Non que ce soit extrêmement rassurant de s'imaginer harcelée par une Russe qui mesure trois têtes de plus que soi, mais au moins...

Au moins, ça semble indiquer que cette lettre n'est qu'un tissu de mensonges inventés de toutes pièces pour m'éloigner de Tom.

Eh bien, je ne vais pas me laisser faire aussi facilement, chère ex cinglée ! Je me lève brusquement, pleine d'une énergie guerrière. J'ai besoin de sortir et de ne pas me laisser abattre.

Je me promène au hasard dans les rues de New York, m'efforçant d'oublier ce courrier anonyme. Je saisis avec mon appareil des instants, d'un carrefour à l'autre, je me noie dans cette passion qu'est la photographie. Jusqu'au moment où je constate que le hasard n'existe pas tout à fait. Mes pas m'ont en effet naturellement guidée dans ce quartier où mon père a vécu. On en revient toujours aux sources, quoi qu'on fasse. Curieusement, je me sens soudain apaisée, comme protégée par l'aura de cet homme qui a foulé les trottoirs du Bronx des années auparavant. Je suis ses traces et ça me rassure. Je n'ai plus peur de l'ambiance glauque qui peut parfois y régner, bien au contraire, j'y suis en sécurité, comme si sa présence fantôme, presque palpable, me plaçait à l'abri de tout. Je marche à ses côtés, j'entends presque ses conseils, sa façon de chuchoter « là, c'est une belle lumière, c'est une jolie scène... », j'arme le Leica et je déclenche avec un sentiment de plénitude qui me ravit. Je fais un détour par la vieille épicerie pour dire bonjour à cette femme qui se souvient de lui. Elle sourit quand je lui achète une barre chocolatée, la même marque que du temps de mon père. Et puis la mélancolie me rattrape. Je comprends que je ne saurai sans doute jamais rien de plus sur Richard. Les appels que j'ai passés auprès des rédactions pour lesquelles il travaillait demeurent pour l'instant sans réponse. Une seule personne m'a recontactée, en fait, simplement pour me dire qu'elle allait se renseigner. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle pouvait faire grand-chose, mais bon.

Je rentre chez moi, écrasée de fatigue, épuisée par le combat des espoirs et des doutes dans ma petite tête malmenée.

Demain est un autre jour, disait Scarlett dans *Autant en emporte le vent*, et je veux bien la croire. C'est tout du moins ce que je ressens avec acuité quand j'ouvre la porte pour laisser entrer Tom. Dès que je croise son regard lumineux, mes doutes s'envolent, j'oublie tout. Il n'y a plus que nous. L'appartement n'est plus qu'un ciel bleu...

Et je me fous du monde entier...

Je ne lui parle même pas de la lettre, trop occupée à détailler sa silhouette. Les deux premiers boutons de sa chemise en lin, ouverts sur son torse, son pantalon de toile qui lui tombe à merveille sur les hanches. Ses cheveux en bataille et sa barbe de trois jours. Il a l'air un peu fatigué, mais il semble heureux de me voir. Et son sourire m'aveugle et son parfum m'enivre. Alors non, pas question de lui parler de cette lettre, de son contenu qui risquerait de tout gâcher. Je veux être capitaine de mon destin

comme dans ce film de Clint Eastwood, *Invictus*. Je désire protéger mon rêve, notre rêve, le faire durer.

Lovée contre Tom, la tête posée sur son torse, j'écoute battre son cœur.

– Comment s'est déroulée ta semaine, ma belle ?

– J'ai travaillé, j'ai pensé à toi, j'ai travaillé, j'ai pensé à toi...

Il rit, passe une main dans mes cheveux. J'aime quand il fait ça. Et je lui raconte ma promenade d'hier dans le Bronx à prendre des photos, avec cette impression d'être accompagnée par mon père. Je lui fais également part du découragement qui a succédé à mon sentiment de bien-être. Je lui avoue ma peur de ne jamais le retrouver. Tom m'offre alors un regard où je lis de la perplexité.

– Maya, je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines dans cette recherche qui visiblement te fait du mal, m'interroge Tom d'une voix douce.

Une fois de plus, je suis blessée que Tom ne comprenne pas ce que je ressens – qu'il ne cherche même pas à comprendre. Qu'il se comporte comme si rechercher mon père était une lubie. Je ne peux m'empêcher de penser à ma mère !

Et cette comparaison est peu flatteuse...

– Laisse tomber, Tom.

J'ai un trou béant en guise d'identité : ce n'est pas parce que Tom a lui aussi vécu des épreuves qu'il peut se permettre d'amoindrir ou de nier ma souffrance !

– Comme tu voudras, Maya, dit-il en m'attirant à lui.

Et il me serre contre lui avec une telle tendresse que, bien que contrariée, je me laisse faire. Parce que les bras de Tom me consolent malgré moi. Parce que je suis en train de m'attacher follement à lui. Parce que je comprends qu'il ne veut surtout pas qu'on se dispute.

Moi non plus.

Je préfère remettre les explications à plus tard. Pour l'instant, je veux juste en profiter et éviter les sujets qui fâchent, comme mon père, par exemple... ou encore les ex jalouses qui m'écrivent des lettres flippantes...

– J'ai un cadeau de Londres pour toi, embraye Tom sur un ton joyeux.

Il se lève et va chercher le sac qu'il a déposé dans l'entrée en arrivant.

– J'espère que ça te plaira, souffle-t-il en me le tendant. J'ai profité d'un moment de liberté entre deux matchs pour essayer de réaliser un de tes rêves d'enfance.

– Oh, c'est dingue... je... c'est... comment as-tu fait ?

Le vocabulaire me manque tant je suis émue. C'est une robe de couturier, elle est magnifique... Longue, rouge... Et surtout c'est exactement la robe dont je rêvais quand j'étais adolescente. J'en avais parlé à Tom, la première fois où nous avons fait l'amour.

Une robe de princesse, comme dans les contes de fées !

– C'est... c'est exactement celle que j'imaginai !

– Je me suis souvenu de ta description, confie Tom sur un ton d'une douceur exquise, j'en ai parlé à un couturier qui l'a dessinée... et abracadabra, la voilà !

– Tu es carrément un magicien, soufflé-je d'une voix bouleversée, un vrai magicien.

Quelques mots à la bonne personne et il crée la robe de mes rêves... Rien ne semble impossible pour lui. J'ai de plus en plus l'impression de vivre un rêve éveillé. Cette robe est une œuvre d'art ! J'en caresse la soie avec émotion, lève des yeux éperdus vers Tom. Et le regard qu'il me lance alors veut tout dire : je DOIS l'essayer sur-le-champ.

– Donne-moi une minute, tu veux ?

Il acquiesce tandis que je me précipite vers la salle de bains pour la passer.

Quand je croise mon reflet dans le miroir, je n'arrive pas à y croire. Elle paraît taillée sur mesure, épousant mes formes à la perfection. Je clos mes paupières pour faire le point et vérifier mentalement que je ne rêve pas. Lorsque je les soulève enfin, le tableau est complet puisque la silhouette du Géant de New

York est entrée dans le cadre. Je croise ses yeux qui brillent. Il passe une main dans ses cheveux, penche la tête de côté, avant de s'approcher. Je n'ai jamais eu autant envie de lui qu'à cet instant.

Je n'ai jamais eu autant envie de quelqu'un de toute ma vie...

– Splendide, époustouflante, dit-il en posant ses mains sur mes hanches.

Je sens son désir contre mes reins. Son souffle chaud qui caresse ma nuque. Je frissonne tandis qu'un gémissement s'échappe d'entre mes lèvres.

– Merci, susurré-je, j'ai l'impression d'être une... star.

– Tu es *ma* star, Maya, chuchote-t-il.

Sa voix rauque me rend folle. Je me cambre pour venir à la rencontre de son bas-ventre, puis je pivote sur les talons pour le toiser un instant, avant de regagner le salon. Je sais que Tom me suit, je le sens. Je ne me retourne pas, j'attends qu'il pose ses mains sur moi.

Le contact des paumes de Tom Kelley frôlant mes épaules est un pur délice. Je suis parcourue de frissons, mon corps nu sous la soie est en émoi. Chaque parcelle de ma peau est en manque de ses caresses et je peux déjà sentir cette chaleur caractéristique entre mes cuisses. Je me trouve belle et désirable dans cette magnifique robe qu'il vient de m'offrir. Un sourire se dessine à la commissure de mes lèvres, car je pressens que je ne vais pas la garder très longtemps sur moi.

S'il te plaît, retire là...

Bingo ! Mes pensées sont des ordres on dirait, car les doigts agiles de Tom font glisser les bretelles du vêtement sur mes bras, la robe descend lentement le long de mon corps dans un froissement sensuel. Elle est à mes pieds maintenant, tandis que Tom se baisse pour la ramasser. Au passage, il ne manque pas de laisser courir ses mains sur les courbes de mon anatomie. Je ferme les yeux, nue et livrée à lui au centre du salon, attendant le retour de mon Géant. Et quand il se presse dans mon dos, la moindre parcelle de ma peau s'embrase. Son érection contre mes reins, ses paumes en conque sur mes seins et ses doigts qui en titillent les pointes dressées, son souffle tiède dans mon cou et ses lèvres charnues qui embrassent mes lobes d'oreille, l'un après l'autre. C'est une zone sensible chez moi. Tom s'y prend si bien qu'il pourrait me donner du plaisir ainsi. Et j'ai envie de crier mon bonheur à la pensée très excitante qu'il ne va sûrement pas s'arrêter là. Je perçois son souffle qui s'accélère, alors qu'il entreprend de suivre de l'index les contours de mon visage. Mes lèvres s'entrouvrent et j'aspire son doigt dans ma bouche. Sa main libre rejoint mes cuisses, là où c'est si mouillé. Et je gémis quand ses doigts atteignent ma fente qu'ils investissent. Avec douceur d'abord, puis plus passionnément.

– Tu m'as manqué, ma belle.

Mon corps s'affole du va-et-vient que son autre main impose à mon sexe. Et sa voix brûlante résonne dans ma tête, éveillant tous mes sens. Tom alterne les rythmes dans un timing d'une précision redoutable. Son pouce qui masse mon clitoris avec dextérité est mon plaisir et ma torture. Mes jambes flageolent, mais Tom est là, Tom me retient, Tom me caresse, et les minutes s'écoulent dans la mélodie sans pareille des respirations emballées.

Je suis déjà en train de jouir, debout dans le salon, maintenue par un Géant sans pitié qui me connaît mieux que moi-même. Une chaleur intense électrifie mes reins et c'est comme de la lave qui recouvre mon ventre quand l'orgasme me surprend. Mon corps est agité de convulsions, mon sexe se contracte autour de ses doigts prisonniers de mon intimité.

– Je... j'en avais tellement... envie...

Je ne reconnais pas ma voix, ce n'est qu'un souffle gémissant, le timbre chaud d'une femme affamée de tendresse et de plaisir. Quand Tom me fait tourner avec délicatesse pour que nous puissions être face à face, je croise ses yeux, dans lesquels scintille un désir inconcevable. C'est un sentiment affolant que de se sentir ainsi admirée. Je sais qu'il a connu d'autres femmes avant moi, mais quelque chose en lui me conduit à penser que je suis la première sur laquelle il porte un tel regard. Il y a dans son attitude un mélange de tendresse et de sauvagerie, d'émotion et de sensualité. Et ça me donne envie de lâcher prise

comme je ne l'ai jamais fait jusqu'à présent. Il passe les mains dans ses cheveux sans me quitter des yeux.

– Arrête de faire ça, ça me rend...

– Quoi ? coupe-t-il en souriant tout en penchant la tête de côté.

D'accord, tu l'auras voulu...

Sans réfléchir, je m'agenouille à ses pieds et d'un regard éperdu je lui fais comprendre mon désir de le voir déboucler sa ceinture et déboutonner sa braguette.

Cambrée, les mains à plat sur mes cuisses, je ne le quitte pas des yeux, je le provoque et le supplie. Quand son membre apparaît dans l'échancrure de son boxer, je passe la langue sur mes lèvres. Son érection est impressionnante, son gland gonflé est un appel au crime. Sans changer de position, je me penche légèrement en avant pour embrasser l'extrémité de sa verge dressée. Une de mes mains s'envole vers ses testicules, l'autre empoigne la base de son sexe, mes lèvres s'ouvrent et il coulisse entre ma langue et mon palais. J'aime son goût et j'aime faire ça avec lui. Les mains de Tom agrippent mes cheveux, il vient à ma rencontre, je l'accueille jusqu'au fond de ma gorge. Il est si dur et imposant, il me remplit. J'augmente la cadence de mes mouvements le long de sa hampe. Mes paumes pétrissent ses fesses musclées, mes ongles les griffent, Tom tremble et je gémiss de gourmandise. Les secondes passent, je m'enhardis. Je voudrais qu'il soit mon prisonnier à perpétuité. La pression de ses mains sur ma tête se fait plus forte, je sens qu'il est au bord d'exploser, mais Tom reprend le contrôle de la situation. Il m'intime d'interrompre ma fellation, m'aide à me redresser. Ses lèvres frémissent, tout son corps tremble. Il m'évoque un gladiateur résolu à triompher de tous ses adversaires. Et moi je suis perdue, vaincue d'avance. Je suis sa victime consentante. De la sueur perle à son front tandis qu'il me dévore des yeux : – Je veux te prendre sur le lit.

– Je dois réfléchir, plaisanté-je.

Il rit tout en extirpant un étui à préservatif de la poche de son pantalon. Il va falloir qu'on en parle, qu'on envisage un test, parce que je n'aime pas l'idée qu'une barrière de latex nous sépare. Je m'assieds au bord du lit, puis m'allonge en appui sur les coudes. J'écarte les cuisses. Mon sexe est chaud, mouillé, impatient. Je le regarde se déshabiller, ses gestes sont assurés, sa chemise s'envole, dévoilant son torse athlétique, il retire ses chaussettes, son pantalon, son boxer, déchire l'étui et enfle le préservatif le long de son membre. Je n'ai pas mon Leica entre les mains, mais dans ma tête et dans mon cœur, je photographie cette image stupéfiante du Géant de New York, nu et somptueux au pied du sommier. Mon rythme cardiaque s'accélère quand Tom s'agenouille entre mes jambes et qu'il saisit mes chevilles pour me faire glisser jusqu'à sa bouche, laquelle se pose sur ma fente. Je m'ouvre pour m'offrir à sa langue qui déjà s'aventure, exécutant de savantes rotations de mes lèvres à mon clitoris. De nouveau, ses doigts bougent en moi dans une partition connue de lui seul. Secouée de convulsions, je recommence à gémir, mes doigts emmêlés dans ses cheveux soyeux. Je suis comme folle à la pensée que la tête du plus beau mec de l'Univers est entre mes cuisses écartées, sa bouche plaquée sur mon sexe, sa langue qui m'explore, agile et infatigable. Je deviens dingue. Je perds le contrôle, soumise aux réactions intempestives de mon corps qui se tend comme un arc. J'ai l'impression que Tom me déguste et qu'il pourrait ne jamais s'arrêter.

– Viens, viens...

C'est entre le gémissement et le cri, c'est une prière pour qu'il me prenne et me possède. Tom relève son visage luisant de mon désir, me décoche un regard de prédateur tout en guidant l'extrémité de sa verge à l'entrée de mon intimité tandis que son membre me remplit totalement. Je me redresse pour me plaquer contre son torse et encercler son cou de mes bras. Les pointes de mes seins contre ses pectoraux sont douloureuses. Mes jambes ceignent ses reins alors que les coups de boutoir du Géant de New York se font de plus en plus puissants. Ses mains agrippent mes hanches, ses doigts y laisseront leur empreinte et ça m'excite terriblement d'être ainsi tenue, possédée, baisée, aimée.

Marque-moi, s'il te plaît, marque-moi...

Ses muscles sont tellement bandés que c'en est presque inconcevable. Son corps en action est un spectacle fabuleux. Son gland cogne au fond de moi, je le sens palpiter et grossir. Je l'encourage en articulant à son oreille des mots doux qui deviennent crus, je lui griffe le dos et l'implore de me prendre encore et encore, de plus en plus fort. Ce qu'il m'arrive est indescriptible. Je suis comme emportée par un ouragan de sensualité et de jouissance. J'émet des petits bruits de gorge, c'est totalement indépendant de ma volonté. Nos lèvres se rencontrent, nos langues s'enroulent, nos souffles se mélangent, nos gémissements sont étouffés par ce baiser profond et passionné. Nos corps s'imbriquent, notre plaisir monte irrémédiablement. Tom abandonne ma bouche, je lis dans ses yeux qu'il m'attend pour venir et son regard m'enflamme à tel point que c'est le coup de grâce. Des ondes électriques déclenchent un court-circuit dans le creux de mes reins, je suis totalement hors de moi, tellement sensible que c'en est presque douloureux. Mais c'est aussi une sensation délicieuse.

– Je vais...

Mon orgasme d'une puissance indescriptible m'interdit de poursuivre. Tout mon être est agité de convulsions. Un long râle incontrôlable emplit l'espace de la chambre et je me contracte autour du membre de Tom, dont le bassin se crispe par saccades. Nous jouissons fort et infiniment, les yeux dans les yeux, avec mille mots au bord des lèvres pourtant muettes. Il n'y a décidément pas de terme adéquat pour décrire ce que nous ressentons. Le langage de nos corps vaut largement tous les plus beaux discours.

Toujours en moi, Tom m'aide à m'allonger sur le lit.

Étendus face à face, soudés, nous reprenons lentement notre souffle en nous touchant le visage, du bout des doigts, comme si tous les deux nous désirions vérifier que c'est bien nous, là. Lui et moi.

Il est comme un rêve dans mon lit...

Et c'est le plus beau des rêves, puisque c'est la réalité.

Tom est là, chaud, tendre, fort, magnifique. Avec lui, je me sens heureuse à en pleurer...

5. Rien ne va plus

Waouh, rien à jeter, elle est parfaite, de la tête aux pieds...

Tel est mon état d'esprit tandis que je shoote Flavia Dominguez, un splendide top model d'à peine 20 ans. Je suis seule aux commandes, c'est la première fois que Ryan me confie la responsabilité d'un shooting pour Peterman Pictures de A à Z. La barre est très haute, c'est une grosse campagne pour Christian Dior, je m'applique donc à réussir ce test. Tout en indiquant à mon modèle les poses à prendre, je pense malgré moi aux conquêtes de Tom.

Est-ce qu'elle ressemble à ça, celle qui m'a certainement écrit ? Une fille sublime, aux jambes interminables ?

Je ne peux pas m'empêcher de me comparer à l'image que je me fais d'elle. Avec l'impression atroce d'être dénuée de tout attrait en comparaison. J'ai beau ne pas avoir rêvé ma merveilleuse étreinte avec Tom, je doute toujours de moi.

Tout à l'heure, j'ai profité d'une pause pour joindre Noémie sur Skype. Elle était de retour du collège et corrigeait des copies. J'ai trouvé qu'elle semblait un peu déprimée. Elle m'a répondu qu'elle a rencontré un prof de maths dans son collège. Elle est assez mordue, mais c'est le genre de mec à attendre votre anniversaire pour vous offrir un verre. Il n'a pas l'air prêt à s'engager. Bref, j'ai jugé que ce n'était pas le moment de l'abreuver d'infos sur la romance « Tom Kelley & Maya Leblanc ». Aussi ai-je passé sous silence la robe de couturier, l'ex psychopathe et notre dernière partie de jambe en l'air démente, pour me concentrer sur le fait de remonter le moral de ma meilleure amie.

Par contre, j'ai bien réfléchi et je pense que je vais devoir aborder le sujet de la lettre avec Tom la prochaine fois qu'on se verra, même si ce n'est pas très agréable. Cette histoire me ronge bien trop.

Ce n'est pas une perspective très agréable...

J'avoue que jusque-là, nous avons évité d'aborder notre passé amoureux et ça m'allait très bien ! À l'idée de devoir passer en revue toutes les filles avec qui il a couché dans la dernière année pour trouver celle qui glisse des mots sous ma porte, je ne suis pas ravie.

Joey m'interrompt dans mes pensées. Le nouvel assistant de l'agence vient de préparer un appareil avec une carte vierge pour que je puisse assurer la dernière étape du shooting.

Tandis que je le remercie, Je fais un signe à Flavia, elle m'adresse une petite grimace comique et je soupire.

Même ses grimaces sont parfaites !

Je m'apprête à rejoindre Ryan pour le déjeuner quand je reçois un appel de Tom. Plutôt abruptement, il m'annonce :

– On doit se voir, Maya.

– On se retrouve demain comme prévu au Golden Snake, non ?

Je fais référence à une soirée d'anniversaire organisée en l'honneur d'un certain Gary Johnson, nouveau coéquipier des Giants, dans un établissement à la mode. J'ai même réussi à faire inviter Monica dans le carré VIP pour lui faire plaisir. En apprenant la nouvelle, Monica était très excitée, parlant si fort dans l'open space que Ryan lui a intimé sèchement de baisser le volume. Quelque chose ne tourne pas rond chez lui en ce moment. Quoi qu'il en soit, au bout du fil, la voix de Tom est tendue.

– Non, j'ai besoin de te voir tout de suite. Tu as de quoi noter ?

J'inscris sur un Post-it l'adresse qu'il me donne, tout en me demandant pourquoi Tom a l'air si nerveux. Je raccroche avant d'aller prévenir Ryan que je ne peux pas déjeuner avec lui, que c'est un cas

de force majeure. Je ne lui en dis pas plus. Il m'assure que c'est sans problème, mais son regard le trahit. Je sens bien qu'il est contrarié et déçu. Je m'éloigne, désolée de me comporter de la sorte, mais je ne peux pas faire autrement. Il s'agit de Tom. Il a l'air d'aller mal.

Et Tom passe avant tout.

La High Line est l'une des plus belles balades de New York. Ancienne voie de chemin de fer, réhabilitée par des paysagistes en jardin suspendu au-dessus de Manhattan, c'est un lieu à part où souffle un air de campagne au cœur de la ville. Je déambule sur cette coulée verte à la recherche de Tom, quand je l'aperçois sur un banc.

Il se lève aussitôt et vient à ma rencontre, m'embrasse en passant une main dans mes cheveux, puis me regarde un instant sans mot dire. Son air vraiment soucieux contraste avec la zénitude des lieux.

– Tu veux goûter ? propose-t-il en me tendant son gobelet de soda au thé vert.

– Non, merci. Dis-moi surtout ce qu'il y a.

Blême, il me prend par la main. Nous évoluons lentement parmi les promeneurs. Nous demeurons silencieux un moment et je me demande pourquoi il tarde à s'expliquer. Y aurait-il un problème entre nous ? Suis-je tellement éblouie par mon rêve que j'ai peut-être loupé quelque chose d'essentiel ?

Est-ce qu'il veut juste me larguer, en fait ?

Va-t-il me confirmer que ces propos anonymes sont justifiés et que j'aurais dû me méfier de lui ?

– S'il te plaît, parle-moi, le supplié-je alors que l'angoisse me gagne.

– Comment t'expliquer ? commence-t-il avec hésitation. Jusqu'ici, je ne voulais pas t'embêter avec mes problèmes, mais je sais que je peux avoir confiance en toi, n'est-ce pas ?

Je serre sa main plus fort dans la mienne pour l'encourager à poursuivre.

– Je reçois des lettres anonymes, lâche-t-il. Depuis plusieurs semaines déjà.

– Des lettres anonymes ? répété-je, soudain pétrifiée.

– Des courriers très menaçants, confirme-t-il d'une voix où perce l'inquiétude et la colère. Son auteur ne demande rien de spécial. Simplement, le contenu de son discours laisse présager la possibilité d'une agression physique, voire un... meurtre.

Je me crispe et m'immobilise pour lui faire face. Je lève mes yeux vers son visage.

– Il faut tout de suite prévenir la police ! paniqué-je en pensant à la lettre que j'ai moi-même reçue.

– C'est fait, Maya. Elle enquête déjà. Il n'y a plus qu'à attendre...

Il s'interrompt en constatant que je tremble à l'idée de tout ce qui pourrait nous arriver. Il pose ses mains sur mes épaules et me rassure :

– Tout va bien se passer. À part toi, la police et le coach Sullivan, personne d'autre n'est au courant. Tu sais, m'avoue-t-il soudain, quand je ne t'ai pas répondu pendant plusieurs jours au début de notre relation... C'est parce que tout ça venait de commencer et que j'avais besoin de réfléchir. Je voulais te protéger, Maya. Puis j'ai compris que je ne pourrais pas rester loin de toi.

Mon cœur rate un battement. Je saisis pour la première fois la profondeur de ses sentiments pour moi. Tom prend délicatement mon visage entre ses mains :

– Je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, dit-il sur un ton à la fois doux et grave. Mais l'auteur de la lettre connaît bien mon histoire personnelle : il m'accuse d'avoir pris la place de Mark. Aussi, je ne doute pas qu'il soit au courant de ton existence et de l'importance que tu as pour moi. Il prétend également que Brad ne serait pas mon père, mais seulement celui de mon frère.

– Et... tu crois que c'est vrai ?

– Je n'en sais rien. Selon lui, ma mère aurait eu une aventure. Je n'arrive pas à l'imaginer. D'un autre côté, cela expliquerait l'affection que porte Brad à Mark et ce rejet perpétuel me concernant.

– Tu dois demander à tes parents de te dire la vérité, lâché-je sans réfléchir. C'est trop grave, tout ça. Ça aiderait la police de savoir si...

– Maya, proteste-t-il, je ne vais quand même pas tout remettre en cause sous prétexte qu'un sadique me raconte des choses qui ne sont peut-être qu'une pure invention. Je ne peux pas... c'est trop délicat. Mais tu ne dois pas t'en faire : même sans cette info, la police va coincer ce type, et d'ici là, je vais veiller en personne à ce qu'il ne t'arrive rien.

– Tom, lui dis-je d'une voix tremblante, il faut que tu saches quelque chose... Quelque chose qui s'est produit durant ton absence...

– Quoi donc ? me demande-t-il, laissant transparaître son inquiétude.

– Je ne voulais pas t'embêter dès ton retour avec ça, mais j'ai reçu une lettre anonyme, moi aussi, il y a quelques jours. Son auteur me demandait de m'éloigner de toi, prétendant que tu représentais un danger.

Tom semble stupéfait. Je sens comme un mélange de crainte et de colère bouillir en lui.

– Putain, non, pas ça ! J'espérais de tout cœur que tu ne serais pas mêlée à ça, et je... Écoute Maya, dis-moi si...

– Quoi ?

– Dis-moi que tu ne crois pas à tout ça, s'il te plaît. Que je suis à fuir. Que je suis dangereux. Dis-moi vraiment, je...

– Chut ! le rassuré-je. Tu ne penses quand même pas que j'aurais fait l'amour avec un homme en qui je n'ai pas confiance ?

Tom passe sa main dans mes cheveux en m'offrant un sourire ému. Je ne peux pas m'empêcher de me rappeler que quand même j'ai douté, que j'ai songé ces derniers jours aux termes de la lettre en me posant toutes sortes de questions. J'ai presque honte d'avoir pesé le pour et le contre... Mais comment faire autrement dans un pareil cas ? Même si Tom me plaît à la folie, je ne suis pas à l'abri d'une réaction purement humaine.

– Il faudra que tu me montres la lettre que tu as reçue, dit-il en me serrant contre lui, ne serait-ce que pour établir qu'elle provient du même auteur. Et la police en aura certainement besoin.

J'acquiesce tout en me rappelant qu'elle est roulée en boule dans ma corbeille.

– Mais qui connaît ton histoire à part moi ? m'inquiète-je soudain.

– Le coach Sullivan, répond-il sans la moindre hésitation. C'est tout.

Je suis fière d'être l'une des rares personnes de confiance dans l'entourage de Tom. J'insiste tout de même pour savoir s'il l'accorde à chacun d'entre nous et il m'affirme que oui. Je me sens soudain l'âme d'une enquêtrice. D'une part je veux comprendre, d'autre part j'ai envie de l'aider et de sauver par la même occasion notre vie en danger. Je demande à Tom s'il ne se serait pas confié à un ami dans sa jeunesse. Quelqu'un qui se servirait de tout ça maintenant pour lui causer du tort. Il me répond d'emblée qu'il s'est au contraire complètement renfermé sur lui-même après la mort de son frère.

– Crois-moi, Maya, il n'y a vraiment que toi, le coach... et ma famille. Or mes parents ne feraient jamais un truc pareil, même si les rapports que j'entretiens avec mon père sont conflictuels. Et en admettant que je ne sois pas son fils, il ne m'adresserait pas une lettre anonyme pour me l'annoncer. Ça n'a aucun sens et ce n'est pas son genre.

Nous marchons quelques minutes en silence. Je suis en train de réviser ma théorie de l'ex : si une des conquêtes de Tom avait su, pour son frère, mon Géant l'aurait suspectée depuis longtemps. Je relance Tom sur les détails.

– Et dans l'entourage de Mark ? demandé-je. N'aurait-il pas eu des connaissances qui – Non, pas vraiment, m'interrompt gentiment Tom. Mark était solitaire, taciturne. Il n'avait que Gina. Je ne sais rien de plus, je n'avais que 8 ans.

Nous avançons sur la High Line, où les promeneurs profitent des rayons du soleil. Je me love contre Tom qui m'encercle de son bras. Nos pas s'accordent et je me dis que ce serait tellement bon d'être des gens simples et sans souci. Dans ma petite tête, ça bouillonne. Et si Gina était une piste ? Comme si nous étions reliés par un fil invisible, la main de Tom serre un peu plus fort mon épaule.

– Je sais à quoi tu penses, avance-t-il. Gina était un témoin de cette histoire à l'époque. Et ça vaudrait la peine de s'intéresser à ce qu'elle est devenue.

– Tu ne l'as jamais revue ? demandé-je, heureuse qu'il ait envie de prendre les choses en main.

– Elle a disparu avec son frère David peu de temps après l'assassinat de Mark... Je le sais parce que la police a voulu l'interroger, mais la maison était vide.

– Il faut essayer de leur en reparler, ils pourraient faire une enquête en parallèle, non ?

– Oui, tu as raison. Mais je compte d'abord me rendre dans le quartier où elle vivait lorsqu'elle était ado. Peut-être que des voisins sauront me dire ce qu'elle est devenue.

– Nous n'avons rien à perdre, déclaré-je. On ne va pas se laisser faire.

Quand il me prend contre lui pour m'embrasser, je me sens plus que jamais prête à combattre. Même contre le diable, s'il le faut.

Je n'ai pas vu le temps passer et bien sûr, j'arrive en retard à l'agence. Il faudra que je me rattrape en faisant des heures supplémentaires ce soir. Quand Ryan se dirige vers mon bureau devant lequel je m'installe tout juste, je sens que quelque chose cloche.

– Qu'est-ce qui déconne avec toi, Maya ?

Le ton est sec. Je déglutis, peu habituée à voir mon responsable dans cet état.

– Non seulement tu disparais des heures pendant le déjeuner, mais en plus tu viens de louper un shooting important.

– Quel shooting ? demandé-je en tombant littéralement des nues.

– Pour Apple, merde ! Je te fais confiance et toi tu oublies !

– Mais... je n'avais rien sur mon agenda, dis-je en ouvrant l'application sur mon ordi. Apple, c'est pour demain... Regarde !

– Jessica m'a assuré qu'elle t'avait transmis la bonne date, alors arrête.

J'hésite à lui demander pourquoi il accorde plus de crédit à notre secrétaire en charge du planning, mais je m'abstiens. D'une part, j'ai pu me tromper, d'autre part je n'ai pas envie d'accuser Jessica de quoi que ce soit. Dans la vie, il est primordial d'assumer sans se défausser sur les autres. D'un autre côté, je ne comprends pas comment j'aurais pu commettre une telle bourde, consciencieuse comme je le suis. Quoi qu'il en soit, décevoir Ryan est la dernière chose que je souhaite. Or il semble que ce soit carrément le cas. J'ai soudain très peur de perdre ce boulot dont j'ai besoin plus que tout. Sans lui, je serai contrainte de retourner à Paris et ce serait un insupportable échec professionnel.

Et puis cela signifierait ne plus voir Tom... !

Non, c'est inenvisageable. Rien qu'à cette idée, j'ai du mal à respirer.

Je dois à tout prix me rattraper dans les jours qui viennent.

– Ne me refais jamais un coup pareil, lâche Ryan avant de tourner les talons.

Le soir, enfin chez moi, je vérifie mes mails et constate que Jessica ne m'a pas adressé de message concernant le shooting Apple. Elle m'en a bien parlé au téléphone, il y a quelques jours, mais je ne sais plus laquelle de nous deux a commis un impair. Bref, impossible de savoir ce qui a cloché, ce coup-ci.

Merde, rien ne va plus. La prochaine fois, j'ai intérêt à faire gaffe. D'ailleurs, il n'y aura pas de prochaine fois !

6. Des menaces bien réelles

D'énormes enceintes, résonnent à plein volume les accords de *Man O To* un mix de Nu. J'aime ce rythme lancinant. Le Golden Snake est bondé, c'est affolant. Sexy en diable dans sa robe fourreau en lamé, Monica est aux anges. Je nous revois en train de nous préparer dans mon appartement, avant que Tom ne passe nous prendre. Elle était électrique, surexcitée. En arrivant Tom m'a discrètement demandé de lui confier la lettre anonyme. Monica était tellement survoltée à l'idée de s'éclater toute la nuit, trop occupée à s'admirer dans le miroir de la salle de bains, qu'elle n'a pas fait attention à notre échange. Je ne m'attendais pas à voir Tom si angoissé, presque blessé par les termes usités dans ce courrier. Il m'a confirmé dans un murmure que les écritures correspondaient et qu'il avait déjà parlé de ce nouvel élément à la police. Je dois déposer cette preuve au commissariat.

Et les autres, si ça devait continuer.

Il s'est aussi renseigné auprès des proches de Gina, dans le quartier défavorisé où elle vivait, à quelques pâtés de maisons de chez ses parents. Malheureusement, il n'a pas appris grand-chose, hormis le fait que Gina aurait déménagé en Californie. Malgré la musique et l'ambiance de ce club select, je suis très perturbée. J'ai de plus en plus peur qu'il n'arrive un malheur à Tom. Et je sais que je ne le supporterai pas.

– Regarde, me lance Tom en désignant la piste de danse d'un mouvement de tête.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Monica semble avoir déjà trouvé son bonheur, puisqu'elle flirte outrageusement avec Bobby. Je suis quand même un peu inquiète, car je connais le personnage. J'espère qu'il se comportera bien avec elle. Je me tourne enfin vers Tom et je constate qu'il n'a pas l'air de s'amuser. Cette histoire lui gâche la vie autant qu'à moi, si ce n'est plus. Il me présente quand même Gary Johnson, le futur coéquipier des Giants. C'est un grand blond athlétique au sourire franc. Tom et lui s'entendent déjà très bien. Nous passons un long moment au bar à parler tous les trois de choses et d'autres. Gary est ravi de rejoindre les Giants et j'apprends au détour d'une phrase qu'il connaît très bien Bobby, avec qui il a partagé ses années de fac. Le monde est petit, me dis-je. Et je suis une fois de plus étonnée que des gens puissent autant apprécier Bobby.

J'ai dû louper une étape !

– Maya !

Je sursaute et j'aperçois Monica survoltée qui me fait des signes. Je la rejoins et elle roucoule à mon oreille :

– Bobby m'a proposé de passer la nuit chez lui.

J'acquiesce tout en soupirant. J'ai observé Bobby il y a cinq minutes à peine. Et le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est complètement... bourré. Il tient à peine debout, c'est une épave et il ne cesse de hurler de mauvaises blagues à la cantonade.

– Regarde-le, Monica.

– Oui, je sais, gémit-elle. Ce ne sera pas pour ce soir, mais j'ai quand même son numéro de portable.

Tom nous rejoint, l'air embêté :

– Je vais devoir raccompagner Bobby, je ne peux pas le laisser rentrer seul dans cet état.

J'acquiesce, il n'y a rien dire. Mais je ne manque pas de remarquer que Tom a l'air excédé par le comportement de son coéquipier. Il me prend dans ses bras, m'enlace et m'embrasse.

– Je t'appelle demain matin, Maya.

Sur de la musique house, je le regarde s'éloigner avec un certain regret. C'est assez frustrant de penser que je dormirai seule dans mon lit parce que mon amant doit s'occuper de son ami ivre. J'avise

alors Monica qui tangué bizarrement sur la piste et comprend qu'elle-même n'y est pas allée de main morte sur les cocktails. En somme, Tom et moi sommes les capitaines de la soirée.

Je propose à Monica de rentrer et nous commandons un taxi.

Samedi, je sors de l'appartement pour me rendre au poste et remettre la lettre anonyme à la personne chargée de l'enquête en cours. Sur place, je suis légèrement énervée parce que l'inspecteur Morton me considère d'un air suspicieux.

Merde, il ne croit quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans tout ça ?

Je ne suis pas mécontente de sortir du poste, car j'ai eu un moment l'impression que j'allais y passer le week-end. Je rallume mon téléphone et je m'aperçois que j'ai reçu un message vocal pendant mon entretien avec l'inspecteur. C'est le secrétariat du journal que j'avais contacté au sujet de mon père. Sur un ton monotone à pleurer, mon interlocutrice déblatère de bien mauvaises nouvelles. En gros, ils ne peuvent rien faire pour moi, n'ayant pas réussi à retrouver dans leurs archives le véritable nom de Richard Clayroll.

Le véritable nom ?!

Ce qui signifierait que ma mère ne connaissait pas le vrai nom de mon père ? Qu'il s'agirait d'un pseudo ? Quelle relation pouvaient-ils donc entretenir s'il lui cachait sa véritable identité ? Était-ce pour lui une parenthèse ? Ou bien menait-il une double vie ?

J'écoute, un peu désespérée, la fin du message où mon interlocutrice me confirme que Richard vivait à telle adresse, elle me l'épelle et c'est bien celle à laquelle je me suis rendue. Ils ont également retrouvé un numéro de téléphone qui n'est plus en fonction.

De retour chez moi, je reçois un appel de Tom. En voyant son numéro s'afficher, je réfléchis à toute vitesse : dois-je lui parler de ce que je viens d'apprendre ? Quitte à ce qu'il ne comprenne pas, une fois de plus, ce que j'éprouve ?

Il faudra pourtant bien qu'il finisse par entendre que retrouver mon père est important pour moi, sinon essentiel !

Assise sur le canapé, Berlioz sur mes genoux, je finis par décrocher, mais je comprends vite que mes histoires de famille sont hors sujet pour l'instant : Tom a l'air complètement chamboulé.

– Maya... Écoute... ne bouge pas de chez toi...

Le réseau est mauvais, toutes ses phrases sont hachées, mais je me concentre sur les bribes qui me parviennent :

– Impossible... parler... téléphone... N'appelle personne... Je

La communication est brusquement coupée. Je laisse tomber mon portable à côté de moi. Mes mains tremblent, c'est incontrôlable.

Merde, qu'est-ce qui se passe ?

Je reçois un SMS où Tom insiste, en lettres capitales.

[NE BOUGE PAS DE CHEZ TOI. SUIS EN ROUTE.]

Après un quart d'heure interminable à imaginer les hypothèses les plus pénibles, parlant parfois à Berlioz pour me rassurer, j'ouvre la porte : Tom se tient en appui sur le chambranle, me présentant son visage de trois quarts. Il a l'air défait, aux abois. Je ne l'ai jamais vu comme ça. C'est alors qu'il redresse la tête et se tourne complètement vers moi.

– Mon Dieu, Tom !

Mon cri d'effroi retentit dans toute la cage d'escalier. Me faisant face, Tom Kelley me regarde, son œil gris cerclé d'un vilain coquard, la pommette tuméfiée, la lèvre fendue.

– Tom, m'écrié-je en le faisant entrer dans mon appartement. Oh ! Tom... Que s'est-il passé ?!

Volume 3

1. De l'eau dans le gaz

Je regarde Tom, interdite. Ces marques sur son visage, ces griffures, sa lèvre fendue, cet hématome sous l'œil... Il a beau conserver une parfaite maîtrise de lui-même, je sens qu'il est à la fois ébranlé et en colère. Un cocktail d'émotions détonnant, qui le rend encore plus troublant que d'habitude... et qui moi, me rend malade d'inquiétude.

– Tom, qu'est-ce qui s'est passé ? Qui t'a fait ça ?!

– Tout va bien, Maya, me rassure-t-il en posant une main sur mon épaule, c'est fini maintenant.

Il s'interrompt, soupire en passant ses doigts dans ses cheveux, comme s'il cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées. Est-ce que la personne qui le menaçait par lettres interposées en serait venue aux actes ? Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions, Tom franchit le seuil de mon appartement, en referme la porte et prend ma main dans la sienne pour m'entraîner vers le salon.

Nous nous installons sur le canapé et Berlioz en profite pour sauter dans les bras de Tom qui le caresse un instant en souriant au vide.

– Parle-moi, Tom, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il semble soudain se rappeler qu'il n'est pas tout seul. Il recoiffe une mèche de mes cheveux avec une délicatesse qui me fait fondre :

– Pardonne-moi, je suis un peu... choqué. Je reviens de chez mes parents. J'ai révélé à ma mère l'existence des lettres. Elle s'est mise dans tous ses états et a fini par reconnaître que... Bruce n'est pas mon père biologique. L'auteur des courriers ne mentait pas !

– Oh, non ! Je... je suis désolée pour toi...

– Tu n'y peux rien, répond-il. Ma mère a eu une aventure avec un autre homme, elle a avoué la vérité à mon... à son mari, et ils ont décidé d'un commun accord de faire comme si ce second enfant était de lui. En contrepartie, elle a dû chasser mon vrai père de sa vie.

– Et elle t'a dit qui c'était ?

– J'ai tout fait pour le savoir, crois-moi. Je me suis même énervé, mais elle ne semblait plus pouvoir s'exprimer normalement, elle... suffoquait. J'ai flippé, décidé de calmer le jeu, et c'est le moment qu'a choisi Bruce pour débarquer. Il m'a demandé de foutre la paix à ma mère. Nous avons commencé à nous disputer, assez violemment, et...

Tom a un geste d'impuissance, de résignation.

– Tu veux dire que c'est LUI qui t'a fait ça ? demandé-je choquée.

– Ça a tourné au règlement de comptes, m'explique-t-il. Ma mère a eu comme une crise de panique et Bruce m'a ordonné de me barrer.

J'essaye de visualiser la scène pendant que Tom me raconte les détails, avec un calme qui me sidère. J'ai beau deviner que tout ça l'a bousculé, il s'efforce de ne pas dramatiser. N'importe qui d'autre à sa place serait au trente-sixième dessous. Moi la première ! Mais pas Tom.

– Je lui ai tenu tête, poursuit-il, j'ai insisté et c'est là qu'il s'est mis à me repousser. Il était complètement enragé ! J'ai essayé de lui parler, de le calmer. Mais il a pété les plombs et m'a mis son poing dans la figure.

Je me penche vers Tom, pose délicatement mes doigts sur sa pommette, à l'emplacement de l'hématome :

– Ça te fait souffrir ? J'ai de l'arnica, je peux...

– Ce n'est rien, coupe-t-il, j'ai l'habitude de prendre des coups.

– Tu veux dire que Bruce te frappait régulièrement ? m'inquiété-je soudain.

– Non, ça, c'était la première fois, répond-il les mâchoires serrées. Mais des coups, j'en prends à chaque match !

Son regard s'assombrit, ses traits se durcissent, ses lèvres frémissent. Je devine qu'ils sont deux à s'affronter, là-dedans : le petit garçon blessé et l'homme en colère. Il se saisit de ma main, l'étreint comme s'il craignait de sombrer. En le dévisageant, je suis troublée par ce mélange de sensations qui passe dans son regard. Il y a toujours en lui cette force d'adulte qui impressionne, mais il y a aussi comme une profonde souffrance qui émerge peu à peu, une douleur venue de l'enfance. Je suis touchée qu'il se laisse un peu aller, qu'il me fasse confiance au point de tout me raconter, avec retenue mais sans jouer la comédie du type qui est au-dessus de tout ça.

– Jamais je n'aurais pu concevoir que mes parents soient capables de me cacher un truc pareil.

– Tu sais... enfin... les histoires de famille, c'est parfois très compliqué. Ils ont peut-être voulu bien faire ?

– Oui ? Eh bien, c'est raté. Visiblement, quelqu'un a découvert toute la vérité qu'ils ont si soigneusement voulu me cacher. Que se passera-t-il si toute cette histoire est dévoilée à la presse ? Si mon passé se retrouve livré en pâture à la curiosité malsaine des amateurs de ragots ?

Tom arpente le salon en se prenant la tête entre les mains. On dirait un fauve qui n'en peut plus d'être en cage. Je le rejoins pour l'enlacer.

– Aie confiance, ça va s'arranger.

Il hoche la tête mais ne semble pas convaincu.

– En ce qui me concerne, le rassuré-je, tu sais que ça ne sortira pas de cette pièce. Tes parents ne risquent pas non plus de révéler quoi que ce soit. Alors il faut vite trouver qui est l'auteur des lettres et essayer de découvrir quelles sont ses intentions. Ça va se régler. Aie confiance.

C'est mal barré quand même !

Berlioz miaule comme s'il estimait qu'on ne s'occupe pas assez de lui.

– Comment ça va, toi ? lui demande Tom. Raconte-moi ta vie de chat, je suis sûr qu'elle est plus tranquille que la mienne.

Je souris de voir Berlioz se frotter contre le torse de Tom. En fait, j'aimerais assez prendre sa place. Je sursaute quand mon ordinateur m'indique une connexion Skype. Je me lève et me dirige vers mon bureau pour répondre à Noémie. Je fais signe à Tom de me rejoindre et les yeux de Noémie s'arrondissent lorsqu'elle le découvre debout derrière moi.

– Noémie, je te présente Tom. Tom, voici Noémie.

– Bonjour Noémie, la salue Tom de sa voix légèrement rauque, irrésistible, qui rendrait dingue n'importe quelle fille.

D'ailleurs, ça ne manque pas : Noémie remet l'une de ses mèches derrière son oreille. C'est tout juste si elle ne remaquille pas en direct. Je souris, je suis contente qu'ils se rencontrent tous les deux.

Ma meilleure amie et celui qui fait battre mon cœur...

– Salut Tom, je suis contente de vous rencontrer... enfin, je veux dire de vous voir.

– Moi aussi, Noémie, répond-il en riant. Mais nous nous rencontrerons sûrement un jour pour de vrai, ajoute-t-il, avant de poser son bras autour de mes épaules.

Noémie lui sort son plus beau sourire, incapable d'ajouter le moindre mot.

– Je vais vous laisser papoter entre filles, propose Tom. À bientôt, Noémie.

Noémie hoche la tête comme un petit chien à l'arrière d'une voiture. Et la mimique épatée qu'elle m'offre alors est comme la confirmation qu'elle est sous le charme. C'est l'effet Tom ! On croise son regard... on entend sa voix... on est conquis !

– À part ça, quoi de neuf ? demandé-je.

– L'abominable routine, soupire-t-elle en esquissant une grimace qui me tire un sourire. À part un début de rhume et une grosse altercation hier avec le père d'un élève qui me reprochait de ne pas avoir

mis la moyenne à son fils.

– Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Qu'on n'était pas sur Internet, que s'il voulait des commentaires et des étoiles, il fallait qu'il inscrive son rejeton sur Amazon !

– Sérieux, tu lui as vraiment dit ça.

– Mot pour mot, confirme-t-elle. Je lui ai expliqué qu'à l'école le principe était simple : on apprend, on sait et on a forcément une bonne note. J'ai cru qu'il allait me bouffer sur place.

– C'est dangereux en fait d'être prof !

Nous rions quand soudain Noémie s'affole en tendant le doigt vers l'écran.

– Retourne-toi, vite !

L'espace d'un instant, j'imagine que je suis en danger, comme dans ces scènes de films d'angoisse où le héros est menacé, puis je pivote sur mon fauteuil de bureau et je comprends que quelque chose ne va pas du tout.

Berlioz est en train de suffoquer, roulé en boule sur le canapé, de la bave macule son petit museau. La panique s'empare de moi quand j'aperçois Tom qui se précipite vers le chaton, lui ouvre la gueule sans hésiter et y plonge ses doigts en maintenant Berlioz de son autre main pour qu'il ne bouge pas trop.

– Qu'est-ce qui se passe ? Berlioz, qu'est-ce que tu as ? demandé-je comme si le pauvre chaton pouvait me répondre. Oh ! Tom, qu'est-ce qui lui arrive ?

Tom ne répond pas, trop occupé à fouiller au fond de la gorge de Berlioz qui semble de plus en plus mal en point. J'ai l'impression d'étouffer en même temps que ce pauvre chat, quand Tom parvient enfin à se saisir d'un objet qui obstruait la trachée du chaton.

– Voilà ce qui arrive aux gourmands, lâche Tom en me tendant l'objet en question.

Je considère effarée la grosse friandise un peu collante qui roule dans ma paume. Compte tenu de sa taille, sans l'intervention de Tom, Berlioz n'aurait pas survécu. Je le regarde caresser avec délicatesse le chaton, encore sonné, mais vivant.

Je me presse contre Tom.

– Tu viens de lui sauver la vie, murmuré-je.

– C'est mon rival, d'accord, mais je n'allais quand même pas le laisser mourir !

Je ris, emplie d'un sentiment de brusque libération et de profond bonheur. Je me sens tellement en sécurité près de Tom. Sa voix me berce, son parfum m'enivre. Nos mains qui caressent Berlioz se frôlent, des frissons me parcourent. Cet homme me fait tellement d'effet que c'est presque inconcevable.

– Hé, racontez-moi ! Tout va bien ?

Je sursaute en entendant Noémie. Mince, je l'avais complètement oubliée ! Je fonce vers mon bureau :

– Il l'a sauvé ! Tom a sauvé Berlioz !

Je me suis exclamée comme une fille de 15 ans venant de recevoir la visite de Superman en personne. Noémie se met à rire et je peux lire le soulagement dans ses yeux.

– Oh ! je suis soulagée. J'aurais été affreusement mal s'il était arrivé quelque chose à ta petite boule noire pendant qu'on parlait toi et moi. Dis merci à Tom de ma part.

Et hop ! L'amoureux s'est mis la meilleure amie dans la poche...

Nous discutons encore un petit moment, nous remettant peu à peu de nos émotions, avant de nous déconnecter. Tom s'approche de moi avec Berlioz qu'il dépose sur mes genoux.

– Prends soin de lui, Maya. Moi, je dois rentrer chez moi.

Mon cœur se serre. Je n'ai pas envie que Tom s'en aille.

– Tu peux rester, tu sais, je...

– J'ai un match demain, il faut que j'aille à l'entraînement. Et si je reste... On ne risque pas de dormir beaucoup, me susurre-t-il d'une voix pleine de promesse.

J'ai soudain une incontrôlable envie de passer une nuit blanche avec le sauveur de Berlioz. Un petit diable sur mon épaule me dit d'employer les grands moyens pour le convaincre de rester. Mais c'est l'ange qui gagne, me convainquant que le match de demain est plus important. Et puis, il y a autre chose : connaissant Tom, je devine qu'il a besoin d'être seul pour digérer la nouvelle. Bruce n'est pas son père, ses parents lui ont menti sur une part essentielle de son identité... À cause de ce que j'ai vécu avec ma mère, j'imagine sans difficulté dans quel état ça peut le mettre.

Et je ne veux pas l'étouffer.

Je me redresse et je me love contre lui, en espérant néanmoins lui transmettre un peu de chaleur et de douceur. Tom m'offre un sourire exquis et je lui rends, mais je crois que le mien est triste.

– Tout s'arrangera, murmure-t-il, comme s'il devinait mes pensées.

– Oui, mais je voudrais tant faire quelque chose pour toi, tu comprends ?

Il passe alors ses mains dans mes cheveux :

– Tu es là, tu n'imagines pas à quel point ça me donne des forces. Tu fais déjà beaucoup pour moi, ne sois pas inquiète.

C'est trop bon d'entendre ces mots doux prononcés par la voix légèrement rauque qui m'envoûte de plus en plus. Je l'accompagne jusqu'à la porte d'entrée et il se penche vers Berlioz : – Je te confie notre princesse, petit félin.

Puis il pose ses lèvres sur les miennes :

– On se retrouve vite, promis.

En ce dimanche soir, vêtue d'un pantalon de jogging et d'un débardeur à l'effigie des Giants, je suis installée avec Berlioz pour suivre à la télévision la retransmission du match de Tom et les Giants contre les Bears de Chicago. J'ai même préparé les chips et une canette de Budweiser. Je souris en pensant à la tête de Noémie si elle me voyait.

Tom a l'air bien. Son regard franc illumine l'écran géant, dégage une impression de puissance qui me fait espérer le meilleur. Mon Géant de New York est un combattant et rien ne pourrait le dévier de son objectif. Pas même le conflit familial qu'il est en train de vivre.

Sois fort, Tom, je suis là !

Au coup d'envoi, je croise les doigts. Mais dès le premier quart-temps, rien ne se passe comme prévu et les commentaires des deux journalistes me dépriment.

– Décidément, Tom Kelley n'est pas dans son assiette, ce soir, annonce l'un d'eux. Il ne parvient pas à parcourir les dix yards réglementaires pour conserver la possession du ballon. C'est... pathétique.

– C'est le moins que l'on puisse dire ! Tellement d'occasions manquées, ce n'est pas tant de la malchance qu'un défaut évident de concentration. Je n'ai jamais vu un pareil festival d'erreurs grossières. Et à regarder les supporters dans les gradins, ce n'est vraiment pas un jour de fête pour eux.

– Oui, quel dommage ! Toujours est-il que les Bears sont en grande forme ce soir. Les Giants ne sentent rien venir, ils sont littéralement dominés. Et leur *quarterback* légendaire semble de plus en plus amoindri. Une question se pose : assisterions-nous à la chute d'un géant du sport ?

– N'allons pas trop vite en besogne. Cela dit, c'est inquiétant...

À la mi-temps, le score parle de lui-même : 27-43, les Giants sont en train de se faire écraser. Et les journalistes continuent à déblatérer. Je coupe le son. Je me surprends à m'imaginer en train de débarquer dans leur cabine pour les obliger à ravalier leurs paroles.

Bande de pourris.

C'est complètement dégueulasse ! Hier encore, ils l'idolâtraient et voilà que, pour un mauvais match, ils jubilent en prédisant sa chute !

Tom est humain, voilà tout. Et parfois, les humains passent de sales journées. C'est comme ça.

Un gros plan dévoile mon Géant au regard des spectateurs, et derrière la protection de son casque, je

remarque ses yeux perdus. J'ai l'impression qu'il me cherche, que c'est moi qu'il scrute, l'air de signifier « je n'y arrive pas, Maya ». J'éprouve physiquement cette sensation qu'il me demande de l'aider, de lui insuffler ces forces qu'il ne trouve plus.

– Je suis là, Tom, je ne t'abandonne pas...

Je parle toute seule tandis que Berlioz donne des coups de patte sur l'écran du téléviseur. On dirait qu'il le reconnaît. Je soupire à la pensée que je deviens comme Noémie avec ce félin, lui prêtant des sentiments humains. Elle a peut-être raison après tout. Tom l'a sauvé, il y a sans doute un lien entre eux !

Après les vingt minutes réglementaires de la mi-temps, le match reprend enfin.

D'emblée, Tom loupe une nouvelle action et les caméras braquées sur son beau visage dévoilent le désarroi qui fait place à la colère. J'imagine tout ce qui peut lui passer par la tête en ce moment. Le dépit et la rage, l'impression que le monde s'ouvre sous ses pieds. À ma façon, j'ai nourri ce genre de ressentiment envers ceux qui refusent de dire les choses, ceux qui s'évertuent à vous laisser dans le flou. Je repense aux réponses évasives de ma mère quand je l'interrogeais sur mon père. J'en ai souffert, et puis j'ai compris que c'était au-delà de ses forces d'évoquer cette période de sa vie. Mais pour Tom c'est tout neuf. S'apercevoir des années plus tard que votre soi-disant père ne l'est pas, c'est comme un coup de lance dans le cœur. Et puis Tom est habitué à tout obtenir rapidement, à maîtriser ses moindres faits et gestes, alors la résistance de sa mère à lui dire la vérité le bouscule forcément. C'est comme si soudain les choses lui échappaient.

Comme ce ballon, qu'il n'arrive pas à garder.

La fin du match est proche. Tom tente une ultime action, pour l'honneur. La foule venue supporter les Giants se lève et l'acclame : il est sur le point de réussir un *touchdown* après une course hallucinante de plus de vingt yards. Je n'ai jamais été aussi crispée. Au même moment, un joueur des Bears le percute et lui interdit l'accès à l'en-but !

Je bondis du canapé en me prenant la tête entre les mains :

– Putain non, pas ça !

C'est la consternation : Tom est à genoux, comme terrassé par un ennemi aujourd'hui plus fort que lui. Je souffre de le voir dans cette position. J'espère de tout mon cœur qu'il va se reprendre, mais je devine que cela n'arrivera pas. À la façon qu'il a de se placer, d'attraper le ballon, je sens bien que quelque chose est déréglé dans sa technique d'ordinaire si efficace.

– C'est la ca-ta-strophe, module l'un des journalistes d'une voix stridente.

– Rien ne va plus, rétorque son collègue sur un ton effaré. Tom Kelley est aux abois !

OK, ça va les gars, on a compris ...

Je me cache le visage derrière les mains alors que l'action reprend et que se décomptent les dernières secondes du match.

Merde, merde, merde !

Le *quarterback* des Bears de Chicago marque après une passe de trente-huit yards... et c'est la fin du match ! Les commentateurs parlent d'une lamentable défaite et du pire score des Giants. 27 à 47 pour les Bears ! C'est une... mémorable déroute pour les Giants. Seul dans un coin du terrain, Tom balance son casque de rage. Un nouveau gros plan sur son visage me permet de voir à quel point il semble perdu et impuissant. Berlioz miaule de plus belle. Tom est vaincu.

Je ne peux pas le laisser comme ça...

Je passe un blouson et je file dans le métro pour rejoindre les abords du stade. Une fois sur place, je m'installe dans un café à proximité et j'adresse un SMS à Tom.

[Je t'attends dans le café juste en face du stade. Je pense à toi...]

Je n'ai jamais été aussi nerveuse. Mes ongles tapotent sans fin la Bakélite du guéridon où un serveur fatigué vient de m'apporter un chocolat chaud. Et l'écran de mon portable demeure désespérément noir. Je ne sais pas si Tom a reçu mon texto. Peut-être a-t-il décidé de ne pas y répondre. J'espère pas.

Je serre un peu plus fort autour de mon cou l'écharpe des Giants. Sous mes yeux défilent les supporters qui viennent de quitter le stade. Ils ont l'air carrément dépités. Un groupe entre dans le bar où je me trouve. Ils commandent une bière au comptoir en échangeant leurs impressions.

– Putain, qu'est-ce qu'il lui a pris à Kelley ?

– J'en sais rien, il était mou comme de la guimauve, il n'a pas arrêté de foirer ses actions.

– Ouais, bah il a intérêt à se ressaisir au prochain match.

Je sens presque de la haine dans leurs propos. Ils parlent de son salaire ; ils insistent avec fiel sur le fait qu'à ce tarif, gagner serait la moindre des choses... Je découvre à quel point les fans peuvent être terribles : au moindre faux pas, ils vous crucifient. Je m'apprête à me lever pour leur dire d'arrêter de critiquer celui qu'ils vénéraient hier encore, lorsque Tom et son mètre quatre-vingt-dix entrent dans le bar, coupant court à leur discussion.

Comme par magie ! Espèce de lâches...

Il faut dire qu'il est impressionnant. Pas seulement à cause de sa stature mais à cause de la colère froide qui irradie de lui. Pourtant, si moi aussi j'ai le souffle coupé par cette apparition, ce n'est pas de peur : je ne peux pas m'empêcher de le trouver plus beau que jamais. Avec sa casquette visée sur le crâne et son air buté, il m'évoque un bad boy qui prépare un mauvais coup. Il s'installe en face de moi, je lui souris pour essayer de le réconforter, mais il ne semble pas être dans les mêmes dispositions :

– Tu aurais pu choisir un bar encore plus près du stade, grince-t-il. Si tu crois que j'ai envie de traîner dans le coin...

J'en reste muette.

Pourquoi est-ce qu'il est venu, alors ?

– Je voulais... Je voulais juste...

– Quoi ? Me dire que tout ça n'est pas grave, que ça va s'arranger, que...

Il s'interrompt une seconde et ses lèvres frémissent. Il frappe des poings sur le guéridon :

– Mais putain ! C'est ma vie entière qui part en vrille. Tu le comprends, ça ?

– Non. Sûrement que je suis trop bête pour comprendre ?

Fini les tremblements et les hésitations : mon ton est cinglant ; ma voix, nette. Je suis à peu près dans le même état de fureur que lui.

Merde ! Ce qui t'arrive n'est pas ma faute, Tom.

Il secoue la tête et j'ai vraiment l'impression d'être de trop. J'ai pourtant traversé New York pour le rejoindre et...

– OK ! lâché-je en récupérant à la hâte mon sac à main et mon gilet. Je vois que je n'aurais jamais dû venir. Je me casse. Tu as visiblement besoin d'être seul et de réfléchir.

Je me mords l'intérieur des joues pour trouver le courage d'avancer jusqu'à la porte. Je sors du café et arpente le trottoir en croisant les doigts pour qu'il me rattrape et me serre dans ses bras. Il ne se passe rien de tout cela. Je descends les marches du métro en réprimant une envie de pleurer.

À quoi on joue, là ?

Je viens à peine de débarquer à l'agence, le cœur en berne, que Ryan s'approche de mon bureau, l'air soucieux.

– Je peux te parler deux minutes ?

– Bien sûr, Ryan ! Qu'est-ce qu'il y a ?

– Maya, je ne suis pas seulement ton chef de service, commence-t-il en s'asseyant sur un coin de mon bureau, je suis également ton ami. Et j'ai des yeux pour voir. Tu ne vas pas fort, en ce moment. Tu es toujours embêtée par cette histoire de paparazzis ?

Je secoue la tête. Je les avais oubliés ceux-là. Non, c'est beaucoup plus grave. Comme je tarde à répondre, Ryan insiste :

– Tu as des problèmes avec ce... enfin avec Tom Kelley ?

– Un peu, oui.

– Quel genre de problèmes ?

– Un problème de... communication. C'est difficile à expliquer. On a du mal en ce moment. Il est si... imprévisible.

Je suis contente de parler de ça avec Ryan. Je sens qu'on s'éloigne depuis quelque temps et je ne sais pas pourquoi. Lui me reproche de ne pas m'impliquer assez à l'agence, moi j'ai l'impression qu'il vit mal que j'aie quelqu'un dans ma vie... Bref, nous aussi « on a du mal en ce moment ».

– J'espère sincèrement que ça va s'arranger, je n'aime pas te voir comme ça.

Je lui souris, touchée par sa sollicitude.

Tomber amoureuse de Ryan aurait été plus reposant !

Oui, peut-être que ça aurait été une relation plus simple... Pour rien au monde je ne l'aurais voulu. Ryan est bienveillant, réconfortant, nous venons du même univers... Mais c'est peut-être ça, qui fait qu'il ne m'attire pas. Avec Tom, tout est passionnant. Chaque jour, j'ai l'impression d'explorer un peu plus profondément un nouvel univers. Oui, on a du mal à se comprendre, c'est vrai. Et notre relation est loin d'être de tout repos. Mais elle est stimulante, passionnante, brûlante... Je suis dingue de lui. Voilà la vérité. J'ai Tom Kelley dans la peau.

– Écoute, tu as besoin de te détendre, déclare Ryan. Je t'invite à déjeuner.

– Yes ! Je peux choisir le restaurant ?

– Ne pousse pas les exigences trop loin, Leblanc, sourit-il.

– Allez ! J'ai envie d'un de ces fondants au chocolat du Silvio's House. Je te jure que si tu me mets ça sous le nez, tu ne m'entendras plus geindre sur mes histoires d'am...

... our.

Je pique un fard. Bon sang, c'est pas vrai ! Qu'est-ce que je raconte ? Histoire d'amour, vraiment ? Est-ce que ce n'est pas un peu prématuré ? Après tout, qu'est-ce que je sais de ce que Tom ressent pour moi ? Rien ! Hier, il avait plutôt l'air de me considérer comme un boulet.

Peut-être. Mais si je veux être honnête, je dois bien l'admettre : Moi, je suis amoureuse de lui.

C'est une révélation qui me bouleverse. Quand est-ce arrivé ? Ça fait seulement un mois qu'on se fréquente et pourtant, je ne me souviens plus de ma vie avant lui. C'est absurde ! Je ne sais même pas si je suis prête à aimer de nouveau ! Mais c'est comme ça : je l'aime.

Comme jamais je n'ai aimé personne avant.

Ryan a l'air stupéfait, lui aussi. Comme s'il ne s'était pas attendu à ce que je sois capable d'avoir ce genre de sentiments. Je me doute que son silence interloqué est aussi légèrement réprobateur : Ryan tient à moi, il craint que je souffre. C'est normal : a-t-on idée, quand on est une fille banale comme moi, de tomber amoureuse d'un dieu vivant ?

– OK, finit-il par lâcher pour détendre l'atmosphère. Je te paye un dessert et toi, en échange, tu ne penses plus à Tom Kelley de la journée, OK ?

Là, tu me demandes l'impossible, Ryan.

Pourtant, j'accepte : je sais que s'il me fait cette demande, c'est uniquement pour préserver ma santé mentale.

Nous sommes installés dans un coin du Silvio's House, ce café où nous allons souvent avec les collègues de l'agence. Monica a eu une petite aventure avec le patron qui est très sympa. C'est devenu notre cantine. Les prix y sont très raisonnables et les pizzas délicieuses. Des vraies, comme on en mange à Milan, se vante toujours Domenico, le maître des lieux qui pourrait doubler Al Pacino tant il lui ressemble. De son côté, Ryan est vraiment charmant.

– Ça me fait plaisir de partager un moment comme ça avec toi, tu sais ?

J'acquiesce en lui indiquant que je suis incapable de lui répondre compte tenu de l'énorme part de fondant que j'ai dans la bouche. Il rit et nous ressert de ce vin léger en carafe que Domenico offre à tous ses clients avec son menu.

– Le plaisir est partagé, lâché-je enfin entre deux bouchées – bien qu'en réalité, ça donne plus une sorte de « grumph grumph ».

C'est vrai que ça fait du bien de penser un peu à autre chose qu'à Tom, même si ce dernier reste en arrière-plan de chacune de mes pensées. Avec Ryan, on évoque la rétrospective Annie Leibovitz, les prochains shootings, on cancanne sur le petit milieu de la photographie new-yorkaise. Je pique un fou rire quand Ryan se lance dans une imitation d'Oliver Backlang, producteur vaguement diva qui coordonne parfois les séances photo de l'agence.

– « C'est qwâ ça ? C'est de la Badoit ? J'avais demandé de la San-pé. Où est ma San-pé ? Vous voulez que le mannequin aille répéter à toute la ville qu'on a des goûts de prolos ? »

Alors que j'ai le nez fourré dans mon fondant, Ryan s'éclaircit la voix et me propose de prolonger cette pause déjeuner par une expo qui a lieu dans une galerie à quelques rues du café.

– On pourrait profiter de ce planning un peu moins chargé pour prendre un peu de bon temps, non ?

– Banco, dis-je, trop heureuse de rester blottie entre ces parenthèses d'insouciance.

Ryan règle l'addition. Nous marchons cinq minutes à peine pour rejoindre l'adresse où se tient cette manifestation regroupant plusieurs photos d'artistes connus sur le thème de la ville de New York. C'est un patchwork d'ambiances toutes plus originales les unes que les autres. Comme à l'accoutumée, je tombe en arrêt devant quelques clichés magnifiques de Berenice Abbott. Je me prends à rêver de mes propres images à côté des siennes... Puis Ryan m'entraîne dans un coin où sont alignés quelques tirages de Rioll, ce mystérieux photographe qui m'intriguait déjà beaucoup lorsque j'étais à la fac, à Paris. Maud Koplan, ma prof préférée appréciait elle aussi tout particulièrement cet artiste iconoclaste, lui consacrant plusieurs heures de cours, ce qui n'avait pas manqué de me captiver. Rioll est très connu aux États-Unis, mais jamais personne n'a vu son visage. J'aime cette idée de mystère qui plane autour du photographe. Et mon cœur bat fort face au cliché de cette fillette qui achète un hot-dog sur un petit stand. Elle est éblouie par le soleil. Et la lumière presque irréelle qui nimbe la scène est superbe. C'est le genre d'image que l'on pourrait regarder des heures en se racontant toute une histoire, tant elle est dense et pure à la fois.

– Tu connaissais Rioll ? me demande Ryan.

– Oui, mais je n'avais jamais vu ses œuvres pour de vrai... enfin, je veux dire, dans une galerie.

J'ai du mal à parler. En fait je suis émue par les pensées qui me traversent et se déploient comme l'onde sur l'eau d'un lac dans lequel on aurait jeté un caillou. Je ne peux pas m'empêcher de trouver des similitudes entre ces photos de Rioll et les quelques tirages que j'ai récupérés de mon père. Je me demande s'il s'en est inspiré. S'il aimait autant que moi le travail de cet artiste.

Et s'ils s'étaient carrément connus ?

L'idée est insensée, je le sais... Un peu comme quand je m'imagine exposée à côté de Berenice Abbott : un petit jeu de fantasme inoffensif. Mais une fois de retour à l'agence, cette pensée continue de me poursuivre. Je regarde sur le Net les photos de Rioll en m'interrogeant. Mon père et lui doivent être à peu près de la même génération... Et, après tout, comme je m'en faisais la réflexion ce midi, la photographie est un petit milieu... Mon père a bien dû bosser un peu, au moins comme assistant. Peut-être que c'est là que je devrais chercher ? Dans l'entourage des photographes des années quatre-vingts et quatre-vingt-dix ?

Oh ! bien sûr, je sais ce que me dirait Noémie si je lui en parlais :

– Tu projettes, ma vieille. Puisque tu n'as jamais vu le visage de ton père, tu l'associes à ce célèbre photographe dont *personne* n'a jamais vu le visage. C'est une manière de te délester de ton propre trauma en imaginant qu'il est partagé par tous.

Noémie a des parents psy ; après un verre de chardonnay, elle se comporte souvent comme si elle

avait été élevée par Freud en personne. Le plus agaçant, c'est qu'elle tombe régulièrement juste.

Mais il y a une chose sur laquelle elle se trompe, tout le temps : elle est incapable de suivre ses instincts. Alors que moi...

Rapidement, je griffonne sur un Post-it que je colle sur l'écran de mon ordinateur, en haut à droite, histoire de ne pas oublier : « *Rioll ?* »

2. Le sable de Sunset Beach

Je me réveille et je regarde mon écran de portable, espérant y découvrir un message en attente, mais rien. Je suis bien décidée à montrer à Tom que moi aussi je peux être forte à ce petit jeu. Pas question de lui écrire ou de l'appeler. Notre entrevue après le match me reste en travers de la gorge. Je veux bien croire qu'il endure des moments pénibles, mais je ne suis pas sa serpillière. Au fond de moi, je suis surtout découragée. Et sous mes airs boudeurs, je cache mon impuissance face à la situation.

A priori, je ne suis pas à la hauteur pour lui venir en aide...

Deux jours plus tard, la situation n'a pas évolué. Elle a même empiré puisque non contente d'être sans le moindre signe de Tom, je viens de louper un nouveau shooting ! Je me souviens pourtant de ma conversation au détour d'un couloir avec Jessica à ce sujet et cette fois, j'en mettrais ma main à couper : elle ne m'a pas donné la bonne date.

Bien sûr, Ryan est de très mauvaise humeur. J'ai beau lui expliquer que Jessica et moi avons un problème de communication, il ne veut rien entendre. Il semble même agacé par mes justifications : – Tu es en train de me dire quoi, là ? Que je dois virer Jessica, c'est ça ? C'est un peu facile de reporter ses propres erreurs sur le dos des autres, non ? Tout le monde sait bien que tu n'es pas dans ton assiette en ce moment, Maya ! Moi le premier. Assume tes responsabilités, un peu !

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, Ryan, et je ne tiens pas du tout à ce que Jessica soit virée, c'est juste que...

– Merde, coupe Ryan, jusqu'à présent tu as toujours été professionnelle, mais tu commences à dépasser les bornes. Tes petits problèmes vont finir par nous coûter cher, tu comprends ça ? Tu as intérêt à te reprendre, parce que...

Ryan ne termine pas sa phrase. Il me laisse interloquée face à mon ordinateur.

Il a raison. Je suis en train de tout faire foirer !

Ce job, c'est ma vie : mon gagne-pain *et* ma *green card*. Sans lui, pas de vie à New York, pas de travail sur la lumière de Coney Island, pas d'enquête sur mon père...

... et pas de Tom.

Mais si ça se trouve, Ryan a raison : c'est cette idylle en dents de scie qui me rend négligente. À force de nuits sans sommeil parce que Tom était dans mon lit ou parce qu'on s'est disputés, je deviens distraite. Et si j'étais une nouvelle fois tombée dans le piège de la relation toxique ?

Même Monica avec qui je déjeune ne parvient pas à me faire relativiser. Dur de relativiser quand votre boss parle de vous virer, que l'homme qui vous obsède a décidé de jouer le remake de *Fantomas* et que vous pensez être en train de perdre la boule !

Décidément, on peut dire que l'amour me réussit !

Merde, merde et remerde ! Que cette maudite semaine se termine ! Plus qu'une journée de boulot et je pourrai me vider la tête en allant prendre des photos. J'ai l'impression que c'est tout ce qu'il me reste, cette passion de toujours qui me donne envie de croire à l'impossible. Et qui me permet de m'échapper dans un autre monde, là où c'est moi – et moi seule – qui décide de la tournure des événements.

La matinée du vendredi s'étire en longueur, j'ai l'impression qu'elle ne finira jamais. Et puis, juste avant l'heure du déjeuner, une bonne nouvelle arrive enfin sur ma messagerie.

L'émotion me gagne à la découverte du mail de Tom :

De : Tom

À : Maya

Objet : Tout est de ma faute...

Tu n'y es pour rien, Maya, tout est de ma faute. J'ai vraiment déconné. Tu occupes sans cesse mes pensées. J'ai une surprise pour toi. Je passerai te prendre à 17h30 devant ton immeuble. J'espère que tu me pardonneras.

Je caresse machinalement l'écran de mon ordinateur. C'est comme si mon cœur venait de se remettre à battre.

Une surprise ?

Excitée comme une puce, je songe qu'il faudra que je parte tôt du boulot pour être à l'heure au rendez-vous. Je sais que ce n'est vraiment pas le bon moment pour ça... Normalement, je suis toujours parmi les premières arrivées et les dernières parties. Est-ce que Ryan ne va pas trouver que c'est un nouveau signe que je néglige mon travail ? Peut-être.

Mais peut-être aussi que je suis furieuse qu'il ait choisi de me parler devant tout l'open space plutôt que dans son bureau.

Peut-être que je trouve dégueulasse qu'il se soit servi de mes confidences de la veille pour m'enfoncer. Et peut-être aussi que je trouve injuste qu'à aucun moment il ne se soit demandé si l'erreur ne venait pas de Jessica.

Ça fait six mois que je travaille ici, sous ses ordres directs. Six mois que j'ai un comportement modèle, que je ne compte pas mes heures, que je fais un travail pour lequel il m'a toujours félicité jusque-là. Je pensais avoir gagné la confiance de Ryan ! Et, à la faveur d'un malentendu, je découvre qu'il n'en est rien. Alors tant pis : aujourd'hui, je fais comme tous les employés de l'agence le vendredi ; je pars à 16h30.

Et si Ryan veut m'en faire la remarque, qu'il ne se gêne pas : je ne suis plus à un reproche près de sa part.

Je ne rêve pas : je suis bien dans un avion privé. Ça n'est pas une séquence de film *Les Aventures de Tom et Maya*, c'est la vraie vie. Et c'est bien la main de Tom qui tient la mienne, son profil que j'admire le cœur battant. Les surprises avec cet homme à part ne ressemblent à aucune autre. Jamais personne n'est venu me chercher pour m'emmener à l'aéroport et m'inviter à embarquer à bord d'un jet pour une destination inconnue.

– Ça te plaît ? demande Tom de sa voix légèrement rauque.

– Ouais, c'est pas mal, plaisanté-je tout en maîtrisant mon envie de le croquer tout cru tant il est sexy avec son jean, son tee-shirt noir et ses cheveux coiffés en arrière.

– Maintenant je vais te bander les yeux, murmure-t-il à mon oreille tandis que le jet entame sa descente pour atterrir.

Je frissonne tandis que Tom noue un foulard autour de mon visage. A priori Tom adore me bâillonner ou me bander les yeux. Et je ne compte pas m'en plaindre. Je me demande juste ce qu'il m'a préparé comme surprise.

Quand l'avion s'est enfin posé, Tom me tient par le bras pour me guider jusqu'à la banquette moelleuse d'un véhicule dont l'installation audio diffuse *Fly Me to the Moon* par Frank Sinatra, un chanteur que Christian écoutait beaucoup du temps où il vivait avec ma mère.

– Rien ne vaut un bon vieux Sinatra, me déclare Tom en passant sa main dans mes cheveux. Pour moi c'est le plus grand, il est *The Voice* dans sa plus pure expression.

Pour moi, Tom, c'est toi le plus grand.

La voix de Tom, son parfum et le rythme enjoué de Sinatra me transportent. Je sens le désir monter en moi. J'ai l'impression d'être nue sous ma robe de soie, je suis merveilleusement troublée. Tous mes sens sont en éveil. Je pose ma tête sur l'épaule de Tom et je me laisse bercer par cet air si plein de vie tandis que notre carrosse traverse un coin que je ne connais pas.

Un quart d'heure plus tard, nous arrivons à destination. Tom me prend la main pour me faire sortir du véhicule. Il se colle dans mon dos, m'enlace et murmure : – Prête ?

J'ai envie de crier tellement je suis impatiente, mais je me contente d'opiner du chef. Il rit et me libère de mon bandeau. Le paysage qui s'offre alors à mes yeux est un pur délice.

– Mais c'est... sublime !

Je ne reconnais pas ma voix. Le spectacle auquel il m'est donné d'assister est une tuerie, je ne trouve pas le mot adéquat.

– Bienvenue à Lower Town Ship, New Jersey. Je te présente Sunset Beach dont les couchers de soleil comptent parmi les plus beaux du monde.

Une table est dressée sur le sable, des fruits de mer y sont placés à côté d'une bouteille de champagne au frais dans son seau à glace. Tom tire une des deux chaises et m'invite à m'asseoir, avant de s'installer en face de moi. Sur la nappe en lin écru, nos doigts se rejoignent et s'entrelacent. C'est un instant parfait. Si je devais donner mon humeur sur Facebook, je n'y arriverais pas, le smiley correspondant n'a pas encore été créé.

– Tu es dingue, Tom.

– Dingue de toi, éventuellement. Ou dingue de m'être énervé contre toi l'autre soir. Ou encore dingue de...

Je bondis de ma chaise, l'interromps d'un baiser, puis lui susurre :

– Tu te souviens, la fois où tu avais dit ne pas être doué pour les excuses ?

– Tu veux dire : la fois où je t'ai amené une tartelette aux fraises ?

– Exact. Eh bien, on peut dire que tu as fait de nets progrès.

Tout en m'asseyant sur ses genoux, je mesure ma chance. Moi, Maya Leblanc, suis en train de dîner sur une plage magnifique avec le plus sublime mec de l'univers intergalactique. J'ai envie de sauter à pieds joints comme quand j'étais une gamine dans la cour de l'école. Je suis troublée par l'aspect à la fois grandiose et intimiste de la situation. En un coup de baguette magique, Tom vient d'effacer toutes mes incertitudes des derniers jours.

Il me sert une coupe de champagne, puis se rapproche de moi :

– Je voulais te montrer la lumière à cette heure de la journée, les reflets dans la mer. Regarde, on dirait des taches d'or. Et puis ce mouvement de va-et-vient, c'est hypnotique. C'est un endroit où je passe régulièrement pour décompresser après les matchs. Je me suis dit que ça t'intéresserait peut-être, ajoutet-il presque timidement. Pour ton travail, s'entend.

Il m'indique un point à l'horizon.

– Là-bas, à Harrison, se trouve le Red Bull Arena, le stade des Red Bulls New York. On s'y rend assez souvent avec l'équipe pour des entraînements ou des rencontres de préparation au Super Bowl. Alors, je ne résiste jamais à l'envie de m'échapper jusqu'ici.

– C'est très... beau, réponds-je, sans savoir si je pense au paysage ou au fait que Tom se montre si attentionné avec moi.

– Ça l'est encore plus quand tu es là, lâche-t-il avec une chaleur dans la voix à provoquer une catastrophe écologique.

Son regard se dirige vers la mer, j'admire son profil à contre-jour, je caresse le désir de saisir mon Leica au fond de mon sac pour immortaliser cet instant. Je pense aux clichés de Rioll. L'atmosphère à cette seconde est très proche de celle qui émane de l'image du mystérieux artiste. Mais, pour une fois, je n'ai pas d'appareil sur moi. Au moment où le soleil semble se poser sur la ligne d'horizon, Tom se tourne vers moi.

– Au fait, j'ai quelque chose pour toi.

Il pose une boîte sur la table, avant de préciser d'un air réjoui :

– Le vendeur m'a dit que c'était un collector.

J'ouvre le coffret à la hâte et découvre un appareil photo dont je rêve depuis toujours. Je n'en crois pas mes yeux.

– Waouh, un Hasselblad !

– Je t'avoue, je n'y connais rien ! dit il en riant

Tom me regarde avec des yeux brillants. Il semble si heureux de me rendre heureuse. Et je me jette à son cou sans prévenir.

Quand j'abandonne enfin sa bouche, ignorante des regards interloqués des promeneurs alentour, Tom se passe la main dans les cheveux en riant.

– Si j'ai droit à un tel baiser quand je t'offre une antiquité, je suis prêt à écumer tous les petits magasins spécialisés en photographie.

– D'abord, dis-je en m'esclaffant, ce n'est pas une antiquité, c'est un trésor. Et ensuite je peux très bien t'embrasser comme ça autant de fois que tu voudras.

Il me prend dans ses bras, me serre fort contre lui.

– Tu m'as manqué, tu sais.

– Toi aussi tu m'as manqué. Je déteste quand on s'ignore, comme ça, pendant des jours. Je déteste quand je ne te vois pas. Mais heureusement, dis-je en braquant l'appareil sur lui, j'ai de quoi me fabriquer des souvenirs de toi... Pour notre prochaine engueulade...

Il proteste et se lève en riant. Je le poursuis en le mitraillant. Je ne rate rien du spectacle : son air gêné, ses yeux rieurs, sa main brandie pour se cacher de mon objectif, sa pudeur qui le rend encore plus sexy que d'habitude. Il est beau à s'évanouir. La lumière orangée qui illumine sa chevelure procure un aspect surréaliste à la scène. Et l'appareil que vient de m'offrir Tom est un régal d'efficacité. Je ressens physiquement l'impression d'attraper des morceaux de réalité. Un bonheur immense s'empare de moi au fil des déclenchements. J'aime tellement ça, cette communion avec un objet qui m'apparaît comme magique puisqu'il m'autorise à saisir des centièmes de seconde qui demeureront plus tard, longtemps après. Quand j'arrive au bout de la pellicule, habitée par le pressentiment que j'ai obtenu quelques images qui prendront une place de choix dans la finalisation de mon projet, c'est comme si je perdais pied.

Sans le bouclier du Hasselblad, je me retrouve soudain confrontée à ma réalité. Ce que je vis là n'est assurément qu'une parenthèse, simplement parce que Tom me l'offre. Mais en regardant les choses en face, je suis en fâcheuse posture. Ça se passe mal au boulot et je risque d'être licenciée. Je m'imagine en train de boucler mes valises, contrainte de retourner au point de départ. En France. Et ça me fait carrément flipper. Tom s'aperçoit du brusque mauvais temps qui fait de l'ombre sur mon visage, penche la tête de côté et me rejoint en quelques enjambées pour me prendre dans ses bras.

– Quelque chose ne va pas, Maya ?

Je réprime une soudaine envie de pleurer. Je ne devrais pas, je suis dans un endroit merveilleux avec un homme que des millions de femmes rêveraient d'approcher et je gâche tout avec mes états d'âme et mes angoisses. Je me bifferais, mais c'est plus fort que moi.

– Ça va passer, c'est juste un coup de blues. C'est tellement beau tout ce que tu m'offres, alors d'un seul coup je me dis...

– Quoi ? Parle-moi. C'est à cause de mon silence, tu m'en veux pour la dernière fois. Je reconnais que j'ai été super-con, si tu savais comme...

– Non, coupé-je, je ne t'en veux pour rien. Je sais ce que tu endures en ce moment. Et je trouve que tu es quelqu'un de merveilleux. Tu n'es responsable de rien, c'est moi, je...

– Maya, je t'en prie, dis-moi.

– J'ai peur, lâché-je. Peur de me faire virer de l'agence, peur de tout rater, peur de ne plus pouvoir payer mon loyer. J'ai tout quitté sur un coup de tête, je devrais pouvoir assumer, mais j'ai parfois l'impression que mes rêves sont trop hauts pour moi et je...

– Chut ! Tu vas les vivre, tes rêves, n'en doute pas un seul instant. Quant à ton loyer, je peux t'aider, je peux...

– Non ! C'est adorable de ta part, Tom, mais j'ai besoin de me réaliser. De savoir que si je réussis, c'est par mon travail, pour mon talent, parce que je me bats. Regarde-toi ! Nous avons seulement trois ans d'écart et tu as déjà réalisé tous tes rêves !

– Pas tous, Maya, me détrompe-t-il en posant son front contre le mien. Par ailleurs, tu réussiras pour ton talent, qui est immense. Je le sais.

– Merci, lui dis-je émue. C'est tout ce qu'il me faut de toi, Tom : que tu croies en moi. Je ne veux pas de rapports d'argent entre nous, tu comprends ?

– Je comprends, dit-il. Et je ne t'en respecte que plus, crois-moi. Mais je pense que tu as tort. Tu verras avec le temps qu'il n'y a pas de mal à accepter l'aide qu'on te propose.

– Avec le temps, peut-être que je m'en rendrai compte, oui, souris-je. Mais laisse-moi faire ce chemin seule, d'accord ?

– D'accord, acquiesce-t-il en m'entraînant vers la table. Et maintenant, mangeons. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis affamé. C'est sans doute d'avoir été coursé sur la plage par *une* paparazzi en furie...

– Paparazzi ? m'exclamé-je en fronçant les sourcils de façon comique. Toi, tu cherches les embrouilles...

Nous commençons à déguster les huîtres, les coquillages, la langouste – tout ce que j'aime.

– Tu vois ? Je ne suis pas branchée uniquement glaces et gâteaux.

– Oui, je vois ça, dit-il en riant. Tu es une vraie Française : tu aimes aussi le bon vin et manger des trucs qui dégoûteraient plus d'un Américain.

– Mais pas toi, remarqué-je.

– Non, moi, j'adore les huîtres. Et ça, depuis que je suis ado.

– Un adolescent qui mange des huîtres, c'est peu commun, même en France, révélé-je. Moi, par exemple, la texture m'a dégoûtée jusqu'à mes 20 ans...

– J'avoue, je n'ai jamais eu de problème avec ça. Mais j'avais de l'entraînement : si tu avais vu le genre de mixtures protéinées visqueuses que me forçait à boire mon coach au lycée...

Nous rions en chœur.

– Et toi, comment est-ce que tu t'es mise aux huîtres, *Frenchie* ?

La réponse à cette question est la même que bien souvent : grâce à Christian, mon vénéré ex-beau-père.

– Il aimait tellement ça ! Une fois par an, je me forçais à goûter, pour lui faire plaisir, sans succès. Et puis un jour j'ai eu un déclic.

Je raconte également à Tom que, quand j'habitais Paris, Noémie et moi avions l'habitude d'aller pour les grands événements faire un festin de fruits de mer au Vaudeville, une brasserie chic du troisième arrondissement.

– Je trouve ça tellement courageux, ce que tu as fait : repartir à zéro, quitter ta ville, tes amis, tes habitudes... Qu'est-ce qui t'a décidé ?

– Ça a été une question d'opportunité, réponds-je en haussant les épaules. Ryan et moi étions sur un forum : on parlait matériels, technique, *etc.* Et puis on s'est aperçus qu'on partageait les mêmes goûts en matière de photographie, alors je me suis mise à lui montrer mon travail et lui, le sien. Et au bout de plusieurs mois, il a appris qu'un poste allait se libérer à l'agence et il me l'a proposé. J'ai dû réfléchir environ... une demi-seconde.

Tom rit, mais je sens qu'il est soudain légèrement... renfrogné.

– Ryan m'a donné ma chance, ajouté-je, je lui en suis vraiment reconnaissante.

– Ce Ryan, c'est bien le type qui nous a surpris quand je suis venu te retrouver à l'agence ?

– Oui, c'est lui.

- Il n’était pas un peu... bizarre ?
- Comment ça « bizarre » ?
- Je ne sais pas... Hostile. Avec moi. Vis-à-vis de toi.
- Tu veux dire jaloux ? suggéré-je.

J’en connais un autre qui l’est...

J’ai un peu envie de chercher Tom. Certes, je suis plutôt contente qu’il se montre possessif – disons que je trouve ça mieux que l’inverse. Mais suggérer que l’homme qui m’a offert mon job en pince pour moi, c’est vaguement insultant. C’est pour mes compétences que Ryan m’a choisie, pas pour autre chose ! Qu’est-ce qu’il croit ?

Se rendant compte qu’il m’a contrariée, Tom sourit légèrement, se lève et me prend par la main :

– Oublie ce que j’ai dit, tu veux ? Je ne veux pas qu’on se dispute encore. Tiens, retire tes sandales, je t’emmène en balade.

Cette promenade romantique au clair de lune suffit à me radoucir. Nous marchons jusqu’à un coin reculé où nous nous asseyons côte à côte face à l’océan. Tom prend ma main dans la sienne et l’embrasse longuement. Je savoure la caresse de son souffle chaud, puis j’entends sa voix légèrement rauque qui me dit :

– Je suis désolé pour ce que j’ai dit tout à l’heure. Je ne sais pas ce qui m’arrive ; je parle à tort et à travers en ce moment... Je crois que je suis un peu perdu.

– À cause de ta famille ?

– Oui, mais pas seulement. Il y a autre chose, Maya. Quelque chose qui me fait perdre les pédales. Et je ne sais pas comment t’en parler, ni même si je dois t’en parler...

– Essaie et tu verras bien, l’encouragé-je avec douceur. Tom, je... je crois que je peux tout entendre de ta part.

– Vraiment ? me demande-t-il – et sa question résonne dans la nuit comme une déchirure. Parce que si tu me rejetais, je crois que je ne le supporterais pas, Maya. Vraiment pas.

– Tom, tu m’inquiètes. Qu’est-ce qui t’arrive ?

– Ce qui m’arrive ? demande-t-il en se relevant. Il m’arrive que je suis en train de tomber amoureux de toi, Maya. À toute vitesse. Qu’est-ce que je raconte ? Je suis *déjà* tombé amoureux de toi. Ça ne m’était jamais arrivé avant ! Et ça me terrifie...

Il tombe à genoux, face à moi. Il me regarde en attente d’une réaction. Mais je ne peux pas bouger : je suis terrassée par l’effet que me font ces mots. Personne, jamais personne ne m’a dit « je t’aime » aussi magnifiquement. Comme un cri du cœur... J’ai du mal à le croire, c’est trop beau pour être vrai.

Pourtant, je le vois dans ses yeux : c’est vrai.

Tom m’aime. Nous nous aimons.

– Je t’aime.

Les trois mots fatidiques se sont échappés de ma bouche pour voler dans l’obscurité comme des oiseaux affolés. Mon cœur rate un battement. Mes yeux se noient dans ceux de Tom. Il me sourit, se penche vers moi.

– Maya. Oh ! Maya...

La pleine lune éclabousse le sable d’argent, le regard de Tom évoque un incendie d’or en fusion et son sourire lumineux incarne l’écho de ces mots qu’il vient de prononcer... « Je suis déjà tombé amoureux de toi, Maya »... Dans ce coin isolé de Sunset Beach, j’ai l’impression que le temps s’est arrêté, que toutes les horloges de l’Univers se sont bloquées sur cette seconde comme pour nous laisser le loisir de réaliser qu’il s’agit bien de nous, Tom et moi, sur cette plage. Seuls au monde. Nous venons d’échanger ces mots si simples et souvent galvaudés. En lui répondant « je t’aime », c’était comme si j’avais chuchoté « tu vis en moi, je t’appartiens ». Et c’est également ce que j’ai entendu quand il m’a fait le plus beau cadeau qui puisse exister. Mes mains autour du visage de Tom tremblent légèrement. J’ai

terriblement envie de lui, de le recevoir en moi, de rouler nue sur le sable et de jouir sans fin.

Quand ses paumes se fraient un passage sous les ourlets de ma robe de soie, je me cambre et une onde de chaleur se faufile entre mes cuisses. Je recule de quelques pas, provoque Tom du regard et je commence à me déshabiller. Je n'ai plus peur de rien, j'ai confiance et me mettre à nu devant lui m'apparaît comme une évidence. Sans la moindre retenue, je fais glisser le vêtement sur mes épaules. La soie descend lentement sur mon corps. Les yeux de Tom s'illuminent quand il découvre mes dessous de dentelle noire. Il penche la tête de côté et je ne serais pas étonnée qu'il pousse un rugissement de fauve. J'ai une brève pensée pour Monica qui m'a offert cette lingerie de chez Aubade à la suite du shooting réalisé par notre agence.

Merci, merci, merci...

Je suis bien, je n'éprouve pas le moindre sentiment de gêne, je me sens plus belle que jamais. Et je me sens désirée. Le regard que Tom porte sur moi me galvanise. Je fais glisser mon string jusqu'à mes chevilles, je me penche pour le récupérer et je lui tends dans un sourire. Il s'en saisit et le plaque sur son visage, le respire en fermant les yeux, avant de le mettre dans sa poche de pantalon en esquissant une mimique coquine. Machinalement, sa main libre descend vers son entrejambe dont le renflement conséquent me rassure sur l'effet occasionné par mon strip-tease silencieux.

– Tu m'excites, gémit-il.

– J'espère bien, plaisanté-je en me défaisant de mon soutien-gorge.

Les yeux scintillants de Tom m'indiquent que nous sommes en osmose.

– À toi, dis-je. Je veux te voir nu, comme moi. Ton corps me manque, ta peau, ton sexe, j'en ai tellement besoin.

– Putain... Maya...

Je ris, je sens que je suis en train de déstabiliser le Géant de New York. D'un autre côté, je m'attends à une réplique de forte intensité. Je me prépare à un orage de sensations, et je suis prête, entièrement disposée à être ravagée par le cataclysme Kelley. Comme d'habitude, il déchiffre mes pensées : – D'accord, mon amour, il va t'arriver des bricoles.

La mimique affolante qu'il m'offre alors me traverse de part en part. Je vais payer pour mon insolence et je suis impatiente. Le moindre de ses gestes me confirme que je risque fort de « prendre cher » comme dit souvent Monica, et je suis très excitée par cette perspective.

Venge-toi, mon amour, venge-toi...

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Tom se retrouve en tenue d'Adam. Ses lèvres palpitent, ses muscles sont bandés, sa peau mate luit sous la clarté lunaire, son sexe dressé donne envie de crier au loup, et j'ai soudain l'impression de me trouver face au plus magnifique des prédateurs. Il va me capturer, me dévorer, me posséder. Mes doigts descendent entre mes cuisses et je frémis de constater à quel point je suis déjà mouillée.

– Qu'est-ce que tu comptes me faire, Tom ?

Je fais semblant d'avoir peur, mais ma voix un peu trop suave me trahit. Tom se colle à moi, son sexe se presse contre mon ventre. Je suis comme électriée. Il agrippe mes cheveux et me force gentiment à pencher la tête en arrière. Le moindre de ses gestes me donne l'envie d'être dominée, possédée. Sa main libre descend entre mes cuisses, ses doigts frôlent ma fente, l'un d'entre d'eux se glisse entre mes lèvres et me pénètre. Je m'arc-boute en gémissant tandis que son pouce s'amuse avec mon clitoris... qui n'a jamais été aussi sensible. J'émet un petit cri et viens à sa rencontre. Sa langue force ma bouche, l'investit profondément. Sa respiration s'emballe. Un autre de ses doigts rejoint l'index qui coulisse inlassablement dans le fourreau de mon intimité. Je suffoque et me livre, je suis déjà en train de jouir, mon sexe se contracte. Je saisis ses testicules dans une main, sa verge dans l'autre, j'imprime un va-et-vient le long de sa hampe. Mon mouvement s'accélère tandis que le plaisir me traverse de part en part. C'est une décharge électrique qui naît dans mes reins pour converger vers mon bas-ventre. Tom gémit

sans cesser de fouiller mon sexe et je le supplie de s'arrêter. Il n'obéit pas, il se venge, il a le droit, il a raison. Je l'implore pour la forme.

– S'il te plaît, s'il te plaît...

Il abandonne ma bouche et me défie du regard.

Si tu savais comme tu es beau, c'est inimaginable...

Je suis partagée entre le rire et les larmes. Je m'agenouille sans prévenir, lève les yeux vers son visage qui semble flotter dans le ciel bleu marine. Mes paumes se plaquent sur ses fesses si fermes, mes lèvres s'entrouvrent pour accueillir son membre. Je gémiss de sentir son gland forcer la barrière de ma bouche. J'aime son goût sous mon palais, ses mains agrippent mes cheveux et il enfonce sa verge jusqu'à ma gorge. Je suis hors de moi, à genoux, le cul cambré, offerte et soumise à ses coups de reins qui me secouent délicieusement. Je le suce un long moment, je griffe la peau ferme et satinée de ses fesses, malaxe ses cuisses, savoure les ondulations de son corps musclé qui se tend comme un arc par intermittence. Et soudain, je l'abandonne, je lui fais signe de me suivre. À mon tour de contrôler. Je cours sur le sable, jusqu'au bord du rivage. Je sais qu'il est juste derrière moi. Je m'arrête et me tourne brusquement pour lui faire face.

– Allonge-toi sur le dos, s'il te plaît.

Les poings sur les hanches, il me fixe sans sourciller. Ses pectoraux se soulèvent au rythme de sa respiration.

– Obéis-moi, insisté-je.

Il passe l'index sur l'arête de son nez dans un geste très sensuel.

– Très bien, cède-t-il.

– Attends-moi une seconde, dis-je.

Je retourne sur les lieux où nos affaires s'étaient, fouille dans mon sac et je repars à sa rencontre. Il est étendu sur le sable, en appui sur un coude. Il est à tomber. Je déchire l'étui du préservatif et me penche pour enfiler la capote le long de son sexe dressé.

– Elle est si dure, murmuré-je tout en m'asseyant sur lui.

Un cri s'échappe d'entre mes lèvres tandis que je m'empale sur sa verge. Elle me remplit entièrement, cogne au fond de moi. Les paumes plaquées sur son torse en sueur, je bouge sur lui, je le monte, imprimant à mes fesses un mouvement saccadé. Je me fais jouir peu à peu sur la verge de Tom, avec la sensation démentielle de chevaucher une bête sauvage qui se convulse sous mes assauts. Mes yeux dans les siens, j'augmente le rythme. Tom ahane, ses mains accrochées à mes hanches. Ma croupe insatiable est animée de furieuses ondulations, et puis je m'arrête soudain, dirige mon regard vers les étoiles, me contracte autour de l'érection de Tom tandis qu'une nouvelle vague de plaisir m'embrase. Mon cœur s'affole, je perds la notion du temps et de l'espace. J'ai l'impression physique d'entrer en apesanteur. Et je sais tout au fond de moi que cet orgasme inconcevable est né de deux tout petits mots...

Je t'aime.

Je sais que l'amour peut me rendre capable de tout.

De TOUT éprouver.

De TOUT donner.

À bout de souffle, je m'affale sur le torse de mon amant magnifique. J'entends son cœur battre à mille à l'heure. J'adore. Nous demeurons un instant sans bouger, puis il me fait basculer sur le côté tout en restant en moi. Mon visage entre ses mains en conque, il dépose des baisers sur mon front, mon nez, ma bouche. Et il commence à aller et venir en moi.

– À mon tour, mon amour.

Je m'agrippe à ses larges épaules, je m'ouvre à lui, ceins ses reins de mes cuisses tandis qu'il augmente progressivement la cadence. Nos souffles se mêlent, nous nous accouplons en roulant sur le sable. Je m'imagine cette scène filmée au ralenti. Des images dignes d'un épisode de James Bond. Quand

Le manège s'arrête et que Tom me cloue sur le dos, je devine que c'est l'heure de l'assaut final. Son sexe bat en moi, coulisse à une allure vertigineuse. Ses coups de boutoir me font perdre la raison. Je gémiss, mon plaisir est tout près. J'ai envie de crier tellement je jouis infiniment avec Tom. Mais là, j'attends qu'il soit tout au bord lui aussi pour l'accompagner. Nos corps moites sont soudés, nos yeux affolés se rencontrent, puis Tom s'arc-boute et me pénètre encore plus fort avant de venir par saccades dans un interminable râle qui me bouleverse. Une décharge électrique me surprend dans le même temps, tout mon être se convulse et nous jouissons ensemble, longtemps, très fort, toujours collés l'un à l'autre. Comme aimantés. C'est un instant magique. Tom me serre fort contre lui et moi je veux rester à jamais comme ça. L'accueillir en moi jusqu'à la fin du monde. Sentir son sexe battre. Et son cœur aussi. Et me noyer dans ses yeux pleins de désir.

– Je t'aime tellement, chuchote-t-il d'une voix étranglée.

Ce mélange en lui d'émotion et de force est inimaginable.

– Je t'aime tellement pareil, murmuré-je à son oreille.

Nos corps tremblants restent soudés un long moment. Puis Tom se retire avec délicatesse.

– Viens, mon amour, souffle-t-il en m'aidant à me relever.

Sa coiffure en bataille m'évoque la chevelure d'un guerrier invincible. C'est MON guerrier. Il est splendide. Sa main étreint la mienne et nous courons vers les vagues qui caressent le rivage.

Une seule pensée me traverse...

C'est un moment parfait...

3. Atteinte à la vie privée

Je me réveille dans mon lit, emplie d'un sentiment de liberté et de joie. J'entends encore la mélodie des vagues qui battaient le rivage tandis que Tom et moi faisons l'amour sur le sable de Sunset Beach. Nous sommes revenus tard dans la nuit et Tom m'a déposée à mon appartement, avant de retourner chez lui parce qu'il devait partir en déplacement à l'aube.

Je n'ai pas pris de douche pour garder sur moi les parfums de notre plaisir. Je peux également sentir les petits grains de sable sous ma peau.

Je ne laverai plus jamais mes draps !

Je souris de ma pensée digne d'une adolescente. Mais c'est vrai, j'éprouve ce matin des sensations indescriptibles, un peu comme si j'étais née hier soir sur cette plage du New Jersey. J'entends encore Tom me dire qu'il est amoureux de moi. Et ça, je ne l'oublierai jamais.

Je m'étire sous la couette en gémissant d'aise. C'est un réveil comme je les aime. Je me laisse une minute avant de soulever la couette. Puis encore une autre minute. C'est délicieux. Je me lève enfin pour me préparer un café avant d'aller checker ma messagerie en fredonnant *Comme d'habitude*. Et puis les paroles de la chanson restent soudain bloquées dans ma gorge quand je découvre un mail envoyé dans la nuit par Noémie. Décalage horaire oblige, je le lis avec un peu de retard.

Noémie m'explique en prenant des pincettes que je dois me rendre sur un site people où on parle de Tom et de moi. Elle me supplie de garder mon calme, mais je suis déjà en alerte tandis que je clique sur le lien en pièce jointe. Dès l'accueil, je tombe des nues : *Je tiens tellement* à toi, Maya. Je m'en veux, tu sais, d'avoir parfois des réactions stupides. Je traverse une passe difficile et avec tout ce qui m'arrive, je me sens un peu dépassé...

Merde alors, c'est un extrait de mail que Tom m'a adressé ! Et il y en a plein d'autres ! N'importe qui peut désormais connaître tout de notre intimité. Je cache mon visage derrière mes mains, je n'en reviens pas.

C'est de l'espionnage organisé ou quoi ?

J'ai presque l'impression qu'on peut me voir à travers le moniteur de mon ordinateur ! Comment ont-ils pu récupérer les mails de Tom ? Est-ce que ces indiscretions sont le fait de l'anonyme qui nous adresse des menaces ? Ou s'agit-il de quelqu'un d'autre ? Et qu'avons-nous fait de si grave, Tom et moi, pour mériter un si vil acharnement ?

Je relis les mots du mail de Noémie. Même à distance, elle semble révoltée. Elle prétend que les responsables de ce site voyeuriste sont vraiment des enfoirés. En fait, elle l'a écrit en capitale : « ENFOIRÉS ! » Et je suis bien d'accord avec elle. Je réponds à Noémie en l'assurant que je la tiendrai au courant plus tard dans la journée. J'appelle Tom dans la foulée.

– Ils ont dépassé les bornes, lâche-t-il. Les photos, on n'y pouvait rien, c'est assez courant. Mais fouiller dans la vie d'autrui de cette façon, c'est carrément inadmissible. Je compte porter plainte. Pas pour l'argent, mais pour nous. Et pour découvrir qui est le responsable de tout ça ! J'irai jusqu'au bout, Maya, fais-moi confiance.

Il s'interrompt, s'adoucit et me demande comment je vais.

– J'ai un peu de mal, j'avoue. C'est une situation compliquée à vivre. Et toi, tu tiens le coup ?

– Ne t'en fais pas, je gère. Nous pouvons déjà nous estimer heureux que les passages où j'évoquais ma mère, l'histoire de mon père inconnu et les lettres de menaces n'aient pas été révélés.

J'ai des frissons rien qu'à cette pensée. Et un sentiment glaçant m'étreint, car ceux qui ont posté ces extraits de mails détiennent forcément l'intégralité de nos échanges. Ce qui signifierait qu'ils gardent

peut-être au chaud ces révélations très intimes, pour les dévoiler à un moment plus approprié ? Au bout du fil, comme à son habitude, Tom devine mes interrogations : – Je sais qu'ils ont tous ces renseignements en leur possession. Mais pour une raison que j'ignore, ils n'ont pas l'air décidé à les divulguer dans l'immédiat. Peut-être qu'ils comptent faire du chantage. En tout cas, ça nous laisse le temps de nous retourner. J'ai déjà porté plainte contre le site ! Si tu reçois une nouvelle lettre, avertis-moi aussitôt, d'accord ?

– Oui, mais ça commence à me faire flipper !

– Ne t'inquiète pas, on ne va pas se laisser faire, crois-moi !

– Mais comment tu comptes t'y prendre ? m'inquiété-je.

– Déjà, je vais acheter deux portables basiques, sans Internet et tout le tralala. Ils serviront à nos échanges privés. On ne pourra plus nous tracer.

Je me sens un peu soulagée. Tom a repris le contrôle de la situation. Mais lorsque nous raccrochons, car il doit retourner à l'entraînement, je me trouve plongée dans un abîme de perplexité. Que penser de tout cela ? Où ces intrigues vont-elles nous mener ? Et pourquoi suis-je toute seule ? J'aimerais tellement être avec Tom, me serrer contre lui et oublier les bruits du monde en me concentrant sur les battements de son cœur.

Les heures s'écoulaient où je n'ai envie de rien faire. Je passe la journée du dimanche, cloîtrée, je caresse les contours du Hasselblad que m'a offert Tom. J'envisage durant quelques secondes de sortir prendre des photos, mais je n'ai pas l'élan. Et j'ai peur également de ce qui m'attend dehors.

Je pense aux images réalisées sur la plage. Demain, avant d'aller à l'agence, je tâcherai de déposer la pellicule chez mon tireur attitré.

Impatiente de découvrir le résultat...

Pendant la pause-café, je retrouve Monica. À constater ses traits tirés, elle a dû faire la bringue pendant tout le week-end. Elle me confirme qu'elle a un peu mal aux cheveux et qu'elle manque cruellement de sommeil :

– Ce soir, je me couche dès que j'arrive et je fais le tour de l'horloge.

– Vu tes cernes, tu pourrais même faire un deuxième tour gratuit, plaisanté-je.

– Et toi, comment vis-tu cette histoire de mail divulgué à la presse ?

C'est dingue ! Alors tout le monde est au courant ?

– C'est Bobby qui m'a montré, précise-t-elle. On se voit beaucoup, en ce moment.

– Et c'est lui qui te prive à ce point de sommeil ? ris-je. En ce cas, j'en déduis que ça colle plutôt bien entre vous... Je suis contente pour toi.

– Ne te force pas, boude Monica, je sais que tu ne peux pas le blairer. D'ailleurs, c'est pénible, j'aimerais bien que ça s'arrange votre truc.

– Quel « truc » ? Il n'y a pas de « truc » ! me défends-je.

– Arrête ! Je sais bien que tu le trouves beau et lui, de son côté, il vous surnomme le « couple guimauve »...

– Pardon ? demandé-je en écarquillant les yeux.

Décidément, quel con !

– Bon sang, bafouille Monica en rougissant, il faut vraiment que je dorme... Je veux arranger les choses et je ne fais que jeter de l'huile sur le feu. Ce que je voulais dire, c'est que Bobby sent bien que tu ne l'aimes pas trop et que son copain s'éloigne, alors ça le rend agressif et crétin. Tu sais comment sont les mecs...

Au même instant, Ryan nous rejoint. Il semble avoir tiré un trait sur notre discorde à propos du deuxième shooting loupé, il me sourit comme si j'étais mourante et pose une main sur mon épaule.

– Tout va s'arranger, déclare-t-il.

– Alors, toi aussi, tu...

Je ne termine pas ma phrase, effarée de constater que la terre entière a déjà lu les mails de Tom. J'ai vraiment l'impression de me promener toute nue surveillée par des centaines de jumelles. Je me sens traquée dans une impasse.

Vautrée sur mon canapé, Berlioz sur les genoux, je me remets de ces heures interminables à l'agence. Je sursaute quand mon portable sonne. C'est Tom !

– La plus belle seconde de ma journée, dis-je avec émotion.

Je perçois son sourire au bout du fil.

– Tu viens de me voler ma réplique, tu sais ?

– Comment ça va, raconte-moi ?

– Quelques mauvais moments, soupire-t-il. Je me suis notamment embrouillé avec Bobby.

Bobby, le retour !

– Il n'arrêtait pas de me gonfler à propos du mail, poursuit-il. Au début, j'ai laissé couler, mais comme il insistait lourdement, j'ai fini par péter un plomb. Je commence à me demander si tu n'avais pas raison sur le fait qu'il est peut-être impliqué dans ces fuites bizarres...

Me revient en mémoire ma conversation avec Monica. Est-ce de ma faute si Tom s'éloigne de Bobby ? Je ne veux pas jouer les fauteuses de troubles et couper Tom de ses amis. Je décide de temporiser.

– Tom, je connais mal Bobby... mais tu me dis depuis le début qu'il est comme un frère. Peut-être qu'il vaudrait mieux te fier à ton jugement qu'au mien, sur ce coup...

– Justement, je pense que mon jugement a été erroné concernant ce mec. Un vrai pote n'essayerait pas d'interférer comme ça dans ma vie sentimentale. Est-ce que je me moque de son histoire de cul avec ta copine, moi ?

Histoire de cul ? Je ne suis pas certaine que ce soit comme ça que Monica voit les choses entre eux...

– Je commence à en avoir ras le bol de son attitude, continue Tom. Ses débordements, son manque de contrôle... C'est à chaque fois pareil dès qu'il est un peu bourré ! Je crois qu'il est jaloux des autres en général. Et maintenant, je me demande s'il ne serait pas en plus malveillant. Et je crois qu'il m'en veut d'être devenu très pote avec Gary, notre nouvel équipier. Je t'assure, c'est vraiment un gamin : il me rend taré...

– OK, OK, j'ai compris, essayé-je de le calmer. Tu es super énervé contre ton ami, ça arrive. Laisse tout ça retomber, tu y verras plus clair demain, le conseillé-je.

– OK, concède Tom. Mais d'ici là, est-ce que tu peux faire attention à ce que tu dis à Monica ? Je n'ai vraiment pas envie que ma vie privée remonte aux oreilles de Bobby.

Je promets, tout en me disant que ça ne va pas être facile : ce que j'aime avec Monica, c'est le naturel de notre relation. La perspective d'être contrainte à tout calculer me fatigue d'avance.

Elle avait raison : il faut qu'on règle notre « truc », avec Bobby.

– Je vais devoir te quitter, me dit Tom. Je dois rejoindre Gary pour préparer les matchs à venir.

– OK, passez un bon moment tous les deux. J'ai hâte de te voir.

– Moi aussi, princesse.

Nous raccrochons et je décide naturellement de me replonger dans mes recherches sur mon père. J'ai sauvegardé la veille des pages Internet concernant Rioll et j'ai très envie de m'y pencher plus sérieusement. Je dispose cela dit de très peu d'éléments, Rioll étant un artiste vraiment mystérieux. Il a tellement bien réussi son entreprise que son Wikipédia ne contient que le strict minimum en matière d'infos. Mais certaines notes me renvoient sur des sites d'afficionados. L'un d'eux dont je viens d'ouvrir le lien évoque un petit groupe d'amis dont Rioll faisait partie au début des années quatre-vingt. Un paragraphe décrit deux photographes proches de l'artiste : une certaine Vivian Hartwood et un certain

Richard Owen. J'observe les quelques clichés de ce Owen et c'est dans la veine du style de Rioll et de celui... de mon père. Vivian Hartwood est la seule survivante de la bande. Rioll et Owen sont décédés il y a une dizaine d'années. Je ne peux m'empêcher de penser que mon père a sans doute un lien avec cette bande, puis je secoue la tête.

Mon père s'appelait Richard Clayroll, pas Owen !

Mais quand je tombe sur un portrait de Richard Owen, un soupçon d'espoir naît en moi. Infime, mais un espoir quand même, car les yeux de ce brun au teint pâle sont grands et clairs comme les miens. Je caresse les contours de ce visage, habitée par un pressentiment inexplicable.

Je n'ai jamais été aussi proche de lui. Je touche au but.

J'enregistre précieusement la photo sur mon disque dur en pensant que malheureusement, si c'est lui mon père, j'arrive trop tard pour faire sa connaissance.

4. Un père fantôme

C'est impossible, je vais devenir folle !

Je suis abasourdie, je n'y comprends rien. Je viens d'apprendre par Monica que tout le monde parle de moi ce matin à l'agence. Il se trouve que j'aurais une fois de plus loupé une date importante. Et cette fois, il s'agissait d'un rendez-vous avec Roger Peterman, le directeur en personne. Mais personne, jamais personne ne m'a transmis l'info ! Ce coup-ci, j'en suis certaine. Un rendez-vous avec le Dragon, je m'en serais souvenue ! Alors quoi ? Que s'est-il passé ? J'ai l'impression grandissante et désagréable qu'on s'emploie à saboter ma carrière et ma vie. Mais qui m'en voudrait au point de me faire une chose pareille ?

Je toque à la porte du bureau de Peterman. Sa voix sèche m'invite à entrer.

– Bonjour, monsieur, vous m'avez convoquée, alors je...

– Qu'est-ce qui ne va pas avec vous, mademoiselle Leblanc ? coupe-t-il d'emblée.

– Monsieur, je vous assure que...

– Arrêtez ! Je ne veux rien entendre ! Vous loupez deux shootings et voilà que vous négligez de vous présenter le jour où nous avons rendez-vous pour préparer une campagne importante. Vous vous croyez où ?

Je me mets à trembler de tous mes membres. Le Dragon m'a toujours fichu une trouille bleue, mais là, je suis à deux doigts de la crise de tétanie. Je n'ai rien à dire pour me justifier... Rien, à part que je n'étais pas au courant. Mais qui va me croire ?

De toute façon, Peterman ne veut « rien entendre ».

Le big boss me toise d'un air sévère en hochant la tête, avant de m'annoncer :

– Écoutez, là je n'ai franchement pas le temps de démêler le mystère de vos absences. Sans doute êtes-vous perturbée par votre vie *privée*, mais cela ne doit pas avoir d'influence sur votre comportement à l'agence, nous sommes d'accord ?

J'acquiesce en sentant les larmes me monter aux yeux.

– Pour conclure, sachez simplement que notre entrevue de ce jour tient lieu d'avertissement. Vous pouvez sortir, je ne vous retiens pas.

Je quitte le bureau de Peterman en réprimant une envie de pleurer. Et je fonce direct vers celui de Jessica, la secrétaire affectée au planning des employés. Je ne frappe pas à sa porte, je débarque comme une furie et j'attaque bille en tête : – C'est quoi ton problème avec moi ?!

Jessica me regarde avec des yeux ébahis.

– De quoi tu parles ?

– Tu sais très bien de quoi je parle. Ça fait trois fois que je passe pour une incompétente à cause de toi, j'en ai ma claque !

Passé la surprise, Jessica se lève et se penche par-dessus sa table de travail, renversant au passage un classeur :

– Tu plaisantes, ou quoi ? explose-t-elle à son tour. Je t'ai toujours prévenue de ce que tu devais savoir. Alors, cesse de m'accuser ! Ce n'est pas parce que tu as la tête ailleurs en ce moment qu'il faut te défausser sur les autres au moindre problème.

Pitié, je commence à en avoir marre de tous ces gens qui se mêlent de ma vie privée...

– J'ai loupé trois rendez-vous importants, Jessica. Dont deux shootings. On peut oublier un truc de temps en temps, mais à ce point-là, j'ai du mal à le croire. Alors désormais, je veux chaque lundi une confirmation par mail de mon planning hebdomadaire.

– Non, mais pour qui tu te prends, madame Je-Veux ? Tu n’es pas ma supérieure et tu n’as pas à exiger quoi que ce soit. Tu m’as bien entendue ?

Je ne sais pas ce qui me retient de lui sauter à la gorge ! J’ai l’image de ces filles qui font des matchs de catch dans la boue. Et là, juste là, j’aimerais faire taire cette pimbêche en lui faisant quelques prises bien senties. Je n’ai rien dit pour l’instant mais si elle continue comme ça, je vais devoir mêler la direction à tout ça. Faut-il que je grimpe au sommet de la Statue de la Liberté pour crier à la face du monde que je n’ai jamais été mise au courant de tous ces rendez-vous ?

En tout cas, même si le Dragon me terrifie, je vais être obligée de lui en parler...

Je m’apprête à lui envoyer une réplique bien sentie, lorsque Monica, sans doute alertée par le grabuge, se précipite à son tour dans la pièce pour calmer les esprits.

– Vous avez craqué vos strings ou quoi, les filles ! C’est quoi cet esclandre ? Est-ce que vous savez qu’on vous entend jusqu’à Chicago ?

Je jette un dernier regard plein de colère à Jessica puis je quitte son bureau. À mes côtés, Monica me reconforte.

– Elle est jalouse, laisse tomber.

– Mais de quoi ? demandé-je, encore tremblante de colère.

– À ton avis, Maya ? Tu vis un plan *love* avec Tom Kelley, Ryan en pince pour toi, tu as du succès. C’est largement suffisant pour inspirer de mauvais sentiments, non ?

– Ryan n’en pince pas pour moi ! me défends-je. Qu’est-ce que vous avez tous, avec ça, en ce moment ?

Monica me jette un regard interrogatif.

– Non mais tu as vu comme il m’est rentré dedans quand j’ai raté les shootings, quand même ? Tu crois vraiment que c’est par amour pour moi qu’il m’a défoncée comme ça ?

– Tss tss, à d’autres...

OK, là c’est trop.

– Et toi, Monica, tu es certaine que tu n’es pas un peu jalouse de moi ? Non, parce que sous-entendre que j’ai eu ce job parce que Ryan a envie de coucher avec moi, c’est franchement bas !

– Mais pas du tout, ma belle ! Qu’est-ce que tu vas t’imaginer ? Tu es une super photographe, Maya, tout le monde ici le sait, Ryan le premier ! Et tu es aussi belle et intelligente, et drôle et... française ! Alors que Jessica n’est qu’une vache ! crie-t-elle en direction du bureau de l’intéressée. Allez, viens : on va manger un Snickers sur la terrasse, le temps que tu te calmes, ça te va ?

– OK, reniflé-je morte de honte. Désolée d’avoir pété les plo...

– Tatata : pas de ça, ma belle. N’importe qui deviendrait dingue dans ta situation.

– C’est difficile, Monica, lui confié-je une fois sur le toit-terrasse de l’agence. Cette histoire de rendez-vous manqués, ça me tue. Autant j’ai eu un doute la première fois, autant là je t’assure que je n’ai pas eu l’info, j’en suis sûre...

– Je te crois, Maya. Il faut que tu arrêtes de ressasser maintenant : si ça se reproduit, tu demanderas un arbitrage au boss. Mais je pense qu’avec l’esclandre que tu as fait, jamais Jessica n’osera recommencer.

– Tu le crois vraiment ?

– Mais oui, j’en suis sûre !

– Merci, Monica. Heureusement que tu es là !

Elle imite Superwoman et nous regagnons nos bureaux.

En fin de journée, quand je viens lui dire au revoir, Monica se tourne vers moi :

– Viens avec moi et Bobby au Golden Snake ce soir, ça te changera les idées !

– Je ne peux pas, je dois passer la soirée avec Tom...

– Encore mieux ! Venez tous les deux, Bobby sera content. Mais ne fais pas cette tête, enfin ! Je

t'assure que ça lui fera plaisir.

Monica n'a pas l'air d'être au courant de l'embrouille entre son homme et mon homme. Je décide de ne rien lui dire. Après tout, c'est à Tom et Bobby de régler leurs problèmes entre eux. J'embrasse Monica et file pour aller me changer et faire un petit câlin à Berlioz avant mon rendez-vous.

Une fois chez moi, je relis le SMS de Tom :

[Je viens d'avoir une conversation avec ma mère. On peut se voir ce soir ? Street Palace à 19 h ? je t'aime]

J'ai une heure d'avance, OK, je me suis peut-être un peu précipitée, trop impatiente à l'idée de revoir mon Géant de New York ! Il ne me reste plus qu'à tuer le temps en prenant un petit verre à la terrasse en face du palace en question. Je lisse les bords de ma jupe en daim et défais un bouton de mon chemisier de soie blanche. Mes doigts s'attardent sur les perles qui ornent mon cou. J'aime ce collier que j'ai mis spécialement pour plaire à Tom. Mes cheveux sont coiffés en chignon, quelques mèches rebelles me retombent sur les joues et le front.

Le serveur qui m'apporte un Perrier me fait du charme et me dit sans détour que je suis ravissante.

– Je suis amoureuse, réponds-je, ça doit être pour ça.

– Eh bien, j'en connais un qui a de la chance, fait-il en m'adressant un sourire.

Moi aussi, j'ai de la chance...

Quand le serveur s'éloigne enfin, je décide de prendre mon courage à deux mains. Lors de notre dernière conversation, j'ai promis à Christian d'appeler ma mère. Je ne peux pas reculer indéfiniment. Dès qu'elle décroche et qu'elle me dit bonjour, je me rends compte que ça me fait du bien de l'entendre. Surtout qu'elle a l'air à la fois surprise et... heureuse. Je lui parle un peu de ma vie à New York et nous passons un bon moment. Elle me raconte qu'elle est une vedette, dans le quartier, depuis que sont parues les photos de Tom et moi.

– Je trouve que c'est un fort bel homme, m'avoue-t-elle, vous allez très bien ensemble.

Je ris et puis soudain je ne peux pas me retenir :

– Écoute, maman, est-ce que tu accepterais de me dire des choses sur papa ?

– Maya, tu sais que je n'aime pas parler de ça...

– Je ne veux pas t'embêter, tu sais. J'ai juste besoin de savoir deux ou trois petites choses... Histoire au moins de pouvoir me le représenter !

– Comme quoi ? cède ma mère.

Hourra !

– Eh bien, par exemple... Peux-tu me dire si nous avons les mêmes yeux ?

– Tout le contraire, ma chérie. Ceux de ton père étaient brun foncé. Tes beaux yeux bleus, tu les tiens de ton arrière-grand-mère. Tu sais, Lucie Soto...

J'accuse le coup, j'imaginai que peut-être cet homme sur la photo était...

Stop, je dois m'arrêter...

– Tu es sûre, maman ? insisté-je encore en m'apercevant que ma question est insensée.

– Bien sûr que j'en suis certaine. Enfin, voyons, crois-tu qu'on oublie ce genre de choses ? Mais pourquoi tu me demandes ça ?

– Pour rien, ne t'inquiète pas.

Je soupire et quelque chose se fissure en moi. Je m'étais faite à l'idée que ce beau portrait sur le site représentait mon père. Un petit film se montait inconsciemment dans ma tête. Or la réponse de ma mère vient de réduire cet espoir à néant. J'ai tellement besoin de mettre un visage sur le nom de Richard Clayroll. Je me sens stupide d'avoir imaginé pouvoir trouver si facilement la clef de l'énigme. La seule chose qui me rassure, c'est que si mon père n'est pas ce grand blond, alors il est peut-être encore en vie. À part ça, mon père n'a toujours pas de visage !

Mon père est un fantôme et c'est comme ça...

Nous parlons encore un peu, mais le cœur n'y est plus. Et quand je raccroche, je suis assaillie par un immense cafard.

5. Les auteurs de nos jours

Je suis encore un peu dépitée au moment de pénétrer dans le hall du palace. Et puis je décide de me reprendre. D'abord, c'est un lieu impressionnant dont je veux profiter et ensuite je me dois de faire bonne figure parce que Tom a des choses importantes à me dire. Je ne suis pas là pour pleurer sous prétexte que mon père n'a pas les yeux bleus.

Je ne veux pas me gâcher la vie avec ça...

Un groom me conduit jusqu'à un petit salon et me souhaite une belle soirée. Je le remercie et scanne les lieux. C'est à la fois luxueux et très intime. J'ai l'impression qu'il n'y a personne d'autre que moi dans cet espace feutré, à tel point que je me demande si je ne suis pas trompée d'adresse. La mélodie triste d'un saxophone habille ces lieux hors du temps. Et puis j'entends sa voix légèrement rauque qui me caresse par-dessus la plainte nostalgique de l'alto. Je pivote sur les talons, Tom est juste en face de moi.

Il a tellement de classe !

Il porte un costume de flanelle gris anthracite taillé sur mesure. Sa chemise blanche est ouverte sur son torse affolant. Son parfum m'enivre déjà. Il est là, c'est Tom Kelley, et moi, j'oublie tout. Il doit deviner mon trouble, car il esquisse un sourire d'une douceur incomparable, avant de m'enlacer pour m'embrasser. J'aimerais faire l'amour avec lui, maintenant, sur un fauteuil ou bien à même le sol, mais je sais que nous devons parler. Quand il abandonne mes lèvres, une vague de frissons me parcourt de la tête aux pieds. Sa large main se saisit de la mienne avec délicatesse et il m'entraîne vers une petite alcôve de ce salon privé. Deux coupes y sont disposées sur un guéridon de cuivre autour d'un seau à champagne.

Nous nous installons sur de confortables banquettes de moleskine, face à face. Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'endroits, mais force m'est de constater que je commence à m'y faire. Nous trinquons les yeux dans les yeux et j'ai envie de lui demander comment il s'y prend pour être aussi beau, un peu plus à chaque fois que nous nous retrouvons. Il s'éclaircit la voix : – Alors voilà, ma mère m'a avoué qui était mon père.

– Dis-moi, m'impatienté-je.

– C'est l'instituteur de mon frère Mark, à l'époque où il était en primaire.

Mark, ce grand frère disparu trop tôt...

– C'est pour ça que ma mère avait tant de mal à m'en parler, reprend-il tout en saisissant ma main. À l'époque, Bruce était souvent en voyage d'affaires, et ma mère se sentait très seule. Elle a succombé au charme de cet homme si attentionné. Le coup classique, en somme. Mais elle n'avait pas prévu de tomber enceinte. Son éducation lui interdisant formellement d'avorter, elle a tout avoué à Bruce et ils ont décidé de faire croire que l'enfant était de lui. Et je suis arrivé neuf mois plus tard.

– Ouf, lâché-je sans réfléchir. Ça, c'est une bonne nouvelle !

Tom rit doucement en attirant mes mains jusqu'à ses lèvres pour les embrasser.

– Ce qui est triste dans l'affaire, c'est que ma mère a dû demander à cet homme de sortir de sa vie. Elle lui a dit qu'elle attendait un enfant de lui mais qu'ils ne devaient plus se voir. Lui a essayé d'insister, de résister, il voulait être le père de cet enfant, il...

Tom s'interrompt un instant, visiblement très ému, avant de poursuivre d'une voix étranglée :

– Il désirait être mon père... Tu imagines ce qu'il a dû ressentir !

J'acquiesce. Je pense à mon propre père et je me dis que nos histoires, bien que différentes, sont tout de même assez proches.

– Bruce est allé le voir en lui demandant de disparaître, continue Tom. Il l'a carrément menacé ! À

cette période, l'instituteur devait être muté dans un autre État. Et il est parti. Voilà comment mes parents se sont installés dans le mensonge.

Un sourire éclaire alors le beau visage de Tom.

– Mais j'ai quand même une bonne nouvelle ! Avant de s'en aller, mon père a laissé une adresse à ma mère. Et elle me l'a donnée. C'était il y a tellement longtemps qu'elle n'est pas certaine qu'il vive toujours là-bas, mais au moins je connais son nom. Josh Rudd, c'est le nom de mon père.

Tom est à la fois fier et remué. Je suis tellement heureuse pour lui.

– Tu comptes l'appeler bientôt ?

– Je ne sais pas, c'était il y a si longtemps. Je me dis que je le dérangerai plus qu'autre chose.

Alors...

– Ouvre cette porte, s'il te plaît, coupé-je. Tu dois aller jusqu'au bout, maintenant. Je ne te lâcherai pas, tu m'entends ? Et pense qu'il t'attend sans doute depuis toujours. Tu es son fils, Tom !

Il hoche la tête, ses yeux brillent.

– Oui, tu as raison, admet-il. J'ai un peu peur, mais pas question de reculer.

Je mesure la chance qui nous est offerte. Nous sommes tous les deux en quête de nos origines et nous nous sommes rencontrés. Je ne suis pas du genre à croire au destin, mais c'est tout de même étrange. J'ai l'impression que nous sommes réunis pour allier nos forces et nous motiver mutuellement.

– Maya, il y a autre chose... Je voudrais aussi te parler de ton père.

– De *mon* père ?

– Oui, je voudrais que tu saches que je suis désolé d'avoir réagi comme je l'ai fait à chaque fois que tu l'as évoqué. Je crois que je ne comprenais pas trop...

Mon pouls s'accélère. C'est un moment important pour moi, comme un rapprochement de nos sentiments profonds.

– Il a fallu que je découvre la vérité sur mes origines pour réaliser à quel point c'est important de savoir. On ne peut pas vivre avec un tel point d'interrogation au-dessus de la tête. Avant, je ne comprenais pas pourquoi tu t'acharnais à ce point. Je jugeais que c'était une perte de temps puisque ce Christian s'occupait de toi comme un père. J'étais stupide, en fait : Christian est sûrement quelqu'un de fantastique, mais tu ne peux pas vivre normalement sans rien savoir de ton vrai père. Maintenant, moi j'ai un nom, celui de mon père et je me sens apaisé. J'ai peur, mais je suis apaisé. Et je désire que tu puisses ressentir la même chose.

J'écoute Tom, je le regarde et je l'admire. Il se livre entièrement à moi.

– J'ai donc engagé Jim Glister. C'est un détective privé très réputé. Je lui ai demandé de retrouver ton père. J'espère que tu ne m'en veux pas d'avoir pris cette initiative, mais c'est juste que j'ai très envie que tu puisses un jour associer un visage à cet homme qui compte tant pour toi...

Les larmes me montent aux yeux. Je suis bouleversée de voir que Tom a compris ce que je ressens, ce que j'attends, ce dont je rêve.

– T'en vouloir ? Tu plaisantes, j'espère ? Tom... Personne n'a jamais fait autant pour moi !

Il me sourit timidement. Toutes mes barrières s'écroulent, la peur de l'argent, de nos différences, de sa célébrité. Jamais je n'ai eu autant confiance en une relation.

On va aller loin ensemble. Très loin.

Je découvre avec Tom ce qui m'a tant manqué avec François : la bienveillance. Je sais que je peux m'abandonner à lui. Corps et âme. Ça se ressent à tous les niveaux : dans nos échanges, nos fous rires, nos étreintes... Avec lui, je peux lâcher prise.

– Tu es vraiment contente ? demande-t-il en passant une main dans mes cheveux.

J'acquiesce en me mordant la lèvre inférieure. Notre amour est en train de grandir comme un géant. Il y a cette combinaison rare des sentiments et du désir physique, quasi électrique entre nous.

– J'ai rendez-vous avec Glister en fin de semaine, ajoute Tom. Il doit me faire un compte-rendu de ses

investigations. Est-ce que ça te dit m'accompagner ?

– Oui, dis-je sans réfléchir, bien sûr que oui.

J'ai l'impression de respirer des bouffées d'air pur. La perspective d'obtenir des renseignements importants après tant d'années de recherches infructueuses, c'est comme si on venait de m'annoncer que si, finalement, le père Noël existe ! Mon espoir étouffé quelques heures plus tôt après ma conversation téléphonique avec ma mère est en train de renaître.

– Il a trouvé quelque chose, tu crois ? demandé-je en le fixant avec intensité.

Ses yeux dans les miens scintillent comme des diamants quand il me répond de sa voix légèrement rauque :

– Glister m'a expliqué qu'il préférerait m'exposer tout en ta compagnie si possible. Il prétend savoir qui est ton père, mais tu dois t'attendre à un choc. Il ne m'a rien dit de plus.

De grosses larmes roulent sur mes joues. Je me lève précipitamment pour venir me lover contre Tom. Son bras entoure mes épaules tandis qu'il caresse mes cheveux de sa main libre et je suis parcourue de frissons. Je me sens partagée entre l'excitation et l'appréhension. Nous sommes tous deux, Tom et moi, en passe de découvrir qui sont les auteurs de nos jours. Pour l'instant, je ne pense plus au reste. À mes ennuis à l'agence. Aux paparazzis et aux lettres de menaces. Ni aux salauds qui étalent notre vie privée sur Internet. Si des gens nous veulent du mal, je sais que nous nous défendrons. Tom et moi. Pour l'instant, seul compte l'espoir de retrouver nos pères.

J'espère de toute mon âme qu'ils sont vivants...

Volume 4

1. L'incroyable vérité

Je quitte l'agence avec une boule dans le ventre. Dans moins d'une heure je serai en face de Jim Glister, le détective que Tom a engagé pour retrouver mon père. J'esquisse un sourire quand la Lamborghini s'immobilise le long du trottoir. Je n'attends pas que Tom vienne m'ouvrir la portière papillon : je déclenche moi-même le mécanisme et je m'installe sur mon siège.

Le parfum de Tom se mêle aux essences de cuir qui flottent dans l'habitacle. J'ai l'impression d'être dans une bulle de bonheur. Il se penche vers moi pour m'embrasser longuement. Comme à chaque fois, je n'en reviens pas de l'effet que sa bouche me fait. Et puis, je ne sais pas si c'est la perspective d'apprendre bientôt des choses importantes, mais je suis à fleur de peau.

Quand il se détache de mes lèvres, j'émetts un petit gémissement. Il y répond par un sourire dans lequel je peux lire le désir que je lui inspire.

– Jolie robe, glisse-t-il de sa voix légèrement rauque.

– Joli... tee-shirt, rétorqué-je sur le même mode.

En réalité, son tee-shirt est tout bonnement torride. Blanc, moulant, laissant deviner ses tablettes de chocolat, avec des manches roulées sur ses biceps puissants. J'ai envie de le lui arracher.

– Tu es prête à découvrir la vérité ? me demande-t-il.

– Non, j'ai simplement hâte de savoir. Je me prépare à ce moment depuis tant d'années...

– Alors allons-y.

Tom démarre, cap sur Manhattan. Tout au long du trajet, je m'efforce de m'apaiser. Je respire, mais je ne peux pas m'empêcher de triturer une mèche de mes cheveux. Je ne dois penser qu'au côté positif de cette étrange situation. Nos problèmes familiaux mutuels, à Tom et moi, nous soudent encore plus. J'ai trouvé quelqu'un sur qui je peux compter, quelqu'un qui me prend comme je suis.

Le bureau de Jim Glister, au cinquantième étage d'un impressionnant building de verre et d'acier, est somptueux. On dirait un appartement de star et je songe que ce Glister a dû retrouver un paquet de gens disparus auxquels leurs richissimes proches devaient tenir particulièrement. Je n'aurais jamais pu m'offrir les services de ce spécialiste. Débordante de reconnaissance, je serre fort la main de Tom dans la mienne.

Sans toi, je ne serais pas là !

Glister est un grand type au crâne chauve, et s'il ne possédait pas un sourire aussi chaleureux, son regard perçant m'inquiéterait presque. Tom fait les présentations, Glister nous propose de prendre place sur de confortables chaises.

– Désirez-vous quelque chose à boire ?

Je secoue la tête et Tom me sourit. Il a compris à quel point je suis pressée de tout savoir, Glister aussi. Ce dernier s'éclaircit la gorge et prend la parole d'une voix indiquant qu'il doit beaucoup fumer. Sans y aller par quatre chemins, il m'apprend une incroyable nouvelle.

– Mademoiselle Leblanc, j'ai retrouvé le nom d'artiste de votre père. Il s'appelle Rioll. Je suppose que cela doit vous dire quelque chose ?

Mon pouls s'accélère, si je n'étais pas déjà assise je m'effondrerais direct sur la moquette.

– Rioll ? répété-je.

Le photographe enseigné dans les facs, celui dont personne ne connaît le visage, celui dont j'adore le travail serait... mon père ?

Glister acquiesce en ouvrant un dossier qu'il compulse sous mes yeux ébahis. Je suis sous le coup de

cette révélation hallucinante. Tom ne lâche pas ma main, sa façon de me soutenir est à la fois discrète et bouleversante. Et sa chaleur me traverse.

– Votre père faisait du journalisme sous le pseudo de Richard Clayroll, reprend Glister en me fixant.

Je m'efforce de soutenir son regard quasi hypnotique. Une chose est sûre maintenant, Richard Clayroll était un nom d'emprunt, mais je sens que je ne suis pas au bout de mes surprises.

– Clayroll officiait en free-lance pour le compte de diverses publications, poursuit Glister, puis son travail photographique a été remarqué par quelques personnes très influentes. Du jour au lendemain, votre père est devenu célèbre aux États-Unis.

Je serre plus fort la main de Tom, tandis que Glister conclut :

– C'est à cette occasion qu'il a pris le pseudonyme de Rioll.

– C'est de la folie... c'est impossible, répliqué-je tout en comprenant dans le même temps que Glister n'est pas payé pour plaisanter. C'est vrai que j'ai imaginé cette possibilité, ajouté-je sur un ton bouleversé, à cause des clichés de mon père si semblables au travail de Rioll, mais...

Je m'interromps pour faire le point. Ces tirages que je garde toujours précieusement avec moi ne sont autres que des photos de Rioll. J'ai grandi avec ces images, elles m'ont donné à moi aussi l'envie d'aller trouver la lumière avec le petit Leica. Et je n'en reviens pas de songer que c'est le même appareil qui a pris ces clichés admirés par des milliers de passionnés dans toutes sortes de galeries réputées. C'est du délire, c'est inimaginable et pourtant...

– J'ai recoupé toutes les infos, mademoiselle Leblanc, l'homme que vous cherchez est sans erreur possible le photographe Rioll. D'où votre difficulté à le retrouver puisqu'il ne montrait jamais son visage, entretenant un mystère qui n'a fait qu'accroître sa renommée. C'était un personnage fantasque et romantique. Il a laissé une empreinte indélébile dans l'histoire de la photographie. Sa mort prématurée en a fait une légende... Je suis désolé, mais j'imagine que...

– Oui, je savais que Rioll était mort, simplement je suis en train de réaliser que je connais enfin l'identité de mon père, mais que... enfin, nous ne pourrons jamais nous regarder dans les yeux, nous serrer dans les bras l'un de l'autre...

Je m'interromps, très émue. Je pense à ma mère qui n'a jamais su ce qu'était devenu celui qui l'avait tant marquée. Peut-être même a-t-elle vu des photos de Rioll sans se douter qu'elles avaient été prises par l'homme de sa vie. La chaleur de la paume de Tom m'empêche de craquer, me procure la force de vouloir écouter Glister jusqu'au bout.

– Désirez-vous rester seule un instant ? propose-t-il avec élégance.

– Non, c'est gentil. Continuez, je vous en prie.

– Le vrai nom de votre père, je veux parler de son patronyme de naissance, est Pecker, Richard Pecker. En raison d'une enfance très difficile, il a renié le nom de famille que lui avait donné son père. Il a vécu une année en France en tant que correspondant pour un magazine new-yorkais. C'est là qu'il a rencontré votre mère, Sylvie Leblanc.

J'acquiesce et j'essaie d'imaginer la première fois entre ma mère et mon père. J'adresse un sourire timide à Glister tout en me faisant la réflexion qu'il est vraiment doué. En moins d'une semaine, il est parvenu à recréer un puzzle dont je n'arrivais pas à trouver la moindre pièce depuis des années.

– C'est environ cinq ans après son séjour en France, qu'il est devenu célèbre aux États-Unis. Les tirages que vous possédez appartiennent à une série, peu connue, mais très cotée, visible au musée du Centre international de la photographie.

Je pense aux photos que Tom m'avait demandé de lui fournir pour que Glister ait le maximum d'infos. J'ai eu du mal à m'en séparer, mais Tom m'a assuré qu'il avait toute confiance en cet homme. Le fait est que mes tirages sont là, soigneusement protégés, dans le dossier conséquent que Glister a monté.

– Votre père, continue Glister, ne s'est jamais marié et il n'a pas eu d'autre enfant. Ne connaissant pas votre existence, il a légué toute sa fortune à la ville de New York qu'il aimait tout particulièrement et à

une ONG.

– Mais comment avez-vous dégotté toutes ces informations ? m'étonné-je.

– Auprès d'une de ses anciennes amies, une certaine Vivian Hartwood qui a épousé un photographe nommé Richard Owen.

Richard Owen ! Celui que, pour le coup, j'avais mis sur ma liste de pères potentiels à cause de ses cheveux bruns et de ses yeux bleus. J'observe Glister qui note quelque chose sur une feuille qu'il glisse dans mon dossier. Il se lève et me confie la chemise contenant le résultat de son enquête :

– Vous devriez faire expertiser les tirages en votre possession, me conseille-t-il. Je pense qu'ils peuvent valoir une petite fortune.

– Je verrai ça, réponds-je.

– Je vous ai laissé les coordonnées de Vivian Hartwood. Elle est tout à fait disposée à vous parler, si le cœur vous en dit.

– Oui, je vous remercie, monsieur Glister.

Pour être honnête, je ne me sens pas encore prête à rencontrer cette femme. J'ai d'abord besoin de digérer toutes ces révélations. Mais j'irai la voir bientôt : elle doit connaître des choses passionnantes sur celui qui fut mon père sans le savoir. Tom m'aide à me relever, je suis un peu chancelante, un peu étourdie ; c'est comme si tout ce temps j'avais porté un énorme poids et qu'il venait de m'être enlevé. Je me sens plus légère, oui, mais j'ai aussi du mal à trouver mon nouvel équilibre.

Nous remercions Jim Glister pour son efficacité. Tom lui demande alors de s'occuper de Gina, la petite amie de son frère. Il explique à Glister que la police n'a rien trouvé pour l'instant. Il ne s'étend pas sur le sujet, car il a senti que je suis complètement retournée.

– Je vous appellerai plus tard, monsieur Glister.

Nous quittons enfin notre super-détective pour rejoindre les ascenseurs.

Dans la cabine, Tom me serre dans ses bras. Je me pelotonne contre son corps puissant, je suis tellement chamboulée qu'aucun mot ne parvient à franchir la barrière de mes lèvres. Je viens de retrouver mon père, mais je ne le rencontrerai jamais. Et curieusement, je ne me suis jamais sentie aussi proche de lui qu'à cet instant.

– Merci, Tom, merci pour tout, murmuré-je en m'efforçant de retenir mes larmes.

– Je suis heureux pour toi, répond-il, même si je suis triste que Rioll soit mort.

Un silence s'installe entre nous. Les mots sont inutiles pour l'instant. Nous quittons le building de Manhattan. Une fois dans la voiture, je constate que Tom a l'air préoccupé.

– À quoi tu penses, Tom ?

– Je suis en train de me demander ce que tu vas faire de ces photos !

– Comment ça ?

– Tu comptes les faire estimer ?

– Je ne sais pas... Je ne me vois pas vivre sans pouvoir les regarder chaque jour comme je le fais depuis des années. C'est tout ce qu'il me reste de mon père.

– Oui, bien sûr. Et puis si tu les cédaï, tu deviendrais riche et tu n'aurais plus besoin de moi, ajoute-t-il avec un rire qui sonne faux.

Je suis troublée par les mots de Tom. Agacée, même. Pense-t-il vraiment que je suis avec lui pour son argent ?

– Pourquoi tu dis ça ? Tu peux bien tout reverser à une association, te débarrasser de ton super appart pour un taudis, je ne t'aimerai pas moins !

– Oui, lâche Tom sur un ton moqueur, tu as raison, je vais faire ça.

Et c'est moi qui suis matérialiste, peut-être ?

Sans parler du côté macho. Tom se comporte comme si ma fortune potentielle l'ennuyait, comme s'il était déstabilisé. J'imagine qu'il doit avoir l'impression qu'il ne pourra plus jouer son rôle de protecteur.

Et je trouve cette réaction déplacée. C'est dur à dire, mais je suis déçue. Je pensais que ce genre d'attitude était réservé à Bobby. Pas à Tom ! Je ne comprends pas ce qu'il lui prend. Il vient de faire un geste sublime pour moi et il est en train de tout gâcher en réagissant d'une manière inconcevable sous prétexte que je possède des photos qui pourraient me rapporter beaucoup d'argent. Je n'ai pas envie d'entrer dans un tel débat. C'est indigne de nous.

Tom se gare à proximité de chez moi. Nous marchons tous deux sur le trottoir, nous ne nous prenons plus la main, nous sommes silencieux. Il y a comme une gêne entre nous, un léger froid en désaccord avec la douceur de cette fin de printemps. Nerveuse, je dégage le premier sujet de conversation qui me vient à l'esprit.

– Ça s'est arrangé, avec Bobby ?

– Pas vraiment, non, réplique Tom en fronçant les sourcils.

– C'est quand même dommage, réfléchis-je à voix haute. J'ai l'impression que ça me met un peu en porte-à-faux vis-à-vis de Monica, le fait que tu sois en conflit avec son petit ami.

– Son petit ami ? s'esclaffe Tom.

– Qu'y a-t-il de si drôle ?

– S'il y a bien une chose qui ne va pas à Bobby, c'est l'étiquette « petit ami ».

À son ton, j'ai l'impression qu'il juge absurde d'imaginer que Bobby puisse vouloir être en couple avec une fille comme Monica. Ça me vexa.

– Tu ne trouves pas mon amie assez bien pour Bobby ? Assez sexy ? Assez aimable ? C'est ça ?

– Ce n'est pas ça, Maya... soupire Tom. C'est juste que des filles, dans sa vie, il y en a toujours eu des tas.

Je frémis lorsque Tom dit cela, et pas seulement parce que j'ai peur que Monica souffre.

– Qu'est-ce que ça sous-entend, Tom ? Qu'il y a des hommes faits pour être en couple et d'autres non ? Qu'un Don Juan sera toujours un Don Juan ?

– Attends, où tu vas, là ? me demande Tom avec l'air suspicieux de quelqu'un qui flaire un piège.

– Je ne sais pas, Tom ! Excellente question ! Où est-ce qu'on va, toi et moi ?

Je le regarde d'un air de défi. Je sens mon visage cramoisi. J'ai l'impression que la colère et la peur sont entrées en fusion pour créer dans mes veines un cocktail explosif.

– Qu'est-ce que tu crois, Maya, enfin ? Que je suis comme Bobby ? Un mec incapable d'avoir des sentiments ? Je t'aime, bon sang, je t'aime ! s'écrie-t-il en m'attirant à lui. Tu le comprends, ça ?

Et vu la violence et l'intensité du baiser qu'il me donne ensuite, je devrais trouver ça clair.

Alerte météo : la canicule est en avance cette année. On annonce soixante-dix degrés cette nuit dans le Queens.

Mais j'ajoute quand même, lèvres pressées contre les siennes :

– Cho vmm drre qu'on est clusif ?

– Pardon ? rit-il en se détachant de moi.

– Ça veut dire que notre relation est exclusive ? répété-je, presque à bout de souffle – Exclusive, officielle, amoureuse, et j'espère promise à un long et bel avenir, me rassure-t-il.

– En gros, tu vises... euh... le grand chelem ?

– Tu sais, Maya, sourit-il, je suis vraiment dingue de toi, vraiment, et je te trouve merveilleuse en tout point mais... ces métaphores sportives, ce n'est vraiment plus possible. À chaque fois, c'est une catastrophe.

– Je sais, pouffé-je. Ce n'est vraiment pas mon truc.

Nous rions en chœur tout en reprenant notre marche.

– Tu sais ce qui serait bien ? lâche-t-il d'une voix chaude.

– Dis-moi tout, murmuré-je.

– Que nous fassions le test VIH, me dit-il alors que nous arrivons en bas de mon immeuble.

– D'accord, dis-je en essayant de masquer mon sourire victorieux.

– Je te laisse monter, princesse ? J'ai une séance d'entraînement avec le coach Sullivan, je dois y aller.

– Ça veut dire qu'il va mieux ? C'est une bonne nouvelle.

Et ce n'est pas la seule de cette journée décidément fort prometteuse...

Une fois dans mon appartement, je ressens le besoin de me confier. Berlioz sur mes genoux, j'appelle Christian pour lui faire part de ce que j'ai appris dans le bureau de Glister. J'avoue que j'avais un peu peur de sa réaction, mais comme à son habitude mon beau-père fait preuve d'enthousiasme.

– Je suis vraiment heureux pour toi, Maya. Tu dois être si apaisée de connaître enfin la vérité.

– Oui, je suis soulagée, plutôt bouleversée et triste de penser que nous ne nous verrons jamais, mais vraiment plus sereine.

– Tu as appelé Sylvie ?

– Non, pas encore.

– Ne tarde pas trop, ta mère a le droit de savoir.

Il a raison, mais je ne m'en sens pas la force pour l'instant.

Nous nous embrassons et nous promettons de nous voir le plus vite possible.

2. La parenthèse enchantée

J'observe Ruppert Swyer, le spécialiste dont Glister m'a laissé les coordonnées. Le vieil homme est penché sur les tirages étalés aux quatre coins d'une immense table. Concentré, il passe de l'un à l'autre en marmonnant dans une langue qui m'est inconnue. On dirait du suédois. Et moi je n'ose pas parler de peur de le déranger. Je me tortille sur ma chaise, silencieuse et impatiente d'entendre son avis. Mon ventre gargouille, je n'ai pas pris le temps de déjeuner en quittant l'agence.

Et si Glister s'était trompé ?

L'idée que ces photos ne soient pas des images de Rioll me caresse l'esprit un instant. Je redoute le verdict d'une telle expertise. J'ai l'impression que le temps s'écoule à l'infini. Il fait trop chaud dans ce bureau, je rêve d'une douche fraîche ou d'un plongeon dans une rivière. Je me tortille sur ma chaise. Quand enfin, Ruppert Swyer s'assied sur son fauteuil de cuir élimé en soupirant, je retiens ma respiration. Il me regarde un instant dans les yeux, comme s'il essayait de me ménager, puis un sourire malin et ravi se dessine à la commissure de ses lèvres.

– Mademoiselle Leblanc, je puis vous affirmer que nous sommes bien en présence de clichés réalisés par Rioll.

– Vous êtes sûr ?

– Je fais ce métier depuis quarante ans, fait-il mine de s'offusquer, qui plus est Rioll est mon artiste de prédilection.

Des onomatopées s'échappent de ma bouche :

– Je... Ben... enfin... alors...

– Oui c'est à peu près ça, plaisante-t-il. Je ne sais pas si vous comptez les vendre, mais selon mes estimations vous êtes riche !

Moi, riche ?

Il s'interrompt, me désigne un agenda qui ressemble à un énorme carnet d'adresses :

– Je connais de nombreuses personnes qui seraient disposées à les acquérir sans discuter le prix...

Cette idée me paraît surréaliste. Je suis ravie et émue de penser que mes tirages sont vraiment ceux de Rioll, mon père talentueux. Mais je n'arrive pas à imaginer que je peux gagner beaucoup d'argent juste en claquant des doigts. Et puis, comment me séparer de ces photos qui vivent avec moi depuis si longtemps ? Bien sûr, je pourrais en faire des copies, mais ça n'aurait pas le même sens si d'autres en possédaient les originaux. Ces clichés ne seraient plus des souvenirs de famille, intimes, mais des œuvres d'art appartenant au patrimoine commun.

– Je dois réfléchir. Je vous remercie beaucoup.

– Je vous en prie, répond Swyer tout en me raccompagnant à la porte de son bureau. Vous verrez avec ma secrétaire pour le règlement de l'expertise.

De retour à l'agence, je ne peux pas m'empêcher de révéler à Monica que j'ai retrouvé qui était mon père, mais je lui demande de n'en parler à personne. Et surtout pas à Bobby. Je préfère ne pas répandre la nouvelle pour le moment. De même qu'il n'est pas question que j'en informe Ryan. Je ne veux pas qu'il me voie comme « la fille de ».

En m'installant à mon bureau, ma bonne humeur est soumise à rude épreuve : un dossier de photos sur lequel je travaillais depuis deux jours a été supprimé de mon ordinateur.

Pitié, c'est quoi encore cette histoire ?

Emplie de stupeur, je passe un coup de fil discret à Monica. Comme à son habitude, elle me reconforte. Et elle finit par me rejoindre pour m'aider à chercher le fichier fantôme... En vain !

- Comment il a pu disparaître comme ça ? demandé-je. C’est la première fois que ça m’arrive.
- Ça commence à devenir suspect, concède Monica, l’air soucieux. Je suis... désolée pour toi.
- Bon, dis-je en m’énervant, cette fois c’en est trop : je change mon mot de passe, histoire que plus personne ne l’ait à l’agence ! Je sais que c’est contraire au protocole, mais...

Je me sens plus déterminée que paniquée. Il faut dire que les révélations de Glister et Swyer m’ont rendue euphorique et que j’ai du mal à trouver grave ces galères de boulot.

- Peut-être que tu devrais parler de tout ça à la direction ? suggère Monica.

Avouer à Ryan et au Dragon, que j’ai perdu des heures de travail au moment où je suis sur la sellette ? Que se passera-t-il si une fois de plus ils estiment que je suis responsable ? Après tout, j’ai déjà reçu un avertissement.

- T’inquiète, si quelque chose d’autre se produit, j’en parlerai aux patrons. Mais pour l’heure...
Je pianote mon nouveau de passe et presse la touche « Enter »
- Et voilà ! Le tour est joué !

Sur le moniteur de mon ordinateur, Noémie m’observe avec des yeux ronds comme des billes de compétition. En dehors du fait flagrant qu’elle est très émue pour moi, elle semble dépassée par cette histoire d’estimation.

- Je ne sais pas quoi te conseiller, ne cesse-t-elle de répéter, je ne sais pas quoi te conseiller.

- Ça m’avance bien, la taquiné-je.

- Tu me dis que tu as fait d’autres recherches sur ton père ?

– Oui, maintenant que je sais qu’il s’agit de Rioll, c’est un peu plus facile de trouver une direction. D’un autre côté, il était tellement mystérieux ! Sur Internet, je tombe sur toutes sortes d’informations contradictoires, c’est vraiment délicat de s’y retrouver.

- Et tu en as parlé à ta mère ?

- Non, pas encore, je me demande comment lui annoncer.

- En lui disant, tout simplement, réplique Noémie du tac au tac.

- Oui, ça paraît facile, mais il n’empêche que ça m’angoisse. Tu connais mes rapports avec elle.

– Justement, insiste Noémie. Un de vos problèmes de communication concerne ton père. Or tu es en mesure de lui apprendre une chose importante.

Noémie s’interrompt, caresse son écran comme si elle voulait passer la main sur mon visage. Je suis très touchée par ce geste.

- Tu ne peux pas lui cacher ça, reprend-elle d’une voix très douce.

– Je sais, Christian m’a dit la même chose. Je te promets que je vais lui dire. J’ai besoin d’un peu de temps, je ne sais pas encore comment lui annoncer.

Je n’ai pas l’habitude d’être en taxi avec Tom. Ce mardi s’est étiré en longueur tant j’étais impatiente de le retrouver. J’ai enchaîné deux shootings pas vraiment passionnants pour une marque de crème dépilatoire qui m’ont légèrement hérissé le poil.

Ha, ha

J’ai bondi de mon siège quand j’ai vu les chiffres s’afficher sur l’écran de mon portable : 18 :00 ! L’heure de partir.

Nous sommes en chemin pour nous rendre à un dîner organisé par la direction des Giants afin d’accueillir l’arrivée d’un nouveau directeur adjoint. J’avoue, j’aurais préféré un petit resto intime avec Tom, mais bon, nous sommes ensemble, c’est l’essentiel. Je fouille dans mon sac et j’en extirpe un carnet décoré façon scrapbooking que je lui tends :

- C’est pour toi.

- Pour moi ? demande Tom d’une voix étonnée.

– Oui, mais si tu veux je peux l’offrir à notre chauffeur, plaisanté-je.

Il rit, ouvre le carnet avec empressement et découvre la sélection des photos que j’ai faites de lui.

– C’est adorable, lâche-t-il en tournant les pages avec une expression ravie. Elles sont magnifiques.

– Il faut dire que le modèle n’est pas trop mal...

Tom, avec un air gamin, me chatouille au niveau des côtes. Je pousse un cri de surprise strident : le chauffeur se retourne paniqué, prêt à sortir le Géant de son taxi en cas de besoin, avant de constater que tout ça n’est qu’un jeu. Il secoue la tête, exaspéré par nos enfantillages, alors que nous gloussons de bonheur.

– Ça te fait plaisir ?

– Mille fois plus que ça : ça me touche infiniment. C’est le plus beau cadeau de ma vie, parce qu’il vient de toi. Je me demande ce que j’ai fait pour mériter tout ça.

– D’abord, tu es toi, c’est déjà suffisant. Ensuite, c’est merveilleux ce que tu as fait pour moi, pour m’aider à retrouver mon père.

Il acquiesce, les yeux brillants, puis s’intéresse à nouveau à son cadeau.

– Tu as collé des petits trèfles à quatre feuilles un peu partout pour me porter chance, remarque-t-il en souriant. On dirait vraiment que tu commences à bien me connaître. Ça veut dire que je peux faire un vœu ?

– Tous les vœux que tu veux !

Il passe une main dans ses cheveux, j’admire son profil à tomber pendant qu’il réfléchit, ses doigts caressent les trèfles du carnet, puis il se tourne vers moi :

– Voilà, mission accomplie.

– Dis-moi ce que c’est ! tenté-je.

– Dans tes rêves, répond-il. Mais tu l’apprendras vite, j’espère.

Le coach Sullivan est un amour de bonhomme. Je comprends pourquoi Tom l’aime tant. C’est un type aux larges épaules, quelques cheveux gris se battent en duel sur son crâne et son sourire me donne l’impression d’être en plein soleil. Il émane une telle chaleur de Sullivan que j’envisage presque de me mettre au football américain. Il est pétri d’attentions pour moi, s’inquiète à plusieurs reprises de savoir si je n’ai pas trop froid. Je porte un chemisier de soie très léger et nous sommes sur une terrasse en plein air, mais ce mois de juin est d’une douceur particulière. Il remarque que je regarde Tom en pleine conversation avec le futur directeur adjoint.

– Il vous plaît ? demande-t-il.

J’acquiesce en me mordant la lèvre inférieure.

Ça n’est rien de le dire !

– C’est un bon garçon, vous savez. Tellement plus humain que les champions que j’ai pu rencontrer dans ma carrière. Il est l’un des rares à ne pas être un requin. Je l’aime beaucoup.

– Il vous aime aussi, croyez-moi, dis-je.

Il sourit, pose une main sur mon épaule :

– Allons-y, Maya, j’ai dans l’idée qu’il est temps de passer à table.

En avançant vers l’immense salle où sont dressés des dizaines et des dizaines de couverts somptueux, j’aperçois Tom, beau comme un dieu dans son costume gris anthracite.

J’ai tellement de chance...

Je voudrais pouvoir l’embrasser sur-le-champ, l’entraîner dans un coin et me donner à lui. Je ne peux pas me retenir de sortir mon appareil. J’aime tant le shooter ! C’est comme ça que tout a commencé, dès notre première rencontre je l’ai photographié. C’était sur le toit d’un immeuble, pour la campagne Lexus. Et depuis je n’arrête plus. Tom en soirée, Tom à Coney Island, Tom dans un jacuzzi, Tom sur la plage de Sunset Beach. En le cadrant dans mon viseur à cet instant, mon envie de lui grandit. Mon portable

m'indique alors un SMS en attente.

[Je ne dirais pas non à un bain dans le jacuzzi avec toi...]

Mon pouls s'accélère. Nous avons décidément les mêmes envies aux mêmes moments ! Et je donnerais tout pour me retrouver seule avec lui. Malheureusement nous nous devons d'assister à ce dîner très important pour le club...

Le repas s'éternise, je suis trop loin de Tom, même s'il est juste en face de moi. Les regards qu'il m'adresse ne font qu'attiser mon désir.

Après le dessert, nous nous groupons pour une visite nocturne du stade en l'honneur du nouveau directeur adjoint de l'équipe. Je ne me sens pas à ma place dans cette ambiance un peu trop officielle à mon goût. Tom et moi marchons côte à côte, nos mains se frôlent et mon corps est parcouru de frissons. Nous nous tenons en retrait derrière les autres, il y a comme de l'électricité dans l'air. Soudain, Tom me saisit par le poignet pour m'entraîner dans les vestiaires.

– Chut ! Fais juste comme si j'avais un truc hyper important à te montrer !

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

Mais je n'ai pas le temps de comprendre quoi que ce soit qu'il me plaque contre une cloison et m'embrasse avec fougue. Je gémiss sous l'assaut de sa langue, toute tremblante au contact de son corps collé contre le mien.

– Nous allons fermer les salles, veuillez rejoindre le groupe.

La voix de l'agent de sécurité qui vient d'entrer dans mon champ de vision m'a fait sursauter. Tom se décolle de moi en soupirant. Si j'avais des pouvoirs, je ferais disparaître illico cet intrus pour que mon Géant de New York puisse continuer à me plaquer contre la cloison de ce vestiaire.

Tout le reste de la visite est une torture, nous sommes toujours excités, je sens cette fraîcheur entre mes cuisses, le signal que tous mes sens sont en éveil.

Au terme de la visite, Tom se tourne vers moi :

– L'équipe au grand complet a prévu de finir la soirée dans un club, tu nous accompagnes ?

– Je suis un peu fatiguée, avoué-je, déçue de ne pas finir la soirée en tête à tête avec Tom. Je dois me lever tôt demain matin et je préfère me poser à l'appartement.

– J'aimerais venir avec toi, petite princesse, mais...

– Chut, je comprends très bien. Ne t'inquiète pas, nous nous rattraperons.

Je hèle un taxi qui s'arrête à ma hauteur, je sens bien que Tom hésite, mais il se doit de rester avec les autres, je ne lui en veux absolument pas, même si j'aurais adoré poursuivre avec lui les préliminaires engagés dans le vestiaire du stade.

Au moment où je m'apprête à l'embrasser, je croise son regard désireux et il me pousse sur la banquette arrière, avant de me rejoindre.

Waouh, génial !

Je donne mon adresse au chauffeur, tandis que Tom plaque ses lèvres sur ma nuque en posant une main sur mes genoux. Au fil du trajet, ses doigts remontent irrémédiablement sous ma robe.

Vite, petit chauffeur, là, ça devient urgent...

Les larmes cognent à mes paupières. Je suis seule en cette heure matinale dans l'une des salles du musée où sont exposées les fameuses photos de la série à laquelle appartiennent mes tirages. Je m'attendais à être émue, mais je ne pensais pas que je serais si bouleversée. Je suis tout simplement en train de découvrir d'autres images de l'appartement parisien où j'ai vécu avec ma mère. C'est un moment d'une intensité indescriptible. J'ai l'impression de voyager dans le passé, je retrouve les sensations de l'adolescence. Il y a aussi des clichés de notre rue et du parc où je donnais rendez-vous à mes amies le mercredi, du temps de mon enfance. Et je suis obligée de me retenir à la cloison du panneau où je viens de tomber sur une photo saisissante.

Tu avais l'air tellement heureuse !

C'est une photo de Sylvie Leblanc, ma mère. Et je ne l'ai jamais vue comme ça, si lumineuse, avec un sourire beau comme un jour d'été. Elle est... sublime ! Et sereine. Je découvre que cette série est accompagnée d'un petit texte signé Rioll. Il s'agit d'une déclaration à son amante française.

Deux amours nous éloignent malheureusement, toi à Paris, moi à New York. Un océan nous sépare, mais par-delà les fuseaux horaires tu resteras toujours ma parenthèse enchantée...

Je n'arrive plus à lire, l'émotion trouble ma vue. Je suis en train de découvrir l'importance que ma mère avait pour mon père. Il apparaît qu'il n'a jamais été aussi heureux que dans ses bras. Je demeure un long moment devant ce texte de Rioll, les larmes aux yeux. Enfin, j'attrape mon portable pour photographier ces mots. Si j'en ai la force, je pourrai ainsi les lire à ma mère. Je ne peux pas m'empêcher de penser à la façon dont Rioll évoque sa « parenthèse enchantée » qui me rappelle Tom quand il me surnomme « ma princesse ».

Plus que tout, j'ai envie de retrouver mon amoureux le plus vite possible, de me téléporter pour être à l'abri dans ses bras à l'instant même. J'essuie mes larmes, lui écris fébrilement un SMS pour lui proposer un rendez-vous à Central Park après son entraînement.

En quittant la salle d'exposition, une certitude s'empare de mon esprit : je ne vendrai pas les tirages de Rioll, j'y tiens beaucoup trop, c'est tout ce qu'il me reste de mon père, ces petits morceaux de carton sont en effet un trésor à l'origine de ma vocation et j'aurais l'impression de trahir sa mémoire en m'en séparant. Je n'ai que faire de l'argent, j'en ai assez pour vivre et je peux très bien continuer à me débrouiller comme je le fais depuis toujours.

En revanche, j'envisage de les prêter au musée de la photographie pour une exposition exceptionnelle. J'irai y faire un tour samedi matin.

Ce mois de juin s'annonce caniculaire. J'ai beau ne porter qu'une robe courte et légère, même à l'ombre, la chaleur se fait sentir. Tom vient de me faire un compliment sur ma façon de m'habiller et le fait est que je choisis des vêtements beaucoup plus féminins depuis que nous sommes ensemble. Assis sur l'herbe nous regardons les promeneurs de Central Park. À quelques mètres à peine, un écureuil nous observe, l'air de dire « allez-y, embrassez-vous ». Je souris à cette pensée, ma tête posée sur l'épaule de mon Américain. Au moment où Tom se détache de moi, le petit animal fait un saut acrobatique pour se réfugier dans un arbre.

– Tu l'as fait fuir, dis-je sur un ton doux.

– Du moment que tu ne me fuis pas, je suis heureux, répond-il de sa voix légèrement rauque.

Je lui souris. Et je peux sentir son regard insistant sur mes jambes découvertes. Quand il se penche sur moi pour m'embrasser, je me dis que c'est un instant parfait. Notre baiser dure de longues minutes et rien d'autre ne compte. Le temps s'est arrêté autour de nous. Central Park nous appartient. C'est notre jardin d'Eden. Tom abandonne ma bouche et me regarde encore. Le désir qui brille dans ses yeux est un délice. Je fouille dans mon sac pour essayer de reprendre mes esprits et je lui tends mon résultat de test VIH : – Au fait, je suis reçue à l'examen, plaisanté-je.

– Idem, réplique-t-il en sortant à son tour un imprimé de sa poche intérieure.

Il se passe une main dans les cheveux, je me mords la lèvre inférieure et des images d'étreintes sans contrainte dansent dans mon cerveau. Nous sommes en passe de franchir un nouveau cap dans notre relation et ça me rend légère. Puis je repense aux phrases de Rioll, ces mots d'amour à sa « parenthèse enchantée », ma mère. J'extirpe mon téléphone, ouvre l'application photo et je lis cette magnifique déclaration à Tom qui m'écoute avec attention, la tête penchée sur le côté.

– C'est très beau, lâche-t-il d'une voix émue, une fois que j'ai fini.

J'acquiesce, incapable de prononcer la moindre parole. Tom entoure mon visage de ses mains :

– Ma « parenthèse enchantée » à moi pourrait bien durer toute la vie, princesse, me dit-il sur un ton

qui me bouleverse.

Les mots justes, au bon moment. Comment fait-il pour être si délicat, si... ? À nouveau les larmes me montent aux yeux. Tom prend ma main dans la sienne pour m'aider à me relever et nous marchons un long moment pour nous arrêter au point le plus haut de ce parc incroyable. Du château du belvédère, la vue est tout bonnement à couper le souffle. Il y a tous ces arbres et les gratte-ciel de Manhattan. Je pense à Woody Allen, je pense à tous ces films où Central Park apparaît. Tom est derrière moi, son menton posé sur ma tête, ses mains autour de mes hanches. Nous sommes des héros de cinéma. Et oui, de tout mon cœur, j'espère que cette parenthèse enchantée durera toute la vie.

– J'ai envie de toi, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle tiède caresse mon cou. Son désir est affolant contre mes reins. Et je sens le mien, entre mes cuisses. J'ai chaud, mais là ce n'est pas à cause du soleil.

– Si tu savais comme j'ai envie aussi, gémis-je en me cambrant pour le sentir encore mieux.

– Alors, viens, répond-il.

Nous courons et je ris en lui demandant où nous allons comme ça.

– Tu verras, dit-il en accélérant la cadence.

Quand nous nous arrêtons cinq minutes plus tard devant la charmante façade d'un hôtel un peu bohème, je m'efforce de reprendre mon souffle tout en éprouvant un instant de gêne.

Je ne suis jamais allée à l'hôtel avec un homme...

– J'ai lu un article sur cet endroit, me confie Tom, pas le moins du monde essoufflé, et j'ai tout de suite pensé à toi, à nous.

– Et pourquoi ? plaisanté-je.

Il rit, m'attire à lui :

– Je crois que ça devrait te plaire. Viens...

Jamais de la vie je n'ai grimpé aussi vite les marches d'un escalier.

Derrière moi, le rire de Tom est une musique qui me galvanise. Je serais bien capable d'escalader tous les gratte-ciel de la ville pour entendre tous les jours cette mélodie du bonheur. Je revois la tête du concierge de l'établissement quand Tom a déclaré « c'est pour une urgence, donnez-nous votre plus belle chambre ». J'ai l'impression que nous sommes en train de tourner une scène de film.

Dans le couloir du cinquième étage chaleureusement éclairé par des appliques style Art déco, je me mets à courir comme si nous étions sur un terrain de foot, mais Tom me rattrape et me plaque contre un mur.

Voilà ce que c'est d'être avec un sportif...

Je suis à bout de souffle tandis qu'il glisse ses paumes sous ma robe pour les plaquer sur mes fesses. C'est si bon quand il fait ça. Son érection contre mon ventre est impressionnante. Je me laisse faire tout en essayant de retrouver une respiration normale. Lorsque sa main se faufile entre ma peau et la soie de mon string, je crois défaillir.

– Tu es toute mouillée, susurre-t-il à mon oreille tout en glissant sans plus attendre un doigt dans ma fente.

De sa main libre, il me bâillonne et entreprend de me caresser en introduisant un autre doigt dans mon intimité. Lentement d'abord, son pouce titille mon clitoris tandis que son index et son majeur coulissent dans mon sexe. Je gémis sous sa paume et il accélère soudain la cadence. Il est comme fou et je suis surexcitée par sa hardiesse. Je me convulse contre son corps tendu comme un arc et il me dit qu'il va me faire jouir, là debout dans ce couloir. Je ne peux pas lui répondre, je ne peux pas me défendre... je ne VEUX pas me défendre. Il n'y a pas grand monde à cette heure, le risque est faible pour que quelqu'un nous surprenne, mais c'est une situation inhabituelle pour moi.

Inhabituelle et très excitante...

En vérité, l'idée que quelqu'un pourrait nous voir ajoute à mon désir. Ce n'est pas un fantasme ou tout

du moins je ne connaissais pas cet aspect de ma personnalité. Je bénis le ciel que sa paume m'empêche de crier. J'ai l'impression d'être un jouet entre ses mains et j'adore ça. Il me possède littéralement, alternant le rythme parfaitement chorégraphié de son va-et-vient.

– Jouis, m'encourage-t-il, jouis pour moi.

Sa façon de me le demander me rend dingue. C'est un souffle rauque, emballé, c'est un ordre et une prière. Avec Tom, j'ai envie d'obéir, de casser tous les verrous et de me laisser aller à mes instincts. C'est comme s'il avait trouvé quelque chose en moi, réveillé des désirs secrets qui n'aspiraient qu'à être réalisés. Je m'appelle Maya Leblanc et l'homme que j'aime a retroussé ma petite robe légère pour me donner du plaisir dans le couloir d'un vieil hôtel où flottent des fragrances d'encaustique.

J'ai envie de lui appartenir...

Mes mains se glissent sous son pantalon, agrippent ses fesses musclées tandis que Tom ondule furieusement contre moi sans cesser d'imprimer un rythme sans pitié à mon sexe qui se contracte autour de ses doigts. Le désir m'embrase au fil des secondes, il pressent que je ne vais pas tarder à avoir un orgasme et je sais que ça le rend fou. Dans mon cou, sa respiration s'accélère : – Tu es si mouillée, j'adore.

Ces mots déclenchent une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale, qui m'encercle ensuite les reins, tourbillonne et se concentre violemment dans mon bas-ventre. La pression de sa paume sur ma bouche se fait plus insistante pour étouffer mon cri, tandis que je me contracte autour de ses doigts, le corps secoué de convulsions inimaginables.

– Merci, merci, répète-t-il à mon oreille tandis que je continue à jouir.

Un bruit soudain se fait entendre dans les escaliers. Sans hésiter, Tom me saisit dans ses bras comme si j'étais une plume et il court jusqu'à notre chambre. Au bout du couloir, je crois apercevoir la silhouette du concierge, mais Tom a déjà ouvert notre porte et s'engouffre dans la pièce, avant de fermer à double tour. Nous sommes pris d'un fou rire. Je n'ai même pas eu le temps de me remettre de mon orgasme. Je me laisse tomber sur le confortable lit à baldaquin et je profite de mon bonheur. Quand je me redresse, je vois Tom à contre-jour au centre de ces lieux qui me paraissent presque familiers.

Notre première chambre d'hôtel !

C'est un endroit simple, mais très cosy. Un vieux fauteuil club est installé dans un coin, à côté d'une coiffeuse. On se croirait dans l'alcôve d'un château. On se croirait partout, en fait, sauf dans un hôtel de New York. Tom me contemple et il est plus resplendissant que jamais. Je me lève pour venir à sa rencontre.

– Tu es merveilleusement dingue, dis-je avant de me placer sur la pointe des pieds pour l'embrasser passionnément.

Il sent le soleil, la sueur et le parfum. C'est un savant mélange d'odeurs qui agit sur moi comme un aphrodisiaque. Ses mains passent et repassent dans mes cheveux, j'aime tellement qu'il fasse ça. Contre mon ventre, la vigueur de son érection est indescriptible. L'impatience me gagne en me rappelant que nous n'aurons pas besoin de préservatif. Avec une dextérité que je ne me connaissais pas, je déboucle sa ceinture, le bouton de son pantalon et je glisse une main sous son boxer en gémissant de gourmandise. Dès que je frôle sa verge dure, Tom renverse sa tête en arrière. Tout son corps est parcouru d'un frémissement follement érotique. Doucement, je referme sur lui mes doigts et me mets à le caresser. Puis, sans lâcher son membre qui palpète sous ma paume, je le conduis lentement vers le fauteuil club et lui intime de s'y installer. Il m'obéit en m'adressant un regard brûlant. Il est si beau que j'ai envie de crier mon bonheur sur tous les toits, mais nous avons déjà fait assez de grabuge dans le couloir. Nous n'avons pas besoin de nous parler Tom et moi et il fait exactement ce que j'attends de lui en libérant son sexe. Désormais dressé sous mes yeux admiratifs, son membre est comme une invitation.

Que je ne peux pas refuser !

Je fais glisser mon string le long de mes jambes, jusqu'à mes chevilles. Je m'en débarrasse un pied

après l'autre. Entre mes cuisses, je ressens cette chaleur humide née de mon désir et de mon orgasme. Je retire ma robe et je suis enfin nue devant lui. Je le laisse m'observer tandis que je l'admire. Ses yeux brillent, ses lèvres frémissent, il passe une main dans ses cheveux, frôle son sexe magnifique de l'autre, me décoche un regard provocant.

– Viens, dit-il, viens sur moi.

C'est tout à fait ce que je comptais faire, mais j'apprécie qu'il me le demande. J'aime le fait qu'il soit habillé et que je sois nue. Je suis comme livrée et pourtant c'est moi qui vais le chevaucher, jusqu'à le faire jouir aussi fort que possible. Son visage dans la lumière filtrée par les rideaux de dentelle est une pure œuvre d'art.

Je prends appui sur les accoudoirs du fauteuil et je viens m'asseoir doucement sur lui. Son gland gonflé de désir force le rempart de mes lèvres, puis je m'empale sur son sexe qui m'investit peu à peu.

– Mmm, c'est tellement mieux, non ?

– Mille fois mieux, gémit-il tandis que je commence à monter et descendre le long de son membre plus raide que jamais. C'est si doux, tiède, je te sens totalement.

Moi aussi, complètement. Je ressens sa chaleur, les moindres reliefs de sa virilité. C'est une étape importante pour nous deux. Troublante et émouvante. Un cap dans notre belle histoire. Nous pouvons désormais faire l'amour comme bon nous semble. Et je savoure cette impression inouïe de l'accueillir en moi pour la première fois. Je me cambre, me penche vers lui pour lécher son visage. C'est un désir animal, je suis une petite bête sauvage. Les paumes de Tom pétrissent mes fesses bombées, tandis qu'il râle et ahane sous les ondulations de mon bassin. Sa verge qui coulisser dans le fourreau de mon intimité semble grossir de plus en plus, je suis littéralement remplie de lui.

– Tu me rends fou... Tu...

Je viens de plaquer une main sur sa jolie bouche pour l'empêcher de continuer.

Quel plaisir de contrôler Tom Kelley...

Je le défie du regard, un sourire éblouissant éclaire son visage où perlent des gouttes de sueur. J'efface l'image de mon appareil photo dans mon sac, mais je sais qu'un jour je ferai son portrait pendant l'amour. Enfin, j'accélère brusquement la cadence, de plus en plus folle à la pensée que je monte à cru l'homme le plus sublime de l'Univers. Je glisse plusieurs doigts entre ses lèvres, les fait coulisser entre sa langue et son palais, il les lèche, les suce, les aspire. Une chaleur hallucinante m'envahit irrésistiblement, mon va-et-vient se fait de plus en plus insistant, l'extrémité de son membre cogne à un rythme régulier au fond de moi. Je ferme un instant les yeux et j'ai l'impression que Tom s'est infiltré sous chaque pore de ma peau.

Nos respirations emballées emplissent l'espace d'une complainte torride et terriblement érotique. Le son de mes fesses qui claquent sur ses cuisses dont les muscles sont bandés me met hors de moi. Je suis de plus en plus essoufflée, mais je pourrais chevaucher Tom pendant des heures. Ses mains semblent animées d'une vie propre, parcourent mon corps, caressent mes seins, en pincent les pointes et de petits cris s'échappent d'entre mes lèvres. Je suis tout près, je l'attends, je veux que notre plaisir jaillisse au même moment. Je feule à la pensée que bientôt il jouira en moi pour la toute première fois.

– Maya, je...

– Chut... Viens, mon amour.

Tom me regarde comme s'il allait me dévorer, comme s'il me disait « je t'aime », puis son bassin se soulève, ses paumes agrippent mes reins, il se cambre encore et il explose soudain dans un long râle. Nos yeux ne se quittent pas, un orgasme d'une fulgurance inégalée me ravage sans prévenir et je me contracte autour de son membre dont la semence jaillit en moi par saccades. C'est une sensation hallucinante : C'est chaud, puissant, magique ! Tom vient de jouir fort en moi et je gémiss au bord de ses lèvres, mes mains encerclant son visage comme s'il s'agissait du plus précieux des trésors. Je me plaque enfin contre son torse, je suis bien, là, juste là.

Et puis dans le silence simplement troublé par nos respirations désordonnées, j'écoute la cavalcade de son cœur de géant, je suis au paradis, je sais qu'il m'aime et il sait que je l'aime. Je voudrais vivre ici jusqu'à la fin du monde.

Dans notre chambre d'amour...

3. Le Tigre

Sur le champ de bataille des draps froissés, corps soudés, en sueur, nous reprenons nos esprits. Et notre respiration ! C'était notre première fois à l'hôtel ! Et notre première fois sans préservatif. C'était insolite, tendre et fougueux. Nous étions totalement libres. Nous avons recommencé encore et encore, comme pour nous assurer qu'on aimait vraiment ça.

Et je crois que OUI !

Mes yeux enfiévrés parcourent le décor intimiste de cette chambre qui donne l'impression d'être chez soi. Un souffle d'air printanier fait voler les rideaux de dentelle et de la fenêtre entrouverte nous parviennent les bruits de la ville. Un rayon de soleil éclaire le cuir du fauteuil où j'ai chevauché Tom. Je me sens plus proche de lui que jamais. Et j'ai la sensation que la réciproque est vraie. C'est troublant, car Tom peut être distant ou bien dominateur, mais si souvent romantique en fin de compte, incapable de cacher l'amour qu'il semble éprouver.

– On ne dirait pas un hôtel, murmure Tom en exécutant de l'index des cercles concentriques autour de mon nombril. En appui sur un coude, il me décoche un regard brûlant, avant d'ajouter : on se croirait presque... chez soi.

– J'ai pensé exactement à la même chose, chuchoté-je en me noyant dans l'incendie de ses yeux.

Tom devient soudain plus grave et je me demande si je n'ai pas prononcé un mot de trop. Il me rassure d'emblée en m'expliquant qu'il a pris une décision à propos de son père biologique.

– Depuis que tu as retrouvé ton père, enfin je veux dire, son nom, j'ai très envie d'aller à la rencontre du mien.

– Si tu es prêt, il faut le faire, l'encouragé-je.

– Je me suis renseigné, il habite toujours à l'adresse indiquée par ma mère. Et j'aimerais que...

– Quoi, dis-moi ?

– Que tu m'accompagnes... Enfin, si ça ne te dérange pas ?

– Je viens avec toi, réponds-je sans hésiter une seule seconde.

Je suis sensible au fait qu'il me demande ça. Et c'est aussi pour moi une façon de le remercier d'avoir contacté Glistar.

Il me prend dans ses bras, m'enlace, m'embrasse, longtemps et puis... chut.

Si c'est comme ça, je t'accompagnerai toujours où tu veux !

Tom coupe le contact de la Lamborghini, soupire et serre le volant de toutes ses forces.

– Mon cœur bat trop fort, murmure-t-il, je ne sais pas si...

– Chut, je suis avec toi, viens, dis-je en m'extirpant de l'habitacle.

Je lui prends la main pour l'entraîner vers le seuil de la maison où vit Josh Rudd, son père. Mon Géant de New York hésite encore un instant, avant de poser un doigt tremblant sur le bouton de la sonnette d'entrée. Je recule de quelques pas quand la porte s'ouvre sur un homme de taille imposante au regard doux et franc.

– Bonjour, commence Tom, je suis... enfin, je...

– Je sais qui tu es, l'aide son père d'une voix émue. J'attends ce moment depuis si longtemps !

Josh Rudd ouvre les bras naturellement. Et Tom s'y réfugie tout aussi naturellement. On dirait un tout petit enfant à cet instant. Et c'est exactement ce qu'il est : un tout petit enfant qui rencontre son papa pour la première fois, après des années et des années. C'est doux, beau, bouleversant. Une larme glisse sur ma joue... Je suis tellement heureuse pour eux ...

Quand Tom me présente enfin à son père, ce dernier m'offre un sourire charmant qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de son fils. Mon Géant de New York a les yeux de sa mère et les expressions de son père. Le puzzle est reconstitué.

Le décor de la maison est modeste, mais il y règne une atmosphère chaleureuse. Il y a des instruments un peu partout : cordes, cuivres et claviers. Émue de voir Tom et son père communiquer avec maladresse, j'apprends au fil des mots que l'instituteur est un passionné de musique et qu'il fait partie d'un groupe de jazz. J'ai presque envie de demander à cet homme d'attraper une de ses guitares pour nous jouer un petit air.

– Si tu savais comme je suis remué par ta visite, Tom. C'est le plus beau jour de ma vie !

Mon Géant de New York ressemble à un gamin émerveillé, hoche la tête, n'ose pas trop parler comme s'il craignait de faire disparaître son père à jamais.

– J'ai tenté plusieurs fois d'avoir de tes nouvelles quand tu étais enfant. Ta mère voulait garder le contact mais son mari ne le voyait pas de cet œil. C'était très difficile. Et lorsque tu es devenu une star, je n'ai pas eu le courage de te contacter.

– Tu aurais pu, souffle Tom.

– Tant d'années s'étaient écoulées, soupire Josh. Je ne voulais pas perturber ta vie, supposant que tu n'étais certainement pas au courant de mon existence. C'était une souffrance intolérable pour moi. Et je ne tenais pas non plus à ce que tu me prennes pour un fou, intéressé par ta gloire et ton argent. Je ne savais pas quoi faire...

Il s'interrompt un instant, son regard est mouillé et j'imagine comme cela doit être difficile de dire toutes ses choses. Je serre la main de Tom dans la mienne, sans quitter Josh Rudd des yeux.

– Et je n'ai rien fait, lâche-t-il enfin. Tu as le droit de m'en vouloir, Tom, je n'ai pas été à la hauteur.

Tom se lève, s'approche de son père et le prend dans ses bras.

– À la hauteur de quoi ? s'étonne-t-il. Tu n'as à rien à te reprocher, papa.

Les mots de Tom sont sortis tout seuls et je l'admire d'avoir eu la force de dire ça, alors qu'il découvre son père pour la première fois. Ils sont désormais unis dans l'émotion. Je devine qu'ils pleurent silencieusement et je m'éclipse dans le jardin en friche pour préserver leur intimité. Je m'installe sur une balançoire rouillée qui grince à chaque mouvement. Je m'imagine Tom assis dessus, montant haut dans le ciel et riant. Et je suis si heureuse pour lui.

Sur le chemin du retour, carrée dans le siège de la Lamborghini, je me laisse bercer par la voix de Tom. Le père et le fils ont prévu de bientôt se revoir. Ils ont des années à rattraper. Et puis je ne peux pas m'empêcher de parler à mon tour. En fait, je pense depuis tout à l'heure à une évidence que je ne peux pas passer sous silence.

– Le fait que tu aies écrit de si belles chansons quand tu étais jeune, ça vient sûrement de ton père. Il a dû te transmettre sa passion de la musique, un peu comme Rioll avec moi pour la photo. Et je pense que...

Je m'interromps.

– Tu penses que quoi ? m'encourage Tom les yeux rivés sur le pare-brise.

– Que tu aurais dû persévérer, lâché-je enfin.

Après un silence juste troublé par le ronronnement rauque de la voiture, Tom pose une main sur mon genou.

– Je persévère, Maya.

– C'est vrai ? m'étonné-je en me tournant vers son profil où je constate que vient de se dessiner un petit sourire gêné.

– Je continue à écrire des textes et composer des mélodies, mais chut !

– Waouh, mais non, pas chut !

– Je voulais t'en parler, mais je n'osais pas. J'avais trop peur que tu te moques...

– Me moquer ? Mais pourquoi ?

– J’ai un peu passé l’âge de devenir rock star.

– Tu rigoles, j’espère ? le grondé-je.

– Kurt Cobain, Janis Joplin, Jim Morrison, commence-t-il à énumérer. Brian Jones, Amy Winehouse, Jimmy Hendrix... Ils sont tous morts à 27 ans !

– En ce cas, je suis heureuse que tu aies attendu tes 28 pour te reconvertir. Ça m’a tout l’air d’être un métier dangereux.

– Je ne risque rien, sourit-il. C’est juste un hobby.

– Un hobby qui te passionne depuis l’adolescence, nuancé-je.

– Du moment que tu ne trouves pas ça ridicule...

– Tu me feras écouter ?

– Je ne sais pas si je suis prêt, m’avoue-t-il. J’ai tellement peur que tu n’aimes pas !

– Vu ce que je pense de ton talent, aucune chance. Mais si tu as besoin de temps, prends-le. On n’est pas pressés. De toute façon, je ne vais nulle part.

Tom ne répond rien, il fixe la route. Mais il sourit à mes paroles et... je crois bien que jamais mes mots n’avaient eu le pouvoir de rendre quelqu’un heureux à ce point.

Faites que ce soit toute la vie comme ça !

Parfois les souhaits ne s’exaucent pas. Nous sommes chez Tom et je ne serais pas étonnée de voir la foudre traverser l’espace immense de son salon. Les poings crispés, il tourne en rond. Je me mords l’intérieur des joues en relisant pour la dixième fois le texte de la nouvelle lettre de menace qui l’attendait sur le seuil de sa porte. Ce sont des phrases qui n’ont pas vraiment de sens, des bribes de mots, mais le contenu est néanmoins effrayant.

La mort met fin à l’amour... Et comment vivras-tu sans amour, Tom ?

Je repose la feuille sur la grande table basse, je tremble de tout mon corps.

Tom cesse brusquement de tourner comme un lion en cage, il me rejoint, me serre contre lui :

– Ça devient trop grave, je vais demander une protection rapprochée.

– Une *quoi* ?

– Je ne veux pas qu’il t’arrive quoi que ce soit. Et cette lettre sous-entend des choses qui ne me plaisent pas. Je tiens à ce que tu sois à l’abri.

– Mais c’est toi, mon garde du corps, protesté-je. Avec toi, je ne crains rien.

– C’est gentil ce que tu dis, malheureusement je ne suis pas toujours près de toi. Tu as ton travail, j’ai mes entraînements. Et il y a cette phrase qui...

Il s’interrompt, s’éloigne de moi, reprend la lettre de menaces que je viens de poser sur la table basse et relit à voix haute : « *Tu as cherché par le passé à éloigner ceux qui s’aimaient, c’est à toi aujourd’hui de renoncer à l’amour. Chacun son tour, Tom.* »

– Tu crois que c’est une référence à...

– Mark et Gina, oui. Je ne vois pas ce que cela pourrait être d’autre. D’ailleurs la signature de ce courrier le confirme : « Le Tigre ».

– Mais qu’est-ce que ça veut dire ? demandé-je, à la fois inquiète et perdue.

– Avant de disparaître, commence Tom, Mark s’était fait tatouer une grosse tête de tigre sur le bras. Je me souviendrai toujours de la rage de ma mère et de Bruce quand ils s’en sont rendu compte : un Kelley ne pouvait pas être tatoué. Mais trop tard, le tigre était là !

– Tu veux dire que Mark aurait écrit cette lettre ?

Tom me regarde d’abord avec effroi, avant de se ressaisir et de balayer ma suggestion d’un geste de la main.

– Mark est mort, me rappelle-t-il. C’est... impossible.

– Oui... mais pas Gina, suggéré-je.

– Gina ?

Il semble réfléchir.

– Avec mes parents et moi, elle est la seule à connaître l'existence de ce tatouage... Oui, tu as raison, reprend-il comme s'il venait d'être frappé d'une illumination. Elle est certainement derrière tout ça ! Elle doit se cacher quelque part et... elle se venge !

– Ce qui voudrait dire qu'elle est au courant du fait que tu aurais parlé de leur relation. Tu crois vraiment qu'elle te considère responsable de ce qui s'est produit ?

– Je pense que oui, répond Tom à voix basse, comme s'il était en train de réfléchir à mille choses en même temps.

Je m'approche de lui, prends sa main dans la mienne.

– Pourquoi maintenant, à ton avis ? lui demandé-je. Pourquoi si longtemps après ?

– Elle a probablement vu les photos de nous deux dans la presse. Elle a sans doute compris que tu comptes pour moi. Je ne sais pas quoi dire de plus, mais ça se tient. Je me souviens de Gina, c'était une adolescente qui n'avait pas froid aux yeux, elle était débrouillarde. Elle était belle, elle ressemblait à un ange, mais c'était une guerrière ! Je l'ai vue un jour se battre contre des garçons, c'était une vraie dure. Quoi qu'il en soit, c'est une piste. Et je veux la suivre.

– Oui, je comprends, dis-je.

Mais en ce cas, que veut Gina ? De l'argent ? D'après les descriptions de Tom ça n'a pas l'air d'être une chose qui l'intéresse. De plus, si c'était le cas, elle aurait menacé Tom avant, non ? Je me garde de lui faire part de mes doutes, je ne tiens pas à l'embrouiller dans son raisonnement. Je le connais : face à une crise, il a besoin d'agir. Moi-même je sais ce que c'est que de se raccrocher au plus petit indice, je l'ai vécu du temps où je recherchais mon père. Je voyais des signes partout et ça m'aidait à continuer, à espérer.

– Je vais mettre Glister sur le coup, annonce Tom. Tout ça sera bientôt fini.

Puis, sentant que je suis quand même un peu remuée, il m'entraîne vers le canapé où je me blottis dans ses bras. Si j'étais un chat, je ronronnerais. C'est complètement fou : nous venons de recevoir une lettre de menaces, il apparaît que je cours un danger, et pourtant je ne me suis jamais sentie aussi en sécurité de ma vie. Avec Tom, je pourrais bien être au front, en première ligne, je n'aurais peur de rien. Je me dis que le Tigre, je l'attends de pied ferme.

C'est l'effet Tom Kelley... c'est l'effet de l'amour.

4. Tel père, telle fille...

J'éprouve un sentiment partagé de sécurité et d'agacement. La masse qui me trace comme une ombre depuis deux semaines me rassure autant qu'elle me gêne. Jour et nuit, je sens sa présence, sauf dans mon lit, bien sûr. Quoi qu'il arrive, même s'il n'est pas toujours là, la nuit, mon garde du corps, c'est Tom !

Je sais que cet homme qui me suit a été désigné pour me protéger, que Tom l'a payé pour ça, mais comme lorsque les paparazzis me traquaient, j'ai l'impression d'être épiée, même si c'est pour mon bien. Et le sentiment de ne pas pouvoir vivre une vie simple et normale me dérange. Par chance, mon gorille est d'une discrétion remarquable. Il a beau être toujours présent, personne ne se doute de rien à l'agence.

– Viens par ici, dis-je à Monica dans le bureau de laquelle je viens d'arriver.

À elle, je ressens le besoin de me confier. Elle me rejoint et je lui désigne l'homme qui se balance d'une jambe sur l'autre, quelques étages plus bas au coin de la rue.

– Tu vois ce type en costume noir ?

– Le grand costaud ?

– Oui, lui, avec les lunettes de soleil... Il est là pour moi.

– Pour toi ?

– C'est mon garde du corps, acquiescé-je.

Monica me regarde d'une telle façon que j'ai l'impression que son menton va se décrocher de sa mâchoire. Je lui résume la situation que Tom et moi sommes en train de vivre et lui explique que je suis sous protection depuis deux semaines.

– C'est un truc de dingue ! s'exclame-t-elle.

Je lui intime gentiment de baisser la voix. Elle s'approche de moi et ajoute :

– Tu as vraiment une vie de star, toi !

– Je suis prête à échanger, si tu veux. Sauf Tom bien sûr !

Monica rit, regarde à nouveau par la fenêtre, puis se tourne vers moi en soupirant :

– J'y crois pas ! Qui me protège, moi ?

J'éprouve soudain le besoin de lui parler de la brouille entre Tom et Bobby. Je me dis qu'elle aura peut-être des infos à me divulguer. Après tout, même si Gina est probablement derrière tout ça, Bobby n'a pas totalement été éliminé de la liste des suspects.

– Je m'en doutais un peu, répond Monica. Je me disais qu'il y avait de l'eau dans le gaz entre ces deux-là, mais Bobby n'est pas du style à se confier. Une chose est claire : je suis persuadée qu'il n'est pas responsable des photos livrées à la presse, et encore moins des menaces ! Il n'est certes pas très délicat mais je ne l'ai jamais vu faire preuve de malhonnêteté.

Mouais, je ne suis pas convaincue... T'a-t-il par exemple avertie qu'il n'était pas du genre à jouer les « petits copains » ?

Devant mon air sceptique, Monica insiste :

– Bobby est peut-être un emmerdeur, mais c'est quelqu'un de franc : les coups tordus, les menaces, ce n'est pas son genre. S'il voulait s'en prendre à Tom, crois-moi, il userait de ses poings... ajoute-t-elle avec un mélange de fierté outragée et de défi.

Et il serait reçu, crois-moi.

Monica et moi nous regardons en chien de faïence avant que je ne réalise le grotesque de la situation : Monica est mon amie – ma seule amie proche dans cette ville. Je ne peux pas laisser l'embrouille entre Tom et Bobby rejaillir sur nos rapports !

– Tu as raison Monica, c'est moi qui vire parano, concédé-je pour la radoucir.

Berlioz ronronne sur mes genoux. Je passe la soirée seule avec lui. J'ai eu Tom au téléphone tout à l'heure et je lui ai parlé de mon échange avec Monica. Il tombe d'accord avec mon amie : les menaces anonymes, ce n'est vraiment pas le style de Bobby. Ça lui permet de réaliser qu'il a sans doute été un peu dur avec lui.

– Je pense que, sous la pression, je me suis planté. Et puis tu sais, j'en ai parlé à Gary, qui pense que ce serait mieux pour l'équipe si on arrêtait d'être à couteaux tirés...

– Là, Gary marque un point.

– Dis donc, on n'avait pas convenu que c'était fini, les métaphores sportives ? me demande-t-il en riant.

Ensuite, nous avons raccroché et j'ai beaucoup réfléchi aux révélations concernant mon père. Même si je suis heureuse de connaître enfin son identité, même si je suis flattée d'apprendre qu'il s'agit d'un grand artiste, je ne peux pas me contenter de si peu : je dois savoir quel genre d'homme il était *en privé*.

Je dois faire preuve d'autant de courage que Tom lorsqu'il a voulu rencontrer Josh Rudd.

Mes doigts tremblent alors que je fais défiler mes contacts dans mon portable. Je m'efforce de contrôler ma respiration pour calmer mon rythme cardiaque qui a tendance à s'affoler. J'inspire un grand coup et sélectionne « Maman » avant d'appuyer sur le bouton vert.

– Je sais qui c'est, lâché-je d'une seule traite à l'instant où elle décroche.

– Mais de quoi tu...

– Je l'ai retrouvé. Je veux dire son nom. Il est mort, mais je sais qui c'était !

Au bout du fil, ma mère demeure silencieuse. Je l'imagine en train de se mordre l'intérieur des joues. Elle doit retenir sa respiration. Je suis peut-être un peu brusque, mais je me connais, je n'aurais pas eu la force de lui avouer si je ne m'étais pas lancée bille en tête.

– Tu te souviens de Rioll, je t'en avais parlé quand j'étais à la fac.

– Oui, il faisait de très belles photos, mais...

– C'est lui... c'est mon père !

– Maya, soupire ma mère, qu'est-ce que tu racontes ?

Pour la convaincre que je ne suis pas devenue folle, je dois reprendre depuis le début. Je lui raconte en détail mon rendez-vous chez le détective et j'évoque ma visite de l'expo. Mon cœur bat fort quand je lui lis le texte qui accompagnait cette image où son sourire est si radieux. Je suis parfois obligée de m'interrompre tant je suis bouleversée de partager cet instant avec ma mère. J'entends ses larmes à des milliers de kilomètres. Et pour la première fois peut-être, j'ai l'impression que nous sommes vraiment ensemble toutes les deux.

Comme une mère et sa fille...

Alors ma mère se confie soudain comme elle ne l'a jamais fait. Elle me dresse un portrait de mon père, le décrivant comme un passionné, toujours un appareil à la main.

– Sauf quand il me prenait dans ses bras, bien sûr.

Elle a un rire léger. Je crois bien que ça faisait mille ans que je n'avais pas entendu ma mère plaisanter comme ça. Je les imagine tous les deux enlacés. Ils devaient être très beaux. Et heureux.

– Ma chérie, je sais que j'ai eu tort de me braquer à chaque fois que tu m'interrogeais sur lui. Je paniquais quand tu envisageais de remonter sa piste. J'avais tellement peur de découvrir qu'il était marié, qu'il avait des enfants... ! En fait, je voulais garder l'image qu'il m'avait laissée avant de repartir aux États-Unis. Chaque fois que je te regardais, je le voyais. Vous vous ressemblez tant... Jusque dans la photo. Tu ne m'as jamais rien montré, mais Christian m'a parlé de ton talent. Et je...

Elle s'interrompt un instant avant se reprendre :

– Je suis tellement désolée de n'avoir pas été suffisamment proche de toi. Et pourtant, j'ai toujours eu

foi en toi, je sais que tu deviendras quelqu'un, une grande artiste. Comme ton père. Je l'avais deviné et tu viens de me le confirmer.

Les larmes coulent sur mes joues, mais je ne suis pas triste. Je bois les paroles de ma mère, je suis à nouveau une enfant heureuse et choyée. Tout ce qu'elle me confie me va droit au cœur. Je pourrais bien rester des heures, le portable vissé à l'oreille. C'est la toute première fois que je la sens fière de moi. Je me sens libérée d'un immense poids et je sais également que cette conversation changera beaucoup de choses pour ma mère, comme si elle s'échappait enfin de la prison de son esprit, de cette cellule des non-dits qui nous ont gâché la vie à toutes les deux.

Elle va pouvoir tourner la page ! Et moi aussi...

– Si tu savais comme c'est bon d'entendre tout ça, maman.

– Nous aurions dû nous parler de cela bien avant, ma chérie. J'ai eu tort. Je suis désolée.

Un silence s'installe entre nous, chargé d'émotion. Je m'éclaircis la voix et lui propose :

– Je peux très bien vendre les photos pour te donner l'argent, je...

– Jamais de la vie, m'interrompt-elle. Tu as dit que tu ne tenais pas à les céder, je comprends ton choix et ton père aurait été fier de toi.

Une fois de plus, ces mots me bouleversent. Ne serait-ce qu'entendre la voix de ma mère évoquer enfin mon père avec naturel. Je lui parle alors de Christian et de l'importance qu'il a eue pour moi.

– Même si j'admire Rioll pour ce qu'il représente et pour ce qu'il a fait, je sais qu'en fin de compte mon père c'est Christian, je le pense sincèrement.

– Ça me touche que tu dises ça, répond-elle d'une voix douce. Il a beaucoup compté dans ma vie tu sais. Je l'ai vraiment aimé.

– Je n'en ai jamais douté, maman.

Faire preuve de courage, acte II.

Puisque je sais maintenant avec certitude que je ne vendrai pas les photos de mon père, pourquoi ne pas y aller au culot pour convaincre Swyer d'essayer de refourguer *mon* travail à ses amis collectionneurs ? C'était en tout cas le plan que j'avais en tête en débarquant, le torse bombé et mon plus beau sourire commercial plaqué sur le visage dans le bureau de l'expert avec mon book il y a vingt minutes. Mais, maintenant que Ruppert Swyer est en train de détailler mes photos, silencieux et concentré, je me transforme en flaque de sueur, toute raide sur ma petite chaise. Autant dire que quand Swyer lève enfin les yeux, plaçant ses mains en conque sous son menton, je n'en mène pas large.

– Vous n'êtes pas la fille de Rioll pour rien, mademoiselle. Ça doit être dans les gènes.

– Vous voulez dire que...

– Je suis impressionné par votre travail, par ce mélange de sensibilité et de maturité. Il existe sur le marché beaucoup de jolis clichés, j'en vois passer tous les jours sur ce bureau, mais il leur manque bien souvent ce petit quelque chose qui fait la différence, l'union parfaite de l'âme et du regard.

Swyer fait glisser son énorme carnet d'adresses en face de lui, le compulse et commence à noter des noms sur une feuille blanche. Les minutes s'écoulent tandis que sous sa plume s'alignent une dizaine de contacts. Puis il me tend le document :

– Ce sont tous de très bons galeristes. Je vous encourage à les démarcher en précisant que vous venez de ma part.

Il me désigne l'un des lieux inscrits sur la feuille : il y a notamment cette espace d'art réputé à deux blocs d'ici.

– Vous pourriez y passer maintenant, il me connaît très bien.

Dans la rue, j'ai envie de sauter en l'air et d'enlacer tous les passants. Je suis habitée d'une soudaine et immense confiance en moi.

Je n'ai tellement pas l'habitude...

C'est un peu comme si mon père disparu m'avait légué un héritage, chassant cette peine en moi qui m'a si souvent empêchée d'aller au bout des choses. Si j'ai toujours été une battante, si je me suis toujours débrouillée pour me sortir de toutes sortes de situations, suivant les conseils judicieux de Christian qui me demandait de ne jamais me laisser faire, je n'ai en revanche jamais éprouvé de réel sentiment de fierté !

Jusqu'à aujourd'hui...

Jusqu'à Tom, j'ai sans cesse vécu comme si j'étais en stage de survie, sans parvenir à profiter des moments simples de la vie. Grâce à lui, j'ai enfin pu découvrir la vérité sur mon père et me dégager du poids immense que représentait cette quête essentielle autant qu'immuable. Avec Tom, les choses sont devenues évidentes.

Je m'arrête devant la galerie, c'est un endroit très design, impressionnant. Je fais durer le plaisir et décide de m'installer à une terrasse de café sur le trottoir d'en face et je téléphone à Christian. Je tombe sur son répondeur et lui fais part de toute mon affection en annonçant que je suis sur le point de présenter mon travail à un galeriste de New York. Il me rappelle deux minutes plus tard.

– Excuse-moi, je n'ai pas eu le temps de décrocher. J'ai écouté ton message, je suis tellement fier de toi, si tu savais.

– C'est grâce à toi aussi que j'en suis là, tu m'as toujours porté.

– Ça n'était pas difficile de croire en toi.

Je ris, flattée.

– Tu es juste en face de la galerie, c'est ça ?

– Oui.

– Alors, fonce, ma belle !

– Je suis un peu angoissée, je...

– Vas-y tout de suite, insiste-t-il, faussement autoritaire.

– Oui, d'accord, j'y cours. Je t'aime.

– Moi aussi je t'aime, je croise les doigts pour toi.

Revigorée, je franchis le seuil de la galerie. Un type en costume tendance, longiligne et souriant, m'accueille.

– Bonjour, je suis John Ashford, le directeur de la galerie. Que puis-je pour vous, mademoiselle ?

– Maya Leblanc, enchanté. J'ai... Enfin, c'est-à-dire... Je sors à l'instant du bureau de Ruppert Swyer et...

À cours de mot, je pose mon book sur son bureau.

Ashford, qui visiblement comprend le langage des signes, s'empare de mon book et commence à le feuilleter. Je retrouve les sensations de l'époque où j'attendais les résultats de mes examens à la fac. Seul le fait que Swyer ait apprécié mon travail me permet de résister au désir de rebrousser chemin et de m'éclipser comme si de rien n'était. Autour de moi, les œuvres exposées sont splendides. C'est une série de portraits en couleur de couples qui s'embrassent et c'est vraiment très réussi. Je me dis alors que ça n'est pas le même style que le mien et que mon noir et blanc n'est peut-être pas dans la ligne artistique de cette galerie. Comme Ashford n'a pas l'air décidé à me parler tout de suite, j'évolue discrètement dans cet espace d'art. Je m'arrête devant une immense cloison où sont exposés deux tirages grand format d'un couple âgé qui s'embrasse avec passion. L'artiste a su saisir l'instant où les vieux amants ont oublié sa présence. Il en résulte une impression de vie assez fascinante. Je ferme les yeux, j'imagine mes clichés agrandis et dévoilés en ces lieux.

Tu es proche du but, Maya, crois en toi, ne lâche jamais l'affaire...

Une main se pose sur mon épaule, qui me fait sursauter.

– Oh, désolé, je ne voulais pas vous surprendre... s'excuse Ashford

– Non, je vous en prie, tout va bien, réponds-je en me balançant d'une jambe sur l'autre.

Je dois avoir l'air d'une adolescente qui se retient pour ne pas faire pipi dans sa culotte.

– Où avez-vous déjà exposé ?

Merde, c'est sûrement mauvais signe. Je n'ai aucune expérience dans ce domaine...

– Je... je n'ai jamais exposé, désolée.

– Sérieusement ? me demande-t-il avec un air incrédule.

Je baisse la tête, aussi penaude qu'une collégienne qui viendrait d'avouer en pleine soirée pyjama qu'elle n'a jamais embrassé de garçon.

– En ce cas, je serais ravi d'être votre premier galeriste ! m'annonce Ashford.

Seule la décence m'interdit de sauter en l'air en poussant des cris de guerre. Je demeure pétrifiée.

– Vos photos sont magnifiques, mademoiselle Leblanc. Vous me faites penser à Rioll, peut-être en avez-vous entendu parler ? Prenez-le comme un compliment, il fait partie du Top 10 de mes artistes préférés.

Celle allusion à mon père me remue particulièrement. Je souris en songeant que les chiens ne font pas des chats. Et je mesure ce qu'il est en train de m'arriver : c'est le deuxième spécialiste en moins d'une heure qui emploie le terme « magnifique » pour qualifier mon travail et je vais être... exposée ! Je décide ne pas dire que je suis la fille de Rioll.

Un jour sans doute, mais pour l'instant c'est trop tôt.

– Merci infiniment, bafouillé-je, débordée par l'émotion.

– Je vais prendre vos coordonnées et vérifier mon planning. J'envisage un événement collectif dans un mois, avec quelques artistes montants, et j'aimerais que vous en fassiez partie.

Je sors de la galerie dans un état d'excitation intense. J'ai l'impression que mon bonheur s'est transformé en enseigne qui clignote sur mon front tant les regards que je croise semblent insistants. Je marche dans la rue sans savoir où je vais jusqu'au moment où je me rends compte que je suis totalement perdue. Une fois n'est pas coutume, je décide que mon budget ne souffrira pas trop d'un trajet en taxi. Mais avant, j'attrape mon portable pour appeler Tom.

– Tom, je suis trop heureuse, je vais exposer dans une galerie ! m'exclamé-je dès qu'il décroche.

– C'est cool, répond-il simplement après un long silence.

Je le dérange ou quoi ?

– Ce n'est pas *cool*, Tom. C'est génial, c'est la chance de ma vie, le but de ma venue à New York, c'est...

Le silence qui s'installe au bout du fil jette comme un froid.

– Quelque chose ne va pas ? demandé-je.

– Non, tout est OK, pourquoi ?

– Je ne sais pas, c'est simplement que... Bon, je vais devoir raccrocher pour prévenir Noémie, Christian et ma mère.

– D'accord, lâche-t-il sur un ton agacé avant de couper court à la conversation.

Mes jambes flageolent. Je sens des larmes de frustration me piquer les yeux.

Non, pas question : il ne me volera pas cet instant.

Je grimpe dans un taxi en fulminant. Encore une fois j'ai l'impression que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Il est sur les nerfs alors que je viens d'apprendre une merveilleuse nouvelle... Son manque d'enthousiasme m'a fait l'effet d'une douche froide.

Mais peut-être que j'aurais dû insister pour savoir ce qui semblait le chagriner ? Parce que quelque chose ne va pas, c'est clair : ce n'est pas son genre de se montrer aussi égoïste.

Peut-être que c'est moi qui suis égoïste ?

Avec ce qu'il traverse, en ce moment, les menaces, les souvenirs de son frère mort, sa rencontre avec son père biologique et la conscience des années perdues, peut-être qu'il déprime, tout simplement, et que ça n'a rien à voir avec moi.

Bon, de toute façon, Tom, c'est Tom : mieux vaut le laisser venir à soi que d'aller le chercher.

5. Après le beau temps, la pluie...

Ryan vient d'être nommé pour une remise de prix prestigieux octroyé au photographe publicitaire de l'année. En ce samedi matin, je l'accompagne pour l'aider à choisir une tenue digne d'un tel événement. J'ai réussi à convaincre le garde du corps qui me suit comme mon ombre de se tenir à l'écart et, quand Ryan m'a demandé pourquoi un gorille me suivant dix mètres en arrière, je lui ai fait un geste vague qui signifiait : « Laisse tomber ». Il n'a heureusement pas insisté. Il était tellement ravi que j'aie accepté de lui donner mon avis sur les costumes !

Il profite de ce tête-à-tête pour me faire rire, en prenant à chaque sortie de cabine des poses de mannequin. Mais au bout de deux heures de shopping, il n'a toujours pas dégotté LA tenue de cérémonie et je commence à avoir une petite faim.

– Je t'invite au resto pour te récompenser de ta patience, propose-t-il.

Nous traversons quelques carrefours et nous installons en terrasse de chez Rhaja, le premier endroit qu'il m'a fait découvrir quand je suis arrivée à New York. C'est un établissement indien de bonne réputation où les prix sont très raisonnables. Je ne sais pas si c'est lié au fait d'avoir repris confiance en moi, ou peut-être est-ce le temps délicieux de ce samedi de juin à New York, toujours est-il que j'éprouve le désir d'avouer mon secret à Ryan. Je lui demande s'il est assis et il me répond que « oui, a priori ». Nous rions, puis je m'éclaircis la voix :

– J'ai retrouvé mon père, il est mort, malheureusement, mais je connais enfin son nom, il s'appelle... Rioll.

Ryan m'offre un air interloqué, manquant de s'étrangler avec la bouchée de riz au curry qu'il vient d'ingurgiter. Il boit de l'eau pour faire passer, avant de répéter :

– Rioll !

– Oui, c'est un truc de fou. Je comprends maintenant pourquoi j'aime tant la photo.

– Tel père telle fille, lâche Ryan qui n'en revient toujours pas.

Je ne lui parle pas des tirages et de leur valeur sur le marché de l'art, en revanche je lui redemande s'il est assis et il acquiesce sans rien dire :

– Je vais exposer chez Ashford le mois prochain !

– Oh, putain, c'est...

Il s'interrompt conscient qu'il vient de jurer un peu fort. J'éclate de rire, tandis qu'il se penche vers moi et résume la situation :

– Tu es donc la fille de Rioll et tu vas exposer chez Ashford, c'est bien cela ?

– Oui mon commandant, fais-je en saluant de la main tendue posée sur la tempe. Je voulais partager ma joie avec toi, puisque sans toi rien de tout ça ne serait arrivé. Tu m'as fait venir et tu as eu confiance en moi, je ne sais pas comment te remercier...

Ryan lève une main pour attirer l'attention d'un serveur qui nous rejoint d'un pas alerte :

– On va prendre une bouteille de champagne, s'il vous plaît.

– Écoute, c'est adorable, mais on n'est pas obligés de...

– Tu plaisantes ou quoi ? coupe-t-il. C'est sensationnel, alors ça se fête !

L'enthousiasme de Ryan fait plaisir à voir et me touche vraiment. J'aurais tellement aimé que Tom réagisse ainsi ! Je ne comprends pas ce qui lui a pris. Je n'ai toujours pas de nouvelles de lui. Je sais qu'il est sans cesse en déplacement, mais quand même, vu le ton de notre dernier échange, un petit coup de fil aurait été le bienvenu.

Pfff, je n'ai pas envie de gâcher ce moment en pensant à des choses tristes.

Et puis je dois garder toutes mes forces : nous avons un costume à trouver pour la cérémonie de remise du prix !

Le SMS que je reçois en début de soirée alors que je suis en train de regarder la télévision avec Berlioz me fait de la peine : Ryan n'a pas été récompensé, c'est un photographe de leur agence concurrente qui a obtenu la distinction. Sans hésiter, je pianote sur le clavier de mon portable : [Je te décerne l'Oscar du plus beau costume. Et pour moi tu restes le boss. Maya]

Plus tard dans la soirée, le visage de Tom apparaît sur mon écran. Je prends l'appel à toute vitesse, le cœur battant d'avoir enfin de ses nouvelles.

– Secrétariat de Maya Leblanc, que puis-je pour vous ?

– Salut Maya, me répond Tom d'une voix blême.

– Tom ? Tom, qu'est-ce qui se passe ?

Je savais avant-hier que quelque chose clochait. Bon sang, pourquoi est-ce que je n'ai pas suivi mon instinct ? Pourquoi est-ce que je n'ai pas insisté pour savoir ce qui n'allait pas ? Tom est toujours là pour m'aider et moi...

– Gina est morte, Maya, m'annonce Tom. Elle s'est fait tirer dessus par les membres d'un gang. Je crois qu'elle était mêlée à une affaire de trafic de drogue... C'est arrivé il y a deux mois. Bon sang ! s'écrie Tom avec rage et désespoir. Apprendre ça, ça réveille tant de mauvais souvenirs ! J'ai l'impression de perdre mon frère une deuxième fois. C'est idiot, hein ?

– Non, Tom, lui murmuré-je d'une voix apaisante. Ton frère l'aimait. C'est normal que sa mort te renvoie à la sienne. Tu étais si jeune, à l'époque...

– C'était la seule piste que j'avais, Maya. Je pensais vraiment que Gina était Le Tigre. Mais au moment où j'ai reçu la dernière lettre, elle était décédée depuis près d'un mois !

– On trouvera qui fait ça, le rassuré-je.

– Oui, mais comment ? Et comment se fait-il que l'auteur des menaces signe Le Tigre ? À part Mark, Gina, mes parents et moi, personne n'était au courant de ce détail !

– Ton frère avait quand même des amis ! Il faut peut-être continuer à chercher dans son entourage ?

– J'ai déjà écarté cette piste. Mark était un solitaire, il ne se confiait pas vraiment. Il fréquentait des types du genre de Bobby qui étaient plus des bons copains sur lesquels on ne doit pas trop compter. Après tout, cette référence au Tigre est peut-être un pur hasard, soupire Tom. Il faut qu'on reprenne tout depuis le début.

– Une ex à toi ? suggéré-je. Ou un petit ami jaloux ?

– Peut-être...

Tom a l'air épuisé. Cette histoire l'obnubile et le vide. Nous continuons à parler un peu mais je sens qu'il n'est pas vraiment là. Une fois que nous avons raccroché, je réalise que je ne sais même pas quand on va se revoir. Il me tarde pourtant, mais entre nous, depuis quelques jours, j'ai la sensation que tout est un peu flou.

Tu me manques, Tom, tu me manques vraiment...

Ils sont tous adorables et l'ambiance est exceptionnelle : je ne rêve pas, c'est bien moi, Maya Leblanc, parmi ces artistes avec lesquels je vais partager l'espace de la Galerie Ashford pour une expo sur les lumières de New York. Je suis la seule à travailler le noir et blanc, en argentique qui plus est, alors on me pose toutes sortes de questions sur ce choix. Ça fait du bien de parler de mon travail avec d'autres, d'aborder le côté technique de la chose. Avant que Ryan devienne mon boss, nous avons un peu ce genre de relation.

Chacun y met du sien au cours de cette séance d'accrochage. Nous nous aidons les uns les autres pour positionner nos photos dans la plus parfaite harmonie. De loin, Ashford nous observe. De temps en temps,

il suggère d'intervertir des cadres et je me rends compte qu'il a vraiment l'œil.

Je termine épuisée ce long samedi d'installation, mais je suis ravie. L'ensemble donne un résultat magnifique. Je suis impatiente d'arriver au soir du vernissage.

Sur le chemin du retour, je m'arrête net devant la vitrine de chez Azaleas, une boutique de lingerie sexy dont Monica m'a souvent parlé. Je me tourne vers Mike, mon garde du corps, un peu gênée :

– J'ai une petite course à faire, si vous pouviez m'attendre à l'extérieur ?

Il hoche la tête sans broncher et je le remercie intérieurement pour sa discrétion et sa délicatesse. À l'intérieur de la boutique, je craque pour un ensemble soutien-gorge et string en dentelle ivoire. Je souris à la pensée que c'est nouveau pour moi. Avant Tom, j'achetais mes dessous par nécessité. Je me disais que ça n'était pas mon genre. J'étais du style Petit Bateau, culottes en coton et compagnie ! Maintenant, je me sens femme, je n'ai plus honte d'éveiller du désir.

Bien au contraire.

Mon portable sonne au moment où je sors du magasin. C'est LUI et c'est comme s'il avait deviné mes pensées à distance !

– Je viens d'atterrir à New York, lance-t-il sans préambule.

– Tout s'est bien passé ? demandé-je tout en me retenant de sauter de joie.

– Oui, j'ai retrouvé la forme et notre équipe a gagné quatre matchs sur cinq. Mais j'ai surtout quelque chose à te proposer.

– Tout ce que tu voudras !

– Alors prends quatre jours de vacances ! Tu pourrais confier Berlioz à Monica et on décollerait en jet dans la soirée pour Malibu.

– Tu plaisantes ou quoi ?!

– Je suis plus sérieux que jamais, réplique-t-il de sa voix légèrement rauque. J'ai envie qu'on se retrouve un peu, j'en ai marre qu'on se voie toujours en coup de vent.

Mon cœur se met à battre plus vite. J'adore quand il me parle comme ça. Ce mec est fou et je suis folle de lui.

– C'est super tentant, mais prévenir l'agence au dernier moment, ça risque d'être chaud !

D'un autre côté, je n'ai rien au planning avant jeudi après-midi et l'agence me doit justement un ou deux jours pour un shooting d'avril qui m'a pris un week-end... C'est jouable.

– Use de ton charme avec Ryan, ça devrait le faire, insiste Tom.

– Jusqu'où je peux aller ? plaisanté-je.

– Fais juste ce qu'il faut, répond-il en riant. Pas plus.

– OK. Et on coupe la poire en deux : on part aujourd'hui et on rentre lundi soir.

– Mais ça ne nous fera que deux jours et demi ensemble ! proteste-t-il.

– C'est à prendre ou à laisser, Tom Kelley.

– En ce cas, dépêche-toi de te préparer : je serai chez toi dans deux heures.

– Oui, à tout à l'heure.

Je compose le numéro de Ryan dans la foulée.

– Ryan, j'ai un truc à te demander.

– Dis-moi.

– Tu te souviens, ce shooting à Key West en avril ? Voilà, tu m'avais dit que je pourrais prendre un ou deux jours pour compenser le fait que j'avais travaillé samedi et dimanche. Et je voulais savoir si lundi, ça t'irait...

– C'est pour l'expo ? me demande-t-il.

– Oui, mens-je.

Je ne sais pas ce qui me prend de faire ça mais Ryan m'a prise au dépourvu. J'avoue que je ne m'attendais pas à ce qu'il me demande ce que je comptais faire de mon temps libre ! Mais j'ai comme

dans l'idée qu'il préfère me savoir en train de travailler, même si ce n'est pas pour l'agence, qu'en train de faire l'amour sur une plage déserte tout en buvant du champagne avec un dieu du sexe.

– Pas de souci, Maya. En plus, ce qui est bon pour ta notoriété est bon pour la nôtre.

Je manque de m'étouffer. Je n'avais pas pensé à ça ! Je me demande si mon innocent mensonge ne viendrait pas de se transformer en faute professionnelle sans que je m'en rende compte...

– C'est gentil, Ryan, déglutis-je.

Nous venons de faire l'amour dans notre chambre luxueuse. La vue sur la plage est paradisiaque. Je me souviens de mon adolescence quand je regardais *Alerte* à Malibu avec ma mère. Je rêvais alors de me retrouver sur le sable et dans l'eau avec les héros de la série.

Et aujourd'hui, je suis dans un lit king size avec mon Géant de New York.

C'est mille fois mieux que dans la série !

Pendant ces trois jours – pardon : deux et demi – divins, nous n'avons pratiquement pas mis le nez dehors, trop désireux de rattraper le temps perdu qui semblait se comptabiliser en étreintes successives et torrides. La chambre est un vrai bazar : flûtes vides, bouteille de champagne renversée dans son seau, fraises et chantilly, lingerie oubliée sur la terrasse près du jacuzzi... Et le moins qu'on puisse dire, c'est que mon ensemble glamour de chez Azaleas a produit l'effet escompté !

Je me lève pour récupérer mon Leica puis retourne dans le lit, où je m'assieds à califourchon sur Tom. Je commence à shooter mon top model. Je passe mon temps à le photographier, c'est comme une drogue et je n'arrive pas à décrocher. Ça me rend heureuse autant que ça... m'excite.

– Tu vas en faire quoi, de tous ces clichés à la fin ? Les poster sur Pinterest ? plaisante-t-il.

– Parfaitement, dis-je en riant, et je compte même créer un Instagram dédié à ma fixette malsaine pour tes abdos.

– Pourquoi, « malsaine » ?

– Parce que ça, dis-je en attrapant la crème chantilly posée sur la table de chevet. J'en asperge son ventre avant de lécher de manière suggestive sa peau sucrée.

– Mmm... Nul doute que tu ne pourras pas mettre ça sur ton Instagram.

– Ni sur Pinterest.

– Peut-être dans une expo d'art subversif ? Au fait, dit-il en se redressant sur ses coudes, tu ne m'as pas raconté ton accrochage à la galerie.

– Tu ne m'as pas demandé non plus, je te signale. Et puis on avait dit qu'on ne parlerait pas du boulot, dis-je en agitant de nouveau la bonbonne de chantilly.

– Tu ne t'en tireras pas comme ça, Maya. La photo que tu fais n'est pas un boulot mais une activité artistique. Allez, dis-moi.

– C'était génial, lancé-je tout en souriant et en me relevant pour prendre Tom de profil. J'espère que ça te plaira !

– Je suis impatient de voir ça, confie-t-il en prenant soudain une pose exagérée et très... érotique.

– Ne me tente pas, s'il te plaît, là je travaille.

– Pose ton appareil et viens dans mes bras, tu commences à me manquer.

Sa façon de le dire me fait littéralement fondre et je rends les armes. Ça doit faire environ soixante secondes que nous sommes décollés et j'éprouve la même sensation de manque.

Je me débarrasse du Leica et je le rejoins parmi les draps froissés.

– Tout passe trop vite avec toi, murmure Tom en m'embrassant dans le cou.

– Préviens-moi quand tu t'ennuieras, plaisanté-je en me lovant contre son torse.

Nous rions tous les deux, roulons sur le matelas comme des adolescents turbulents. Avec délicatesse, Tom saisit mon visage entre ses mains :

– J'aime tellement être avec toi, princesse.

Je gémissais tandis qu'il prend ma bouche pour m'embrasser longuement. Le désir monte en moi, j'ai encore envie de lui, toujours envie de lui. Quand il abandonne enfin mes lèvres, il me dit d'une voix un peu triste : – Il faut qu'on appelle un taxi, le jet sera prêt dans une heure.

Je soupire. Le séjour est déjà terminé ! Dans quelques heures, la vie à New York reprendra. Le travail, les séparations, et j'ai comme un petit coup de blues. Puis je décide de me secouer. Je n'ai pas le droit de me plaindre. Je viens de passer trois jours exceptionnels avec un homme qui fait rêver les femmes. Alors tout va merveilleusement bien.

Réagis, Maya !

Je jaillis du lit tel un diabolotin monté sur ressort et je lance un défi à Tom :

– Le premier habillé prend le siège près du hublot !

– Merde, c'est quoi ça ?

Tom est en colère. Et ça n'a rien à voir avec le fait que j'occupe le siège près du hublot. Ça n'est pas son genre. Non : si Tom est aussi furieux, c'est qu'une fois de plus, les paparazzis ont frappé. Et visiblement, ils n'y sont pas allés de main morte. Tom me tend l'iPad sur lequel il a consulté l'article en cause. Son regard étincelle de colère.

– Regarde.

Panique à bord : ce sont des photographies de nous deux à Malibu. Je découvre qu'avec une chambre avec vue sur la mer, pas besoin de sortir de l'hôtel pour être mitraillés. Suffit de prendre le soleil sur sa terrasse « privée ».

Glups.

Si Ryan voit ça, il va me virer !

– Continue de lire, m'intime Tom.

Je m'exécute, sentant à son ton que le pire est à venir, je *scrolle* la page et là, mon sang se glace

Rectificatif : Ryan va me tuer d'abord et me virer ensuite.

Sous le gros titre *La mystérieuse photographe découverte récemment aux bras de Tom Kelley* ne serait-elle pas une mangeuse d'hommes ? Il semblerait qu'elle ait décidé de convoler avec un nouveau mâle ! on découvre toute une nouvelle série de clichés : Maya et Ryan dans une boutique de costumes, Maya et Ryan à la terrasse d'un restaurant, Maya et Ryan choquant leurs flûtes de champagne, le sourire aux lèvres...

C'est la cata ! Aucune chance que Ryan passe à côté de ces photos, maintenant.

Blême, je tends l'iPad à Tom.

– Tom, je crois que j'ai fait une connerie...

– Ah bon ? Dis-m'en plus, ça m'intéresse, rétorque-t-il d'un ton rendu cinglant par la jalousie.

– Tom ! Tu ne vas pas me dire que tu crois ces conneries ?

– Je ne sais pas, Maya. À toi de me le dire.

– Tom, dis-je en prenant une grande inspiration, la seule raison pour laquelle ces photos me posent souci, c'est parce que Ryan est mon boss. Quand il va les voir, il va savoir que j'étais à Malibu avec toi alors que je lui ai dit que je prenais mon lundi *off* pour bosser sur l'expo.

– Tu vois, c'est ça le problème ! Tu n'arrives même pas à dire à ton patron que si tu prends des vacances, c'est pour les passer avec ton mec ! Tu ne vas pas me dire que ce n'est pas étrange ?

– Tom, je t'assure que tu te méprends sur toute la ligne. Si j'ai dit ça à Ryan, c'était uniquement parce qu'il m'a prise au dépourvu en me demandant ce que je comptais faire de ce jour de relâche. Je t'avoue que vu l'ambiance au boulot en ce moment, je n'étais pas hyper chaude pour lui parler de nous. Ça peut se comprendre, non ?

– Non ! proteste-t-il. Ton boss n'a pas à te demander de te justifier sur qui tu vois et ce que tu fais de tes congés.

– Exactement, rétorqué-je. De même qu’il n’avait pas à me donner deux jours le mois dernier pour me remettre d’avoir été pistée par des journalistes. Je comprends que Ryan ne soit pas ravi que je te fréquente, vu la manière dont ma vie privée a empiété récemment sur le boulot...

– Ne joue pas les naïves, Maya : tu sais très bien que ce n’est pas ça qui le crispe vis-à-vis de moi ! Je le regarde d’un air interrogatif puis je comprends où il veut en venir.

– Je te préviens, Tom, si tu recommences avec ça...

– Avec tout ce que tu m’as raconté sur ce type, vos échanges sur le forum avant ta venue à New York, je suis persuadé qu’il est dingue de toi, qu’il n’attend que ça. On le voit bien à sa tête, là, regarde, quand il trinque avec toi !

– Écoute, admettons que tu aies raison. Admettons que Ryan soit secrètement amoureux de moi. Il sait de toute façon que je suis avec toi. Parce que c’est le cas : je suis avec toi et avec personne d’autre, déclaré-je en passant mes bras autour de son cou.

– Répète-moi ça, me dit Tom d’un ton boudeur mais en souriant malgré lui.

– Je suis à toi, Tom Kelley, lui susurré-je à l’oreille. Je t’appartiens. Je suis ta chose, ajouté-je en mordillant son lobe.

Tom me fait pivoter, de façon à ce que je me retrouve à le chevaucher. À la façon dont il m’embrasse, j’ai l’impression que l’orage est passé.

– Dis-moi, me demande-t-il en me fixant d’un air intense, tant que nous sommes dans cet avion, les vacances ne sont pas officiellement finies ?

– Exact, dis-je en effleurant son torse musclé à souhait. Tu as une idée pour clore à la fois ce séjour de rêve et cette crise de jalousie débile ?

– Peut-être bien, espèce de chipie... Mademoiselle ! adresse Tom à l’hôtesse en cabine. Laissez-nous s’il vous plaît. Et prévenez le reste de l’équipage que je ne veux pas être dérangé avant l’atterrissage.

– Bien, monsieur Kelley.

OMG !

Je me demande ce que ça fait, de prendre son pied en plein vol...

Mardi matin. Mon fidèle garde du corps a repris son poste d’observation depuis la rue. Quant à moi, outre les courbatures dues aux excès de sexe acrobatique, je sens que la journée va être longue : dès neuf heures, à la machine à café, j’intercepte une conversation entre deux nanas de la comptabilité.

– Apparemment, il y aurait du renvoi dans l’air !

Des frissons me parcourent, je poursuis mon chemin avec l’impression que tous mes collègues me regardent. Nul doute qu’ils ont vu les photos. Et entre ceux qui s’imaginent que je suis polygame et ceux qui s’offusquent que je me tape mon supérieur... J’imagine que mon coefficient sympathie en a pris un coup.

Mais j’imagine que mon licenciement imminent devrait laver Ryan de tout soupçon de favoritisme...

Comme pour confirmer mes craintes, je découvre en arrivant à mon poste une note posée à côté du clavier de mon ordinateur. Je suis convoquée dans le bureau du grand patron. J’appelle aussitôt sa secrétaire pour savoir quand je dois m’y rendre. Sa façon de me répondre que c’est urgent, qu’il m’attend dans l’heure, en dit long sur la nature de cette requête. J’ai carrément l’impression d’être invitée à un enterrement.

Je réalise soudain les implications de mon innocent mensonge – même pas un mensonge, d’ailleurs : juste une confirmation de ce que Ryan voulait croire. Je l’ai fait pour préserver ma vie privée, dont je trouvais qu’elle avait déjà bien trop envahi ma vie de bureau... Et voilà que pour ça je vais payer le prix fort.

Avec mon renvoi, c’est tout qui s’arrête : ma *green card*, mon appartement, ma vie à New York. Le

loyer, je pourrais encore le régler en vendant les photos de mon père... Mais ça ne me servirait qu'à me maintenir à flot le temps d'être expulsée. Pourtant, je suis prête à le faire si ça me permet de rester trois semaines, six semaines de plus avec Tom. Mais ensuite ? Que se passera-t-il quand l'Immigration viendra m'arrêter ?

Je ne veux pas repartir à Paris. Je ne veux pas vivre sans Tom.

Je ne PEUX PAS vivre sans Tom.

Je frappe à la porte de Peterman, qui me crie : « Entrez ! ». J'ouvre, avance d'un pas mais me fige quand je la vois, bras croisés, adossée à la bibliothèque du boss, un sourire triomphal accroché à ses lèvres.

– Bonjour, Maya, me dit-elle en recoiffant une de ses boucles blondes de poupée.

– Mo... Monica ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? dis-je en me retournant vers le patron alors que mon cœur bat à toute allure et que tout se met en place dans ma tête.

Monica, qui avait accès à mon ordinateur, mon téléphone, mes mails.

Monica, qui passe son temps à me dire que ma vie a de quoi rendre jalouse.

Monica, qui connaît mon adresse.

Monica, qui sort avec Bobby.

Monica, mon amie en qui j'avais confiance.

– Prenez place, mademoiselle Leblanc, propose le glacial Peterman en me désignant un fauteuil. S'il vous plaît.

Je n'arrive pas à croire que ce soit elle qui m'a trahie.

Volume 5

1. Premier vernissage

Les jambes flageolantes, je me mords l'intérieur des joues et avance vers le fauteuil que me désigne Roger Peterman tout en évitant le regard de Monica. J'ai l'impression d'être dans le couloir de la mort. J'imagine que mon boss est impatient de m'administrer une dose létale afin d'en finir une bonne fois pour toutes avec le cas Maya Leblanc. Mais si j'avais su que ce serait Monica qui préparerait la seringue !

– Soyons brefs, commence le grand patron. Monica ici présente a mené son enquête suite aux divers sabotages dont vous avez été la victime...

– Hein ? Quoi ? coupé-je Peterman.

Mes yeux écarquillés passent du big boss à Monica. Il me croit donc, à présent ? Et tout ça grâce à Monica ? Je pousse un soupir de soulagement... puis rougis jusqu'aux oreilles. Comment ai-je pu croire un seul instant que mon amie s'en était pris à moi ?

– J'attendais pour t'en parler, se justifie-t-elle d'ailleurs, mais je ne supportais plus que quelqu'un s'acharne sur toi. Comme je connais tout le monde ici, je n'ai eu aucune difficulté à faire en sorte que les langues se délient. Et il se trouve que...

Elle jette une œillade en coin à Peterman, qui d'un signe de la tête l'encourage à continuer.

– ... c'est Ryan qui est derrière tout ça, lâche-t-elle, l'air désolé.

– Tu... Ryan ?! Enfin, c'est...

Je suis estomaquée. C'est sûrement une erreur, c'est...

– Il a profité de Jessica et de son rôle dans la gestion des plannings de l'agence, précise-t-elle. Elle a le béguin pour lui depuis toujours, et la pauvre est prête à faire n'importe quoi pour qu'il s'intéresse à elle. Ryan n'a eu aucun mal à faire en sorte qu'elle mente pour lui.

– C'est insensé, répété-je en secouant la tête. Insensé.

– Insensé et malheureusement vrai, appuie Roger Peterman. J'ai moi-même interrogé Jessica, qui a fini par avouer la manigance. Vous n'êtes pas responsables des shootings loupés ni du rendez-vous que je vous avais fixé et auquel vous n'étiez pas venue. Je retire donc mon avertissement. Je suis désolé d'avoir manqué de discernement, mademoiselle Leblanc.

Pour la première fois depuis des semaines, Peterman me parle sans m'aboyer dessus et sans menacer de me virer. J'adresse un regard empli de reconnaissance à Monica, tandis que le grand patron ajoute : – Vous devez une fière chandelle à votre collègue. Ça n'est pas fréquent dans le monde du travail.

Oui, plus le temps passe et plus je pense que Monica est quelqu'un de rare. Nous avons beau être différentes, quelque chose nous lie. Comme si le destin avait décidé qu'en l'absence de Noémie, je devais avoir une autre amie complice aux États-Unis. Mais si je suis soulagée d'être enfin mise hors de cause, je ressens une profonde tristesse.

Comment Ryan a-t-il pu me faire un coup pareil ?

C'est grâce à lui si je suis là ! Et nous avons partagé tellement de choses, depuis nos premières discussions sur le forum photo. Je me revois en sa compagnie, il y a quelques jours, à la terrasse de chez Rhaja. Je me suis confiée à propos de l'identité de mon père, je lui ai dit que j'allais exposer à la galerie Ashford. Il a même commandé du champagne pour l'occasion. Je suis désemparée. Mon regard passe de Peterman à Monica, je ne sais pas vraiment comment réagir. Je serais presque tentée de défendre Ryan tellement j'ai du mal à intégrer ce qu'ils viennent de me révéler. Et puis soudain la colère grandit en moi à l'idée que j'aurais pu perdre mon emploi par sa faute.

Qu'est-ce que j'ai fait pour ça ?

– Ryan sera licencié pour actes de malveillance, conclut Peterman d'un ton qui se veut rassurant.

Quant à Jessica, elle écopera d'un avertissement pour sa complicité.

Le jugement de Peterman rendu, Monica et moi prenons congé de lui. Dans le couloir, je la serre contre moi si fort que je manque de l'étouffer.

– Monica ! Merci mille fois de m'avoir sorti de cette galère...

– Je suis rassurée, m'avoue-t-elle, j'avais peur que tu m'en veuilles.

– T'en vouloir ? Mais de quoi ?

– Eh bien, j'ai agi derrière ton dos et je t'ai annoncé une nouvelle qui ne doit pas être facile à avaler...

– Tu parles de Ryan ? Lui, il va entendre parler de moi, c'est clair. D'ailleurs, je vais de ce pas lui rendre une petite visite... déclaré-je en me mettant en chemin.

– Attends ! me retient-elle. Tu es certaine que c'est une bonne idée ?

– Non. Mais j'ai besoin de comprendre... Je me sens tellement trahie !

– OK, je comprends. Moi, je retourne à mon poste. Passe me voir après, si tu veux. D'accord ?

J'acquiesce puis je prends mon courage à deux mains pour aller voir l'enfoiré du jour sans attendre. Je ne compte pas lui faire part de son renvoi, ça n'est pas mon rôle. En revanche, je tiens à lui signifier ma déception et mon sentiment de trahison. Sans frapper, j'entre dans son bureau et lui demande, hors d'haleine :

– J'apprends à l'instant, Ryan. Comment as-tu pu me faire ça ?

Ryan lève les yeux vers moi. Son visage est impénétrable. Un vrai masque. Un silence pesant s'installe. Je ne sais pas combien de temps je reste là, debout devant lui, à le fusiller du regard avant de craquer :

– Tu ne veux pas me répondre ? Tu penses que tu ne me dois aucun compte, c'est ça ? Bordel, Ryan ! Tu étais mon ami. Tu... Tu m'as fait embaucher ici...

Je m'interromps : ça ne sert à rien de continuer, Ryan reste de marbre. Et moi, je me sens trop vide, trop choquée, pour continuer à essayer de le faire parler. Je préfère tourner les talons, sortir de son bureau et de sa vie, d'autant que la secrétaire de Peterman vient de débarquer pour annoncer à Ryan qu'il est convoqué chez le grand patron.

Je m'éclipse et rejoins Monica à son étage. Remarquant mon désarroi, elle se lève aussitôt et me serre contre elle.

– Oublie ce connard. Je t'invite à boire un verre au Silvio's House en fin de journée. Ça te changera les idées. Et ensuite tu pourras récupérer Berlioz à la maison.

– D'accord, lâché-je. Merci encore d'avoir eu la présence d'esprit de mener l'enquête et d'avouer cette histoire à Peterman.

– Pfff, tu aurais fait la même chose pour moi, non ?

– Oui, lui déclaré-je solennellement en prenant ses mains dans les miennes. N'importe quoi pour mes véritables amis.

Je retourne à mon bureau, décidée à affronter le reste de la journée comme si de rien n'était. Ce qui constitue bien entendu une mission quasi impossible. J'envisage un instant d'en parler à Tom, mais je me ravise : j'ai bien trop peur qu'il me dise qu'il m'avait prévenue au sujet de Ryan. Même s'il avait raison, je suis encore trop humiliée par ce qui vient de se passer pour l'entendre de la bouche de mon petit ami. J'ai été si stupide ! Si naïve ! La dernière chose dont j'ai besoin pour couronner le tout, c'est d'une nouvelle dispute avec Tom. Depuis deux ou trois jours, j'ai par moments la désagréable impression que ce dernier m'en veut de quelque chose et j'ignore quoi.

L'avion de Noémie vient d'atterrir. Je guette avec impatience son arrivée dans le hall de l'aéroport. Tom est avec moi et je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu ses derniers mots.

– Comment ça ?

– Je suis inquiet ! répète-t-il.

Nous sommes à la veille de mon vernissage et Tom ne cesse de se montrer « inquiet ». Il s'inquiète de la façon dont mon travail va être perçu demain soir, il s'inquiète de mon choix de tenu, il s'inquiète de ce que la dernière expo montée par mon galeriste n'avait – je cite – « pas l'air top ».

– Bon, allez : dis-moi ce que tu as vraiment sur le cœur, le pressé-je, au bord de l'exaspération.

– Rien, répond-il en haussant les épaules. Je tiens simplement à te mettre en garde contre les flatteurs, pour qui ce que tu accomplis est toujours *magnifique* et qui ne sont en fin de compte bien souvent que des hypocrites.

Je lui jette un regard blessé. Pourquoi se montre-t-il aussi négatif ? Je croyais qu'il aimait mon travail et qu'il croyait en moi ! Si ce n'était pas le cas, il aurait dû me le dire dès le début – ç'aurait été dur mais je l'aurais encaissé. Sa façon de me rabaisser insidieusement, par contre, commence à me faire changer de regard sur lui. Tom est-il le genre d'homme incapable de ne pas être au centre de l'attention ? Je suis à deux doigts de lui avouer que je n'aime vraiment pas son attitude quand Noémie passe le contrôle. Je ne vais pas me laisser entraîner dans une engueulade nucléaire maintenant ! En chassant mes pensées négatives, je cours à la rencontre de mon amie et nous nous tombons dans les bras. Dans le mouvement, j'intercepte le sourire attendri de Tom : sa mauvaise humeur semble s'être dissipée aussi soudainement qu'elle était apparue.

Radoucie, moi aussi, je fais les présentations officielles. Mon Géant de New York lance un sourire irrésistible à Noémie. Quant à elle, elle est déjà conquise : après tout, Tom reste à ses yeux celui qui a sauvé Berlioz, mon chat, d'une mort atroce ! Dans le taxi qui nous ramène en ville, mon amoureux marque des points en posant à mon amie des questions sur son métier et sur ses élèves.

– Je n'ai pas l'habitude qu'une vedette s'intéresse à mon job, glousse-t-elle aussi gênée que flattée.

– Tu veux rire ? s'exclame-t-il. C'est un boulot passionnant ! Les gens se souviennent toute leur vie de leurs profs.

– Tu exagères, sourit-elle. Ou alors c'est une différence culturelle entre nos deux pays. En France, notre profession est plutôt décriée.

– Pourquoi ça ?

– C'est compliqué, soupire-t-elle. Nous dépendons d'un ministère qui ne nous aide pas toujours à bien faire notre boulot. Et puis de toute façon, difficile de donner une bonne éducation quand on est face à la crise actuelle de l'emploi – surtout en banlieue, là où je travaille. Alors les parents d'élèves s'en prennent à nous, c'est naturel. Ce qu'il nous faudrait, c'est...

Et voilà Noémie lancée sur son sujet préféré : l'éducation. Réforme des concours agrégatifs, formations pédagogiques pour les futurs professeurs, modèle Montessori, complémentarité des savoirs... Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *ouf*, nous voilà arrivés devant chez moi.

– Tom, on se voit demain ? demande-t-elle, sous le charme, alors qu'il aide le chauffeur à sortir sa valise à roulette du coffre.

– Bien sûr : je ne manquerais ça pour rien au monde, sourit-il avant de lui serrer la main puis de m'embrasser tendrement.

Mmm, si tu continues comme ça, il est possible que je finisse par te pardonner ta mauvaise humeur de ces derniers jours, Tom Kelley...

Enfin, il semble accorder de l'importance à ce qui me tient à cœur ! Mon expo et surtout ma meilleure amie.

– Je n'arrive pas à réaliser que tu es là, dis-je à Noémie en la prenant dans mes bras une fois que Tom nous a laissés. Tu m'as tellement manqué !

– Et moi je n'en pouvais plus de Skype, j'avais besoin de te sentir, comme en ce moment.

Nous montons jusqu'à chez moi poser ses bagages. Arrivées à l'appart, je lui propose un café, qu'elle refuse, trop impatiente de découvrir la ville, *ma* ville. Alors nous décidons de sortir, d'aller flâner,

comme au bon vieux temps dans les rues de Paris. Au fil des trottoirs que nous arpentons bras dessus bras dessous, je me revois étudiante et j'éprouve une bouffée de nostalgie. Si je ne garde pas beaucoup de bons souvenirs de mon adolescence en France, tous les moments partagés avec Noémie demeurent gravés sur le versant ensoleillé de ma mémoire.

Il est vingt heures, c'est le grand soir. Et mon cœur fait un bond dans ma poitrine dès que je l'aperçois.

C'est magique, je n'osais même pas y croire !

Noémie m'adresse un clin d'œil et je comprends qu'elle a tout organisé. Je pousse un cri de joie et je cours vers ma mère. Nous nous enlaçons un long moment, puis nous nous détachons enfin pour nous regarder dans les yeux. Une larme coule sur ma joue.

– Tu... tu ne pouvais pas me faire une plus belle surprise, dis-je d'une voix étranglée.

– Je n'allais quand même pas louper le vernissage de Maya Leblanc, cette grande artiste qui est ma fille.

Je souris entre mes larmes, bouleversée par son ton et la teneur de son discours. Plus je l'observe plus je la trouve radieuse et j'ai même l'impression de revoir la jeune femme heureuse des photos de mon père.

– J'ai pris l'avion avec Noémie, m'avoue-t-elle. Elle m'a tenu la main parce que j'avais un peu peur.

– Oui, je connais ta phobie et je suis fière que tu l'aies surmontée. Mais comment ça se fait que je ne t'ai pas vue à l'aéroport ?

– Je me suis cachée en attendant que vous disparaissiez. Mais crois-moi, j'ai failli craquer quand je t'ai aperçue !

– C'est complètement dingue, dis-je d'une voix émue. Mais alors, tu as dormi où ?

– Dans un petit hôtel très sympa, du côté de West village. J'adore ce quartier !

– Tu as bon goût. Mais pas question de te laisser seule là-bas ! Ce soir nous allons camper à la maison avec Noémie, je te donnerai mon lit. Et ne discute pas !

Elle rit, caresse ma joue avec tendresse.

– D'accord, mais pour l'instant, occupe-toi de tes admirateurs.

À quelques mètres, j'aperçois Mike, mon garde du corps. Et je le remercie en pensée pour sa discrétion. Noémie et ma mère ne sont même pas rendues compte de sa présence. Je lisse les bords de ma petite robe noire, celle que Monica m'avait offerte pour mon premier rencard avec Tom. Et j'observe la foule qui se masse déjà aux abords de la galerie Ashford. Notre hôte possède apparemment un carnet d'adresses des plus conséquents. Je croise les doigts et je me dirige vers l'entrée, laissant Noémie et ma mère entre elles. Je me tourne pour leur décocher un sourire et je m'esclaffe en constatant qu'elles lèvent les bras en croisant également les doigts. Décidément tous les gens que j'aime font ça. Galvanisée par leurs encouragements, je me jette dans l'arène.

La galerie est bondée. Des femmes en robe de soirée évoluent aux côtés d'hommes élégants, des serveurs en livrée slaloment entre les convives, présentant des plateaux garnis de petits fours et de coupes de champagne.

C'est royal !

Je suis subjuguée par l'organisation. Je m'apprête à rejoindre Ashford pour le remercier quand deux mains se posent délicatement sur mes yeux et je reconnais d'emblée ce parfum.

– Bonjour, mademoiselle la photographe, murmure la voix de Tom à mon oreille.

Une vague de frissons me parcourt et je pivote pour lui faire face. Ses cheveux sont coiffés en arrière, il est rasé de près. Son sourire est éblouissant et sa façon de porter le costume m'évoque une réplique de James Bond.

– Waouh, la classe internationale, fais-je.

– Toi-même, répond-il en riant et en passant sa paume virile sur mon dos nu.

Je soupire... mais me ressaisis vite en m'apercevant que ma mère et Noémie foncent droit sur nous ! Le stress me gagne à la perspective des présentations à ma famille. Noémie se précipite vers lui et l'embrasse comme si elle le connaissait depuis toujours, puis je prends la main de ma mère.

– Tom, je te présente Sylvie, ma mère. Maman, voici Tom Kelley.

Le regard de ma mère s'éclaire tandis que Tom se penche vers elle pour lui baiser la main. Je réprime un fou rire tant je suis surprise de voir Tom adopter ce genre de comportement.

– Je comprends maintenant pourquoi votre fille est magnifique, déclare-t-il du tac au tac.

– C'est très gentil, répond ma mère visiblement touchée par ces paroles flatteuses.

Tom se tourne vers moi, esquisse une mimique amusée :

– Détends-toi, Maya.

– Qu'est-ce que...

Je réalise alors que Tom fait allusion à mon tic, le signe que je suis un peu nerveuse. Je relâche la mèche de cheveux que j'étais en train de triturer.

– En plus, ils sont magnifiquement coiffés, ajoute-t-il, ce serait dommage de gâcher tout ça.

Le regard appuyé qu'il m'offre indique également qu'il ne serait pas contre le fait de ruiner ma coiffure en privé. Et je me sens toute chose rien que de l'imaginer. Ce n'est vraiment pas le moment de penser à ça. Ma mère est là, tout de même !

– Je me propose de tenir compagnie à ta mère et Noémie pendant que tu t'occupes de tes admirateurs, annonce-t-il. Va faire ton devoir !

Je me retiens de lui répondre que je préférerais m'occuper de lui, mais je dois en effet jouer mon rôle. Au loin, Ashford me fait d'ailleurs de grands signes pour que je le rejoigne.

– Je vous retrouve tout à l'heure, leur dis-je.

Dans la foulée, je ne peux pas m'empêcher de me dresser sur la pointe des pieds pour voler un baiser fugace à Tom. J'ai besoin de courage pour la suite des événements. Son regard chaud me trouble et je suis obligée de prendre sur moi pour me détacher de lui.

Ashford m'a présentée à toutes sortes d'amateurs et de collectionneurs, j'ai dû rougir une bonne centaine de fois en écoutant les compliments de certains. J'ai croisé parfois le regard de Tom et j'avais envie qu'il me rejoigne pour me prendre dans ses bras, mais je pense qu'il a jugé préférable de me laisser vivre ma vie d'artiste. Quand ma mère me retrouve, une coupe de champagne à la main, elle me déclare d'une voix émue :

– Tes photos sont splendides, ma chérie.

Je sais que mon travail doit lui rappeler tous ces moments qu'elle a partagés avec Rioll.

– Tu es vraiment très douée, ajoute-t-elle.

– Je suis heureuse que ça te plaise, maman.

– Il n'y a pas que moi, qui suis séduite, crois-moi. J'ai entendu beaucoup de critiques dithyrambiques.

Dans un coin de la galerie, Tom nous observe et la main de ma mère étreint mon avant-bras :

– Il est vraiment charmant, ton ami.

J'acquiesce.

Ça n'est pas moi qui vais dire le contraire...

– En plus, il sait parler aux femmes, précise-t-elle en riant.

– J'aimerais autant qu'il ne sache pas trop parler aux femmes, plaisanté-je. Ou je risque d'avoir du mal à lutter contre les hordes d'admiratrices.

– N'aie pas peur, il a l'air très épris de toi. Ça se voit à la façon dont il te regarde.

Ça me touche, qu'elle ait remarqué ces petits détails. Et je suis heureuse que Tom lui plaise. Il se passe beaucoup de choses pour moi, ce soir : tout ce monde, ces compliments, j'en ai la tête qui tourne.

Pour la première fois de ma vie, je suis sous le feu des projecteurs, j'ai l'impression d'entrer un peu dans la lumière. Et le fait que ce soit par moi-même et non pas de manière superficielle *via* les couvertures des tabloïds me transporte de bonheur.

Une femme s'approche alors de nous et se présente :

– Bonsoir, je suis Vivian Hartwood, je crois que Jim Glister vous a déjà parlé de moi.

Mon pouls s'accélère, je ne m'attendais pas à la rencontrer si vite. C'était une amie proche de Rioll, c'est elle qui a donné tous ces détails au détective concernant la vie de mon père.

– Oui, bien sûr, dis-je. Je vous présente Sylvie Leblanc, ma mère.

Les deux femmes s'observent un long moment. Je lis du respect dans leurs regards. Toutes deux ont connu – chacune à sa façon – le grand artiste qu'était mon père.

– J'ai appris que votre fille exposait dans cette prestigieuse galerie, explique Vivian à ma mère. J'ai hésité avant de venir, car je ne voulais pas déranger, puis j'ai avisé que je ne pouvais pas manquer le premier vernissage de la fille de mon illustre et regretté ami.

Les larmes me montent aux yeux. C'est émouvant d'imaginer que cette femme élégante aux allures de Lauren Bacall a partagé des instants privilégiés avec mon père. C'est une photographe renommée, dont le mari décédé était un ami de mon père. Et je suis heureuse qu'elle ait fait le premier pas en venant au vernissage. Je croise le regard de ma mère, ses lèvres tremblent légèrement. Je sais qu'elle est aussi bouleversée que moi par la présence de cette femme si importante.

– N'en veuillez pas à Jim Glister, précise-t-elle. C'est moi qui l'ai poussé à me révéler votre identité. C'est une vieille connaissance, il me fait confiance.

– Je... je ne peux pas lui en vouloir. Je suis juste... impressionnée. Vous êtes une des rares personnes à savoir des choses sur mon père, j'ai... du mal à réaliser.

Ma mère prend ma main dans la sienne et la serre fort. Vivian nous offre un sourire d'une douceur infinie.

– Nous nous retrouverons pour parler de tout ça au calme. En attendant, j'ai déjà fait un tour de l'expo et je trouve que c'est magnifique. Votre univers est proche de celui de Rioll, tout en différant sur certains points. Vous êtes peut-être plus agressive, plus torturée, plus... baroque. Mais vous captez les variations de lumière avec la même sensibilité époustouflante que lui. En admirant vos tirages, j'ai eu l'impression qu'il... qu'il vivait toujours.

On n'aurait pu me faire plus beau compliment.

– Merci d'être si indulgente, dis-je d'une voix presque timide.

– Je suis tout sauf indulgente et je peux vous garantir que vos images vont faire parler d'elles.

Je croise les doigts en la regardant, puis elle me tend sa carte de visite :

– Appelez-moi quand vous vous voudrez, d'accord ?

– Oui, dis-je, très vite, c'est promis. J'ai tellement de choses à vous demander. Pour être honnête, j'y pense tout le temps depuis que Jim Glister m'a parlé de vous. Il faut juste que je trouve, disons le courage de vivre ce moment. J'ai peur d'être submergée par l'émotion, vous comprenez ?

– Oui, Maya, c'est normal d'avoir peur, mais tout se passera bien. À présent, je crois qu'il y a des gens qui vous réclament un peu partout.

J'acquiesce en souriant. Je laisse ma mère et Vivian en tête-à-tête, avec le sentiment qu'elles vont forcément bien s'accorder. De plus, j'imagine que Sylvie a envie d'évoquer cet homme qui a tant compté dans sa vie. J'évolue parmi les invités, encore toute chamboulée par cette rencontre. J'entends d'autres compliments, mais çà et là fusent également quelques critiques.

On ne peut pas plaire à tout le monde...

Je ne dois pas me focaliser là-dessus. Un homme d'un certain âge parle avec sa femme qui hoche la tête à chacune de ses paroles :

– Oui, c'est beau, mais c'est un peu trop triste.

Il n'a pas tort en fait, certaines de mes photos sont le reflet de mon état d'esprit, d'un certain flou sur quelques aspects de ma vie. Et puis j'entends soudain des mots qui me font sursauter.

– Franchement, je pourrais faire pareil avec un bon appareil !

C'est le genre de réflexion courante, les gens pensent qu'il suffit d'avoir du bon matériel pour réaliser de belles images. Et je réponds toujours que cela n'a que peu d'importance, qu'au départ il s'agit d'un regard, d'une façon de cadrer.

D'une façon de vivre.

Mais là, j'ai reconnu l'auteur de cette réflexion : c'est Bobby ! Dans une robe en lamé qui lui sied à merveille, Monica se tient à ses côtés.

– Ça n'est pas aussi simple que tu le penses, rétorque-t-elle. Il ne suffit pas d'appuyer sur un bouton.

– Tu n'y connais rien, ma poupée, se moque-t-il. Ce sont juste des images prétentieuses dans des décors sans intérêt. Même un enfant ferait mieux.

Typique Bobby : quelles que soient les circonstances, il ne peut pas s'empêcher de tout gâcher. La main de Tom se pose sur mon épaule et je me sens déjà un peu réconfortée. Bobby ne peut pas nous voir, trop occupé à tourner en dérision mon travail. Ses doigts ne cessent de courir sur le corps de Monica, comme si la pauvre n'était qu'un simple trophée. C'est le geste d'un mâle qui marque son territoire. Son élocution hasardeuse et sa voix haut perchée attestent de ce qu'il a dû boire plusieurs coupes de champagne. Comme d'habitude, il a déjà passé le cap de la retenue.

– Alors, lui demande Tom en faisant soudain face à son coéquipier, qu'en penses-tu ?

Bobby se tourne et le regarde en souriant.

– J'étais justement en train de parler de ces photos avec Monica.

– J'ai remarqué, fais-je, j'ai cru comprendre que tu n'aimais pas trop.

J'ai dit ça calmement, pour ne pas échauffer les esprits. D'autant plus qu'il a parfaitement le droit d'émettre un avis. Même s'il gagnerait à s'y prendre avec plus de délicatesse. Mais c'est Bobby, après tout, il ne faut pas s'attendre à un miracle. La main de Tom qui vient de saisir la mienne me fait un bien fou.

– C'est le moins que l'on puisse dire, réplique Bobby. Désolé, mais avec moi, ça ne marche pas. C'est trop sombre, trop... bizarre. On dirait des photos ratées, désolé !

– Elles sont pourtant très réussies, objecte Tom.

– L'amour rend aveugle, Tom, je ne vois que ça.

Je me crispe, je n'aime pas le tour que prend cette conversation.

– Remarque, ajoute Bobby en désignant un tirage qui se trouve juste derrière lui, je dois reconnaître que je me suis bien marré en regardant celle-ci. Avoue que tu as l'air d'un abruti, là-dessus.

Tom hausse les épaules en essayant de rester cool, Monica m'adresse un regard désolé. Et moi je rêve de me téléporter dans un monde sans Bobby. Maintenant c'est sûr, il a trop bu.

– Merci Maya, ajoute-t-il avec un air provocant, au moins grâce à toi on rigole !

C'est la réflexion de trop. Une part de moi se prend à rêver que Tom lui casse la gueule, mais il se contente de m'entraîner à l'écart en voyant que je suis à deux doigts de faire un esclandre.

– Écoute, Maya, m'annonce-t-il dans la foulée, je suis crevé. Les dernières séances sur le terrain ont été très intenses, je dois faire un tour d'horloge.

– Mais le vernissage n'est pas terminé, objecté-je, je pensais que nous pourrions aller boire un verre ensuite et...

– Je sais bien, m'interrompt-il, mais là je ne suis pas au top, j'ai vraiment besoin de repos. Tu salueras Noémie et ta mère de ma part. Je vais m'éclipser discrètement, d'accord ?

J'acquiesce tristement tandis qu'il m'embrasse. Ses lèvres sur les miennes sont douces, mais c'est un baiser trop court. Il m'adresse un dernier sourire qui semble signifier « ne m'en veux pas ». Et il s'éloigne. J'aimerais avoir le pouvoir de le retenir, mais sa silhouette hallucinante devient de plus en plus

petite dans mon champ de vision. J'intercepte le regard des femmes sur son passage, éprouvant un pincement de jalousie à l'idée qu'elles puissent imprimer son image dans leurs rétines. Je ne suis pas fière de mes pensées à cet instant. De cette jalousie stupide. Mais Tom ne fait rien pour me rassurer, en ce moment ! J'ai l'impression terrible qu'on s'éloigne, alors que je suis folle de lui et que je pensais que c'était réciproque ! Qu'est-ce qui cloche, entre nous ?

– Tout va bien, ma chérie ? me demande ma mère qui vient de me rejoindre.

Je déglutis, tente de me ressaisir. Ce soir, n'en déplaise à Tom, le monde ne tourne pas autour de lui. Il s'agit avant tout de mon travail, de mes amis et surtout de ma famille. Il s'agit de réparer le passé et de me rapprocher de ma mère.

– Oui, juste un peu tourneboulée par cette soirée.

– Qui ne le serait pas ? En tout cas, c'est un succès.

Sa voix s'étrangle un peu.

– Que se passe-t-il ? m'inquiète-je en me rapprochant d'elle.

– Rien, répond-elle en posant une main tremblante sur mon épaule. C'est juste que... que cette Vivian Hartwood m'a fait voyager dans le passé. C'était à la fois douloureux... et merveilleux. Il faut que tu lui parles, tu sais. Je sais qu'il y a cette blessure en toi, et Vivian pourrait t'apaiser et t'offrir de belles images que tu n'oublieras jamais.

– Oui, j'imagine, dis-je en serrant ma mère dans mes bras. J'irai la voir très vite.

– *Welcome to the camping Maya Leblanc !*

Ma mère et Noémie éclatent de rire, tandis que Berlioz ronronne comme une chaudière, visiblement ravi d'être en compagnie de trois femmes qui ne cessent de le caresser en lui rabâchant qu'il est le plus mignon de tous les chatons de la planète.

Je me repasse en boucle les paroles d'Ashford m'assurant que mon travail a produit son effet et que je peux m'attendre à de nombreuses retombées. Forte de ces encouragements et heureuse de me retrouver avec ma mère et ma meilleure amie, je ressasse un peu moins l'attitude étrange et presque détachée de Tom.

Tandis que ma mère s'endort dans mon lit, Noémie et moi passons l'heure qui suit dans le canapé-lit à nous raconter nos vies. Au moment de sombrer à notre tour dans les bras de Morphée, Noémie me confie qu'elle a fini par larguer son prof de maths.

– Il calculait toujours tout, plaisante-t-elle en bâillant.

– Tu vas peut-être rencontrer un bel Américain pendant ton séjour, dis-je.

– Il n'aurait pas un frère jumeau, ton Tom ? J'aimerais assez ce genre de modèle !

Nous rions en prenant garde de ne pas réveiller ma mère. Enfin, la respiration de Noémie m'indique qu'elle s'est endormie d'un seul coup. Alors, je ne lutte plus. Je me laisse aller à mon tour, en essayant de ne pas m'inquiéter concernant l'avenir de ma relation avec mon Géant adoré.

2. La folie de Ryan

En passant dans le couloir de l'agence pour rejoindre l'open space, j'aperçois Ryan affairé dans son bureau. Il est occupé à réunir ses effets dans un carton. C'est comme dans les films. Un carton sur la table, des objets de toutes sortes qui s'y entassent. Il me fait signe de venir et je m'exécute à contrecœur. Je ne sais pas trop ce que nous avons à nous dire après ce qu'il m'a fait.

– Maya, je voulais te parler avant de partir.

J'acquiesce, lèvres pincées.

– Je suis allé trop loin, reconnaît-il sans pour autant me donner l'impression de s'excuser pour de bon.

Ça n'est rien de le dire !

– Lorsque tu es arrivée, je sortais tout juste d'une rupture très douloureuse... Et je suis tombé amoureux dès que je t'ai vue. À vrai dire, ça avait déjà commencé durant nos échanges sur le Net. Je me disais de jour en jour que nous allions pouvoir construire quelque chose ensemble. Nous avons tellement de... points communs. Quand tu es sortie avec Tom, ça m'a rendu dingue.

Quoi ? C'est donc ça, le fin mot de l'histoire ? Ryan a cru qu'il allait se passer quelque chose entre nous et a essayé de me faire virer, expulser du pays, parce qu'il était *déçu* ?

– J'espère que tu te fous de moi, Ryan. Tu te rends compte de la gravité de tes actes ?

– Je sais, j'ai vraiment disjoncté... Je pensais que les paparazzis seraient suffisants pour te faire ouvrir les yeux, mais quand j'ai vu que ce n'était pas le cas, je suis allé trop loin.

– Attends, c'est toi qui as prévenu les paparazzis ? demandé-je hallucinée.

– Je voulais juste que tu ouvres les yeux sur la vie qui t'attendait ! se justifie-t-il.

– Et comment as-tu fait ?

– Je me suis servie de tes identifiants sur l'ordi du boulot, avoue-t-il penaud. J'ai piqué la photo sur ta Dropbox et j'ai lu tes e-mails.

– Tu as *quoi* ?

– Mais je n'ai rien dit sur le secret de famille de Tom ! Jamais je ne ferais ça, je te le jure ! Je ne voulais pas vous nuire, juste te faire réaliser que cette histoire est toxique pour toi.

– Et toi, tu es quoi, exactement, Ryan ? Tu n'es pas toxique, peut-être ?

– Maya, je peux te rendre heureuse. Sur les photos prises lors de notre dernier déjeuner, tu souriais tant ! Je les ai toutes examinées, même celles qui n'ont pas été publiées. Peut-être que tu le nies, mais tu as des sentiments pour moi ; je peux le lire dans ton regard.

– « Même celles qui n'ont pas été publiées » ?! Attends, ne me dis pas que ça aussi, c'était une de tes manigances ?!

– Je voulais que Tom te confronte, admet-il, alors j'ai engagé un photographe puis j'ai envoyé ces clichés à la presse. Je pensais que s'il te demandait ce qui se passe entre nous, tu ouvrirais les yeux sur ce que tu ressens réellement.

Je suis de plus en plus atterrée par les révélations de Ryan.

– Tu es complètement fou... Tu dis ne pas t'être servi du secret de Tom, mais dans tes lettres...

– Mes lettres ? m'interrompt-il en levant un sourcil. Quelles lettres ?

– Ne me mens pas ! fulminé-je. Les lettres anonymes, que tu nous as envoyées à Tom et à moi. Tes menaces sournoises. J'étais terrorisée, Ryan ! J'ai vraiment craint pour ma vie !

– Maya, je te jure... Je n'ai jamais écrit la moindre lettre anonyme... Mon Dieu, je sais que j'ai vraiment mal agi mais jamais je ne menacerais ta vie ! Je t'aime, Maya, et tout ce que je veux, c'est être

avec toi...

Bon sang, il est vraiment cinglé. Il pense que ce qu'il a fait était dans mon intérêt ! Il a voulu saborder mon travail pour que je rejette la faute sur Tom et que m'éloigne de lui !

Il n'avait pas besoin de se donner cette peine : Tom se débrouille très bien tout seul pour saborder notre relation, depuis l'annonce de l'expo.

Peut-être, mais ce n'est pas pour autant que je vais laisser Ryan s'immiscer entre nous ! J'ai eu tort de ne pas confier à l'homme que j'aime ce que j'ai découvert sur mon soi-disant ami. Les non-dits ne nous mèneront nulle part.

Je dois réparer ça au plus vite.

Je raconterai tout à Tom dès que possible. Quant aux lettres... Ryan a certes l'air sincère. Et il m'a avoué sans problème ses autres manigances. Mais s'il est innocent, ça veut dire que celui qui nous harcèle Tom et moi est toujours libre. Et ça, c'est terrifiant.

En proie au doute, je tourne les talons sans rien ajouter. Je suis déboussolée : ce qu'a fait Ryan me dégoûte et je suis soulagée de ne pas avoir à travailler avec lui... Mais je n'oublie pas qu'il m'a donné ma chance, même si c'était pour de mauvaises raisons. Et maintenant, il termine sans travail, sans rien ! Je connais la galère, les angoisses d'argent, et je ne souhaite pas ça à mon pire ennemi.

Avant de regagner mon poste, je passe voir Monica à qui je confie mes états d'âme – sans bien entendu évoquer notre mystérieux harceleur, à Tom et moi.

– Alors là, ma petite, pas question que tu prennes Ryan en pitié ! C'est une vraie ordure : comment peut-on faire ça à quelqu'un ?

– Il est malheureux, je pense.

– Eh, oh ! trop bonne trop conne, ça va cinq minutes, tu ne penses pas ?

– Franchement, Monica, j'aurais pu me douter qu'il avait des... des sentiments pour moi.

– Oui ? Les gens ont toutes sortes de sentiments, tout le temps : ce n'est pas pour autant qu'ils essayent de détruire la vie des autres ! Qu'est-ce que je serais devenue, moi, si on avait renvoyé ma grenouille préférée au pays des *Frenchies* ? ajoute-t-elle avec une moue adorable.

– Tu as raison ! levé-je les yeux au ciel. Bien entendu, tu as raison. Et tu es un ange. Ton amoureux a vraiment de la chance de t'avoir...

Surtout qu'il ne t'arrive pas à la cheville, mais passons.

– Mon amoureux, mon amoureux... c'est vite dit.

– Comment ça ? Ce n'est pas sérieux, entre Bobby et toi ? demandé-je avec une lueur d'espoir.

– Disons qu'on n'est pas encore exclusifs...

– Ah bon ? Tu vois d'autres gars ? Mais tu ne m'en avais pas parlé, vilaine cachottière !

Ouf ! Elle va sans doute finir par larguer le boulet, et plus vite que je ne l'espérais.

– C'est-à-dire que... pas vraiment, me dit Monica avec un petit rire embarrassé. Mais si c'était le cas, ça ne gênerait pas Bobby, je crois.

En m'avouant ça, elle a l'air triste. Intérieurement, je fulmine : ce pauvre crétin ne la rend même pas heureuse !

– Et... lui ? m'enquiers-je. Comment ça se passe, de son côté ?

– Il couche avec d'autres filles, d'après ce que j'ai compris...

– Et tu es OK avec ça ? demandé-je en essayant d'avoir l'air le plus neutre et le moins réprobateur possible.

– Écoute, c'est la vie. Tout le monde ne peut pas vivre un conte de fées comme toi, regarde la réalité en face !

– Monica, je suis désolée, me justifié-je. Je ne voulais pas dire que...

– C'est bon, me coupe-t-elle. Laisse tomber, tu veux ?

C'est la première fois que Monica s'énerve contre moi. Et je ne peux pas lui en tenir grief. Elle a dû

me prendre pour une donneuse de leçon ou croire que je me vantais de ma relation exclusive avec Tom, alors que tel n'était pas mon propos. Je tenais juste à la protéger, mais j'ai fait preuve de maladresse. Le fait est que je me sens de plus en plus proche d'elle. Et je n'oublierai jamais comme elle a bataillé pour découvrir qui s'acharnait sur ma personne depuis le début.

– On se voit plus tard ? finit-elle par ajouter. J'ai du travail.

– D'accord, oui, réponds-je avec un pauvre sourire. Je te laisse tranquille.

Je regagne mon bureau avec un sentiment de malaise. Je suis désolée d'avoir vexé Monica, ce n'était pas mon intention ! Mais je vais trouver un moyen de me faire pardonner, c'est juré.

« Une photographe est née »... « Maya Leblanc offre à l'œil un portrait novateur des rues et des atmosphères de New York »... « Une magicienne de la lumière »... « L'alchimiste de l'argentique »... « Une maîtrise remarquable »...

La liste n'est pas exhaustive ! Ce sont des extraits de chroniques parues en ligne dans la matinée. Et ça me fait tout drôle de réaliser qu'elles parlent de moi. Il n'y a que des critiques élogieuses. L'une d'elles évoque même un « clin d'œil au célèbre Rioll avec un regard néanmoins personnel et unique ». Si j'espérais en mon for intérieur de bons retours, je ne m'attendais pas à un tel florilège de compliments. Il y a de longs articles évoquant l'exposition collective jugée fort brillante par les spécialistes... Et mon nom y apparaît à chaque fois ! Chacun s'accorde à dire que l'invitée d'honneur était tout à fait à sa place. Je suis heureuse, troublée, transportée, abasourdie. Et je pense à mon père. Aurait-il été fier de moi ? Je l'espère de tout cœur.

Il faut que j'appelle Tom tout de suite !

– Ils ont tous adoré mes photos ! m'écrié-je dès qu'il décroche. Tom, je n'ai jamais été aussi heureuse, c'est top, je...

– Tu n'as jamais été aussi heureuse ? fait-il mine de s'offusquer.

– Je ne parle pas d'amour, ris-je, je parle de mon travail.

– En ce cas... plaisante-t-il d'une voix très douce. Je suis ravi pour toi, ton travail le mérite amplement.

Je savais qu'au fond, il me soutenait ! Les choses sont juste un peu étranges entre nous en ce moment, notamment à cause de cette histoire de menaces qui le préoccupe. Mais de l'entendre comme ça, si aimant et si tendre, ça me donne terriblement envie d'être dans ses bras ! Il reste des heures avant la fin de la journée et ça me donnerait du courage si on pouvait se voir ce soir. Je croise les doigts et propose :

– Un journaliste vient chez moi vers dix-neuf heures pour préparer un petit reportage sur mon cadre de vie et ma passion pour l'argentique. Tu pourrais me retrouver à l'appartement à la fin de l'interview et on passerait un moment ensemble ? Ma mère et Noémie reviendront tard de leur shopping.

– Je peux être chez toi autour de vingt heures, si ça te va ? répond-il sans hésiter.

Bingo ! Ça me va parfaitement !

Nous raccrochons et je passe le reste de la journée sur un petit nuage à songer que les choses de ma vie prennent une tournure de plus en plus positive.

Je suis nerveuse à l'idée d'être interviewée, c'est la première fois que ça m'arrive. C'est un portrait qui paraîtra dans le prochain *Vogue* et je suis comme une gamine à la pensée que bientôt des gens liront un article sur la photographe Maya Leblanc.

La grande classe, quand même !

Le jeune et beau journaliste qui me pose des questions semble enchanté par mes réponses. Je ne sais pas si c'est pour me faire plaisir, mais il a l'air de boire mes paroles. Et je suis parfois obligée de détourner le regard tant il me dévore des yeux.

Je sursaute quand résonne la sonnette de la porte d'entrée.

– Excuse-moi, je suis un peu en avance, annonce Tom en esquissant un sourire diabolique.

– Ce n'est pas grave, dis-je en l'attirant contre moi pour l'embrasser.

Il se détache en souriant :

– Pas pendant une interview, plaisante-t-il. Je vais m'installer dans un coin pour ne pas vous déranger.

Je présente Tom au journaliste qui le reconnaît tout de suite.

– Enchanté de vous rencontrer, monsieur Kelley, je suis un de vos fans.

– C'est gentil, répond sobrement Tom.

Je reprends place sur le canapé pour répondre aux dernières questions, tout en jetant des regards énamourés à Tom, qui semble ailleurs. Le journaliste semble s'apercevoir que je suis distraite par mon irrésistible Géant car il me propose d'arrêter là. Il a tout ce qu'il lui faut pour préparer un beau papier, m'assure-t-il. Il termine par une photo et me la montre sur l'écran de son reflex pour me demander si ça me convient. Et je le raccompagne à la porte.

Tom est bizarre quand je le retrouve. Je lui propose de venir me rejoindre sur le canapé, mais il préfère rester assis sur sa chaise. Je me sens anxieuse, mal à l'aise. Il est tellement cyclothymique, en ce moment ! J'ai soudain très peur : et s'il doutait de notre relation ? S'il essayait au fond me faire comprendre qu'il a besoin d'un peu d'espace ?

– Quelque chose ne va pas ? lui demandé-je aussi calmement que possible.

– Non, tout va bien.

– Alors viens là, insisté-je.

– Je suis très bien où je suis, je t'assure.

– Tom !

– Quoi, Tom ? se moque-t-il en imitant ma voix.

– Rien, répliqué-je blessée. C'est juste que je ne comprends pas à quoi tu joues.

– Je regrette sans doute d'être arrivé trop tôt, lâche-t-il avec un air agacé. J'ai peur d'avoir gâché ton moment d'intimité avec ce beau journaliste...

– Oh, non, pitié pas ça ! m'emporté-je en bondissant littéralement du canapé pour me placer face à lui. J'ai la nette impression que tu es ailleurs, ces derniers temps. Hier encore, quand Bobby a commencé à m'attaquer, tu as laissé tomber avant de t'éclipser. Je croyais... je croyais qu'on était ensemble, pour se soutenir quoi qu'il arrive. Et je me dis parfois que...

– Quoi ? Que *quoi* ?

– Que tu ne m'aimes pas... enfin, pas tous les jours.

Tom se redresse en renversant sa chaise. Il semble hors de lui. Là, c'est raté pour le partage des bons moments. Il est à quelques centimètres de moi. Je recule d'un pas tant il paraît furieux, ce qui est un geste stupide car je me doute qu'il serait incapable de lever la main sur moi.

– Je t'aime mille fois plus que tu ne peux l'imaginer, merde ! Il ne t'est jamais venu à l'idée que j'ai parfois peur de te perdre ?

Je tombe des nues.

– De me perdre ? Mais pourquoi ?

Un silence pesant, troublant, s'installe d'un coup dans la pièce.

– J'ai peur, Maya ! avoue-t-il brusquement avec une sincérité désarmante. Peur que tu ne me trouves plus rien si tu as du succès et que tu commences à être courtisée par des gens intelligents. Hier, avec tous ces artistes autour de toi... Tu étais tellement lumineuse... Et pas plus tard que tout à l'heure, quand je t'ai vue avec ce journaliste... tu... tu avais l'air heureuse et il te dévorait des yeux. Et je...

Il s'interrompt, balance un coup de pied dans la chaise et se prend le visage entre les mains. J'aperçois Berlioz dans un coin du salon. Il penche la tête de côté, comme s'il se demandait ce qu'il arrive à son copain Tom.

– Quelque chose ne tourne pas rond dans ma vie ! Je dois me ressaisir, mais... Il s'interrompt et pointe l'index dans ma direction comme s'il désirait me jeter un sort : ne dis plus que je ne t'aime pas, ne doute jamais de moi. À chaque seconde de chaque jour, je pense à toi, bordel ! Alors...

Il s'interrompt à nouveau, baisse le bras, soupire, ramasse la chaise, s'assied et se passe les mains dans les cheveux en m'offrant un regard éperdu. Et moi je suis bouleversée par les mots de Tom. Lui qui contrôle toujours tout, il vient purement et simplement de me faire une déclaration. Sans retenue ! Je suis tellement touchée par ce cri d'alarme que j'en oublie tout le reste. Je m'approche de l'endroit où il se tient et m'agenouille face à lui :

– Regarde-moi, Tom, murmuré-je en posant mes mains sur ses cuisses, regarde-moi.

Ses yeux enfiévrés me percutent.

– Je suis amoureuse de toi, lis sur mes lèvres, *a-mou-reu-se...*

Tandis que j'articule en le dévorant des yeux, Tom s'agenouille à son tour et me prend dans ses bras. J'ai l'impression que nos cœurs battent à l'unisson.

– C'est difficile en ce moment, souffle-t-il dans mon cou.

– Je sais bien, mais tout va s'arranger.

– Oui sans doute, seulement je suis perdu. Entre ma rencontre avec mon père biologique et ta carrière artistique qui décolle... C'est comme si ça réveillait en moi des désirs que j'avais jusqu'à présent réussi à enfouir pour devenir sportif de haut niveau. Mais ça, c'était le rêve de mon frère, pas le mien ! Moi, je voulais...

Tom s'interrompt, il me regarde et prend mon visage entre ses mains.

– Je voulais faire de la musique, plus que tout. Je ne me plains pas, je sais bien que je suis un privilégié. Mais je vis en permanence avec l'impression d'avoir volé la place d'un autre et d'avoir abandonné la mienne. Mes parents ont tellement insisté pour que je devienne un *grand* sportif, je n'ai pas su m'opposer à eux. Ils avaient agi pareillement avec Mark et je ne tenais pas à leur faire de peine. Et sans doute avaient-ils raison puisque j'ai réussi, mais au fond de moi je sais que ça n'était pas ma voie.

– Rien ne t'empêche de changer, dis-je sur un ton presque implorant, rien ne t'empêche de changer, tu as la vie devant toi... Tout est possible !

– Je sais, Maya, j'y songe. Je n'arrête pas d'y penser en fait. Mais crois-moi, si je me taisais ou si je te paraissais un peu distant, ça n'était pas par manque d'enthousiasme, je suis aux anges pour toi. Simplement, j'avais peur de gâcher ton plaisir en parlant de mes problèmes. Je pensais que le moment n'était pas bien choisi pour te faire part de mes... états d'âme. Quant à Bobby, je l'ai trouvé imbuvable, mais je ne pouvais quand même pas lui casser la gueule au beau milieu de ton vernissage !

Je n'ai jamais vu Tom comme ça, je suis infiniment touchée par sa franchise et sa façon de se livrer.

– Et le pire, continue-t-il, c'est que je sais que j'ai précisément gâché ton bonheur en ne le partageant pas ouvertement avec toi. Et maintenant, je me sens coupable de ne pas avoir été à tes côtés pendant la préparation de l'expo alors que c'était extrêmement important pour toi.

– Tout va bien, le rassuré-je. Tu as eu ton compte d'émotions ces derniers temps.

– Il faut pourtant qu'on soit toujours ensemble, répond-il sur un ton doux, dans les moments merveilleux comme dans les moments difficiles. Tout ce qu'il se passe depuis quelques semaines m'a ouvert les yeux sur ce que je veux vraiment. Et je...

Je le regarde sans rien dire, il est plus beau que jamais et mon cœur cogne sous ma poitrine.

– Plus que tout, plus encore que faire de la musique à plein temps, ce que je veux, c'est te rendre heureuse.

Il plaque ses lèvres sur les miennes et m'embrasse avec passion. Ses mains parcourent mes hanches et une décharge électrique se propage le long de mes reins. Sous la soie de mon chemisier, je sens mes seins se durcir, l'effet Kelley est imparable. Lorsqu'il abandonne ma bouche, je gémiss et perds mon regard sur les reliefs de son émouvant visage d'homme amoureux. Puis, avec un sourire, il me prend dans ses bras et

me porte jusqu'au canapé.

Essoufflés, comblés, nos corps sont emmêlés, nos vêtements jonchent le parquet. Je reprends mes esprits et le regard de Tom sur moi est un pur délice.

Quand il me demande un peu plus tard comment ça se passe à l'agence, je réalise que le moment est venu de parler de mon rendez-vous dans le bureau de Peterman. Je me lève, passe mon string et mon chemisier, avant de le rejoindre. Je lui raconte que Monica a mené l'enquête et qu'elle a découvert les manigances de Ryan. Ces infos ont pour effet immédiat de soulager Tom. Il doit penser que de ce côté-là, ses secrets de famille seront protégés.

– Ryan est à l'origine des fuites dans la presse, précisé-je, et il a engagé un paparazzi pour nous prendre en photo le jour où il m'a invitée au restaurant. Il a complètement disjoncté, mais je le crois quand il affirme ne pas être l'auteur des lettres. Il était juste très attiré par moi, tu avais raison sur ce point, les choses n'étaient pas claires dans sa tête.

Alors que je m'attends à ce que Tom me dise qu'il m'avait prévenue et qu'il ne sentait pas trop Ryan, il répond au contraire :

– Je comprends que tu puisses rendre les hommes fous, tu es tellement magnifique, tellement parfaite.

– Tu sais quoi ?

– Non, dis-moi !

– Je t'autorise à me parler toujours comme ça.

Il rit et je profite de sa bonne humeur pour évoquer les plaintes qu'il avait déposées auprès des rédactions incriminées afin de découvrir la vérité. J'envisage la possibilité de les retirer, ne serait-ce que pour ne pas causer d'ennuis supplémentaires à Ryan.

– Si tu es d'accord, bien sûr ? À mon avis, Ryan a déjà été suffisamment puni comme ça.

– Je te trouve carrément clémente après ce qu'il a fait, mais OK, si c'est ce que tu veux. De toute façon, les directeurs de publication refusaient de divulguer leur source. Ils proposaient de négocier en versant des dédommagements. Je vais prévenir mes avocats qu'on lâche l'affaire.

– J'ai une autre requête, dis-je d'une voix douce.

– Tout ce que tu voudras.

– Fais-moi écouter tes derniers morceaux, minaudé-je, dès que tu te sentiras prêt, d'accord ?

– C'est promis, dit-il en passant ses mains dans mes cheveux. Difficile de te dire non !

La sonnette de la porte d'entrée interrompt notre discussion.

Mince, j'avais complètement oublié !

Tom se rhabille à toute vitesse, je me recoiffe à la hâte et je vais ouvrir. Ma mère et Noémie ont l'air exténuées mais ravies. Je ne peux pas m'empêcher de rire en découvrant le fruit de leurs emplettes qui constitue l'attirail du parfait touriste, parmi lesquels un serre-tête statue de la Liberté pour ma mère et un tee-shirt « I Love NY » pour Noémie. Comme c'est leur dernière soirée à la maison, je leur propose d'aller faire des courses dans ma rue pour préparer un bon repas. Je demande à Tom de rester avec nous et je suis heureuse qu'il accepte sans hésiter :

– Comment refuser un dîner avec les trois plus belles femmes de la ville ?

Je me réjouis de passer les heures à venir avec ces trois personnes qui comptent tant pour moi. Ma mère et Noémie retournent en France demain matin et je regrette un peu de ne pas avoir profité d'elles plus que ça, mais je me promets de m'organiser la prochaine fois pour leur consacrer tout mon temps.

3. L'agression

Je serre ma mère contre moi, fort, très fort. Je n'ai pas souvenir de l'avoir tenue ainsi dans mes bras depuis longtemps. Ce petit interlude new-yorkais a sans nul doute changé sa vie à tout jamais. Je peux le deviner dans son regard brillant et surtout dans sa voix quand elle murmure :

– Je suis si fière de toi, Maya, tellement heureuse de t'avoir enfin retrouvée. Et je t'aime.

– Moi aussi, maman, dis-je d'une voix étranglée par l'émotion, c'était bon de se voir. Merci infiniment d'être venue.

Au moment d'emprunter la passerelle d'embarquement, Noémie se tourne vers moi, me rejoint et me glisse à l'oreille :

– Sylvie respire la joie de vivre depuis que vous êtes réconciliées, je suis si contente pour toi.

– Oui, je n'avais jamais vu ma mère comme ça. Et ça me fait tellement de bien ce que tu me dis. Mais le temps a passé beaucoup trop vite.

– Je reviendrai bientôt, promet Noémie. Je t'adore, j'adore cette ville et en plus je compte bien y trouver un clone de Tom !

Je ris, puis nous nous serrons encore un peu, entre bonheur et blues. Enfin je les regarde disparaître. Elles se tournent toutes deux en agitant les bras. J'essuie une larme qui roule sur ma joue.

Vous me manquez déjà, revenez vite...

Le soleil se couche et Berlioz ronronne sur mes genoux. Je viens d'avoir ma mère puis Noémie sur Skype. Elles sont bien arrivées et New York leur manque déjà. J'ai essayé d'appeler Tom pour lui proposer de passer une soirée en amoureux, mais il demeure injoignable pour l'instant. Alors que je m'apprête à me servir un petit verre de chardonnay dont il reste quelques bouteilles dans la caisse achetée par Tom hier soir, j'entends comme un grattement à la porte. Les sens aux aguets, je me crispe. Le silence revient, mais je tends l'oreille... et le bruit recommence.

C'est quoi, ce truc ?

On dirait que quelqu'un essaie de forcer ma serrure. Mon pouls s'accélère tandis que je réfléchis à la meilleure façon de réagir. La panique me gagne. J'ai à peine le temps de réfléchir que la porte s'ouvre brusquement dans un craquement sinistre.

Je bondis en arrière en poussant un cri tandis qu'un homme masqué se jette sur moi avec une rapidité déconcertante. Le couteau qu'il brandit me terrifie. Il m'agrippe sans ménagement, je me débats tant que je peux, je sens son souffle chaud contre mon visage et j'ai très peur de mourir. Il est beaucoup plus fort que moi et je me mets à hurler à pleins poumons : – Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce... qu'est-ce que j'ai fait ?

Le mutisme de mon agresseur est effrayant, j'entends juste sa respiration saccadée.

– Qui êtes-vous ? m'écrié-je encore en tentant en vain de me dégager alors que l'intrus plaque sa main sur mon visage.

Oh mon Dieu, je vais étouffer.

Je n'arrive presque plus à respirer. Mon assaillant ne répond toujours pas, s'efforçant simplement de maîtriser mes mouvements désordonnés. Animée par l'énergie du désespoir, je parviens un instant à me libérer, mais il se jette à nouveau sur moi.

Je ne m'en sortirai pas, mon Dieu je vais mourir... je...

Un autre homme s'introduit dans l'appartement. Je suis complètement dépassée par les événements. Je crois d'abord que c'est Mike, avant de comprendre qu'il s'agit de Tom !

Il se rue sur l'inconnu pour l'arrêter, évite un premier coup de couteau, le frappe à la mâchoire avec une force inimaginable. Mon agresseur masqué chancelle un instant, sonné par la violence du direct qu'il vient d'encaisser, puis son bras armé se détend et la lame se plante dans le biceps de Tom qui vacille sous l'effet de surprise. Une grimace de douleur se dessine sur son beau visage, des larmes jaillissent de mes yeux et je me mets à hurler. L'inconnu profite du moment de faiblesse de Tom pour prendre la fuite. Je me précipite vers Tom pour le soutenir.

– Ça ira, me rassure-t-il, ça n'est rien.

– Mais tu saignes ! m'affolé-je avant de foncer vers la cuisine pour attraper un torchon et faire un garrot autour de sa blessure.

– C'est superficiel, dit-il en enlevant sa chemise pour découvrir l'estafilade. Je me fais bien pire à chaque match.

Peut-être, mais il a l'air de souffrir atrocement. Je vais chercher de quoi désinfecter sa blessure.

– Tu ne m'avais jamais parlé de tes qualités d'infirmière, essaye-t-il de plaisanter tout en grimaçant de douleur.

– Arrête de faire l'imbécile, le grondé-je... J'ai eu si peur !

– C'est normal, ma princesse, mais c'est fini maintenant, dit-il en séchant mes larmes. Je suis là. Quant à ce satané garde du corps, je te jure que...

– Tu ne comprends pas, idiot, le coupé-je. Ce n'est pas pour moi que j'ai eu peur mais pour toi. Quand je l'ai vu brandir ce couteau, que j'ai vu le sang... Tom, j'ai vraiment cru que j'allais te perdre !

Tom caresse ma joue, bouleversé.

– Mais tu trembles ! remarque-t-il avant de m'envelopper de ses bras protecteurs.

Oui ! Comme une feuille, j'avoue. Et j'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. C'est comme un courant continu de peur qui parcourt mon corps. Mais je suis à l'abri contre Tom. Il ne peut rien m'arriver de grave.

– Comment as-tu su ? demandé-je.

– Je voulais te faire une surprise, me répond-il en désignant son sac et sa guitare posés sur le sol de l'entrée. Je suis brusquement envahie par une vive émotion. Cette confiance qu'il m'accorde, son désir de partager sa passion, tout cela me comble de bonheur. Et en plus, ça m'a sauvé la vie !

Tom se lève pour aller récupérer sa guitare et il esquisse une grimace de douleur. Je me jette sans plus tarder sur mon portable pour appeler les secours.

Je compose le 911 tout en observant Berlioz qui se frotte contre le torse de mon héros. C'est comme s'il le remerciait d'avoir volé au secours de sa maîtresse. De son côté, Tom passe un coup de fil sur son portable, son ton est sec et sans appel :

– Kelley à l'appareil, je vous attends dans l'appartement de Maya Leblanc. Sur-le-champ !

Une minute plus tard, hors d'haleine, *mon* garde du corps pénètre dans le salon. Tom se redresse et se place face à lui : – Qu'est-ce que vous foutiez ? demande-t-il en le défiant du regard.

– Je... je suis désolé, commence l'autre d'une voix hésitante et essoufflée, je m'étais assoupi... dans mon véhicule, ça ne m'arrive jamais... mais...

– Mais est-ce que vous vous rendez compte, putain ?

L'homme acquiesce, penaud. Tom est furieux et je devine qu'il se maîtrise pour ne pas en venir aux mains. Son adversaire a beau être impressionnant, j'éprouve la sensation que même avec un bras blessé mon Géant de New York serait capable de le dominer. Je croise les doigts pour que cela ne se produise pas. Ça ne changerait rien à l'affaire.

– Je vais appeler la compagnie qui vous emploie, croyez-moi, tempête-t-il. C'est inadmissible. Si je n'étais pas arrivé à temps, M^{lle} Leblanc serait peut-être morte à l'heure qu'il est.

Je suis parcourue d'un tremblement à cette évocation. Le garde du corps quant à lui ne sait pas quoi répondre, il semble foncièrement désespéré. J'essaie de calmer Tom en lui expliquant que ce sont des

choses qui peuvent se produire. Il se rend à la raison, mais il bouillonne encore de rage et je ne peux pas m'empêcher de le trouver sexy, avec son air de guerrier prêt à en découdre et sa blessure au bras.

Quand la police débarque enfin, avec à sa tête l'inspecteur en charge de l'enquête sur les lettres de menaces, nous répondons tant bien que mal à toutes sortes de questions d'usage. Il en ressort que je n'ai pas vu le visage de mon agresseur puisque celui-ci était masqué. De son côté, Tom informe la police de ce qui s'est passé avec Ryan. C'est vrai que l'inconnu avait une carrure similaire, mais je lui assure que ça n'est pas crédible, que Ryan n'a vraiment pas le profil d'un criminel.

– Réfléchis, Maya, il a tout perdu, toi, son job, alors bien sûr qu'il pourrait t'en vouloir au point de faire ça. On a déjà des exemples de ce dont il est capable. Et je...

Tom s'interrompt et se tourne vers l'inspecteur occupé à prendre des notes :

– Qu'en pensez-vous ?

– Il faut tout envisager, monsieur Kelley. Nous allons également devoir déterminer si ce collègue est ou non l'auteur des lettres de menaces. En attendant de changer votre serrure, je ne peux que vous inciter à passer la nuit ailleurs. Évitez de rentrer chez vous, au moins pour cette nuit : si l'agresseur de Mlle Leblanc est aussi notre harceleur, il a votre adresse également.

– Vous avez raison. Je vais d'abord faire soigner ma blessure à l'hôpital et nous trouverons un endroit sûr pour dormir.

Nous pénétrons dans une suite qui fait pratiquement deux fois la taille de mon appartement. Je me débarrasse de mes sandales à fines lanières pour éprouver sous la plante des pieds la douceur de la moquette blanche triple épaisseur.

– Mais comment font-ils pour la garder immaculée à ce point ? m'étonné-je. Ça doit être de la folie à entretenir, non ?

– J'imagine répond Tom en riant, visiblement amusé par mes drôles de préoccupations. Mais vu leurs tarifs, c'est la moindre des choses.

Ça, c'est sûr, je n'ose même pas songer au prix qu'elle peut bien coûter, j'ai peur d'avoir le vertige. C'est la première fois que je me retrouve dans un tel endroit, que j'ai toujours pensé réservé aux stars de cinéma ou du show-biz. Et j'ai du mal à croire que c'est bien moi, là, dans ce palace luxueux ! Il y a un lit immense au centre de la pièce principale et des baies vitrées offrent une vue exceptionnelle sur les lumières de Broadway. J'aperçois la bouteille de champagne dans son seau à glace posé sur une table basse grande comme un terrain de foot. Dom Pérignon, bien sûr ! Tom a dû la commander en réservant la chambre. Il la débouche et verse le champagne dans nos coupes. Il me tend la mienne et nous trinquons.

– À la plus belle fille du monde !

– Au garde du corps le plus sexy de l'Univers. Tu as mal ? m'inquiété-je en désignant son bras bandé.

– Ne t'inquiète pas, c'est juste quelques points de suture.

Par bonheur, Tom avait raison : la blessure est superficielle et le muscle n'est pas atteint, il sera juste un peu handicapé pendant quelques jours et ne pourra pas participer aux prochains matchs. Plus de peur que de mal en fin de compte ! Et l'essentiel, c'est que nous soyons tous les deux comme seuls au monde. Je me sens tout à coup merveilleusement bien. Et très fatiguée aussi. Comme si j'avais participé au marathon de New York. C'est sans doute le contrecoup. Après l'événement angoissant que nous venons de vivre, j'ai juste envie de me lâcher, de me laisser aller, de profiter de ce break luxueux en compagnie de l'homme que j'aime.

Tom me conduit vers un immense canapé où il m'intime de m'installer. Il baisse les lumières, retire sa veste de cuir. Il porte un jean et des baskets. Un tee-shirt noir moule son buste de rêve. Il ressemble à une rock star. Je me mords la lèvre inférieure, brusquement envahie par une bouffée de désir. Il place un CD dans le lecteur de la chaîne ultramoderne intégrée dans un meuble futuriste qui ressemble à une navette spatiale.

– Détends-toi, princesse, ferme les yeux et écoute.

Je bois une gorgée de ce champagne que j'aime de plus en plus, je me laisse aller au confort moelleux de ce canapé qui me donne l'impression d'être sur un nuage à dix mille mètres d'altitude. Loin, très loin de tout.

Et si près de Tom !

Tandis que les premières mesures d'un de ses nouveaux morceaux emplissent l'espace de ce lieu hors du temps, je me laisse emporter dans le monde musical de Tom Kelley.

Je ne saurais dire combien de temps s'est écoulé depuis le moment où Tom a inséré son CD dans le lecteur. Je suis subjuguée par son talent. Si j'aimais ses compositions d'adolescent, j'adore l'inventivité de ses morceaux plus récents. Sa voix légèrement rauque porte chaque couplet, chaque refrain avec intensité.

Et quand il se saisit de sa guitare, l'accordant en me regardant dans les yeux, je fonds comme une Esquimaude sous les Tropiques.

– Cette chanson est pour toi. Elle parle de notre rencontre, de ce que tu changes dans ma vie. J'ai terminé de l'écrire il y a deux jours, m'avertit-il, alors je ne la joue pas encore à la perfection, mais j'espère qu'elle te plaira quand même. Elle s'appelle *Pictures Life*.

Il me sourit tout en enchaînant les premiers accords de ce tout dernier titre. Je suis nerveuse à l'idée que celle-là, Tom l'ait composée pour moi. Et si je n'aimais pas ? Très vite, cette peur s'efface derrière la voix de Tom, sublime, un peu cassée parfois, toujours très sensuelle. Les paroles me touchent : elles parlent de lumière. Du regard qu'un homme se met à porter sur les choses depuis qu'il est amoureux. Depuis qu'il est amoureux de *moi*, Maya Leblanc.

La lumière dans ses yeux/c'est le goût de mes jours/c'est mon envie d'amour/La lumière dans ses yeux/c'est midi dans mon cœur/ça rend fou de bonheur...

C'est chanté sur un souffle, en quelques doux arpèges, c'est comme en équilibre entre pop et lyrisme, comme la petite histoire d'un homme qui « avant elle avait si peur de se brûler les ailes » et qui désormais « avec elle se sent pousser des ailes ». C'est tout simple et c'est parfait.

Personne ne m'a jamais écrit de chanson et celle que je viens d'entendre est la plus belle du monde. Tant de gens pourraient s'y reconnaître. Tant d'amoureux qui cherchent l'élan et désirent se consumer dans le tumulte d'une passion. J'ai tellement de chance.

– Tu as aimé ? demande Tom à voix basse tout en passant une main dans ses cheveux.

– J'ai adoré, Tom. Et toi, je t'aime.

Il pose sa guitare et m'offre un sourire attendri, avant de me rejoindre pour me prendre dans ses bras. Je me blottis contre lui.

– Tu dois faire de la musique, murmuré-je, c'est ton truc.

– Tu en es sûre ?

– Tu as ça dans le sang, je te jure. Et cette nouvelle chanson sur ton frère est très belle.

– J'avais envie de raconter ce jeu que nous aimions quand nous étions enfants, chuchote-t-il, Une sorte de variante du gendarme et du voleur. Je me souviens que j'étais toujours le voleur et que Mark se mettait à chaque fois dans une rage folle s'il n'arrivait pas à m'attraper. Alors, pour lui faire plaisir, je faisais exprès de me laisser piéger. C'était mon grand frère, mon héros, tu vois ?

Oui, je vois, j'imagine. C'est bon d'entendre Tom se confier sur ces moments de son passé. Il ne se braque plus quand je lui en parle et je mesure le chemin que nous avons parcouru depuis notre rencontre. Mes yeux se ferment, je trouve la force de demander pardon à Tom de l'abandonner alors qu'il s'attendait peut-être à ce que nous fassions des folies de nos corps.

– Endors-toi, mon amour. C'est un ordre.

J'esquisse un sourire et je lui obéis. Dans ma tête, j'entends faiblement l'écho de la mélodie de

Il est près de vingt et une heures et je suis encore à l'agence. J'avais des retouches importantes à réaliser sur notre dernière campagne pour Dyson. Tom vient de me rejoindre. Depuis l'agression d'hier, il n'arrive plus à me quitter. Il faut dire que j'ai fait un horrible cauchemar pendant mon sommeil dans la suite du palace. Cette aventure m'a apparemment marquée plus que je ne l'imaginais.

Je dois ranger du matériel dans le studio photo pour la séance du lendemain et Tom se propose de m'aider malgré son bras blessé. Nous installons des coussins de plage qui serviront de décor à notre campagne pour une ligne de maillots de bain tendance. Puis nous allons prendre l'air sur le toit-terrasse de l'agence pour profiter de la douceur du mois de juin. Ça me fait bizarre de me retrouver là où tout a commencé, le fameux jour du shooting pour Lexus.

– C'était ici, lâche Tom en se tournant vers moi.

– Oui, c'était là. Je n'oublierais jamais comme j'étais subjuguée par ta présence. Je ne pouvais pas m'empêcher de ne faire le cadre que sur toi. Tu happais mon regard...

– Et moi je n'arrêtais pas de t'admirer, je rêvais déjà de te revoir.

Je l'observe, il est grand, il respire la puissance et j'ai soudain terriblement envie de faire l'amour. J'ai besoin d'être aimée, possédée. Nos regards se croisent, nos sourires se percutent. Il saisit ma main et m'entraîne : – Suis-moi, j'ai envie de toi.

Mince, il vient de me voler la réplique !

Tom nous enferme à double tour dans la salle de shooting.

– Au cas où Ryan déciderait de réaliser une *sex-tape* à notre insu, plaisante Tom en retirant sa chemise. Et j'ai un peu chaud, là, pas toi ?

Je ris tandis qu'il se saisit d'un appareil et me demande comment ça fonctionne. Je lui explique les principes de base. J'ai un peu de mal à me concentrer tant j'ai envie de lui tout de suite. Son parfum m'excite, son torse nu, son souffle tiède sur mon visage.

– Déshabille-toi, dit-il sur un ton doux, mais sans appel.

– Tu veux que...

– Oui, tu vas poser pour moi, d'accord ?

Comment résister à sa façon de me l'intimer. Je suis un peu gênée à l'idée de me retrouver de l'autre côté de l'objectif, mais quand il baisse l'intensité des éclairages du studio, je réalise que je suis déjà en train de céder. Sa voix légèrement rauque m'encourage, à la fois chantante et autoritaire.

– Retire ta robe, tes dessous et installe-toi sur les coussins, sous ce parasol.

– Je te signale que c'est un shooting de maillots de bain qu'on a prévu à l'agence, pas une séance de photos de charme, plaisanté-je tout en m'exécutant.

– Ça n'est pas de ma faute si tu as du charme, réplique Tom du tac au tac tout en déclenchant l'appareil en rafale.

Ce son me galvanise. C'est très étrange d'être shootée, on a l'impression d'être... déshabillée.

À vrai dire, ça tombe bien !

La tension monte et sur le thermomètre de l'excitation je commence à atteindre des températures indécentes. Au-delà de ça, je me rends compte que j'aime obéir à Tom, surtout quand c'est demandé de manière aussi sensuelle. Je m'interromps quelques secondes dans mon effeuillage improvisé pour choisir une playlist sur l'iPod que nous utilisons pendant les shootings pour galvaniser nos modèles.

Quand des enceintes résonnent les premiers accords de *Hello* par Adele, je commence à me laisser aller. Je me déhanche tout en faisant glisser mon string le long de mes jambes. Je m'en débarrasse d'un mouvement de cheville, pivote pour tourner le dos à Tom et me cambre tout en relevant ma robe. Par-dessus mon épaule, je l'aperçois se déplacer pour photographier mes fesses sous tous les angles. Et j'aime ça, je ne me reconnais pas. Ou il serait plus juste de dire qu'avec Tom je me découvre peu à peu.

Des frissons me parcourent, j'ai l'impression qu'il est déjà en train de me toucher. Chaque fois qu'il déclenche le reflex, c'est comme s'il prenait peu à peu possession de moi. N'y tenant plus, je me retourne pour lui faire face. Il abandonne un instant le viseur pour me décocher un sourire renversant. Dans son regard brille un désir qui m'indique que nous sommes exactement sur la même longueur d'onde. Il passe une main dans ses cheveux tandis qu'il avance vers moi pour réaliser un plan rapproché de mon visage. Mon corps ondule au rythme de la musique. Et je recule en lui faisant signe de me suivre. Je m'installe sur l'un des coussins qui jonchent le sol. Jambes serrées, un peu timide et terriblement désireuse, je l'attends, nue et frissonnante.

Sans quitter le viseur, Tom m'intime d'un geste de la main d'écarter les cuisses. Et j'obéis encore. Je peux sentir cette moiteur, là, juste là. Mon sexe mouillé est désormais offert à son objectif. Je me laisse aller, j'oublie mes tabous.

– J'espère que tu ne les posteras pas sur Twitter, plaisanté-je.

Tom abandonne l'appareil sur une table, en retire la carte SD qu'il glisse dans la poche de son jean. Son regard m'hypnotise, il me dévore des yeux. Dans quelques minutes, le loup va s'occuper du Petit Chaperon rouge.

– C'est pour ma collection personnelle, répond-il enfin tout en défaisant la boucle de sa ceinture.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Tom est nu face à moi. Avec son bras blessé, il ressemble à un gladiateur qui se serait retrouvé entre les griffes d'un tigre. Ses muscles sont bandés, son regard est conquérant. Le mien descend le long de son torse puissant, passe les lignes parfaites de ses abdominaux puis s'arrête enfin sur son membre dressé. Je ne pensais pas que je dirais un jour d'un sexe d'homme qu'il est beau... et pourtant.

Je gémiss à la pensée de son sexe bientôt en moi, prisonnier de ma bouche, de mon ventre. Quand il me rejoint enfin, je suis une véritable centrale électrique. Les pointes de mes seins sont douloureuses, mon corps entier est à fleur de peau. Je fais courir mes ongles sur le bandage tendu par son biceps.

– Ça te fait encore mal ? susurré-je.

– Un peu, dit-il, mais je vais survivre.

Je souris et lui fais signe de s'allonger. Il s'exécute et j'admire son corps. Je dépose de la salive sur ma paume, la place à l'extrémité de son membre, je le sens palpiter sous mes doigts qui glissent le long de sa hampe. Il est doux, chaud, dur. Il gémit et sa respiration s'accélère. J'adore le tenir comme ça. Je le caresse lentement au rythme des vocalises d'Adele.

– Puisque tu es blessé, je vais prendre les choses en mains. D'ailleurs, j'ai déjà commencé.

Il rit tandis que j'ajoute :

– Laisse-moi faire, tu veux ? Cette fois, c'est moi qui contrôle la situation.

Je n'attends pas sa réponse, je me penche sur sa verge, ma langue parcourt son gland en cercles concentriques. Je gémiss de gourmandise. Sous ma paume, son membre grossit davantage. Déjà hors de moi, je le prends dans ma bouche, l'aspire avec lenteur au fond de ma gorge. Tom se cambre et je commence à le sucer, faisant coulisser son imposante virilité entre mes lèvres. Je savoure son goût, son parfum, c'est un délice. Les doigts de Tom agrippent mes cheveux tandis que j'alterne les rythmes pour le rendre de plus en plus fou.

Rolling in the Deep succède à *Hello* et je gobe son gland pendant quelques minutes encore comme si ma vie en dépendait. Sous mes caresses, Tom se convulse et s'arc-boute.

– Mmm, tu es incroyable...

– *Incroyable... mais vraie*, répliqué-je en me redressant pour m'installer sur lui à califourchon.

J'ai trop envie de le sentir en moi...

Son sourire insensé me provoque, ses yeux brillants m'appellent. Alors, les paumes en appui sur son torse où perlent quelques gouttes de sueur, je m'empale lentement sur sa verge gonflée. Ma fente s'écarte pour lui laisser le passage. Je feule de plaisir, imprimant à mon bassin un mouvement régulier. Tom

coulisse en moi à la perfection, chaque va-et-vient nous tire des râles. Je ralentis le rythme, m'allonge sur son torse pour atteindre son visage, glisser ma langue entre ses lèvres. Je l'embrasse tout en continuant à onduler sur son sexe qui m'investit. Je le sens de plus en plus. Je n'arrive pas à m'arrêter et je ne peux pas quitter sa si belle bouche, me séparer de sa langue qui bataille passionnément avec la mienne. Mes seins pressés sur son torse sont ultra-sensibles. Le frottement de son ventre contre mon clitoris est une douce torture que je m'impose avec ferveur. Je profite de chaque glissement du sexe de Tom et je me contracte autour de lui quand il est au fond de moi.

Maroon 5 entonne *Sugar* et je suis de plus en plus excitée. Faire l'amour avec Tom est un condensé de sensations extrêmes.

– On est faits pour être ensemble, ahahé-je en me redressant pour recommencer à le chevaucher à un rythme effréné.

Tom se cabre sous mes assauts. Le diable a pris possession de moi. Je me sens infatigable et insatiable, prête à bouger des heures et des heures sur mon Géant de New York. J'aimerais qu'il soit en moi jusqu'à la douleur, jusqu'à n'en plus pouvoir. Je veux qu'on se dépasse. Alors je continue encore et encore. Et je regarde Tom dont les yeux me défient et me supplient. Un mélange de folie et de reconnaissance scintille dans ses pupilles. Mon cœur cogne fort sous ma poitrine.

Quand les premières mesures de *See You Again* par Wiz Kalifa emplissent l'espace du shooting, entre nous ça devient brûlant. Je me penche à nouveau vers son visage pour l'embrasser, sur le front, sur le nez, sur les joues, sur la bouche, comme pour mieux le sentir et comme pour le protéger. Un immense élan d'amour et de tendresse m'embrase corps et âme et je réalise que je suis en train d'éprouver un plaisir hors norme avec l'homme le plus magnifique du monde, que j'aime de toutes mes forces et de tout mon cœur. Et dans ses yeux je lis qu'il ressent la même chose au même instant. Nous sommes proches de la jouissance. Mon cœur affolé me signale qu'il est temps de ralentir le rythme et aussitôt une décharge électrique me fait chavirer dans un orgasme inouï alors que se déverse en moi la chaleur de Tom. Ses mains agrippent mes hanches, pétrissent mes fesses, son corps est agité de soubresauts et nous gémissons à n'en plus finir dans un accord parfait.

Nous demeurons un long moment imbriqués, nous efforçant de reprendre notre souffle. Je me sens tellement bien que je pourrais m'endormir, bercé par le battement du cœur de Tom.

Lorsque Ed Sheeran se lance dans la sublime interprétation de *Thinking Out Loud*, je me lève pour récupérer dans mon sac l'appareil que Tom m'a offert et je prends des photos de lui, de son torse luisant de sueur, de sa silhouette hallucinante étendue sur les coussins. Dans un doux clair-obscur, je saisis un sourire qui risque fort de devenir l'un des plus beaux de ma vie.

Je n'ai jamais aimé quelqu'un comme ça... Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi...

4. Quelque chose de familier

– J’ai parlé avec l’inspecteur et il m’a assuré que Ryan ne peut pas être ton agresseur. Il était à son club de squash à ce moment-là ! La police se concentre donc sur l’auteur des lettres de menaces.

Je serre le combiné, soulagée que Ryan ne soit pas coupable d’une telle ignominie. Mais je me demande qui pouvait me vouloir du mal au point de m’attaquer avec un couteau. J’ai fait un cauchemar la nuit dernière, au cours duquel je pouvais revoir son regard de fou. Et puis je pense soudain aux filles que Tom a connues avant moi. C’est un sujet délicat, mais je me lance : – As-tu abordé la piste de tes ex avec l’enquêteur ? Je pense à des petits amis revanchards, des types qui n’auraient pas apprécié que tu sois sorti avec elles ? Et je me dis que ça pourrait coller avec le ton et les propos des lettres.

Un silence succède à ma question. Au bout du fil, Tom semble réfléchir, puis sa voix chaude me répond enfin :

– Oui, j’ai donné quelques noms à l’inspecteur.

J’attends la suite, mais il n’a pas l’air disposé à s’étendre sur le sujet. Il paraît un peu mal à l’aise, ce qui n’a rien d’étonnant si l’on considère que la liste des ex de Tom pourrait faire l’objet d’un roman-fleuve. Je sais qu’il veut me préserver. Et de mon côté, j’aimerais lui avouer que je ne juge pas son passé. Que je n’en ai ni le droit ni l’envie. Ce qui compte, c’est maintenant. Et maintenant... c’est nous ! Je n’éprouve plus cette angoisse du début où l’idée d’être une énième conquête me dérangeait. Je sais à présent que Tom est quelqu’un de profond.

Entre nous c’est sérieux, tant de choses le prouvent...

Je suis même assez touchée qu’il prenne des pincettes, comme s’il craignait de me vexer ou de me faire du mal en abordant la question de manière détaillée.

– Si tu as donné quelques noms, plaisanté-je, tu pourras me les donner aussi, alors ?

J’entends son rire et je me sens heureuse. Tout en Tom m’évoque une mélodie.

La terrasse du Silvio’s House est bondée. En attendant Monica qui doit me rejoindre pour le déjeuner, je suis au téléphone avec John Ashford. Le directeur de la galerie vient de m’annoncer qu’il a vendu toute une série à un collectionneur anglais très renommé.

– Mais c’est génial ! m’exclamé-je.

– C’est le début de la gloire, confirme-t-il d’une voix enjouée.

– Merci infiniment, John, je suis impressionnée par votre efficacité.

– Merci à vous Maya. J’ai aussi quelque chose à vous proposer. Il se trouve que je connais très bien William Perry de l’agence de communication du même nom. Il y a une place de superviseur à prendre. J’ai tout de suite pensé que cela pourrait vous intéresser.

Perry est une petite start-up montante qui a réalisé de très belles campagnes au cours des derniers mois. Mais je sais parfaitement que je n’ai pas les compétences pour assumer cette fonction. Sans compter que ça ne m’intéresse pas plus que ça, car cela signifierait plus de boulot et moins de temps pour me consacrer à mon travail photographique personnel.

– C’est très gentil, John, mais je pense sincèrement que ça n’est pas pour moi. Je tiens à être le plus libre possible pour exercer ma passion. En revanche, je...

Je m’interromps, j’hésite encore, mais il se trouve que le profil de ce poste correspond précisément à celui de Ryan. Je sais bien ce que Monica ou Tom me diraient mais ça n’a rien à voir avec une histoire de pardon : jamais je ne pourrai passer outre ce que Ryan m’a fait. Je sais néanmoins que je ne pourrais pas supporter que quelqu’un se retrouve à la rue alors que je peux l’empêcher. Ryan s’est récemment installé

dans un appartement au loyer plus élevé et il ne pourra pas assumer une telle charge sans revenus. Et puis, je n'oublie pas que c'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier et qu'il est très bon dans son domaine.

– ... En revanche, je connais quelqu'un qui serait parfait pour ce job, lâché-je enfin.

Ashford note les coordonnées de Ryan pour les transmettre à Perry, avant de me dire qu'un chèque m'attend à la galerie. Après avoir raccroché, je lève les bras en l'air en mimant un cri silencieux pour ne pas effrayer mes collègues. Je ne connais pas le montant de la transaction, mais qu'importe ! Je n'imaginai pas que les choses iraient si vite. Et l'idée qu'un collectionneur ait décidé d'acquérir plusieurs tirages de mon travail constitue une victoire que je savoure.

Mon premier chèque de photographe !

Il faut à tout prix que je raconte ça à Tom, à ma mère et à Noémie. Je range mon portable dans mon sac et je fais signe à Monica qui me cherche parmi les clients du café.

Je l'attendais avec deux coupes de champagne pour la remercier de ce qu'elle a fait pour moi. Je tiens également à dissiper les nuages de notre toute première et récente dispute. J'ai senti que j'étais allée un peu trop loin en me mêlant de sa vie privée. Elle s'assied en face de moi et s'efforce de me sourire, mais je devine qu'elle est encore un peu blessée par mes propos.

– Désolé pour ce que j'ai dit à propos de Bobby, mais c'est parce que je m'inquiète pour toi. Je ne voulais pas te juger, tu sais ?

– Je n'ai plus envie d'en parler, Maya.

J'acquiesce. Elle m'en veut vraiment, c'est certain. Ou bien le sujet est trop sensible.

– En tout cas, je suis désolée de m'être mêlée de ce qui ne me regarde pas et je m'excuse vraiment. L'essentiel c'est que tu sois heureuse.

Monica hoche la tête à son tour. Elle est si belle, avec ses grands yeux bleus de poupée. Mais dans son regard, je lis de la tristesse. Ça me tue de penser qu'un homme puisse lui manquer de respect à un tel point.

– Je ne le suis pas, répond-elle soudain en baissant la tête. Tu as raison pour Bobby et... je ne supporte plus qu'il voie d'autres filles. Qui pourrait endurer ça ?

– Personne, ma belle.

Monica m'adresse un petit sourire :

– Une fois de plus, je suis tombée sur le mauvais numéro.

– Ça nous arrive à toutes, la rassuré-je. Jusqu'au jour où c'est le bon numéro qui nous trouve...

Elle sourit en posant une main sur la mienne.

– On fait la paix ?

– Nous n'étions pas en guerre, c'était juste une perturbation passagère, sans doute un truc venu de l'anticyclone des Açores. Et je t'adore, tu le sais.

– Pas mieux, lâche-t-elle, avant de m'annoncer qu'elle a une faim de loup et qu'elle pourrait dévorer une dinde de Thanksgiving.

Tandis que nous dégustons en fin de compte une délicieuse salade de saison accompagnée de toasts au chèvre, je raconte à Monica l'agression dont j'ai fait l'objet. Elle n'en revient pas, m'assure d'un air effrayé qu'elle ne supporterait pas qu'il m'arrive quelque chose de grave.

– Moi non plus, je ne supporterai pas, plaisanté-je pour détendre l'atmosphère.

Quand j'évoque enfin Ryan et le nouveau travail pour lequel je l'ai recommandé, Monica ouvre des yeux ronds comme des boules de billard. On se croirait dans un dessin animé de Tex Avery. Je ne sais pas comment elle fait pour les écarquiller à ce point !

– Tu es une sainte ou quoi ? gémit-elle.

– Je ne pense pas, réponds-je sincèrement. Je me souviens simplement qu'il m'a donné ma chance quand j'en avais besoin. Je crois sincèrement que Ryan n'est pas quelqu'un de mauvais, qu'il a agi dans un moment de folie.

– Pfff, moi je dis qu’il ne le mérite pas ! On devrait te décerner le prix Mère Teresa de la bienveillance, me taquine-t-elle. Sérieux : quand je pense que tu le sors de la panade où il s’est fourré et que tu ne vas même pas être récompensée pour ça ! Moi à ta place, je l’aurais laissé se démerder.

– Je n’en suis pas sûre. Et puis, je l’ai déjà, ma récompense : un bonheur immense que je souhaite à tous les gens que j’aime. J’ai quelques amis incomparables dont tu fais partie, un homme avec lequel je vis une idylle que je pensais inatteignable, j’ai appris la vérité sur mes origines, j’ai obtenu du succès pour ma première expo et je viens même de vendre mes premières photos à la galerie.

– Quoi ?! s’étrangle-t-elle. Merde alors, c’est seulement maintenant que tu m’annonces la nouvelle ?

– Je voulais qu’on parle de toi, pas de moi !

– Oui, mais quand même, c’est génial !

– Je suis contente, j’avoue.

– Il faut qu’on fête ça !

– Tu as raison. Encore du champagne ! m’écrié-je.

Tous les regards convergent vers notre table et nous éclatons de rire comme deux gamines prises en flagrant délit à piller des pots de confitures en dehors des heures de repas.

Monica se penche soudain vers moi, l’air suspicieux :

– Il y a un mec bizarre sur le trottoir. Un géant black qui n’arrête pas de te regarder.

Je pivote de trois quarts et j’aperçois Terry, les yeux cachés derrière ses lunettes noires.

– Oh, c’est mon nouveau garde du corps, rassuré-je Monica. Depuis mon agression, Tom est intraitable : protection rapprochée de rigueur. Il me suit partout. J’ai presque cru que Terry allait me suivre sur la douche...

– Moi je veux bien qu’il me rejoigne sous la douche, s’esclaffe Monica.

Il fait très chaud en cette fin de mois de juillet. Nous dînons de melon et d’un jambon italien à tomber, sur le toit terrasse de l’appartement de Tom, aux chandelles. Entre lui et moi, c’est l’harmonie totale. Je viens de passer une semaine de vacances bien méritées à faire des photos autour de la ville. Le soir on se retrouvait ici après les entraînements auxquels il ne peut pas encore participer activement à cause de son bras, mais qu’il tient à suivre en vue de mettre au point les futurs matchs. Et je deviens une pro pour lui concocter des petits plats équilibrés. Ah ! Vivre avec Tom serait le paradis... De mon point de vue, en tout cas. Mais qu’en est-il du sien ?

Je m’apprête à entamer ma deuxième semaine de vacances sur le même rythme quand Tom me tend des billets d’avion :

– C’est ton prénom qui m’a inspiré, annonce-t-il de sa voix légèrement rauque qui me plaît de plus en plus. C’est un vol pour deux personnes. Je me propose donc de t’accompagner, si ça te dit ?

Son sourire est espiègle, je l’adore quand il est comme ça.

– Je dois d’abord consulter mon agenda, plaisanté-je.

Je vérifie la destination et j’écarquille les yeux :

– Le Guatemala ?

– Je me suis dit qu’une déesse maya exilée à New York avait besoin de retourner de temps en temps sur ses terres.

– Tu sais quoi ?

– Je t’écoute, fait-il en penchant la tête sur le côté, beau comme jamais.

– Il n’y a que toi pour avoir des idées comme celle-là ! Je t’aime.

Sur ces mots je me jette sur lui, renversant au passage mon verre et une bouteille de champagne. Nous nous retrouvons enlacés sur le caillebotis de la terrasse, nos rires mêlés et nos corps emmêlés. Tom caresse mes cheveux avec tendresse tout en me racontant qu’Aguateca est un site archéologique maya situé sur les rives du lac Petexbatún.

– Ce lac n’est autre qu’une lagune formée par les eaux du fleuve... de La Passion.

– Mmm, tout un programme. Je veux bien que tu sois mon guide, murmuré-je tandis que ses mains glissent sous ma jupe.

C’est carrément splendide !

Au départ de Sayaxché, nous venons donc de descendre le *Río de la Pasión* à bord d’une petite barque à moteur. J’avais parfois l’impression d’être Pocahontas en expédition dans la nature sauvage.

Après cinquante minutes de voyage au cœur de la jungle primaire, nous longeons les bungalows d’une *posada* pour atteindre enfin la presqu’île de *Punta de Chimino*.

Et nous nous retrouvons seuls sur Terre, Tom et moi, dans une cabane de luxe au bord de l’eau. D’apparence banale, presque modeste, ce petit cube de planches au bout du monde recèle en effet des trésors d’ingéniosité, offrant une débauche de prestations somptueuses autant qu’inimaginables dans ce paradis éloigné de tout : un sauna, un jacuzzi et une cuisine suréquipée où nous pouvons nous préparer de succulents repas en amoureux.

Nous partageons nos loisirs entre les massages dans le jacuzzi, des étreintes affolantes sur le confortable lit rond de notre chambre, une visite passionnante du site maya, des balades en kayak et des baignades rafraîchissantes dans le lac bordé de mangroves où nous bronçons ensuite, allongés main dans la main sur le bois chaud d’un ponton privé.

Mon ravissement est tel que pour moi le temps s’est comme arrêté et nous nageons en plein bonheur.

Nous rions à tout bout de champ, lisons dans notre avenir et nous nous découvrons à chaque seconde...

Et nous faisons l’amour aussi, très souvent...

Le plaisir charnel est un domaine dans lequel il s’avère que nous sommes, Tom et moi, résolument... insatiables. Les singes hurleurs qui peuplent la forêt voisine et s’en donnent toujours à cœur joie se souviendront d’ailleurs de nos cris à nous et de nos gémissements.

Je souris à cette pensée dans l’avion qui nous ramène à New York. La main de Tom est dans la mienne. J’observe son profil tandis qu’il dort. Je l’admire et le remercie silencieusement du merveilleux voyage qu’il vient de m’offrir. Je pose ma tête sur son épaule, avec délicatesse, pour ne pas le réveiller.

J’aurais voulu que cela dure infiniment.

Mais il faut savoir garder les pieds sur terre... car le temps ne s’arrête pas !

Il passe même mille fois trop vite, surtout avec un homme comme Tom...

Après cette parenthèse enchantée, la reprise du boulot à l’agence est difficile. Mais bien moins difficile que me confronter à Ryan qui, dès dix-huit heures, me saute dessus à ma sortie de l’immeuble. Heureusement, Terry veille au grain et l’intercepte alors qu’il se précipite vers moi en brandissant une enveloppe.

– Ryan, qu’est-ce que tu fiches ici ?

– Maya, je... j’ai obtenu le job chez Perry, grâce à toi. Je voulais te remercier en personne, j’ai été un vrai con. Tiens, lâche-t-il en me tendant l’enveloppe.

– Qu’est-ce que c’est ? demandé-je suspicieuse.

– Pendant ma... ma « crise », j’ai fouillé plusieurs fois dans ton courrier à l’agence, confesse-t-il comme un gamin honteux d’avoir menti à ses parents. Tiens, c’est ce que je t’ai pris. Il y a une lettre anonyme, dedans, comme celles dont tu m’as parlé. Quand je l’ai dérobée, je n’y ai pas accordé trop d’importance... Mais après, ça a fait tilt. Je... je veux me rattraper, tu sais. Faire les bons choix. Je sais que la police me soupçonne mais je t’assure que je suis innocent !

Je hoche la tête en me mordant l’intérieur des joues. Ce n’est pas à moi de disculper Ryan même si une part de moi sait qu’il dit vrai : jamais il ne serait venu me voir aujourd’hui si c’était lui qui m’avait

attaquée. Mon agresseur est l'auteur de ces lettres ignobles, je le sens.

– Merci de me l'avoir rapportée, Ryan. Je dois filer.

– Bien sûr, je te laisse. Mais si jamais... Un jour... N'hésite pas à m'appeler, d'accord ?

Je ne réponds rien et me contente d'un pâle sourire. Je sais que ça n'arrivera jamais et lui aussi le sait. Il est trop tard pour sauver notre amitié. Il me fait un léger signe de tête en guise d'adieu et me regarde monter dans la voiture blindée de Terry.

Une fois installée sur la banquette arrière, j'examine la lettre. Les termes sont globalement les mêmes que ceux du précédent courrier évoquant le fameux Tigre. En revanche, un détail attire soudain mon attention. C'est un léger relief sur le papier qui me rappelle quelque chose ! Mais j'ai beau réfléchir, je ne trouve pas à quoi ça me fait penser. Je suis pourtant certaine d'avoir déjà vu ce dessin quelque part.

Mais où ?

Quelques heures plus tard, seule dans mon appartement, après être passée chez Monica pour récupérer Berlioz dont elle s'est occupée pendant mon séjour idyllique au Guatemala, j'y réfléchis encore. Tom est en déplacement jusqu'au lendemain pour un des sponsors des Giants et doit donner le coup d'envoi d'un match inter-entreprises avant de participer dans la foulée à un gala de charité que la marque organise. Je ne suis pas arrivée à le joindre au téléphone depuis tout à l'heure. Difficile de revenir à la réalité et d'être à nouveau éloignée de lui. Mais mon Géant ne m'a pas laissée sans protection : après avoir insisté pour me payer une suite durant son absence, ce que j'ai évidemment refusé, il a fait installer une porte blindée avec deux serrures chez moi ! Ce rempart me rassure mais je reste toujours un peu inquiète et comme je ne trouve pas le sommeil, je m'installe avec Berlioz devant mon ordinateur pour regarder la troisième saison de *Orange Is the New Black*, mais rapidement je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Je m'endors sur une dernière pensée : ça va me revenir, je retrouverai d'où vient ce relief sur la lettre de menace, ce... quelque chose de familier.

5. Le revenant

Je me réveille en sursaut, vérifie l'heure sur l'écran de mon portable : il est quatre heures du matin et surtout... maintenant, je sais ! Le léger relief sur la lettre, j'ai enfin trouvé de quoi il s'agissait.

C'est en rapport avec le Silvio's House !

C'est un morceau du logo de ce petit café situé à deux pas du bureau. Sur chaque table du Silvio's House est en effet gravé un dessin en relief représentant une tasse d'où émerge une pâquerette ! Or sur la lettre que m'a confiée Ryan, est imprimée une partie de ce fameux logo. On y distingue en effet l'anse de la tasse et un peu de la fleur. Son auteur a dû prendre appui sur cette partie de la table au moment de rédiger ses menaces. Je ne vois pas d'autre explication !

Sans réfléchir, je compose le numéro de Tom. Il me répond d'une voix inquiète, étonné que je l'appelle à cette heure. Je le rassure, il ne m'est rien arrivé de grave. Je lui raconte ma découverte et il me conseille de passer par le commissariat avant de me rendre à l'agence.

– Savoir que ce salaud rôde dans le quartier où tu bosses me fait flipper, confie Tom avant de m'êtreindre.

Il est revenu de son gala de charité et nous sommes chez lui. Il a fait changer la serrure de son appartement pour plus de sécurité et nous avons décidé d'y passer la nuit.

– N'oublie pas que j'ai un garde du corps, le rassuré-je, tu n'as pas à t'inquiéter.

– Oui, l'agence m'a dit que c'était le meilleur. Et puis il n'y a pas que des mauvaises nouvelles dans notre vie, annonce-t-il en esquissant un sourire presque timide qui me fait craquer. J'ai le plaisir de t'annoncer que j'ai loué un studio professionnel pour enregistrer mes titres.

– Waouh, c'est carrément top ! dis-je en me jetant à son cou.

– Avec mon break forcé, j'ai du temps devant moi, alors c'est l'occasion.

– C'est peut-être même un signe, Mister Superstition, le taquiné-je.

Il se venge en me chatouillant. Je ris, le supplie et, quand il me relâche, je me love contre lui en soupirant d'aise. Ce qu'il vient de m'annoncer me fait plaisir à un point inimaginable. Je recule pour le regarder. Il est super sexy avec son jean, ses Converse et son tee-shirt blanc qui met en valeur les reliefs de son buste incroyable. Ses cheveux sont un peu décoiffés. Je me le représente sur scène. Des frissons d'excitation me parcourent sous la soie de ma petite robe rouge. Il me reprend dans ses bras, je me laisse aller tandis qu'il m'embrasse avec passion.

Après un intermède aussi torride que délicieux dans le jacuzzi du toit-terrasse, nous redescendons au salon et passons le reste de la soirée à écouter de la musique autour d'un plateau de fruits de mer que Tom a commandé chez un traiteur réputé de son quartier.

De fil en aiguille, nous en venons à évoquer Monica et Bobby. Je lui raconte ce que m'a confié Monica à propos des infidélités régulières de Bobby.

– Et je sais qu'elle est très malheureuse, ajouté-je.

– Je ne comprends pas ce que Monica fait avec lui, s'énerve Tom, elle mérite mille fois mieux.

– Entièrement d'accord, mais c'est compliqué.

Tom me ressert une coupe de champagne et son visage s'éclaire soudain :

– Non, ça n'est pas compliqué du tout ! Il se trouve que je m'entends de mieux en mieux avec Gary, le nouveau joueur de notre équipe. Et je les vois très bien ensemble. Nous pourrions peut-être organiser une rencontre, non ?

– Je suis avec toi sur ce coup !

Je souris à la pensée que Tom est en train de se transformer en entremetteur. Et je suis assez d'accord, Monica et Gary formeraient un joli couple. D'après ce que dit Tom, Gary est quelqu'un de vraiment bien. Au-delà de cette très bonne idée, je suis contente pour Tom qui semble avoir trouvé un ami. Pas un Bobby ni un second père comme le coach Sullivan, mais un véritable ami avec qui il pourrait partager des tas de choses et peut-être se confier. Dans ses souvenirs de jeunesse, il y a comme un vide dans ce domaine. C'est pourtant si important dans la vie.

Que serais-je devenue sans Noémie ?

Tom m'offre un sourire séduisant à souhait, puis il me tend la main :

– Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

Je me laisse guider dans son immense loft, tout en me demandant quelle surprise peut bien m'attendre. Quand il ouvre une porte, sur une vaste pièce transformée en chambre noire, j'ai un hoquet d'étonnement :

– Mais c'est un labo de photographe ! m'exclamé-je. Co... comment as-tu fait ?

– C'était un dressing, que j'ai décidé de transformer en chambre noire, pour toi. Je me suis dit que comme ça, tu pourrais développer tes pellicules et faire des tirages au calme.

– Tu es complètement fou, toi, dis-je en l'embrassant.

Il sourit d'un air angélique.

– Je l'ai installée chez moi en attendant de pouvoir l'installer chez nous. Mais...

Il s'interrompt, esquisse une moue craquante.

– ... mais il faudrait être marié pour ça, je pense. Sinon, ça ne serait pas convenable.

Je ris mais suis troublée. Ai-je bien compris ce qu'il vient de me dire ? Heureusement, l'ironie me permet de garder une contenance :

– Oh, je n'aurais rien contre le fait de vivre dans le péché, répliqué-je. Mais je sais aussi que tu as été élevé dans une famille luthérienne et je ne veux pas me mettre ta mère à dos. Aussi, s'il faut enfilez une robe blanche, j'accepte...

Nous nous sourions d'un air complice. Nous avons tous les deux conscience d'évoluer en territoire aussi séduisant qu'inconnu. Mettre des mots sur des pensées nous fait mesurer l'importance de la situation.

– Blanche, ta robe ? me demande mon Géant en levant un sourcil. Penses-tu que ce symbole virginal soit approprié, étant donné les nuits que tu me fais passer ?

Jolie pirouette, Tom Kelley !

Tant mieux, je préfère qu'on change de sujet – pour le moment du moins. Là, mon cœur bat si fort que j'ai bien l'impression qu'il va lâcher. Tom ne devrait pas me faire ce genre d'émotions ! Si je m'efforce de ne pas trop le montrer, me cachant comme lui derrière la barrière de l'humour, le fait est qu'un amour de plus en plus puissant nous unit. Nos gestes mutuels sont emplis de tendresse. Et les perpétuelles attentions de Tom témoignent de ce qu'il ne s'agit pas de mots en l'air. Il a vraiment parlé de vivre ensemble. Je me sens comme une étudiante au bal de fin d'année, l'héroïne d'un roman d'amour. Mais je sais aussi qu'une personne nous en veut et, même si ça fait un bout de temps qu'elle ne s'est pas manifestée, le danger rode.

Le générique de *Californication* me tire du sommeil. C'est la sonnerie du portable de Tom. Il est très tôt, le soleil n'est même pas levé. Dans son grand lit, nous ouvrons les yeux avec difficulté. À force d'être ensemble, nous commençons à manquer de sommeil. Mais je ne regrette rien, loin de là.

J'ai toute la vie pour dormir !

Tom décroche, écoute son interlocuteur matinal tandis qu'une ride d'étonnement ne tarde pas à barrer son front. Il s'éclaircit la gorge :

– Vous... vous plaisantez ? demande-t-il sur un ton hésitant. Vous êtes certain ?

Sa voix est presque tremblante, il semble bouleversé. Quand il repose son portable sur la table de nuit, il garde le silence un long moment. Comme pétrifié par un sort.

N'y tenant plus, je m'approche enfin de lui, pose une main sur son bras.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je dois me rendre au commissariat.

– Pourquoi ?

– C'est à propos de Mark. Le chef de la police a découvert quelque chose.

– Au sujet de sa mort ?

– Pas vraiment. Maya, je...

Je reste suspendue à ses lèvres.

– Ils disent qu'il est vivant. Mark est vivant.

Volume 6

1. Te faire souffrir

Nous sommes assis, Tom et moi, dans le bureau sans âme du chef de la police. Les cloisons qui nous entourent sont d'un gris déprimant et l'atmosphère empestée le tabac froid. Un coude posé sur la table encombrée de dossiers empilés, l'inspecteur Morton se tient le menton entre le pouce et l'index. L'air grave, il annonce sans détour à l'intention de Tom : – Votre frère, Mark Kelley, est au centre de toute l'affaire.

Sa voix est ferme, ne laissant planer aucun doute sur la véracité de cette incroyable révélation. J'observe le profil de Tom à la dérobée. Ses lèvres tremblent sans qu'aucun son ne s'en échappe. Une veine bat à sa tempe et j'imagine à quel point il doit être bouleversé. Machinalement, je pose une main sur son genou. Tom m'offre un bref regard où je lis toute l'incompréhension du monde.

Son frère était mort... et voilà qu'il réapparaît.

Il y a de quoi perdre la raison ! Comme Tom ne parle toujours pas, Morton poursuit.

– Et votre frère est l'auteur des lettres que vous avez reçues.

Tom est secoué d'un rire nerveux puis il reprend le contrôle de lui-même :

– Mon frère est mort il y a des années ! Il faisait partie des victimes de Charlie Riley, le tueur en série. Et vous êtes en train de m'expliquer qu'un fantôme a écrit ces lettres ? Si c'est une blague, je...

L'inspecteur lève une main pour l'interrompre.

– Plaisanter n'entre pas dans le cadre de mes fonctions, monsieur Kelley, croyez-moi.

– Comment est-ce que vous espérez que je vais avaler un truc pareil ? réplique Tom, de plus en plus décontenancé.

– Je comprends que vous soyez dépassé, mais laissez-moi vous exposer les faits, d'accord ?

Tom acquiesce. À voir son dos courbé, on dirait que le ciel vient de lui tomber dessus. Sa main se saisit de la mienne pour la serrer. J'aime quand il fait ça, quand il a besoin de moi...

Même si j'aimerais que ce soit dans d'autres circonstances...

– C'est grâce à M^{lle} Leblanc que nous avons retrouvé l'auteur des lettres, reprend Morton. Nous avons interrogé le personnel du Silvio's House. Plusieurs serveurs avaient remarqué un homme qui s'installait invariablement à la même table plusieurs fois par semaine. Et toujours, il écrivait...

L'inspecteur s'interrompt comme pour nous donner le temps d'intégrer ces informations puis il poursuit :

– J'ai donc dépêché une équipe en civil sur les lieux. Hier dans l'après-midi, l'homme s'est installé à sa table habituelle. Mes hommes l'ont observé puis quand il a commencé à écrire ce que nous supposons être une nouvelle lettre, nous avons procédé à son arrestation. Nous avons pris ses empreintes puis je l'ai interrogé personnellement. Il n'a pas tardé à tout avouer. Et je vous confirme qu'il s'agit bien de Mark Kelley : le labo a comparé son ADN avec celui retrouvé sur les lieux du « crime » à l'époque.

Tom pousse un long soupir avant de cacher son visage derrière ses grandes mains. C'est comme s'il tentait d'effacer une réalité invraisemblable. Comment se faire à une telle nouvelle ? Comment réagir alors qu'il vit depuis tant d'années avec cette profonde blessure ? Comment accepter la vérité quand elle semble totalement délirante ?

– Je ne comprends pas. On a pourtant retrouvé son vélo dans le jardin du tueur. Et la police a conclu qu'il faisait partie des adolescents morts, brûlés par ce psychopathe.

– C'est exact, concède Morton. En l'absence de corps, l'affaire a été classée, mais les révélations que nous venons d'enregistrer changent toute la donne. Mark a bien fugué, après s'être disputé avec vos parents. Et Charlie Riley a en effet tenté de l'agresser, mais selon les propres mots de Mark au cours de

son interrogatoire, il a réussi à s'échapper. Riley a dû récupérer le vélo que votre frère avait abandonné derrière lui à ce moment-là. Compte tenu de l'impossibilité d'identifier tous les corps des victimes réduits en cendres, la présence du vélo de Mark dans le jardin du tueur a conduit les enquêteurs à considérer que votre frère était bien mort. À l'époque, la plus grande confusion régnait autour de ce drame. Charlie Riley lui-même était bien en peine de déterminer le nombre exact de ses meurtres et l'identité de ses victimes, c'est dire !

Tom est livide. Il observe Morton sans réagir. Sa main qui serre la mienne est animée de tremblements.

– Mais comment Mark a vécu depuis toutes ces années ? finit-il par demander d'une voix blanche.

– Pour l'instant, je n'en sais pas plus, monsieur Kelley. Ce qui est sûr, poursuit l'inspecteur, c'est que des années plus tard votre frère reste traumatisé par ces événements. Le médecin qui l'a examiné fait état d'une grande fragilité mentale. Mark Kelley est capable de réactions inattendues proches de la folie. Pour faire court et si vous voulez bien me pardonner l'expression, votre frère est complètement paumé.

– Où... où est-il en ce moment ? demande Tom d'une voix blanche.

– Dans une cellule du poste, en attendant son transfert au tribunal.

– Au tribunal ?!

– D'une part, votre frère a proféré des menaces à votre rencontre et il est aussi manifestement l'auteur de l'agression de Maya Leblanc, or je vous rappelle que vous avez déposé une plainte.

Je sursaute et des frissons me parcourent. Cet homme voulait me tuer et il n'a pas hésité à porter un coup de couteau à Tom... alors que c'est son frère !

Tom semble atterré. Et son teint est livide. Non seulement il vient d'apprendre que Mark n'est pas mort mais qu'il serait aussi devenu quelqu'un de dangereux et prêt à tout pour lui rendre la vie impossible.

Au moins, maintenant j'en suis sûre, Ryan est innocent.

Je ne peux pas m'empêcher d'être soulagée. La trahison de celui que je croyais être mon ami était déjà très dure à avaler en soi, mais d'imaginer qu'il avait pu vouloir m'éliminer... Au moins, maintenant, le vrai coupable est derrière les barreaux et nous ne risquons plus rien !

– Je... je veux le voir, lâche Tom, d'une voix étranglée et ferme à la fois.

– Bien sûr, répond Morton en se levant.

– Un instant, réplique Tom, avant de se tourner vers moi : tu n'es pas obligée, mais... accepterais-tu de m'accompagner ?

– Tu as envie que je vienne ? demandé-je d'un ton peu assuré.

Il acquiesce. Bien que j'aie peur de voir Mark, qui a tenu un couteau sous ma gorge, je ne peux pas refuser : nous nous sommes promis d'être là l'un pour l'autre dans les moments difficiles. Je reprends sa main dans la mienne.

– Je te suivrai partout où tu voudras.

Nous emboîtons le pas à l'inspecteur Morton qui nous guide dans le dédale du poste de police. Je suis très inquiète à l'idée des retrouvailles entre les frères Kelley.

La main de Tom étreint plus fort la mienne quand nous nous retrouvons devant la salle d'interrogatoire de Mark. Autour de nous, c'est un inquiétant brouhaha. Dans les pièces voisines, des voix résonnent. Je ne me sens pas du tout à l'aise. Je ne sais pas comment j'arrive encore à respirer. Du regard, Morton demande à Tom s'il est prêt.

– On peut y aller, répond Tom.

Morton s'exécute et nous découvrons un homme assis à une petite table, seul au milieu de la pièce, menotté à sa chaise. Je sais que nous ne risquons rien, mais je meurs quand même de trouille. Je suis à quelques mètres d'un revenant, à quelques mètres de celui qui est venu jusque dans mon appartement pour

m'agresser. Tom lâche ma main et les battements de mon cœur s'accélèrent tandis qu'il s'approche de son frère.

Mark lève enfin les yeux, je me fais la réflexion qu'ils ont tous les deux les mêmes traits fins hérités de leur mère. Mais Mark est différent. Sa mâchoire anguleuse lui vient de Bruce, son père. Une autre chose les différencie : leur stature. Tom est large, et si Mark l'a sans doute été dans sa jeunesse puisqu'il pratiquait le football américain, il semble désormais fragile. En m'approchant de quelques pas, je distingue mieux son visage, terriblement émacié. Et ce mélange de tristesse et de colère dans ses yeux bleus ! Je frissonne en reconnaissant le regard fou de mon agresseur. En moi, la compassion se mêle à la peur.

– Salut Mark, commence Tom d'une voix émue.

Derrière l'assurance habituelle de l'homme de ma vie, je devine le petit garçon qu'il a été ; un enfant dévasté par la disparition de son frère, qui s'est efforcé malgré ce drame de faire bonne figure afin de ne pas inquiéter ses parents.

– S'lut, lâche Mark du bout des lèvres.

– Est-ce que tout va bien ? Ils te traitent correctement ? Tu as besoin de quelque chose ?

– Tout va pour le mieux. Ça ne se voit pas, petit frère ?

Le ton de Mark est cinglant. Tom soupire et se passe la main sur la figure.

– Putain, Mark, je n'en reviens pas, je...

– Tu préférerais quand j'étais mort, j'imagine ?

Tom se raidit mais ne tréssaille pas. Je suis fascinée par son calme. Il demeure campé face à son frère qui le défie du regard. Moi, j'ai l'impression de me retrouver en présence d'une bombe à retardement. Les battements de mon cœur s'accélèrent quand Tom s'agenouille devant Mark et lui demande avec une infinie douceur : – Pourquoi est-ce que tu as fait ça, frangin ?

– Tu veux que je raconte toute l'histoire, c'est ça ? Ça t'intéresse, toi, la superstar ?

– S'il te plaît. J'ai besoin de comprendre. C'est complètement... enfin, c'est incroyable de te retrouver après toutes ces années.

Le ton de Mark s'est radouci et je devine qu'il lutte, oscillant sans cesse entre la rage et la déprime. Je suis admirative du contrôle dont Tom fait preuve.

– J'ai découvert très tôt que tu n'étais pas le fils de Bruce, commence Mark. J'ai surpris une conversation entre maman et cet instituteur, Josh Rudd, ton vrai père. Je crois que tu es au courant maintenant, n'est-ce pas ?

Tom hoche la tête en gardant le silence. Il écoute son frère religieusement. Le ton de Mark est monocorde, son visage est presque éteint et on dirait qu'il lit une histoire qui ne le passionne pas. Il doit la ressasser depuis tant de saisons qu'il la connaît par cœur. C'est le roman noir de tout ce qui a gâché sa vie. Il élève un peu la voix.

– J'ai tout révélé à mes parents le jour de la fameuse dispute, juste avant ma fugue. Je leur ai dit ce que je pensais de leur mensonge. Le ton est monté. J'étais amoureux de Gina et ils ne voulaient pas comprendre. Ça m'a rendu dingue. J'étais horriblement malheureux, je ne supportais plus cette pression que mon père exerçait sur moi pour que je devienne un champion.

J'imagine les émotions de ce garçon qui se débattait entre secret de famille, pression paternelle et premier amour.

– Alors j'ai pris mon vélo et je suis parti rejoindre Gina, ajoute Mark de sa voix toujours aussi monocorde. Sur le chemin, un homme m'a agressé... Je suis tombé. Je ne sais plus exactement comment ça s'est passé, mes souvenirs sont assez flous. Mais ce dont je suis certain c'est que je n'ai jamais couru aussi vite de ma vie. Plus tard, j'ai appris que j'avais échappé à un psychopathe mais que pour vous tous j'étais mort.

– Toutes les preuves étaient là pour... pour... s'étrangle Tom, saisi par l'émotion, pour... conclure à

un décès...

– Oui, oui, vous vous êtes empressés de sauter sur les « preuves » pour vous débarrasser de moi, chuchote Mark avec colère et tristesse.

Tom a parfaitement entendu ce que son frère a dit et je sens que pour lui le coup est rude. C'est tellement injuste ! Toute la famille Kelley a souffert de la mort d'un enfant tandis que ce dernier s'est persuadé que tous étaient heureux de se débarrasser de lui. Que répondre à ça ? Comment faire comprendre à Mark que ses convictions d'enfant, sur lesquelles il s'est construit, sont fausses, alors qu'il en a tant souffert ?

Avant que Tom ne puisse intervenir, Mark reprend le cours de son terrible récit.

– C'est David, le frère aîné de Gina, qui a tout organisé. Il s'est arrangé pour nous obtenir des faux papiers, avec de nouveaux noms et le statut de citoyens majeurs. Mais le problème...

J'ai l'impression d'être dans un film, pourtant c'est la réalité.

– Quel problème ? l'encourage Tom qui cache ses émotions derrière un masque d'impassibilité.

– David était dangereux. Il nous a convaincus de travailler pour lui. Il nous l'avait promis : « Vous aurez bientôt assez d'argent pour vous installer ensemble. » Après quelques sales besognes pour son compte, j'ai demandé à être payé. Il a refusé. Il... il menaçait Gina. J'avais beau être intrépide, j'étais terrorisé. Mais je ne pouvais pas retourner à la maison. Et de toute façon, vous m'aviez déjà oublié. Sans compter qu'il n'était pas question d'abandonner Gina dans cette situation.

– Vous ne pouviez pas vous enfuir à nouveau ? demande Tom.

Mark adresse à Tom un regard très dur.

– J'aurais bien aimé t'y voir. Ce mec nous surveillait sans cesse ! Nous ne serions pas allés bien loin, un des gars de son gang nous aurait rattrapés ! Et puis, quelques années plus tard...

Mark s'interrompt, l'expression de sévérité sur son visage se mue en une infinie tristesse. Ses lèvres tremblent, mais plus aucun son ne semble vouloir s'en échapper. Ses yeux sont brillants, ses paupières clignent comme s'il s'efforçait de ne pas fondre en larmes. Tom l'encourage avec une douceur qui me fait penser à cette époque où il devait admirer son grand frère.

– Raconte-moi, Mark, je suis toujours ton petit frère.

– Gina est morte, lâche Mark. Il y a quelques mois, au cours d'un règlement de compte. Je suis arrivé trop tard. Et c'est là... c'est là que j'ai perdu pied.

Toujours accroupi face à son frère, Tom acquiesce. Il ne dit rien, mais je sais qu'il est en train d'imaginer l'enfer que Mark a dû traverser. Le fait est qu'il a dû se sentir complètement seul et abandonné.

– J'ai eu l'impression de devenir fou, gémit-il. J'ai repensé à ma famille, j'ai repensé à toi. C'est à cause de toi que tout a déconné ! Si tu n'avais pas parlé de Gina et moi aux parents, rien de tout cela ne serait arrivé.

– J'étais petit, rétorque Tom. Je m'inquiétais pour toi, je...

– Laisse-moi finir ! le coupe-t-il.

Il commence à s'agiter et Morton me tire machinalement en arrière. Impassible, Tom regarde son frère en silence. Son calme apparent me fascine de plus en plus. Il est positionné de telle façon que Mark pourrait lui balancer un coup sans prévenir.

– Tu ne comprends donc pas ? siffle Mark. Tu as tout eu : la carrière, l'argent, la femme que tu voulais... Ta vie parfaite, Tom, ça aurait dû être la mienne ! Tu m'as volé mon existence entière !

– C'est donc pour ça que tu t'en es pris à Maya ? demande Tom avec stupeur. Pour te venger de moi ?

– J'ai tout de suite vu, dès la parution des premières photos, qu'elle était différente à tes yeux. Tu la regardais...

– ... comme tu regardais Gina, complète Tom. Et Gina est morte, tu voulais donc que Maya meure également, c'est ça ?

Mark acquiesce, lentement.

– J’ai eu la belle vie, d’après toi ? crache soudain Tom comme si tout ce qu’il avait retenu jusque-là s’apprêtait à le submerger, j’ai grandi dans une maison en perpétuel deuil ! J’ai vécu englué dans les chagrins et les secrets ! J’ai passé mon existence à te pleurer et à réaliser tes rêves plutôt que les miens afin d’éviter que Bruce ne pète un câble ! La belle vie, ça ? Ce que je voulais, c’était avoir une enfance, Mark ! Un grand frère ! Des parents heureux ! Faire de la musique ! Maya est la seule chose bien qui me soit arrivé depuis le jour où tu as choisi de disparaître et tu as voulu me l’enlever. Je devrais...

Tom ne finit pas sa phrase : à la place, il balance son poing puissant contre la cloison. Je me précipite sur lui et le prend dans mes bras pour l’apaiser. Je le sens contre moi, tendu comme un arc. Je répète son nom pour tenter de l’apaiser.

– C’est touchant, vraiment touchant, se moque Mark.

Un instant, j’ai peur que Tom se rue sur son frère pour le faire taire, mais il ne réagit pas. Je reste serré contre lui. Il s’approche de nouveau de Mark, les larmes aux yeux.

– Je suis désolé que tu aies tant souffert, lui dit-il. Je n’ai jamais voulu que ça se passe comme ça, pour toi comme pour moi. Et si je pouvais revenir en arrière, je le ferais. Mais je ne le peux pas. Vingt ans ont passé Mark, et je n’étais qu’un gamin de 8 ans...

– Pauvre petit Tom... ironise Mark. Tu n’espères quand même pas que je vais te pardonner ?

– Non. Je veux juste que tu saches que moi, je te pardonne, parce que je comprends ta souffrance. Je comprends ce que ça te fait que d’avoir perdu Gina. Mais tu dois savoir que...

Tom me jette un coup d’œil furtif puis baisse la voix et parle à l’oreille de Mark. Je n’entends pas ce qu’il lui dit mais cela suffit à le rendre livide.

– Tu m’as bien compris, Mark ? demande mon géant, cette fois de manière intelligible.

Ce dernier acquiesce pendant que Morton et moi nous jetons un regard interrogatif.

– Très bien. En ce cas, nous y allons.

L’inspecteur nous ouvre et nous sortons de la cellule. Alors que nous quittons le commissariat, je ne peux m’empêcher de demander à Tom ce qu’il a dit à son frère.

– La vérité, Maya : que je serai prêt à tout pour te protéger. Absolument tout.

2. L'heure de vérité

Le lendemain, je passe l'après-midi à tirer des photos dans la chambre noire que Tom a fait installer pour moi dans son appartement. Je n'ai jamais travaillé dans un tel confort. Abandonner cet endroit magique est une déchirure ! Mais nous avons rendez-vous chez Bobby pour une fête prévue de longue date.

Avec son pantalon de toile écriue et son blouson en daim, Tom est beau comme un dieu. Quand nous arrivons en bas de l'immeuble de Bobby, il surprend mon regard et esquisse un sourire craquant.

– Ça va nous changer les idées, murmure-t-il en se penchant vers moi pour déposer un baiser sur mes lèvres.

J'acquiesce même si rien n'est moins sûr. Ce qu'il s'est produit hier est un événement difficile à oublier. Qui plus est, nous allons nous retrouver chez Bobby et je sais par expérience qu'il existe certainement une meilleure manière de se divertir. Dans l'ascenseur, je me colle contre Tom et je savoure l'étreinte de ses bras. Je prie un instant pour que la cabine s'arrête, tombe en panne et que nous passions la soirée tous les deux.

Rien que nous deux...

Malheureusement, l'entretien de l'ascenseur semble être à jour puisque nous arrivons sans encombre au dernier étage du building où Bobby possède un immense appartement très... clinquant.

Un DJ, installé au centre d'une estrade décorée de leds clignotantes, mixe des titres syncopés sur lesquels s'agitent les invités. Profitant d'un instant où Bobby s'occupe de ses convives, Tom tient sa promesse en présentant Gary, le nouveau coéquipier des Giants, à Monica.

– Enchantée, dit-elle, les yeux brillants, comme hypnotisée par le sourire ravageur de Gary.

– Je suis vraiment ravi de faire votre connaissance. Pour une fois que je sors de ma tanière, je suis content de voir des nouvelles têtes.

– Vous êtes du genre sauvage ? demande Monica qui semble elle-même étonnée par le culot de sa question.

Gary ne se laisse pas un instant déstabiliser par la franchise de ma copine et lui répond en riant.

– Je ne me qualifierais pas vraiment de sauvage. Disons que je ne suis pas un fêtard. J'aime vraiment être au calme.

– Moi c'est tout le contraire : je sors un peu trop souvent de ma tanière...

J'ai la nette impression qu'ils ont oublié les gens autour d'eux. Ils se parlent comme si rien d'autre n'existait. Un type comme Gary pourrait faire le bonheur de Monica, j'en suis certaine. Et réciproquement. Ils sont peut-être différents, mais quelque chose est en train de se produire.

Moi aussi j'étais différente de Tom quand nous nous sommes rencontrés !

– Tu t'amuses bien, Gary ?

Je me crispe. Le ton est agressif. Bobby a encore bu et le fait de découvrir son coéquipier et Monica en pleine conversation n'a pas l'air de lui plaire.

– Je passe une excellente soirée, répond Gary avec un calme remarquable.

– Tu as l'air. Et je suis certain que tu passerais une encore meilleure soirée entre les cuisses de mademoiselle. Mais je te préviens, si tu crois un instant que...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase : Tom le saisit par le col pour le plaquer contre une cloison de l'appartement.

– Cette fois, ça suffit, Bobby. Je n'en peux plus, de tes conneries. Monica est extraordinaire et elle mérite ton respect, tu m'entends ?

– Lâche-moi ! hurle Bobby en tentant de te dégager.

– Pas avant que tu n'aies fait tes excuses, rétorque Tom en tenant fermement le colosse.

Mon *quarterback* a le visage impassible mais je sens qu'il bout. Toute la colère qu'il a maîtrisée hier au commissariat est prête à déferler. Il pourrait réduire Bobby en miettes. Ce dernier doit probablement le sentir aussi car il finit par lâcher :

– Excuse-moi, Tom.

– Pas à moi, Bobby : à Monica.

– Je... Je suis désolé, bafouille ce gros macho à l'attention de mon amie.

– Ce n'est rien, Bobby, réplique-t-elle en tâchant de cacher à quel point elle est bouleversée et humiliée. J'allais... J'allais partir de toute façon.

– On allait partir tous les quatre, dit Tom en le lâchant. Gary, tu peux nous appeler un taxi ? Je vais chercher nos affaires.

Cinq minutes plus tard, je suis incroyablement fière de quitter l'appartement au bras du héros du soir, pourfendeur de connards et chevalier de ces dames. Une fois dans l'ascenseur, nous regardons Gary et Monica essayer de trouver un prétexte pour prolonger un peu la soirée. Gary propose un dernier verre, que Tom et moi déclinons.

– Eh bien ! On dirait qu'il ne reste plus que toi et moi, une fêtarde et un ours sorti de sa tanière pour poursuivre la soirée !

– Peut-être qu'il serait temps que je devienne moi aussi plus casanière, suggère Monica avec un petit rire triste. On ne peut pas dire que, ce soir, ma vie débridée soit une réussite...

– Tu commenceras demain, en ce cas, insiste Gary avec un sourire craquant. J'ai besoin d'une guide, j'ai grandi dans le New Jersey : quand ils me voient, les physios le sentent. Jamais on ne m'acceptera dans le moindre club si je ne suis pas au bras de la plus belle femme de tout Manhattan !

– Très bien, dit Monica en riant. Je viens si tu promets d'être mon garde du corps.

– Oui, et je te jure de prendre ma mission très à cœur. Sinon, dit-il en posant une main sur l'épaule de Tom, celui-là risquerait de me démolir le portrait...

Après des embrassades chaleureuses, nous regardons ces deux-là prendre la direction de Chelsea en parlant avec agitation. Gary a l'air adorablement nerveux, Monica rit à gorge déployée.

– Ils feraient un beau...

Tom n'a pas le temps de finir sa phrase : hissée sur la pointe des pieds, je lui donne un baiser fougueux.

– C'était pour quoi, ça ? me demande-t-il hors d'haleine alors que je me détache de lui.

– Pour tout, rétorqué-je en souriant. Pour toi.

Le matin, je retrouve Monica à l'agence qui m'explique que la soirée s'est plutôt bien terminée.

– À vrai dire, je me sentais en sécurité avec Gary.

– Et Bobby n'a pas fait des siennes ?

– Ça dépend. Est-ce que tu considères que 47 textos, dont 20 d'insultes, 17 pour me supplier de revenir et 10 de plus pour menacer de jeter mon laptop par la fenêtre, c'est faire des siennes ?

– Tu sais, depuis Ryan, moi...

Nous explosons de rire. C'est nerveux. On peut dire que dans le genre terroristes émotionnelles, Monica et moi avons donné.

– Parlant de Ryan, tu as des nouvelles ?

– De loin en loin, réponds-je. Il m'écrit de petits mails pour me parler de sa nouvelle vie. Je crois qu'il essaye de me montrer qu'il va mieux.

– Je crois que c'est le cas, m'avoue Monica. Je l'ai croisé l'autre soir, on a fini par prendre un verre... Il est vraiment désolé de son pétage de plomb, tu sais.

Non, je ne suis pas encore prête à entendre ça.

Même si je sais maintenant qu'il n'est pas responsable des lettres de menaces, ses manigances continuent de m'écœurer.

– Et Gary ? demandé-je pour changer de sujet.

– Il a été super, on s'est vraiment bien marré mais pas seulement : on a parlé, aussi. Beaucoup. Et...

– Et ? l'encouragé-je.

– Nous devons nous revoir !

– Yes, c'est trop cool !

Je danse autour d'elle en riant, avant de la serrer contre moi.

– Je suis heureuse pour toi.

– Attends, c'est qu'un rencard.

– Un *deuxième* rencard.

– C'est à partir du combienième, déjà, qu'on peut coucher ? gémit-elle en semblant me demander l'autorisation.

– Tout dépend.

– De quoi ?

– Eh bien par exemple, avec Bobby, j'aurais répondu « jamais ». Mais avec Gary...

Je la regarde d'un air coquin qui signifie : « qu'est-ce que tu attends, ma vieille ? » Monica me donne une tape sur le bras.

– Ben quoi ? Il est craquant, non ? me justifié-je.

– Je ne te connaissais pas cette casquette d'entremetteuse, Maya Leblanc.

– J'ai été à bonne école. Je te rappelle que sans toi, je n'aurais probablement jamais revu Tom après le shooting Lexus.

– Et tu ne te serais jamais retrouvée à piloter ce superbe bolide, soupire-t-elle rêveusement. Tu as raison. Tu me dois tout.

– Je te dois tout, acquiescé-je en lui tendant la moitié de mon Kit Kat.

– Je crains le pire.

La voix de Tom est empreinte de gravité. Il conduit moins vite que d'habitude, un peu comme s'il voulait retarder l'instant fatidique. Nous sommes en route pour Reading où vivent ses parents. Enfin, sa mère tout du moins. Bref, l'heure est venue d'annoncer l'incroyable nouvelle concernant Mark à Linda et Bruce Kelley. Tom a repoussé cette échéance autant que possible, mais il ne peut plus reculer. D'une manière ou d'une autre, ils l'apprendront et Tom ne tient pas à ce que ce soit par une tierce personne.

Après une discussion avec le coach Sullivan qui lui a procuré le courage qui lui manquait, il a enfin décidé d'affronter cette épreuve. Il n'empêche que mon Géant de New York n'en mène pas large.

Comment annoncer une telle chose, en fait ?

– C'est vraiment gentil de m'accompagner, tu sais.

Je me penche pour poser ma tête sur son épaule. John Legend chante *All of Me*. J'adore cette chanson. Je trouve qu'elle nous ressemble et nous réunit.

– Je suis heureuse d'être près de toi, Tom.

Il m'adresse un sourire ému avant de se concentrer à nouveau sur la route. Tom m'a avoué qu'il avait besoin de mon soutien. Il sait que je pourrais prendre suffisamment de recul pour garder mon calme et parler à sa place au cas où la vérité serait trop difficile à dire pour lui.

– Tu es là, toujours là, à chaque moment important, lâche Tom sans quitter la route des yeux. Personne n'a jamais fait ça pour moi.

– Je ne t'aime pas simplement parce que tu me fais l'amour comme un dieu, dis-je pour détendre l'atmosphère un peu tendue qui règne dans l'habitacle de la Ferrari.

– J’imagine et j’espère, répond Tom en riant. Tu sais, je t’aime vraiment pour tout ce que tu es.

– Pas mieux, claironné-je pour cacher à quel point je suis émue par ces mots.

Tom immobilise la voiture, coupe le contact et inspire à fond tout en serrant ma main fort dans la sienne :

– C’est l’heure de vérité, annonce-t-il sur un ton sinistre.

C’est la première fois que Tom revoit sa mère et Bruce depuis leur violente dispute. Il n’a pas encore évoqué ses retrouvailles avec Josh, son père biologique. Et ça n’est pas à l’ordre du jour. Ça paraît presque... anecdotique au regard des révélations qu’il s’apprête à leur faire.

Je reste à l’écart pendant que Tom explique la raison de sa venue. J’ai la sensation d’être pétrifiée par le silence glacial qui s’ensuit. Linda est sous le choc et Tom l’aide à s’asseoir tant elle semble désemparée. Bruce renverse un guéridon d’un coup de pied rageur, avant de quitter la maison. Linda tente de se relever pour le rattraper, mais elle perd brusquement connaissance dans les bras de son fils.

Je me précipite pour assister Tom occupé à installer sa mère inanimée sur le canapé. Puis je file à la recherche de la salle de bains.

– Laisse-moi faire, dis-je à Tom en me penchant sur Linda toujours inconsciente.

Tom s’efface et me prévient qu’il va essayer de retrouver son beau-père. J’applique un gant imbibé d’eau fraîche sur le front de sa mère qui revient peu à peu à elle. Dans ses yeux se lit un profond désarroi. Quelle maman ne serait pas complètement désemparée face à une telle réalité ? Apprendre des années plus tard que son fils déclaré mort est en réalité vivant ! Comment ne pas voir défiler le temps perdu ? Comment ne pas sombrer dans la folie ?

Linda me tend les bras.

– Maya, gémit-elle. Qu’avons-nous fait ? C’est notre faute. Ma faute. Si je n’avais pas interdit à Mark... Mon bébé ! pleure-t-elle soudain en appelant son fils absent. Mon bébé !

Tant pis pour les convenances : je la prends dans mes bras et la serre fort. Son corps est secoué de sanglots et je demeure un long moment contre cette femme qui s’efforce d’intégrer tant bien que mal l’incroyable vérité. Quelques minutes plus tard, Tom est de retour. Bruce est à ses côtés, en larmes. Quelque chose vient de se fissurer chez cet homme qui se révèle enfin sous son vrai jour. Je découvre d’un seul coup un être plus fragile qu’il n’y paraît. Un père de famille qui a dû lutter pendant toutes ces terribles années pour demeurer fort... et maître de la situation.

– Mark est interné dans un hôpital de la banlieue de New York, annonce Tom avec des pincettes, en attendant son procès.

– Son procès, gémit Linda. Mais pourquoi ? Et comment va-t-il ? Comment supporte-t-il tout ça ?

Tom soupire, l’air désolé.

– C’est-à-dire... Lorsque nous avons reçu, Maya et moi, des lettres de menaces, nous avons porté plainte. Et puis il y a eu cette agression au domicile de Maya. Nous ne pouvions pas nous douter qu’il s’agissait de Mark. Et maintenant, le processus judiciaire est engagé.

– Tu dois retirer ta plainte, Tom ! le supplie sa mère.

– Je vais le faire, oui, mais ça ne changera rien, maman. Le comté s’est porté partie civile : Mark représente un danger, à l’heure actuelle – pas seulement pour les autres mais aussi pour lui-même. C’est le travail du procureur de s’assurer qu’il ne puisse pas nuire.

– Oh, non ! gémit-elle avant de refondre en larmes.

– Hey, ne t’en fais pas, dit-il en la prenant dans ses bras pour la consoler et la calmer. On va lui payer un bon avocat. Ils ne vont pas le punir : juste le soigner. C’est pour son bien. Il va s’en sortir. Il est fatigué, traumatisé, mais il a toujours eu du caractère. Et je sais qu’il ne l’a pas perdu.

– Linda, dit Bruce en essuyant ses larmes d’un revers du poignet. Linda, c’est une *bonne* nouvelle : il est vivant, c’est tout ce qui compte.

Contre toute attente, il rejoint sa femme et Tom dans leur étreinte. Ce dernier n'est peut-être pas son fils, mais il l'a élevé toutes ces années. L'émotion les réunit soudain. C'est sans doute la première fois que ces deux-là partagent un tel moment d'intimité. Le regard bouleversé de Linda le confirme, c'est un instant qu'elle attendait depuis toujours : que son mari accepte enfin Tom, qu'il arrête de le considérer comme une erreur de parcours. Si Mark pouvait assister à ces démonstrations de tendresse qu'il n'a certainement pas observées souvent dans cette maison, il se dirait peut-être que toutes ces années ont servi à quelque chose. Tom les relâche et s'approche de moi pour m'enlacer.

– Merci pour tout, ma belle infirmière.

Je me blottis contre lui en souriant. Je suis parcourue de frissons et je savoure le calme après la tempête. Peut-être qu'en fin de compte tout peut toujours s'arranger dans la vie. Même quand la situation paraît désespérée.

– Je vais organiser une visite pour que nous puissions retrouver Mark. Il a besoin de nous maintenant, de vous surtout.

Bruce hoche la tête en esquissant un sourire qui lui sied beaucoup mieux que cet air sévère qu'il a coutume d'adopter.

– Oui, mon chéri, répond Linda. Merci de t'en occuper le plus vite possible. Nous avons besoin de lui aussi.

3. Comme un conte de fées

Un animal perdu et apeuré. C'est l'image que j'ai de Mark recroquevillé sur le lit de sa chambre d'hôpital. Il ne parle pas, mais dans son regard, on peut voir toute l'émotion que lui procure la présence de ses parents. Tout à l'heure, pourtant, il a repoussé sa mère qui s'était approchée pour l'embrasser sous le regard circonspect de l'infirmier qui le garde. Bruce et Linda se tiennent désormais chacun d'un côté du matelas, ils restent silencieux, comme s'ils craignaient de le faire disparaître à nouveau, d'un mouvement trop brusque ou d'un simple mot mal choisi. Cette idée doit leur être insupportable. Les larmes aux yeux, Mark passe de l'un à l'autre. Dans un coin de la chambre, je suis blottie contre l'épaule de mon Géant. J'ai peur que Mark ressente ma présence comme une provocation après ce que lui a dit Tom hier... Bruce Kelley décide enfin de briser le silence pesant qui règne dans cette pièce en se lançant à l'eau un peu maladroitement.

– Tu pourrais nous dire quelque chose ? propose-t-il sur un ton hésitant, presque tremblant. N'importe quoi, juste pour... pour qu'on entende le son de ta voix.

– Laisse-lui du temps, murmure Linda.

Pour la première fois depuis que je les connais, Bruce ne demande pas à sa femme de se taire. Il acquiesce, conscient qu'elle a raison : il ne faut pas brusquer les choses. Pour Mark, tout ça est déjà beaucoup. D'ailleurs, une larme coule sur sa joue et la main de Tom serre un peu plus fort la mienne. Je suis partagée entre la crainte que m'inspire encore son frère et la compassion. Il m'a agressée et je devrais lui en vouloir, mais c'est beaucoup plus compliqué que ça. Cet homme a dû connaître d'immenses souffrances et il est désormais déconnecté de la réalité. Enfermé dans son petit monde, il a bien conscience de vivre un moment à part, entouré par son Tom et ses parents, mais il ne possède pas les bons outils pour communiquer.

– Barrez-vous ! leur ordonne-t-il en hurlant soudain. Tous !

Je sursaute, une fois de plus terrifiée par son comportement erratique. Tom, sentant que Bruce et Linda sont trop atteints pour savoir comment réagir, décide de prendre la parole.

– Mark, je sais que je suis la dernière personne que tu as envie de voir, lui dit-il d'une voix douce en s'asseyant sur une chaise face à lui. Mais je crois également que la pire des choses serait de te laisser seul en ce moment. Tu ne le comprends pas encore mais tu as besoin de nous. Malgré tout, nous sommes une famille et nous devons nous soutenir.

Il s'interrompt quelques secondes, cherche le regard de Mark qui évite le sien.

– Tu m'as manqué, tu sais. Je rêvais de te voir réapparaître. J'avais... j'avais besoin de mon grand frère... de toi. Et les parents étaient comme détruits. Ils ne le montraient pas, mais je le devinais. À tel point que j'éprouvais la sensation qu'ils auraient préféré que ce soit moi qui aie disparu. C'est pour ça que je me suis concentré sur le sport : je devais devenir le champion qu'ils attendaient. Pas pour te voler la vedette, jamais de la vie ! Je voulais juste... tenter de réparer un peu. Je sais que le foot, c'était toi ! Et moi je rêvais d'autre chose, je ne me sentais pas à ma place. Mais d'un autre côté, je devais bien trouver un moyen de combler le vide que tu avais laissé, chez nous tous.

Tom s'approche un peu plus de Mark et continue :

– J'ai bien réfléchi : je vais retirer ma plainte et je pense que...

Il s'interrompt, se tourne vers moi. J'acquiesce en lui souriant timidement.

– Et Maya aussi, poursuit-il. Je veux le meilleur pour toi. Je sais que rien ne s'efface jamais, mais je crois que tout est encore possible. Je n'ai jamais cessé de t'aimer. Tu as besoin de repos après toutes les épreuves que tu as traversées. Je ferai tout ce que je pourrai. Je... je t'aiderai financièrement bien sûr,

mais surtout je serai là pour toi, toujours.

Il se tait, attend de la part de Mark une réaction. Le silence dans la chambre semble interminable. Mark continue de pleurer mais sans émettre un son.

– Vous devriez y aller, nous suggère l’infirmier.

La famille Kelley se relève. Tom soupire et s’avance vers la porte. Alors qu’il pose la main sur la poignée, la voix de Mark se fait entendre pour la première fois en vingt minutes.

– Tu le... Tu le penses vraiment ? Tout ce que tu viens de dire ?

– Chaque syllabe, oui, confirme Tom en regardant son frère. On va surmonter ça, j’en suis certain.

Mark opine. Il semble réfléchir.

– Peut-être que... vous pourriez revenir ? demande-t-il soudain à ses parents. Cette semaine ?

– Bien sûr ! s’écrie Linda en posant la main sur son cœur.

Le regard de Bruce brille d’émotion. Quant à Tom, une ombre de sourire soulagé passe sur son visage. Enfin, il fait un pas vers eux ! Ce n’est sans doute rien mais c’est le signe qu’il va s’en sortir, qu’il va guérir. Il lui faudra beaucoup d’amour, mais il parviendra à remonter la pente. C’est un Kelley ! Et je sais que Linda, Bruce et Tom s’emploieront de tout leur cœur à lui offrir ce qui lui a tant manqué durant toutes ces années de plomb.

– Maya, me dit enfin Mark, je n’aurais pas dû... Vous plus que quiconque n’aviez rien à voir avec ce qui est arrivé. Je regrette ce que je vous ai fait subir, vraiment.

Dans ses yeux, dans son ton, je devine qu’il est sincère.

– C’est oublié, complètement oublié, le rassuré-je.

Bruce revient sur ses pas.

– Je n’ai pas été un père très exemplaire, dit-il en s’adressant à ses fils. J’étais autoritaire et je n’ai jamais pris en compte vos désirs. Je vivais par procuration. Quand on m’a annoncé ta mort, j’en ai terriblement voulu à Tom alors qu’il n’avait rien fait de mal. J’ai essayé de te faire exister à travers lui en l’obligeant à devenir un champion. C’était stupide, je... j’aurais dû lui donner l’amour dont il avait besoin. Il a vraiment souffert de ton absence, Mark.

Mark acquiesce tandis que son regard passe de Bruce à Tom. Il essuie ses joues d’un revers de la main. Des larmes glissent sur celles de Bruce et j’ai l’impression que c’est la première fois de leur vie que sa famille le voit pleurer.

– À l’avenir, je promets de tout faire pour changer et pour me rattraper. Avec toi, Mark. Et avec toi aussi, Tom. J’avoue que j’ai longtemps éprouvé de la rancœur à l’idée qu’un autre homme... Enfin, peu importe, j’en voulais à la terre entière, à Linda, à toi, alors que je suis en partie responsable de tout ça. Si j’avais été plus présent, moins égoïste, Linda n’aurait sans doute pas cédé à la tentation. Je me rends compte que toute cette colère était dirigée contre moi. Mais ce qui est fait est fait et toi, Tom, je ne te l’ai jamais dit, mais j’ai toujours été fier de toi. Je te considérais comme mon fils, mais j’étais trop fier pour l’avouer. Je voulais faire payer Linda, et toi aussi par la même occasion. Alors, je te demande pardon. Et je comprendrais parfaitement que tu désires découvrir ton vrai père. Je serai toujours là pour toi, mais je crois que tu dois le rencontrer.

Tom croise se tourne un instant vers moi, je sens qu’il hésite mais finalement, il se lance.

– Je l’ai rencontré, j’en avais vraiment besoin, annonce-t-il à Bruce et sa mère. Et je crois que c’est quelqu’un de bien.

Tom échange un regard complice avec Linda, avant de revenir sur son beau-père :

– Mais je veux que tu saches à quel point tu comptes pour moi, malgré nos différends.

Tous deux se donnent l’accolade un long moment sous les yeux de Mark, lequel est de plus en plus ému. C’est bon quand la glace est brisée, lorsque les non-dits se révèlent enfin, dévoilés et portés par les mots du cœur.

C'est le premier match de Tom depuis sa blessure. Nous sommes dans les gradins, Bruce, Linda et moi-même. Je me sens bien. Je ferme les yeux. Des instants de ma rencontre en tête-à-tête avec Vivian Hartwood me reviennent en mémoire. J'ai passé hier après-midi un moment super en sa compagnie. Nous étions dans un salon de thé et je buvais littéralement chacune de ses paroles. Au fil des minutes, j'ai réussi à imaginer mon père si bien raconté par cette femme. Ses aspirations, sa passion de la photo et le souvenir impérissable de son histoire d'amour avec ma mère. Peu à peu, quelque chose en moi s'est adouci, je me sentais vraiment le fruit de cette brève passion, et c'était comme si je faisais la paix avec moi-même. Nous nous sommes promis de garder contact. Vivian a partagé tant de choses avec mon père biologique et, d'une certaine façon, j'estime qu'elle fait désormais partie de ma famille.

Je rouvre les yeux, aspire un bol d'air, avant de concentrer mon attention sur Tom qui s'échauffe. Je suis rassurée de constater que mon Géant de New York a récupéré toutes ses facultés. Il irradie littéralement sur le terrain et son équipe prend l'avantage au fil des minutes. De temps à autre, il dirige son regard vers nous. Bruce lève le poing pour l'encourager et nous l'imitons tous. Notre joie est à son comble quand Tom réussit un *touchdown* d'anthologie qui augmente encore de façon conséquente la domination des Giants. Le jeu est fluide. J'apprécie réellement les subtilités de ce sport.

– Vous avez l'air de bien vous y connaître, déclare Bruce avec une nuance d'admiration dans la voix.

– Ça commence à entrer dans ma petite tête, plaisanté-je en souriant.

Je suis contente d'être là, avec les parents de Tom. Linda est rayonnante, Bruce est comme... métamorphosé.

Alors que la rencontre touche à sa fin et que Tom vient de marquer un nouveau point, une bagarre éclate brusquement entre Bobby et un supporter de l'équipe adverse. Il est comme fou, frappant le type à l'aveuglette, à tel point que des membres de la sécurité sont obligés d'intervenir pour le sortir du terrain. Les Giants sont contraints de terminer avec un joueur en moins, mais leur avance est telle qu'ils n'ont aucun mal à garder l'avantage au cours des dernières minutes.

Pour son retour dans l'arène, Tom a résolument brillé par son adresse et sa pugnacité. Quand sonne la fin du match, le public l'applaudit debout pendant de longues minutes à l'issue desquelles le roi de cette journée prend le micro que lui tend un journaliste. Sur l'écran géant, le visage de mon héros m'apparaît resplendissant. Dans ses yeux brille une lueur particulière, comme s'il était enfin libéré d'un terrible poids. Le retour de son frère n'y est pas étranger, ainsi que sa réconciliation avec Bruce, mais... il y a autre chose. J'ai l'impression bizarre autant qu'inexplicable qu'il s'apprête à faire une déclaration capitale. Je commence à le connaître, tout simplement.

– Je voulais vous remercier de me suivre depuis toujours, démarre Tom d'une voix un peu essoufflée, mais néanmoins assurée. Toutes ces années passées sur le terrain m'ont énormément appris sur moi-même. Mais aujourd'hui...

Il s'interrompt quelques secondes et je comprends que mon intuition était juste. Je devine presque ce qu'il compte annoncer, mais j'ai encore du mal à y croire. Aussi, mon cœur s'arrête un instant de battre quand il déclare :

– Aujourd'hui, c'était mon dernier match ! Je dédie cette victoire à mon frère Mark, qui m'a appris tout ce que je sais sur le foot. Il aurait dû se trouver à ma place, mais la vie en a décidé autrement. Je mets donc fin à ma carrière pour me consacrer à un vieux rêve qu'il est l'heure de vivre. Je désire également me rendre plus disponible pour mes proches et tout particulièrement passer le plus de temps possible avec une personne qui se reconnaîtra.

Mon cœur est reparti et désormais il bat la chamade. Hormis le fait que je me suis immédiatement identifiée et que j'éprouve un incommensurable sentiment de fierté, je suis bouleversée par sa décision de tout arrêter. Ça signifie que je suis tombée amoureuse d'un footballeur qui va devenir... une rock star !

Tom m'a donné rendez-vous devant Saint John The Divine, majestueuse cathédrale gothique située à

deux pas du Morningside Park. Je sais l'importance de ce lieu pour lui : lorsqu'il était enfant, ses parents l'emmenaient souvent ici.

Il est vingt et une heures sur Amsterdam Avenue et je profite de la douceur de ce mois d'août en attendant mon Géant. Je me sens bien comme jamais et un grand sourire éclaire mon visage quand j'aperçois la silhouette de Tom qui vient à ma rencontre. Il porte un jean élimé et son blouson de cuir, il ressemble déjà à une rock star. Dès qu'il arrive à ma hauteur, je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche et je me jette sur lui pour l'embrasser à pleine bouche. Nous demeurons serrés l'un contre l'autre, unis dans un baiser langoureux qui met d'emblée tous mes sens en émoi. Quand il recule pour abandonner mes lèvres, j'émet malgré moi un gémissement de frustration qui déclenche un de ses sourires lumineux et tellement craquants.

– Désolé d'avoir dû repousser notre rendez-vous, mais je pense que mes déclarations ont dû exciter les paparazzis. Et je voulais te voir dans un lieu tranquille.

– J'adore cet endroit, dis-je.

Il se passe une main dans les cheveux en me regardant intensément :

– Assieds-toi sur ces marches, commande-t-il avec douceur.

Je m'exécute tandis qu'il s'agenouille face à moi. Je lisse les bords de ma robe de soie gris perle pour me donner une contenance tout en soutenant le regard brûlant de mon Géant de New York. J'ai l'impression que nous sommes seuls au monde et que le temps s'est arrêté. Même les passants autour de nous sont comme invisibles. Tom cherche quelque chose dans la poche intérieure de son blouson puis il tend son poing fermé devant moi. Quand il ouvre enfin la main, mon pouls s'accélère et une vague d'amour fou me submerge.

– C'est pour toi, ma petite star, déclare-t-il de sa voix légèrement rauque qui me fait fondre sur place.

Cette bague est somptueuse, elle est...

– Est-ce que, bégayé-je... c'est-à-dire, suis-je certaine de bien comprendre ?

– Hum, je crois. Mais comme je suis un gentleman, je vais quand même te poser la question : Maya Leblanc, me ferais-tu l'honneur de m'épouser ?

– Oui ! m'écrié-je alors que des larmes jaillissent de mes yeux. Oui, oui, oui !

Jamais je n'avais répondu aussi vite à une question. Je me relève en chancelant avec l'impression que mon cœur va exploser. Je lui tends ma main, un peu ahurie, sans bien savoir si tout ça est réel ou non. Un sanglot jaillit de ma poitrine au moment où Tom glisse la bague le long de mon annulaire. Je plaque ma main sur ma bouche en pleurant de plus belle.

– Tes trèfles à quatre feuilles, ceux que tu avais dessinés sur le carnet... Ils m'ont porté chance, on dirait, lâche-t-il simplement avec un sourire.

– Ils m'ont porté chance à moi aussi, Tom.

– Parce que tu vas enfin avoir ta *green card* ?

– Parce que je vais être mariée à une rock star, répliqué-je sur le même mode. Toutes mes copines en France vont en crever de jalousie.

Après un baiser baigné de mes larmes, Tom m'entraîne à sa suite. Il veut montrer un autre endroit : la taverne de George Washington, non loin de Wall Street. L'établissement m'évoque un *pub* anglais.

– J'ai toujours aimé cet endroit, précise Tom une fois que nous sommes installés face à face à une table. Cet immeuble de briques rouges est réputé comme étant le plus vieux de New York. Je voulais te le faire découvrir.

– Tu avais surtout besoin d'un verre pour te remettre de tes émotions, avoue ! le taquiné-je. Ce n'est pas tous les jours qu'on décide de se passer la corde au cou.

– Tu te plantes complètement, me sourit-il. Je voulais *te* faire boire, afin de profiter ensuite de la situation...

Disant cela, il pose sa main sur mon genou nu, sous la table, en prenant une tête de satyre. J'éclate de

rire puis plonge mes lèvres dans la bière blanche mousseuse que Tom m'a commandée. Je suis étourdie de bonheur ! La taverne est sombre, intime et rassurante – mais je crois que je serais bien capable d'apprécier n'importe quel lieu pourvu que ce soit avec Tom. De la petite fenêtre à côté de laquelle est placée notre table, je peux voir les noctambules arpenter Broad Street. Nous avons commandé des plats et une bouteille de vin et tout est vraiment délicieux, mais nous avons la tête ailleurs. Nous ne nous charrions plus comme à notre habitude, nous avons presque du mal à nous parler. Nous sommes comme reliés par un courant électrique. Nos regards se croisent, se percutent et s'enlacent, nos corps vibrent. L'envie perpétuelle que j'éprouve de toucher Tom, de le caresser, semble réciproque. Il se penche vers moi, tout près, à quelques centimètres de mon visage et je respire son parfum qui m'enivre.

– Je pense que les paparazzis sont toujours en bas de chez moi. Et chez toi, c'est un peu loin. Il y a un petit hôtel au bout de cette rue et je me disais que...

– Oui, emmène-moi.

Le sourire que Tom me décoche me met dans un état second. Mon corps n'est que frisson. Je suis à fleur de peau.

Main dans la main, nous courrons comme des gamins vers l'enseigne de l'hôtel.

L'endroit est splendide. Éclairages tamisés, fauteuils de cuir, ambiance feutrée et compagnie. Un véritable concentré de luxe et d'élégance qui donne l'impression d'être hors du temps. Nous sommes loin, très loin des bruits et de la folie de la ville.

En réservant notre chambre, Tom a eu la délicate attention de commander une bouteille de vin français. Je suis en train d'en déguster un verre tout en le regardant évoluer dans la pièce. Sa façon de se mouvoir est aérienne. On dirait un félin.

– Je n'en reviens pas : tu vas être ma femme ! s'exclame-t-il sur un ton qui m'enchanté et me bouleverse.

– Parce que tu pensais peut-être que j'allais dire non ?

– Sûrement pas ! Je savais que tu allais me tomber dans les bras en me suppliant de t'épouser, répond-il provocant.

– Je peux encore changer d'avis, fais attention ! Tom, sans mentir, ajouté-je plus sérieuse, tu n'as pas douté un seul instant ?

– Bien sûr que si, Maya, j'étais terrifié à l'idée que tu me dises que ça allait trop vite, que tu n'étais pas sûre, ou pire : à l'idée que tu dises non ! avoue-t-il sincèrement.

– J'ai du mal à réaliser que l'Apollon qui me parle est mon futur mari.

Il rit de son rire si magnifique. Je suis touchée par tout ce qu'il vient de me dire et je veux lui prouver que je ne reviendrai jamais sur ce « oui ». Je m'approche de lui, caresse son visage de ma main et effleure ses lèvres.

– Ne doute pas de mon amour, Tom. Jamais.

Mon amant m'attire à lui, dépose des baisers sur mes épaules, mon cou, ma bouche... Je profite de ces attouchements divins tout en caressant ses abdos, effleurant son entrejambe... La perspective d'être la femme de cet homme parfait me donne des ailes. Cette nuit, je compte bien lui prouver à quel point je l'aime.

Mon corps désire Tom plus que tout, j'ai du mal à lutter contre mon envie de lui mais, joueuse, je me dégage doucement de son étreinte pour l'admirer. Je me fais la réflexion qu'il embellit de jour en jour. À tel point que cela frôle l'indécence ! Comme si la soudaine liberté qu'il a décidé de s'accorder lui procurait un je-ne-sais-quoi supplémentaire qui le rend plus irrésistible que jamais. Je lève une main pour lui intimer de patienter, fouille dans mon sac où je récupère mon portable que je branche sur le socle relié aux enceintes équipant notre chambre.

Avec Tom, je me sens comme dans un film et j'ai besoin d'une bande originale !

Quand il me regarde ainsi, il est vraiment... renversant. Dès les premières mesures de *Burn* par Ellie

Goulding, je me déhanche en lui lançant des œillades. Alors qu'il fait mine de s'approcher pour me toucher, je m'esquive, avant d'en rajouter dans mes ondulations provocatrices dignes d'une professionnelle du *lap dance*. J'aimerais le rendre fou de désir.

- Tu ne devrais pas faire ça, gronde-t-il soudain.
- Et pourquoi donc ? minaudé-je en exagérant carrément ma chorégraphie improvisée.
- Parce que je vais avoir envie d'une nuit de noces avant la date prévue.

Son sourire est carnassier, torride. Je fais mine de m'offusquer. Je recule de quelques pas, secoue la tête en faisant voler mes cheveux, tout en entreprenant de déboutonner langoureusement ma robe de soie, avant de la laisser glisser le long de mon corps. Je porte un string noir en dentelle et un soutien-gorge assorti, la panoplie sexy de la nouvelle Maya : – Je ne coucherai pas avec vous avant le mariage, fais-je en me passant la langue sur les lèvres, c'est... *absolument* interdit.

- Maya !
- Mais quoi ? feins-je de m'étonner tout en dégrafant mon soutien-gorge.
- Putain, tu me rends dingue.
- Comment ça, dingue ? insisté-je en faisant glisser mon string le long de mes jambes. Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal.

Sans le quitter des yeux, je prends plaisir à en rajouter dans la provocation.

Dans un mouvement que j'espère souple et gracieux, je dégage un de mes pieds du string, relève la jambe et récupère le mince rempart de tissu qui se balance au bout de mon autre pied pour lui tendre. Il s'en saisit et le porte à son visage.

– Tout mouillé, confisqué, grogne-t-il en le respirant, avant de le fourrer dans une poche de son jean. Et si tu veux jouer à ça, je vais te montrer.

- J'adore quand tu me menaces !
- Ça n'est pas une menace, c'est une putain de promesse.

Sur ces mots dont la rauque sonorité me laisse deviner l'excitation qui l'anime, Tom déboucle sa ceinture, se débarrasse de son pantalon et de son boxer. Sa chemise ne tarde pas à suivre le même chemin. Nous sommes désormais nus, face à face. Les muscles du corps superbe de Tom sont bandés. On dirait qu'il s'apprête à entrer sur le terrain pour disputer un match décisif. L'électricité dans l'air est presque palpable. Nous ressemblons à deux bêtes sauvages en passe de s'affronter. Telle est l'image qui me traverse l'esprit. Je recule et me retrouve soudain plaquée dos au mur. Je suis une proie, je vais me faire dévorer et... je m'en délecte à l'avance.

Tom s'approche, ses lèvres palpitent, son regard est conquérant. Dans ses iris, il y a ce mélange d'admiration et de désir brut, animal, qui me consume littéralement. Et quand il colle son corps contre le mien, j'émet malgré moi un râle dont j'ai peine à croire qu'il provienne de ma petite personne.

- Tom...
- Quoi ?
- J'ai super envie.
- Ah, bon ? plaisante-t-il tandis que son impressionnante érection se presse contre mon ventre.

Il prend mon visage entre ses mains, m'observe un long moment, comme s'il voulait me pénétrer par la seule force de son regard. Tout mon corps est à fleur de peau et je pourrais avoir du plaisir au moindre souffle de Tom. Je n'ai jamais été dans un tel état. J'ai envie de jouir, de le faire jouir. Et que ça ne s'arrête jamais. Quand sa langue se fraie un passage entre mes lèvres, je me laisse faire et mes mains caressent ses fesses satinées et musclées.

Mmm, les fesses de mon futur mari...

J'ondule en rythme avec la musique pour l'exciter encore plus. Tom descend lentement le long de mon corps. Ses lèvres parcourent chaque centimètre carré de ma peau. Il s'arrête sur mes seins dont il suce et aspire les pointes dressées et terriblement sensibles. Je suis si réceptive que j'ai l'impression d'être déjà

en train de jouir. Entre mes cuisses, mon désir est tel que j'en ressens la chaleur moite. Avant, ça m'aurait presque gênée... Mais c'était avant ! Aujourd'hui, je suis ravie et excitée de mouiller pour mon homme.

Mon homme, mon géant, mon amant, mon amour...

La langue de Tom parcourt mon ventre, m'interrompant dans l'énumération pensive de tout ce qu'il représente pour moi, puis se prend à effectuer des cercles concentriques autour de mon nombril, avant de rejoindre mon sexe. Lorsqu'il effleure mon clitoris, je me dresse machinalement sur la pointe des pieds. Le contact de sa bouche sur mes lèvres gonflées et mouillées d'excitation déclenche une décharge électrique qui traverse mes reins tandis que je jouis déjà. Je n'ai... jamais connu ça. Jamais si vite. Toujours agenouillé, Tom lève les yeux et sourit. Mon corps est agité de spasmes et la vision de son visage luisant de mon désir me rend dingue.

– Tom, je...

– Préliminaires nuptiaux, plaisante-t-il, avant de plonger à nouveau entre mes cuisses pour me déguster avec une voracité affolante.

Son engouement, sa gourmandise et la façon qu'il a de me faire ça décuplent ma faim de sexe et mon envie de lui. Il m'investit à tel point que je ne sais plus où je suis ni qui je suis. Je remonte une jambe par-dessus son épaule pour m'ouvrir encore plus aux caresses de sa langue qui écarte ma fente et glisse irrésistiblement dans le fourreau de mon vagin. Ses doigts effleurent mes lèvres, rejoignent sa langue, son pouce joue avec mon clitoris, m'emportant à nouveau vers l'extase. Personne ne m'a jamais fait ça avec tant de magie et de sensualité. Tom s'interrompt un instant dans ses délicieuses manœuvres : – Je pourrais m'occuper de toi pendant des heures.

Mmm, des heures...

Sa bouche me goûte et me mange à nouveau. Hors de moi, je me tords de plaisir sous les assauts de sa langue impitoyable, mes doigts agrippent ses cheveux soyeux et décoiffés. Je me bâillonne de la paume pour atténuer le volume de mon cri quand je jouis pour la deuxième fois. Secouée de convulsions, j'ai la sensation de m'évanouir quelques secondes. Tom remonte le long de mon corps tout en me soutenant. Je suis une poupée de chiffon entre ses bras. Ce sentiment d'être totalement abandonnée me comble. Mon cœur bat très vite et je gémiss quand sa bouche prend la mienne à nouveau.

Je suis prête à tout pour lui...

– Merci de jouir si magnifiquement, susurre-t-il au bord de mes lèvres.

– Mmm...

Mon vocabulaire est momentanément limité, seul mon corps semble en mesure de répondre. Daft Punk et son *Lose Yourself to Dance* envahissent alors l'espace de notre chambre d'amour. Gémissante et lascive, je me laisse glisser le long du mur pour m'agenouiller aux pieds de Tom. Sa silhouette musclée est tellement impressionnante ! Je me sens toute petite et sans défense, à la fois soumise et consentante. Cet homme à part me fait passer par tous les états avec un naturel indescriptible. Ses doigts jouent avec les mèches de mes cheveux. Mon regard est captivé par le sexe de Tom qui est vraiment une œuvre d'art. Dressé fièrement à quelques centimètres de mon visage, son membre est une tentation incontournable. J'en saisis la base, caressant son gland si gonflé des doigts de ma main libre. Tom se cabre et gémit. Je place l'extrémité de sa verge tiède et palpitante entre mes lèvres. Je fais coulisser son sexe entre ma langue et mon palais. Il essaie de me forcer à ralentir le rythme, mais je demeure intraitable. Son érection dans ma bouche semble augmenter au fil des secondes et je grogne d'imaginer sa semence se déverser en moi.

Avec une fermeté bien maîtrisée, il me contraint soudain à le libérer et à me redresser. J'esquisse une moue boudeuse quand il prend mon visage entre ses mains en me dévorant des yeux.

– Plus tard, petite star. Là, je vais tenir ma promesse.

Les larges paumes de Tom englobent mes fesses pour me soulever du sol. J'ai l'impression d'être une petite chatte dans les bras d'un ours sauvage. Je gémiss d'impatience en le suppliant du regard.

– Qu'est-ce que tu comptes me faire ? ajouté-je avant de passer ma langue sur mes lèvres.

Tom esquisse une moue quasi diabolique et guide enfin l'extrémité de sa verge à l'entrée de ma fente, avant de me faire descendre sur son membre tellement énorme et dur que je pousse un cri de surprise et d'envie. Je m'accroche à lui comme une noyée et je me laisse prendre. Je veux être sa chose, je veux que ses doigts marquent mes fesses, que son sexe embrase le mien. Je lèche le cou de Tom, goûte le sel de sa sueur, tandis qu'il me fait aller et venir le long de son érection inimaginable. Je pense à toutes les femmes qui deviendraient folles à l'idée de pouvoir prendre ma place.

Même pas en rêve ! Tom est à moi !

Et c'est MOI qu'il prend sans relâche, à une cadence qui me fait perdre mes repères. Je remonte mes jambes le long de son bassin pour ceindre ses reins et m'offrir totalement à ses assauts.

– Je suis à toi...

Mes mots le rendent de plus en plus en plus fou. Il devient bestial, grognant à chaque fois que sa verge glisse dans la tiédeur de mon sexe qui se contracte.

– Oui, tu es à moi, gémit-il en pétrissant mes fesses avec une vigueur peu commune.

Il cogne au fond de moi régulièrement et je perds peu à peu les pédales. Sauvage à mon tour, je l'incite à me posséder encore et encore. Ses coups de boutoir sont hallucinants d'énergie, je suis dominée par un Géant qui ne connaît pas la fatigue. Son souffle chaud chatouille mon cou tandis que j'enroule ses cheveux autour de mes doigts. Les sons de nos corps imbriqués se mêlent à la chanson qui nous transporte. Le va-et-vient incessant qu'il m'impose avec ferveur me conduit vers un orgasme inattendu. Je suis parcourue d'ondes électriques qui me font perdre totalement le contrôle. Je ne suis que sensations aussi délicieuses qu'hallucinantes. Les premières mesures de *Music Sounds Better with You* par Stardust accompagnent ma jouissance qui s'étire à l'infini. J'ai l'impression de m'envoler vers un ailleurs tandis que les mouvements de reins de Tom poursuivent leur danse saccadée qui me fait crier de plaisir. Les larmes affluent sous mes paupières alors que Tom continue à m'aimer passionnément. Puis il émet un long gémissement avant de jouir à son tour. Mon sexe se contracte autour de sa verge qui déverse en moi un torrent de lave. La chaleur de sa semence me remplit, je suis hors de moi, excitée, folle amoureuse et comblée.

– Regarde-moi, souffle-t-il, regarde-moi.

Je soulève mes paupières, des larmes glissent sur mes joues, il penche la tête de côté, avant d'approcher sa bouche pour les lécher. C'est à la fois sensuel et tendre. Ses yeux qui se posent à nouveau sur moi sont les plus magnifiques de l'Univers. Son visage en sueur est à tomber. Je me mords la lèvre inférieure, soudain bouleversée par mille et une sensations. Des sentiments merveilleux se carambolent dans ma petite tête de femme la plus heureuse au monde. Des spasmes contractent mon sexe par intermittence autour de sa verge toujours en moi et Tom gémit sans cesse de m'admirer.

Est-ce que c'est réel tant de bonheur et de plaisir ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, Tom murmure :

– Tant de bonheur et de plaisir, c'est...

Je lui souris entre mes larmes. Nous sommes en connexion nous deux, formidablement reliés par un fil invisible et plus puissant que toutes les forces du monde.

– Je t'aime, susurré-je, essoufflée, entre deux respirations.

– Moi aussi, répond-il à quelques millimètres de mon oreille en caressant mes cheveux avec douceur.

4. Là où je devais être...

Les rayons timides du soleil matinal filtrent à travers les rideaux. La chambre est imprégnée des parfums de nos étreintes. En ouvrant les yeux, encore ivre du plaisir que Tom m'a donné, je l'aperçois en appui sur un coude, penché au-dessus de moi. Regard admiratif et cheveux en bataille, il dégage une impression de satisfaction et de reconnaissance. Je frissonne quand il murmure de sa voix légèrement rauque :

– Bonjour, madame Kelley.

– Bonjour, mon cher mari.

De jolies fossettes se dessinent au coin de ses lèvres – je savoure – puis son sourire s'efface, il semble un peu gêné :

– Cette nuit, j'ai oublié de te dire quelque chose, explique-t-il.

– Quelque chose de grave ? m'inquiète-je en me redressant brusquement.

– Non, me rassure-t-il, c'est quelque chose de super. C'est...

– Tu vas accoucher, à la fin, m'impatiente-je tandis qu'il se met à rire.

– J'ai présenté quelques démos à une maison de disques, finit-il par avouer, et ils viennent de signer.

Je vais l'annoncer à la presse dans la semaine, et je rentre en studio ce week-end.

Je jaillis du lit *king size* en poussant des hurlements victorieux. Je suis une squaw complètement nue qui danse de joie pour son Apache. Au bout de trente bonnes secondes à m'époumoner sous l'œil ravi et attendri de Tom, je le rejoins sur le lit, prends son visage entre mes mains :

– Et tu le sais depuis quand au juste ? demandé-je en adoptant un air faussement vexé.

– Je l'ai appris hier, reconnaît-il, et c'est vrai que j'aurais pu te l'annoncer à ce moment-là, mais souviens-toi... nous avons des choses urgentes à faire tous les deux.

Je souris, j'accepte son excuse et je crois que mes yeux brillent un peu quand je lui dis :

– C'est carrément génial, Tom.

– Oui, concède-t-il. En tout cas, je ne peux plus reculer maintenant.

– Même pas en rêve ! m'exclamé-je. Ça va cartonner, mon amour, j'en suis persuadée.

– Dans le doute, rajoute quelques trèfles à quatre feuilles sur mon carnet, propose-t-il mi-amusé, mi-sérieux.

Nous nous enlaçons et nous restons un long moment ainsi, soudés et désireux de savourer la perspective de l'avenir que nous allons partager. Je confie à Tom que j'envisage de quitter Peterman Pictures pour me consacrer entièrement à la photographie. Il accueille la nouvelle avec une joie débordante.

– Je suis heureux que tu sois prête à sauter le pas ! s'exclame-t-il.

– Ouais, dis-je avec une pointe d'inquiétude dans la voix, j'espère quand même que je ne vais pas m'en mordre les doigts.

– Réalise tes rêves, Maya. Ne lâche jamais l'affaire, et moi je serai toujours là pour te soutenir en cas de besoin.

Il a raison, je pense aussi qu'il faut réaliser ses rêves.

Deux mois plus tard...

Je me déhanche avec lenteur sur l'air envoûtant de *Pictures Life*. Depuis trois jours, ça buzze sur Internet et ça passe dans toutes les radios... un vrai délire ! Assis sur un canapé de son immense salon, Tom feuillette le dernier numéro de *Vogue* où mon portrait fait l'objet d'une double page. Il a dû le lire

une bonne dizaine de fois depuis sa parution en début de semaine. Et moi aussi, je l'avoue.

– Plus j'y pense plus je me dis que ce journaliste est dingue de toi, lâche-t-il en pointant du doigt le magazine avec un air malicieux.

– Il apprécie mon travail, répliqué-je sans cesser de danser. Et dire que c'est grâce à cet article dithyrambique que j'ai été contactée par Hamilton & Gordon.

– Je suis tellement fier que ma fiancée expose bientôt en solo dans une des plus célèbres galeries de Manhattan. Sans compter que tu le mérites amplement.

Le vernissage a lieu dans une semaine et je suis excitée comme une puce. Il se passe tant de choses dans nos vies depuis quelque temps. C'est proprement... inimaginable.

À en avoir le vertige !

– Mais pour en revenir à ce beau gosse, reprend Tom sur le ton de la plaisanterie, s'il s'avise de traîner dans les parages, je m'arrangerai pour le faire expédier par charter au pôle Nord.

– C'est toi, le beau gosse, au cas où tu l'aurais oublié, dis-je en riant.

Tom adopte une pose de top model qui lui sied à merveille tandis que j'attrape la télécommande pour monter le son. Et je fredonne le refrain en duo avec mon Géant de New York. C'est MA chanson après tout, le titre qu'il a composé pour MES beaux yeux, avant de me le chanter en direct live dans une chambre d'hôtel. Et je ne suis pas peu fière de ce cadeau inestimable.

Quand je baisse le volume, Tom repose le magazine sur la table basse et m'adresse un sourire ravageur.

– Pas mal du tout ! Ça te dirait un vrai duo, sur le prochain album ?

– Tu n'es pas sérieux ! m'exclamé-je en écarquillant les yeux. Je suis photographe, moi, pas chanteuse !

– Oui, mais j'adore ta voix, c'est tout ce qui compte, réplique-t-il en m'ouvrant les bras. Et puis au pire, on mettra de l'auto-tune...

Il me jette un regard malicieux. En affectant d'être vexée, je le pince.

– J'ai dit que chanter n'était pas ma profession, pas que je chantais faux ! protesté-je avec une mine faussement sévère.

– Maya, il n'y a pas de honte à...

– Attention, Tom, ris-je en le chevauchant, tu vas trop loin.

Je commence à le chatouiller. Il se débat en riant puis m'immobilise et m'enveloppe de ses bras puissants.

– Alors, Maya, me susurre-t-il alors que je suis blottie contre lui, c'est oui ou non pour ce duo ?

– Avec toi, je suis prête à tous les paris possibles et imaginables.

Malgré la tendresse de ce moment, je sens comme une soudaine tension en lui.

– Quelque chose ne va pas ? demandé-je.

– Non tout va bien, c'est juste que je suis... légèrement angoissé, avoue-t-il.

La sortie officielle de l'album est prévue pour le lendemain. Sa décision de mettre un terme à sa carrière de sportif vient tout juste d'être officialisée, il est désormais trop tard pour reculer. Et c'est tant mieux ! Ces derniers mois, Tom a passé son temps en studio. J'y assistais le plus souvent possible pour le photographier. J'ai vu l'homme que j'aime se transformer et s'épanouir au fil des jours. De plus en plus persuadée qu'il avait fait le bon choix en décidant de se consacrer à sa passion de la musique. Et le résultat est là, Tom est une rock star née !

– Toi qui savais si bien gérer le stress des matchs, le taquiné-je, on dirait carrément un gamin avant les résultats du bac !

– C'est tout à fait l'état dans lequel je me sens, soupire-t-il en ébouriffant ses cheveux.

– Arrête de flipper, ça va marcher, le rassuré-je, j'ai dessiné quelques dizaines de trèfles supplémentaires dans ton carnet. Et ton album est incroyable !

– Quand même, tu ne pourrais pas en ajouter ? plaisante-t-il en me serrant contre lui.

Nous demeurons silencieux un long moment, avant que Tom ne s'éclaircisse la voix :

– En fait, je me sens tellement... différent ! Tu vois ce que je veux dire ?

J'acquiesce.

– Est-ce que ça n'est pas trop perturbant pour toi ?

– Bien au contraire, ça me donne envie de faire encore plus de choses ensemble. Tu as l'air épanoui, tu te libères, tu découvres un nouvel univers. Et c'est ça qui est bon, non ?

– Oui, concède-t-il avec douceur, même si ça fait peur, c'est génial, comme sensation. Et puis...

Il s'interrompt, avant d'ajouter :

– Il y a aussi le fait que je suis heureux que Mark aille de mieux en mieux.

– Au fait, il va pouvoir venir à ton premier concert ?

Tom hoche la tête, les yeux brillants. Je sais à quel point c'est important pour lui de rattraper le temps perdu.

J'attrape le CD de son album et passe l'index sur la photo de couverture.

– Je n'en reviens toujours pas de ça, dis-je.

– C'était le meilleur choix possible.

Ça, c'est une photo de moi. Sur les conseils de Tom, Rick Altman, le directeur artistique de la maison de disques, a en effet sélectionné un de mes clichés représentant Tom de profil. Il s'agit de celui que j'avais réalisé sur le toit-terrasse de son appartement, avant le... jacuzzi. Les traits magnifiques de mon Géant de New York s'y détachent nettement dans un clair-obscur mystérieux. J'éprouve une tendresse toute particulière pour cette image. Et je suis plus qu'honorée qu'elle soit la *cover* du premier album de la rock star la plus sexy du monde.

Les premiers chiffres de ventes enregistrés par la maison de production sont au-delà de toutes les espérances. L'album s'arrache littéralement chez tous les disquaires. Ma rock star est rayonnante et je suis fière de pénétrer à son bras dans l'antre de Hamilton & Gordon, la galerie luxueuse où se tient le vernissage de mon exposition en solo.

Séduisant en diable dans son blouson de cuir, son slim noir et son t-shirt moulant, Tom se place un instant face à moi, me regarde avec une tendresse infinie, avant de dire : – C'est ton grand soir ! Et tu vas faire un tabac.

Je me mords la lèvre inférieure, émue par les mots de Tom. Encouragée par la confiance indéfectible qu'il nourrit à l'égard de mon talent de photographe, je rejoins donc les nombreux invités déjà présents. Monica accourt vers moi et me prend dans ses bras. Gary est juste derrière elle. Je suis heureuse de constater qu'entre eux tout semble se dérouler à merveille. Une main se pose sur mon épaule, je me retourne, c'est Ryan ! Il a l'air épanoui. Ça faisait trois mois qu'on correspondait de nouveau et j'ai fini par lui proposer de passer ce soir : avec les fiançailles, l'état de Mark qui s'améliore de jour en jour, j'ai envie de laisser le passé derrière moi. J'ai effacé de ma mémoire tous les mauvais moments pour ne garder que les meilleurs. Et notamment le fait que c'est Ryan qui m'a incitée à venir m'installer à New York. À sa façon, sans le vouloir, il m'a offert la chance de rencontrer l'homme de ma vie.

Je poursuis mon cheminement parmi la foule massée aux quatre coins de la galerie. Une cinquantaine de tirages grand format ornent les cloisons de cet espace très chic et prisé des amateurs et collectionneurs. Je souris à la pensée que mon travail a évolué depuis ma première expo chez Ashford. Au même moment, John Ashford en personne vient justement me saluer pour me féliciter.

– Je suis subjugué par l'atmosphère que dégagent vos récentes images. C'est toujours vous, Maya, mais en plus... vivant, lumineux. Je suis prêt à parier que vous allez tout vendre, c'est vraiment magique.

Je crois que je rougis, je sens cette chaleur caractéristique empourprer mes joues. Les compliments de mon premier galeriste me vont droit au cœur. C'est vrai que j'ai écouté les critiques selon lesquelles

certains clichés de moi étaient tristes, représentant parfois des choses mortes, abandonnées. Mais ma vie a changé et mon regard a suivi. La mélancolie de mes premières photos a cédé la place au désir et à l'espoir. Une envie de lumière et de joie s'est imposée naturellement. D'autres amateurs viennent à ma rencontre, je suis assaillie de compliments.

Je suis tout bonnement en train de vivre le vernissage de mes rêves, entourée de mes amis mais aussi de nombreux collectionneurs. Gregory Hamilton, l'un des deux responsables de la galerie, vient me souffler en aparté que les commandes de tirages numérotés affluent.

– Je n'ai jamais vu ça, ajoute-t-il avec un sourire satisfait. Je savais que nous vendrions beaucoup, mais à ce point-là, c'est surréaliste.

Surréaliste, c'est bien le mot...

La salle concert est bondée. Dès l'ouverture des guichets, les deux mille places se sont vendues en un temps record. En backstage, je serre Tom contre moi. Il n'en mène pas large quelques secondes avant de monter sur scène.

– C'est normal d'avoir le trac, le rassuré-je. David Bowie en personne devait connaître ça.

Tom acquiesce et me sourit en se passant la main dans les cheveux. Il est tellement diaboliquement séduisant que je ne me fais aucun souci. Son public sera conquis par son charisme avant même qu'il prononce le moindre mot. Ensuite son talent fera le reste. Il est carrément magnétique et je suis presque jalouse à l'idée que d'autres filles vont craquer complètement.

Après mon succès chez Hamilton & Gordon, c'est au tour de Tom Kelley de briller. Les premières mesures de *Oh Brother* se font entendre et ses milliers de fans allument leurs briquets pour entonner en chœur le couplet de cette chanson dédiée à Mark. Au premier rang, celui-ci se tient le visage entre les mains, visiblement très ému. L'émulation dans la salle est à son comble. Je vois des filles qui se déhanchent en dévorant Tom des yeux. L'une d'entre elles entreprend de se jeter sur Tom, mais un membre du service d'ordre la maîtrise gentiment. Il va falloir que je m'habitue au défilé des groupies ! Mais c'était déjà un peu pareil quand il était le joueur vedette des Giants. Tom est rompu à ce genre de démonstrations et je pense qu'il saura gérer.

Tout du moins, je l'espère...

Je souris de mon inquiétude et j'efface ces pensées négatives de mon esprit pour me concentrer sur le spectacle. Tom est fait pour ça, de plus en plus à l'aise au fil des minutes. Pendant tant d'années depuis l'adolescence, une rock star sommeillait en lui et elle vient de se réveiller. Quand il annonce qu'il va chanter *Father and Son* en duo avec son père, les larmes me montent aux yeux. Je pense à Rioll qui n'exposera jamais avec moi. J'admire Tom et Josh qui sont en osmose et captivent leur auditoire.

Je me sens soudain un peu seule en coulisses. Je décide de rejoindre discrètement Mark, Bruce, Linda, Gary, Monica et Ryan qui se tiennent au premier rang.

– C'est du bonheur de vous voir enfin réunis, dis-je à Mark en m'installant à ses côtés.

– Je ne sais pas comment j'ai pu me passer de Tom pendant tant d'années, me confie Mark sur un ton empreint d'une vive émotion.

Nous nous sourions et je sursaute quand j'entends la voix de Tom, murmurer au micro, comme si c'était un secret à partager entre les deux mille spectateurs de la salle :

– La chanson qui vient, je l'ai écrite et composée pour une femme qui a changé ma vie. C'est la première fois que je la chante devant tant de monde. Et je suis... très ému. Je viens d'apprendre que le single est disque de platine. Je voulais vous remercier toutes et tous, c'est grâce à vous.

Des applaudissements fusent de toute part dans une *standing ovation* digne d'un concert des Rolling Stones. Quand la salle se rassied, la voix rauque de Tom annonce :

– Voici donc *Pictures Life*, dédiée à la plus belle photographe du monde qui sera aussi bientôt ma femme ! J'ai nommé Maya Leblanc.

En régie, un technicien enclenche alors un diaporama sur l'écran géant situé en fond de scène : au rythme des clichés de ma dernière exposition. Des applaudissements fusent et je ne sais plus où me mettre. J'ai l'impression que tous les regards sont braqués sur moi. Et à vrai dire, c'est un peu le cas !

Tom plaque avec justesse les accords de *Pictures Life* sur sa Fender et interprète la chanson avec une passion qui me bouleverse. Son regard ne me quitte pas, j'ai l'impression que mon cœur cogne plus fort que la batterie qui l'accompagne.

À la fin de la chanson, un portrait de Rioll sur lequel est inscrit « À mon père, Maya » envahit soudain l'espace de l'écran. Les cheveux de celui que je n'ai jamais connu mais qui m'a livré sa passion comme un héritage sont ébouriffés, son regard est profond, il est vraiment très beau. Je déglutis, émue aux larmes, tandis que la salle applaudit à nouveau dans une interminable *standing ovation*.

5. Les mariés de Sunset Beach

J'ai posé ma lettre de démission sur le bureau de Peterman et il a réagi avec beaucoup d'élégance en me souhaitant bonne chance. À part ça, je ne suis presque jamais chez moi. Il serait plus juste de dire que je passe mon temps dans l'appartement de Tom et dans le studio photo. Berlioz profite son nouveau terrain de jeu et il s'amuse comme un fou sur le toit-terrasse. Quant au mariage, il approche à vitesse grand V, je suis de plus en plus excitée et impatiente.

Un peu tendue aussi !

Je voudrais tellement que tout soit... parfait ! Monica n'arrête pas de m'appeler ou de m'envoyer des SMS pour que je lui délègue l'organisation. Elle prend son numéro de demoiselle d'honneur très à cœur ! Elle me fait rire, aussi : on dirait que c'est devenu pour elle une des choses les plus importantes au monde !

Je passe un blouson de cuir sur mon sweat-shirt. Ce début de printemps à New York est assez frais et je ne tiens pas à attraper un rhume ou une grippe avant le plus beau jour de ma vie. Nous sommes dimanche, il est 8 h59 ! Tom m'a donné rendez-vous à neuf heures précises en bas de la rue. Je crois qu'il me prépare une surprise et je demande ce qu'il a encore pu trouver pour me subjuguier.

Le moteur de la Lamborghini tourne au ralenti le long du trottoir. Assis sur le capot, vêtu d'un pantalon de velours et d'une parka qui lui donne l'air d'un aventurier, il me regarde en souriant. J'adore sa barbe de trois jours. Ses yeux pétillent quand je me hausse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sonore sur ses lèvres charnues.

Nous nous installons dans son bolide et nous roulons en écoutant à fond *American Woman* par Lenny Kravitz. Tom l'accompagne pour un superbe duo et je me dis que j'ai carrément de la chance d'être en voiture avec Lenny Kravitz et Tom Kelley pour moi toute seule.

Quand Tom immobilise la Lamborghini à quelques mètres d'un jet privé, mon cœur s'emballa. Où m'emmène-t-il ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, Tom hausse les épaules en me décochant un sourire qui tue. Je soupire. Et je gémiss je crois, quand sa main se saisit de la mienne pour m'entraîner avec lui.

Nous sommes sur la plage de Sunset Beach, la destination surprise de Tom. Je suis émue de m'y retrouver. Je me souviens de notre étreinte sur le sable et de cette toute première fois où il m'a dit « je t'aime ». Les moments que j'y ai partagés avec lui font partie des plus beaux de ma vie.

Tom me tient par la main et me désigne une maison magnifique à une cinquantaine de mètres.

– Tu vois cette grande villa ? demande-t-il.

– Je ne vois qu'elle, dis-je, elle est... waouh !

– Tu aimerais y vivre ? réplique-t-il en riant.

Je déglutis, je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu. Je me tourne vers Tom, les yeux écarquillés :

– Comment ça « y vivre » ?

– Y vivre tous les deux.

Sur ces mots qui me paralysent de surprise, Tom se colle dans mon dos, pose son menton sur ma tête, m'entoure de ses bras et m'embrasse les cheveux. C'est sans doute pour profiter d'un instant à part et me laisser le temps de... réagir. Je sens mon corps qui tremble contre le sien.

– J'envisage de l'acheter, murmure-t-il.

– Elle... elle est à vendre ? bredouillé-je, encore sous le choc.

Tom me fait pivoter pour m'offrir un regard plus beau que jamais.

– Non seulement elle l’est, mais en plus j’ai les clés. Tu veux la visiter avec moi ?

Je hoche la tête comme un automate, stupéfaite par la capacité de Tom à me surprendre. Ce serait le rêve, de vivre ici ! je n’arrive pas à croire qu’il l’envisage vraiment.

– Suis-moi, fait-il en riant.

J’ai à peine posé mon pied dans l’entrée de la maison que je sais d’emblée que c’est là que j’aimerais traverser les saisons avec Tom.

– La première fois que je l’ai visitée, m’explique Tom, j’ai eu un énorme coup de cœur. Elle a été dessinée par un grand architecte de Los Angeles.

Je comprends le coup de cœur de Tom : la maison est sublime ! Il y a du bois clair partout, des baies vitrées qui laissent entrer la lumière. De là où je suis, je peux voir un immense salon ouvert sur une terrasse en teck et l’océan à perte de vue. Tom à ma suite, j’évolue dans cet espace en découvrant chaque pièce avec émerveillement. Je suis comme un enfant qui admire ses cadeaux le matin de Noël. Il y a cinq vastes chambres, trois salles de bains équipées en balnéothérapie, une salle de projection, une piscine intérieure avec nage à contre-courant. Tom me détaille chaque prestation et je souris à la pensée qu’il ferait un agent immobilier d’exception.

– Il y a peut-être un piège, avancé-je pour essayer de nuancer ses propos. Cette maison a forcément un défaut.

Le visage de Tom s’assombrit soudain et je me demande ce qui lui arrive.

– Elle a en effet un grave défaut, commence-t-il en prenant une de mes mains entre les siennes, comme s’il voulait me préparer à une horrible nouvelle.

– Elle est hantée ?

– Non, c’est pire !

– Ne me dis pas qu’elle a été le théâtre d’un crime abominable ?

Tom secoue la tête tandis qu’un sourire dessine peu à peu des fossettes au coin de ses lèvres.

– Elle est beaucoup trop grande pour nous, m’explique-t-il le plus sérieusement du monde. Je ne sais pas si tu as compté le nombre de pièces... et nous ne sommes que deux ! Ça voudrait dire faire des bébés. Des tas de bébés. Tu imagines les heures et les heures de sexe que ça va nécessiter, rien que pour peupler le rez-de-chaussée ? Sans compter les travaux qu’il va falloir faire pour aménager un labo photo, un studio d’enregistrement... Tu es prête pour tout ça ?

J’éclate d’un rire joyeux : la façon qu’a Tom de présenter les choses est merveilleuse.

– En fait, poursuit-il, le seul piège de cette villa c’est qu’elle est trop parfaite et magnifique. Résultat, on est obligée de la vouloir dès qu’on la voit. Un peu...

Il s’interrompt, m’enlace et murmure à mon oreille :

– Un peu comme toi, Maya. Je pourrais m’installer n’importe où, tu sais, pourvu que tu sois toujours là. Je t’aime comme je n’ai jamais aimé personne. C’est comme si... ça ne m’était pas arrivé avant toi.

Il se tait, me regarde avec les yeux brillants. Ses lèvres frémissent. Une larme coule sur ma joue. Ça devient une habitude ! C’est un peu trop de bonheur d’un seul coup pour une seule femme.

– Et cette... cette chambre splendide, dis-je d’une voix étranglée. Qui va dormir dedans ?

– Nous, murmure-t-il, on verrait la plage et l’océan chaque matin.

– Et on s’embrassera toujours ?

– Oui, toujours.

Tom pose ses lèvres sur les miennes et nos langues s’emmêlent dans un baiser torride.

Après ce délicieux moment d’égarement qui s’est terminé contre une cloison de notre future chambre, Tom continue à interpréter son rôle d’agent immobilier hors pair. Il me fait découvrir l’espace où j’aurai mon labo photo et l’endroit où il compte aménager un studio d’enregistrement. Je craque complètement quand il me montre un coin à proximité de la vaste terrasse en teck.

– Ici, on pourrait installer un terrain de jeux pour notre ami Berlioz, avec des arbres à chat, des tours

à griffer et des souris en sisal. On trouve des tas de trucs sur Internet, on va commander tout ça ! Qu'en dis-tu ?

– Je pense que tu es fou...

Sur ces mots, je me jette à son cou pour lui prendre la bouche.

On a promis de s'embrasser toujours, alors j'en profite !

29 juin : ça y est, le grand jour est arrivé. Tous nos invités sont réunis sur la plage de Sunset Beach, face à notre nouvelle maison. Dehors, des tables sont dressées autour de l'estrade où nous serons bientôt unis par les liens sacrés du mariage. Des centaines de photophores balisent le théâtre des festivités. C'est un décor sublime pour une cérémonie de rêve.

Dans la salle de bains, Noémie m'aide à effectuer les dernières retouches sur ma robe confectionnée sur mesure par un couturier londonien. Monica libère quelques mèches de ma coiffure en chignon pour créer un petit effet sauvage qui constitue selon ses propres termes ma « marque de fabrique ». Elles reculent toutes les deux pour m'observer sous divers angles, esquissant des mimiques comiques et se consultant régulièrement du regard comme les membres du jury d'un concours de beauté, puis elles me fixent à nouveau en souriant à pleines dents : – On dirait une star de cinéma, s'extasient-elles en chœur. Une vraie bombe atomique.

Je ris malgré la tension qui me gagne au fil des secondes. Heureusement qu'elles sont là pour essayer de me déstresser. Au même instant, Christian passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte : – Ma chérie, c'est l'heure, tu es prête ?

Je fais signe à mon beau-père que oui. Me connaissant par cœur, il ne manque pas de remarquer ma nervosité. Il s'approche et murmure à mon oreille :

– Tu es la plus belle fille de la Galaxie, alors n'aie pas peur.

Sur ces paroles qui m'amuse et me font un bien fou, je rejoins à son bras l'autel improvisé. Tous les regards sont braqués sur nous tandis que nous descendons vers la plage. La voix d'Adele interprétant *Someone Like You* s'échappe des enceintes et j'ai vraiment l'impression d'être l'actrice principale d'une comédie romantique.

Quand Tom rencontre Maya...

Linda et Tom grimpent les marches conduisant au centre de l'estrade au moment où je m'apprête à y accéder moi-même. Je fais un clin d'œil à ma mère qui croise les doigts en articulant un « je t'aime » silencieux. Vivian Hartwood m'adresse, elle aussi, un sourire éblouissant. Je déglutis, c'est beaucoup d'émotions, tout ça.

– Tout va bien ? murmure Christian.

– J'ai juste l'impression que je vais tomber dans les pommes, mais sinon tout baigne.

J'aperçois alors Monica qui se réfugie dans les bras de Gary. Ils sont beaux tous les deux. Gary est devenu capitaine des Giants depuis le départ de Tom. Et Bobby a disparu de la circulation. Tom n'a pas réussi à le joindre pour l'inviter. J'avoue égoïstement penser que ça n'est pas plus mal.

– Plus qu'à quelques marches du bonheur, me souffle Noémie en frôlant des doigts mon épaule.

Je lui adresse un sourire ému. Et puis voilà... quelques marches en effet... et je suis au centre de l'estrade ! Je me retrouve à quelques centimètres de Tom, éblouissant dans son smoking taillé sur mesure par un couturier en vue de Manhattan.

– Tu n'es pas mal, habillé comme ça, le taquiné-je à voix basse.

– Et toi, tu es... tu es...

– Jolie ? l'aidé-je, flattée de constater que ma robe lui fait perdre son latin.

– Bouleversante, lâche-t-il dans un souffle.

Ses yeux si beaux brillent d'émotion. Le regard dont il me couve est tellement sincère qu'il pourrait me faire pleurer de joie ! J'oublie tout : la plage, nos familles, nos amis, le monde entier... Perdue dans

ma contemplation de cet homme, l'homme de ma vie, j'en oublierais même que je suis censée l'épouser ! Heureusement, le pasteur nous rejoint pour me ramener sur terre : c'est l'heure.

Je vais devenir l'épouse de Tom Kelley !

Le ministre du culte prononce les paroles d'usage. Sa voix grave résonne, portée par la musique des vagues sur le rivage. Tom dit oui en m'embrasant corps et âme d'un seul regard. Quand le pasteur s'adresse enfin à moi, je suis si pressée que je réponds avant qu'il ait fini. Tout le monde rit tandis que je répète comme possédée :

– Oui, oui, oui...

Nos lèvres se touchent à l'instant même où les premières fusées d'un feu d'artifice commencent à siffler dans le ciel étoilé, des hurrahs et des applaudissements s'élèvent, chacun s'embrasse et s'étreint. Je fais signe à Mark, Ryan, Noémie et Monica.

– Venez, on a besoin de vous !

Ils nous rejoignent d'un seul et même élan pour remplir leur mission de témoins, à savoir signer le livret chacun leur tour.

Avec Tom, je me délecte de voir ces gens que j'aime autour de nous. Je sens le cœur de mon mari battre sous ma main. Et le mien fait des saltos sous ma poitrine.

Lorsque le bouquet final s'évanouit enfin dans le ciel embrasé, nos familles se précipitent sur nous pour nous féliciter. D'abord Bruce, Linda et Mark ; puis ma mère et Christian, complices comme toujours ; Josh, le père biologique de Tom... Le DJ, lui, passe *At Last* d'Etta James, comme un encouragement à ce que le marié et la mariée viennent ouvrir le bal.

– Ne les faisons pas attendre plus longtemps, beauté, plaisante Tom, et montrons-leur ce que c'est qu'avoir le rythme dans la peau.

Il saute façon Patrick Swayze du haut de l'estrade et atterrit juste à côté sur la piste de danse montés pour l'occasion face à la mer. Monica siffle entre ses doigts pour l'encourager. Tom me soulève par la taille et me pose délicatement sur le sol avant de me faire pirouetter jusqu'à lui. Mon jupon d'organza perle se gonfle comme la voile d'un bateau, mon cœur aussi. J'ai l'impression que je pourrais exploser en mille particules de joie... Ma main droite se pose sur l'épaule de mon époux, ma main gauche trouve sa place dans la sienne ; nous commençons à onduler sous les applaudissements de tous ceux que nous aimons.

Monica et Gary entrent sur la piste en s'embrassant à pleine bouche. Bruce entraîne Linda, le coach Sullivan invite ma mère... Alors que la piste se remplit, je ferme les yeux, j'imagine que mon père serait fier et ému de découvrir ce spectacle et qu'il ferait sans doute de merveilleuses photos. Je soulève les paupières et les images continuent de défiler sous mon regard émerveillé. À quelques pas de moi, se tourne le début d'une scène qui me plaît beaucoup : Noémie et Ryan dansent en riant. Et ils ont l'air de... très bien s'accorder.

C'est peut-être lui, son Américain !

J'émet un hoquet de surprise quand quelque chose se glisse entre mes chevilles et puis j'éclate de rire. C'est Berlioz ! Avec un adorable nœud de satin autour du cou. Je me penche pour le prendre dans mes bras.

– Toi aussi, tu es venu nous féliciter ! Mais j'aurais pu t'écraser !

– Petit félin, tu dois être plus prudent, le sermonne Tom en le tenant par la peau du cou. Rentre immédiatement !

Christian, à quelques mètres de là, vient chercher la bestiole en secouant la tête.

– Je le ramène à l'intérieur.

– Enferme-le quelque part, s'il te plaît, supplié-je. Je n'ai vraiment pas envie qu'il se perde ce soir.

– Ne t'en fais pas : je vais m'assurer que ce chat survive au mariage de ses maîtres.

C'est à ce moment-là que les feulements d'Etta James sont remplacés par le rythme endiablé du tube

One More Time des Daft Punk. Si seulement nous étions dans un film ! Un de ceux où tous les invités entament soudain la même chorégraphie.

Mais qu'est-ce que je raconte ?

Tout ça est bien mieux qu'un film ! Face à moi, Tom remue lentement ses hanches en me décochant un regard d'une sensualité irrésistible puis il m'attire contre lui. Le visage plaqué contre son torse, je respire son parfum, perçois les battements de son cœur. Si j'avais dû écrire le scénario de ma vie, jamais je n'aurais osé rêver un tel *happy end*.

Je ferme les yeux, me laisse aller au balancement rassurant que m'impose avec douceur l'homme de ma vie. Et je pense à nos futurs enfants. Je les imagine en train de courir sur le sable. Bientôt. Pour des centaines de saisons à Sunset Beach.

FIN

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :
<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2016